

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Google Livres

LES
ŒUVRES
DE L'ANNÆVS
SENECA

MISES EN FRANCOIS

Par MATTHIEV DE CHALVET, Conseiller
du Roy en son Conseil d'Estat, & President és
Enquestes du Parlement de Tolose.

AN ROY

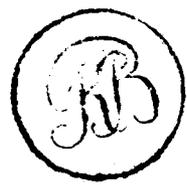
Francis

Delrieu

Lang

Brasils

1633



A ROYEN,

Chez ROBERT VALLENCIN, tenant sa boutique
dans la Court du Palais.

M. DC. XXXIIII.

REVISED



A V R O Y.



S I R E,

Voicy Seneque ce grand personnage Espagnol qui vient à vous, & se rend François. C'est le bruit & la gloire de vostre nom espartuë par toute la terre, qui l'ameine pour admirer en vostre Majesté la rencontre de toutes les excellentes qualitez par luy desirées en ce Prince, qu'il s'est tant estudié de former en ses escrits. Si vous les daignez voir, S I R E, vous vous y cognoistrez, comme dans un miroir, representé au vray, & releué de tous vos plus rares ornemens: mesmes de ceste clemence incomparable, qui ne trouue point d'exemple en l'antiquité, & ne laisse aucune esperance d'imitation aux siecles aduenir: laquelle vous a, plus que toutes vos autres vertus ensemble, bien que grandes, mis & affermy la couronne sur la teste. Il m'a voulu, S I R E, pour son truchement, m'ayant recogneu bon François, & croyant puis que i'ay eu l'honneur de vous seruir, & les Roys vos predecesseurs depuis cinquante ans, en l'office de Conseiller & President en vostre Parlement de Tholose, & depuis n'ayures de Conseiller en vostre conseil & Estat, que ie serois propre à te vous presenter. Aduoüez le, S I R E, comme vostre & l'embrassez avec la mesme douceur de visage, de laquelle il vous a pleu me receuoir tout autant de fois que i'ay paru deuant vostre Majesté, & vous comblerez d'honneur & de contentement,

S I R E,

Vostre tres-humble, tres-obeyssant,
& tres-fidele subiect & seruiteur,
MATTHIEV DE CHALVET.



FRANÇOIS DE CHALVET SIEVR DE
FENQVILLET, PRESIDENT ES ENQVESTES DV
Parlement de Tholose, fils de l'Auteur.

O V t'en vas-tu, beau Liure? où vas-tu, docte escrit?
Faire honneur à la France? Adieu doncques cher frere,
Non germain proprement, quoy que d'un mesme pere:
Car ie suis fils du corps, & tu l'es de l'esprit.

Ce pere, de l'amour de la Vertu s'esprit,
Et d'elle t'engendra: maintenant il espere
Que comme vn bon enfant, tu seruiras ta mere;
Car pour elle, sans plus, cét œuure il entreprit.

Certes, qui lira bien tes discours, ô beau Liure,
Apprenant comme il faut bien mourir & bien viure,
Du plus celebre honneur, dont l'homme est reuestu,

Aura par ton moyen, l'heureuse jouyssance:
Car c'est de la Vertu que l'honneur prend naissance,
Et tu nous fais au vray cognoistre la vertu.



MATHÆI CALVENTII

V. C. E L O G I V M.

Auctore S C Æ V O L A S A M M A R T H A N O.



MATHÆVM CALVENTIVM, togati ordinis hac
 etate insignè ornamentum, genuit Aruernâ superior ex
 antiqua nobilitate familia; nec sibi tamen ipsa vindica-
 uit. Auunculum enim is habebat primâ Senatorum, Pe-
 trum Lisetm, in suprema Parisiorum Curia (cuius pos-
 sessa princeps fuit) ea tempestate fisci patronum; quo sua-
 sore & impulsore generosus adolescens bonis in literis à
 parentibus educatus est: confectisque tum in Gallia, tum
 in Italia Iurisprudentiæ studiis, Tholosa tandem urbe
 amplissima & secundum Luetiam inter Gallicas nobilissimâ consedit; aded quidè lætis inuitis,
 ut breui tempore & vxorè duceret claro loco virginè, & in Senatu allegaretur, & interiectis
 aliquot annis ad ipsam Præsidis auctoritatem ex vniuersi Collegiarum consensu & electio-
 ne peruenires. Floruit in bis tanti momenti magistratibus ad quinquaginta quatuor ipsos
 annos, incredibili apud omnes tum doctriinæ & solertiæ, tum æquitatis & prudentiæ fa-
 mâ, non minus quàm ipso roge splendore spectabilis & conspicuus: vel eo magis quòd supra
 tam raras & excellentes animi doctes ipsa persona dignitas & formæ gratissimus decor
 eum quoque non mediocriter honestarent: in eoque tantus iniret blandissimi sermonis lepos,
 tantæ morum elegantia, tantæ comitas, ut suauissimo suo congressu & allocutione, tan-
 quam potenti quodam philtro, omnium ferè amorem & benevolentiam excitaret sibi que ad-
 iungeret. Nec ea porro tanti viri postrema laus fuit, quòd rerum nouarum nusquam appe-
 tentia acerbissimis Gallie temporibus à Rege semper sterit, nec à boni ciuis officio vel tantu-
 lum deflexit. Vnde magno certè suo merito, factum est, ut cum is identidem grauissimis do-
 robus unuc à Senatu; nunc à tota prouincia delegatus aulem adiret, cordatus ille princeps,
HENRICVS MAGNVS hanc admiratus in egregio Senatore præstantissimè, cum tanta
 firmi & constantis animi fidelitate coniunctam, non modo semper eum exceperit amantissi-
 mud, sed & postremo nihil tale cogitarem, nec ambiens, sacri consistorij consiliarum re-
 uocariis. Auctus igitur hac suprema dignitate senex laudis & gloriæ plenus, in ea demum
 acquieuerat; etiam atque Præsidis honore in gratiam Francisci filij, præstantissimi quoque
 Senatoris, cito tandem & quietè se dederat, cum enarus in latere lèthalis abscessus oculum
 atulit febrem, que hominem longaiam etate effectum, & penè octoginta natum annos facti-
 lè oppressit. Elatus est magno Senatus & omnium ordinum luctu sub finem Iunij mensis, anno
 supra sesquimillesimum & centesimum septimo: Plurimisque reliquit moriens erudite sua-
 uioris poemata, que nondum in vulgus exiere: sed Senecam Philosophum Gallicè nunc
 legimus, diligenter eius labore & industria luculentissimè translatum.



DISCOVRS SOMMAIRE DE LA VIE DE MONSIEVR DE CHALVET, TRADVCTEUR DE SENEQVE.



ESSAYE Mathieu de Chalvet, issu de famille des Chalvets de Rochemontez en la haute Auvergne, *naquit*. l'an mil cinq cens vingt & huit aumois de May. Monsieur Lizet lors Aduocat general du Roy, & depuis premier President du Parlement de Paris, son oncle, qui estoit du mesme pays, estant allé voir la maison & ses parens durant les vacations de l'année mil cinq cens trente-neuf, le demanda à ses freres & l'amena à Paris, où il le fit estudier es bonnes lettres six ans, sous Oronce Finance, Tusan, Buchanan & autres sçauans hommes qui fleurissoient en ce siecle. Fut conduit à Tolose en l'an mil cinq cens quarante & six pour y apprendre le droict ciuil: où il logea en diuers temps avec Turnebe, Mercerus, Goucan. Il passa en Italie en l'an mil cinq cens cinquante pour y continuer ses estudes: ouyt quelques mois Alciar à Pauie, & puis le Socin à Bologne la grasse: d'où il reuint en France à la haste, mandé pour les affaires de sa maison, faisant estat d'y retourner bien tost apres: mais il fut conseillé de s'en aller derechef à Tolose, & acheuer son cours es loix, où il fut compagnon des sieurs Roaldes & Bodin, lisant ensemble le droict aux escolles publiques avecque reputation. Durant les estudes de sa ieunesse, il relaschoit souuent son esprit par les plus honnestes exercices du corps auxquels il s'estoit instruit en Italie: estant fort bon homme de cheual, beau danseur, & le meilleur ioueur de paulme de son temps. Il temperoit aussi l'austerité de la doctrine des Loix, par la douceur de la poësie Latine & Françoisé, esquelles il n'estoit point des derniers: comme il paroistra par ses vers, si ses heritiers ne les enuient point au public. Ayant pris les degrez de Docteur à Tolose, il estoit tout prest de quitter le Languedoc, pour aller establir sa fortune à Paris, où Monsieur Lizet l'appelloit par ses lettres: mais par l'entremise de quelques siens parens & amis, il fut arresté & marié à Tolose, en l'an mil cinq cens cinquante & deux, avec Jeanne de Bernuy fille du Seigneur de Palsicat Baron de Ville-neufué: & tost apres, à sçauoir en l'an mil cinq cens cinquante trois, fut receu en vn office de Conseiller du Roy au Parlement de Tholose: puis créé Iuge de la Poësie Françoisé & mainteneur des jeux floraux de Clemence qui se celebrent si solempnellement tous les ans en ladite ville. En l'an mil cinq cens loixante & treize il y fut fait President des Enquestes, par la nomination du Parlement. Il eust force amis, aussi les sçauoit-il bien cultiuer: mais sur tous, il y eust vne singuliere & parfaite amitié entre Monsieur du Faur de saint Iory, premier President de Tholose, & luy tant pour l'amour des lettres, que pour leur prochaine affinité. Il auoit la taille haute & quarree, l'œil stant, le poil blond, le visage doux & venerable, le maintien graue, modeste & plein de maïesté: le propos & la conuersation des plus agreables du monde. Aucun presque ne l'abordoit, qu'il n'en restast comme char-

mé: car il estoit d'vn naturel affable, courtois, bien-faisant, franc, sans hypocrisie, sans ambition, sans auarice, s'employant beaucoup plus volontiers pour autruy, que pour ses affaires propres: Craignant Dieu, detestant & condamnant toute sorte de vices, & principalement les violences & les nouveutez, mesmes celles de la religion. Il aymoit l'ordre, la droicteure, & la paix. Et comme il auoit l'ame tranquille & innocente: durant les premieres & dernieres fureurs de nos guerres ciuiles, pour ne voir les desordres qu'il preuoyoit deuoit arriuer dans Tolose, se retira en sa maison en Auvergne: où pour se consoler des miseres publiques, & pour employer vilement son loisir, il se mit à lire & traduire Senecue. Parmy les confusions de la France, il perseuera constamment en l'obeyssance de son Prince: le party duquel comme le iugeant seul iuste & legitime, il a tousiours fidelement suuy. Aussi lors que le Parlement fut transféré de Tolose à Castelfarrasy, il fut choisi entre tous, pour aller de sa part saluer le Roy à Lyon l'an mil cinq cens quatre vingts quinze: de quoy le Roy fut merueilleusement content, comme il le tesmoigna par le gracieux accueil qu'il luy fit, & par vn present qu'il luy donna: Et luy s'estima tres-heureux d'auoir esté le premier officier du Parlement de Tolose que le Roy vid depuis son aduenement à la Couronne, & depuis le commencement de la reduction du Languedoc à son seruice. Derrochef en l'an mil six cens & trois, il fut delegué par le mesme Parlement deuers sa Majesté, pour plusieurs affaires importantes: Auquel voyage, pour vne honorable recompense de ses longs seruices, le Roy de son propre mouuement & sans qu'il l'eust demandé, le fit Conseiller en ses Conseils d'Estat & Priué, dont il presta le serment és mains de Monsieur le Chancelier de Bellicure, auquel il appartenoit de quelque alliance. Vn an apres son retour de ceste commission, il print resolution de quitter les affaires, & le Palais, auquel il auoit seruy honorablement cinq Roys en ses offices de Conseiller ou de President, durant cinquante & quatre années. Il résigna plustost sa dignité de President à François de Chaluet l'vn de ses fils, qui l'exerce à present: & se retira chez soy, pour ne penser plus deslors qu'à prier Dieu, & à couler doucement le reste de ses iours parmy le repos & les liures. Il vesquit apres eeste heureuse retraite deux années avec tant de satisfaction, qu'il disoit souuent à ses parens, que tout le long du reste de sa vie passée, il n'auoit aucunement vescu. En fin atteint d'vne sieure causee par vne tumeur interieure, & par vn abscez caché, où les Medecins ne pouuoient rien voir ny appliquer: ayant tousiours l'ame saine, la parole ferme, & le iugement rassis, iusques à son dernier soupir: il mourut Chrestienement parmy les siens dans Tolose, le vingtiesme de Iuin mil six cens & sept aagé de soixante & dix-neuf ans, & regretté vniuersellement de tous ceux qui l'auoient veu & cogneu durant sa vie.



A V M E S M E

S O N N E T.



A France qui souloit t'honorer & te suivre,
Se reueit en ta mort de tristesse & de dueil,
Et voudroit volontiers t'arracher du cercueil
Si par force on pouoit faire le mort reuiure.

Mais toy qui en mourant as commencé à viure,
N'attriste point, dis-tu, ny de larmes ton œil,
Ny ton ame d'ennuy : vn plus plaisant soleil
De vitales douceurs mes sentimens enyure.

Si tu es ennuyé de ne m'entendre plus,
Approche de ce liure : ainsi qu'en vne eschole
Tu entendras dedans, la voix de ma parole.

Là mon ame, mon cœur, mes esprits sont reclus.
Comme on dit le Phoenix de sa cendre renaistre,
Ainsi de ces escrits i'ay prins vn nouvel estre.

N I C. D R O V E T.


STANCES SVR
LE TRESPAS, ET SVR
LES ESCRITS DE PEV
 Monsieur de Chaluet, President au
 Parlement de Tolose.



OY de qui la despoille en la tombe est rectuse,
 Grand CHALVET, qui te vois par les vers confusé,
 Accorde au beau souhait de ma rampante Muse,
 Qu'on t'avoie tout haut par ces vers admiré.
 Ceste mer de sçavoir & feconde & profonde,

Ce CHALVET immortel est doncques au cercueil

Vinant de son renom il esclairoit le monde :

Mourant, hélas ! quel change il l'obscurcit de dueil.

La Vertu de son ame estoit la chaste hestesse,

Il estoit sa retraicte, & sa douce prison :

Et depuis son depart ceste belle Deesse

Se void parmy le monde errante & sans maison.

Luy mourant la Vertu d'une bouche dolente,

Dit tout haut, l'ay perdu mon plus fidelle amy :

L'ignorance au rebours, d'une bouche riante,

Dit tout haut, l'ay perdu mon plus grand ennemy.

Je n'auray plus, dit-elle, un si fort adversaire,

Dont, tremblante de peur, ie redoutois l'effort :

Celuy qui se monstrois à tous mes vœux contraire,

Est mort me pour suivant pour me donner la mort.

Cent aiguillons de dueil percerent nos poitrines,

Quand pour avoir la vie il recent le trespas :

Hélas ! que ceste fleur nous produisit d'espines,

Lors qu'en naissant au Ciel elle miroit çà bas !

Mille rares vertus en sa vie on contemple,

Il fut de sa Tolose un esclairant flambeau :

Il fut de tout sçavoir le venerable temple,

Et ie crains qu'estant mort il en soit le tombeau.

Le temps qui fait tomber les fleurs de la jeunesse,

Alloit de sus sa teste une neige espanchant :

Il paroissit aux yeux Cygne par la vieillesse,

Et quand il d'ouvroit, Cygne par son beau chant.

Il a des plus diserts la memoire estouffée :

Non pas en attirant les rochers & les bois,
Comme faisoit le son de la Lyre d'Orphée;
Mais attirant les cœurs par sa faconde voix.

Les neuf sœurs l'ont pleuré tout ainsi que leur frère,
Quand il toucha le terme à son âge pressé:
Le fauts, elles l'ont plaint tout ainsi que leur père:
Le fauts, ellès l'ont plaint tout ainsi que leur fils.

Son ame n'estoit rien qu'une perle espurée,
Sur la terre vstans comme l'on vit és cieus:
Cette perle montant en la voûte azurée,
Fit descendre & rouler des perles de nos yeux.

Son DV F A V R immortel, cet astre de doctrine,
Qui rend les plus luyfans de son lustre obscurcie,
A fait que comme en terre, en la grand' Cour divine,
Il est auprès de luy fatallement assis.

Son los, ores qu'il est en l'obscur de la biere,
Luyt plus que s'il faisoit au monde son sejour:
De mesme que les feux istent plus de lumiere
En l'obscur de la nuit, qu'en la clarté du jour.

La mort voyant le poil de sa teste cheuue,
Alla dessus ce blanc ces fleches décochant,
L'âge courboit son corps, & la mort survenue
L'a coupé de sa faux comme un espy panchant.

Blasmant le reconfort que l'on prend de son âge,
Le dy que par son âge est mon dueil renforcé:
L'âge l'auoit parfait; & ie plains d'amanage
Un pourtrait accompli, qu'un pourtrait commencé.

Pour la celeste vie, il me spri soit l'humaine:
Un sçauoir recherché luy soit en ses propos,
Prenant pour le sçauoir une incroyable peine,
Sa peine luy donna le celeste repos.

Content il a voulu dans la tombe descendre,
Vaut esleuer son ame au sejour glorieux:
Le feu de son esprit a mis son corps en cendre:
Ce feu montant en haut l'a fait monter aux Cieus.

Il n'estoit enuié bien qu'il fust enuiable:
La seule Parque a peu son travail limiter,
Qui luy fust dommageable, & à nous profitable,
Qui se peut admirer, & non pas imiter.

Les Eschecs par CHALVET ont reueu la lumiere,
La mort desira prendre à ce ieu son esbat:
Elle luy donne eschec par sa fleche meurtriere,
Ses escrits à la mort donnent eschec & mat.

Par luy le grand Senèque à sa langue quittée,
Et par luy la lumiere il reuoit autresfois:
CHALVET a de son corps la vieille robe ostée,
Monstrant qu'un Espagnol peut parler bon François.

Nous diſmes en liſant cét ouvrage celeſte ;
O Cygne de nos iours tu ne dureras pas ;
Ton chant , auant-courrier de ton heur funeſte,
Eſtant par trop diuin , preſage ton treſpas.

Les plus obſcurs ſecrets de Senèque il reſene,
Et par ſa docte main de leur ombre les ſort ;
En terre , comme au Ciel, ſa gloire eſt immortelle,
Pour rauir les viuans faiſant parler ce mort.

Dans ce Dedde entré , le pas il faciſſe,
Et de tous ſes deſours il ſort heureuſement :
Ayant pris pour ſa ſeule & ſa ſeuve conduite,
Le fil de ſon ſçauoir & de ſon iugement.

Il baſtit ſon tombeau dans l'enclas de ce liure,
Tombeau de maint ſçauoir , non de i'aſſe omably,
Qui fait de papier mol eſt plus dur que le cuyre,
Pour reſiſter aux coups de l'aage & de l'oubly.

Ce liure eſt des vertus le magnifique temple,
Pour eſtre veu de tous , il verra tout ce rond :
Il ſert d'eſtonnement , & non pas d'vn exemple :
Comme il n'a de premier , il n'aura de ſecond.

Il fait taire l'enuie & parler la memoire,
Et donne à ſon auteur pour vn preſent des Ciens,
Ces Lauriers qui pour fruit ne portent que ſa gloire,
Cent aiſles à ſon nom pour voler en tout lieux.

Par ton ſang eſpandu ſus ton ame ranie,
O Senèque qui ſus Chreſtiennement Payen ;
Mais CHALVET te redonne & le ſang , & la vie,
Et cauſe ton honneur ſi tu cauſes le ſien.

Pour d'vn Prince brider la ieune intemperance,
Tu ſus avec honneur de l'exil r' appellé :
Et CHALVET te r' appelle au giron de la France,
Hors des bornes duquel tu ſemblois exilé.

Narciffe deuint fleur : & mon ame affligée,
Croit, liſant de CHALVET les rauiffans eſcrits,
Qu'en quelque belle fleur ſa deſpouille eſt changée,
Et qu'il le faut nommer la fleur des grands eſprits.

Nous eſperions encor mille rares ouvrages,
Qui de l'aage vainqueur auoient eſté vainqueurs,
Dont le ſecond diſcours ent hauſſé nos courages,
Et le ſecond ſçauoir abbatu tous nos cœurs.

Il ſit conler ces mors de ſa bouche faconde
Approchant de ſa mort ; Senèque mon ſoucy,
Tu fais que conſtamment ie delaiſſe le monde ;
I'y ſuis entré pleurant , mais ie n'en ſors ainſi.

O nonpareil eſprit , qui meſpriſant la terre !
Tennoles bien ſayeux nous quittant les douleurs ;
Voy ces vers que ie grave au tombeau qui t'enferme,

Que ie nettoyer ay tous les iours de mes pleurs,
C'est le dernier deuoir que ie paye à ta tombe,
Pour marquer le regret de mes sens possesseur,
Ce sont des vers plaintifs, au lieu d'une Hecatombe,
Qui cruelle à meurtre en fasché ta douceur.

Bien te dois-je payer ce deuoir mortuaire,
Puis que ie t'adorois pour le pere des Scrupz,
Et puis que à mes vers commençoient à te plaire,
Me disant que leur verd produiroit quelques fleurs.

Helas ! i'allois croyant que le Ciel fauorable
Ne t'auoit point soumis à la rigueur du sort:
Je croyois que ton chef en Lauriers venerable,
Te pouuoit preseruer des foudres de la mort.

Tes beaux maes pouuoient bien charmer ceste cruelle
Qu'on ses dards meurtrisseurs jette par tous ce rond:
Mais tu voulois au Ciel la couronne immortelle,
Ne te contentant point de celles de ton front.

ALEXANDRE PAUL DE
FILIERE, Tolosain.



IN SENECAM
GALLICE EXPRESSVM.

A

MATTHÆO CALVENTIO. PRÆSIDE
Tolosano & in sacro consistorio Regis Consiliario.

NON modo Gallorum populis tu vera loquentis
Verba refers Seneca, mentemque animumque resignas,
Ora sed Annai das conspicienda, verendam
Canitiem, morésque pios, nulloque madentes
Felle mali, quos non tetrici censura Catonis
Carpserit, aut rigidum Stoici Zenonis acumen.
Quin magis crediderim, Samius si vera magister
Edocet, Hispanum Senecam, civemque togatum,
Iam brachis mutasse togam, vultuque renatum
Apparere tuos tum, quæ pagina dicat,
Ipsius auctoris, non verba interpretis esse.

G. CRITONII Professoris Regij.



ORDRE ET SVITTE DES

LIVRES ET DIVERS TRAITTEZ

DE SENEQUE, SELON LA

presente Edition.



- Es bien-faiçts, à Ebutius Liberalis. VII. liures.
Les Epistres à Lucilius. CXXIII.
De la Prouidence, ou, Pourquoi les gens de bien
sentent & souffrent souuent des maux. I. liu.
De la Cholere, à Nouatus. III. liures.
De la Clemence, à Nero Cesar. II. liures.
De la vie heureuse, à Gallio son frere. I. liure.
De la tranquillité, & repos de l'ame, à Serenus. I. liure.
Que le Sage ne peut souffrir aucune iniure, à Serenus. I. liure.
De la brieufeté de la vie, à Paulinus. I. liure.
De la Consolation, à Polybius. I. liure.
De la Consolation, à Marcia. I. liure.
De la Consolation, à Helvia. I. liure.
Des Questions naturelles. VII. liures.
Apocolocyntose, ou discours plein de mocquerie, sur la
mort de Claudius Cesar, nouvellement traduit.
Certains beaux passages recutillis & ramassez de diuers en-
droits des liures de Seneque.
Diuers remedes contre les euenemens de la Fortune.
Des Controuerses.



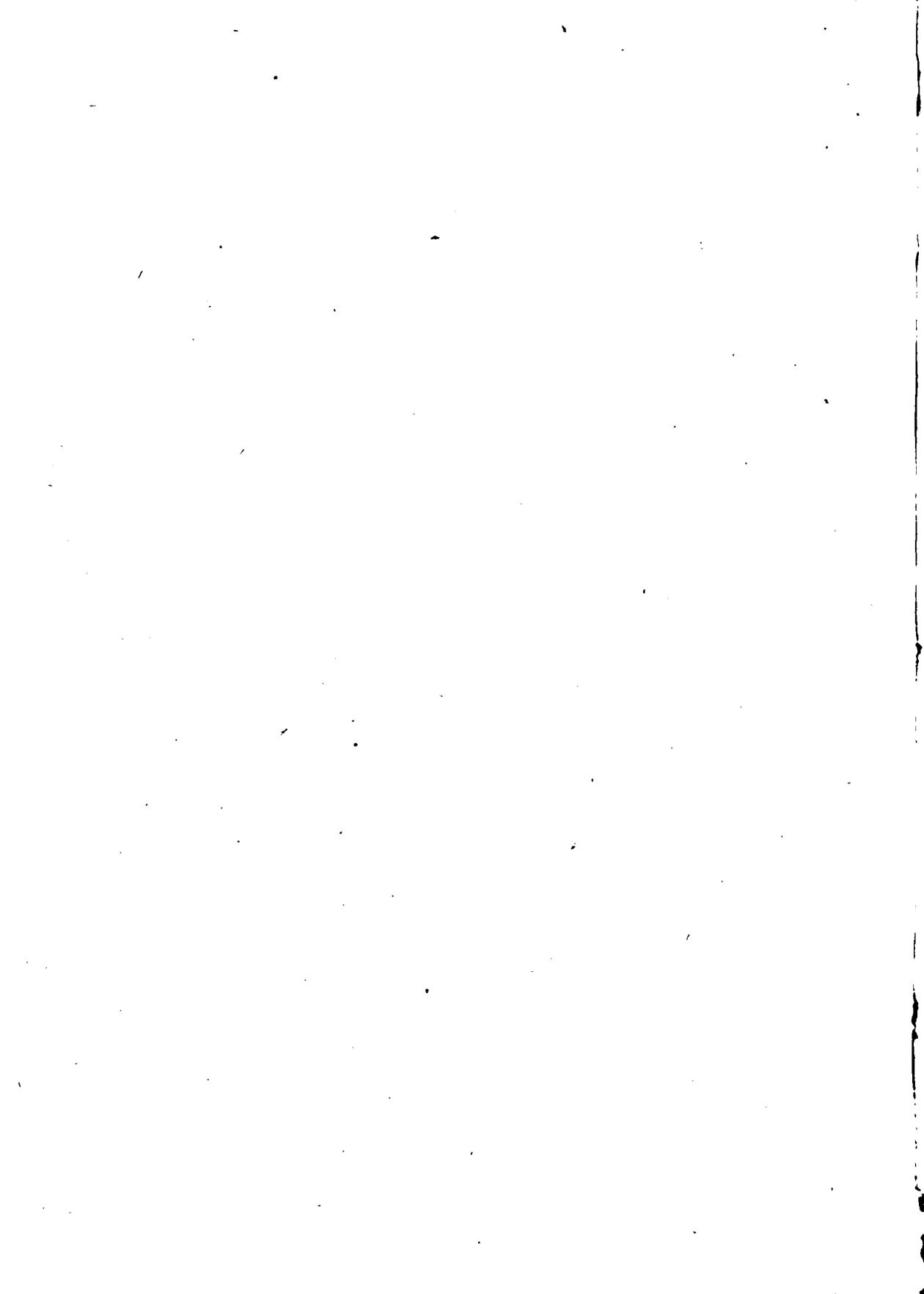




TABLE DES SOMMAIRES

DE CXXIII. EPISTRES DE SENEQUE

ESCRITES A LVCILIVS.

EPISTRE I.



Eneque en ceste Epistre enseigne comme il faut arrester & employer bien le temps qui se perd par trois diuerses façons. Qu'un homme n'est point pauvre pour si peu qu'il ait de bien.

feuille

74. b

2. Des personnes qui ne peuvent arrester longuement en vn lieu, & qui pensent que le frequent changement de lieux puisse oster les tristesses & f. s. berberies de l'esprit. 75. a

3. Il reprend Lucilius familièrement de ce qu'il auoit vsé de ce mot Amy, comme fait le vulgaire: & monstre que celui seul est vrayement & proprement amy, auquel nous pouuons communiquer tous nos affaires & secrets, comme à nous-mesme. 75. b

4. Il admoneste Lucilius de peu suivre l'estude de la Philosophie, & de s'accoustumer au mespris de la mort, & se mocque des choses qui sont superflues à la vie de l'homme. 76. a

5. Mauuaise coustume de quelques-vns, qui pour monstrier & faire croire qu'ils estoient du tout adonnez à la Philosophie portioient les cheueux longs, ne peignoient iamais leur barbe, auoient les sourcils renfroignez, estoient desirieux de se faire remarquer sur tous les autres hommes, par vne sale & rude façon de viure, comme font bien encor quelques vns de nostre temps. 77. a

6. Il se resioiut avec Lucilius, de ce qu'il cognoist que tous les iours il fait quelque profit & aduancement à la vertu: & apres il enseigne que la hantise & familiere conuersation des bons, porte plus de profit que tous les preceptes

& enseignemens des Philosophes. 77. b

7. Il apprend qu'il faut fuir les assemblées, les spectacles des ieuX publics, comme aussi la compagnie & familiarité des particuliers, excepté de ceux qui nous peuuent rendre meilleurs, ou qui peuuent eux-mesmes se rendre tels en nous hantant. 78. a

8. Monstre qu'il ne faut s'adonner à Poésie & faineantise: Mais conseille de choisir vn repos bonnesté, pendant lequel le Sage pourra mettre par escrit les preceptes de la Philosophie. Reuer la vie de ceux qui s'adonnent aux affaires du Palais, & aux plaidoiries & autres choses legeres qui ne peuuent rendre la vie de l'homme bien-heureuse. 79. a

9. Il monstre que l'homme sage, encor qu'il soit content de soy-mesme a besoin d'un amy. Et en fin pour vn petit present qu'il a accoustumé de faire au fond de ses lettres, il y met vne sentence d'Epicure. 80. a

10. Que la solitude est vtile à ceux qui profitent en la vertu, & qu'elle est pernicieuse aux fols, comme sont aussi toutes autres choses. En fin il adionste vn fort bel enseignement de ce qu'il faut demander à Dieu. 81. b

11. Il veut monstrier qu'il a bonne esperance de quelque amy de Lucilius, lequel toutes fois à son aduis, encor apres qu'il sera paruenu à la perfection de sagesse, ne perdra iamais ceste grande bonte & pudeur qu'il a, & que cela luy est commun avec plusieurs autres grands personnages. Il adionste à la fin vn precepte d'Epicure tres-profitable à ceux qui se veulent retirer de toute vilenie: C'est qu'ils se doivent proposer deuant les yeux quelque grand & vertueux personnage, sur le quels ils ietteront tousiours leur pensee, & s'imagineroient qu'il soit present à toutes

Table des sommaires

leurs actions. D'où il aduendra qu'ils ne feront rien encore qu'ils soient seuls qu'ils ne voulussent faire en leur présence. Il y a vn exemple pareil en l'Epistre 25. 81. b

12. Il raconte de fort bonne grace, comme estant venu à sa maison des champs, il y trouua plusieurs tesmoignages & preuues de sa vieillesse. En outre il dit qu'vn chacun de nous doit estre à toute heure appresté & disposé à la mort. 83. a

13. Il propose plusieurs remedes utiles & necessaires, contre la crainte des choses qui sont espouuenterables, plus par opinion que par effect, & lesquelles peuuent aduenir, & n'aduenir point. 84. a

14. Qu'il s'est retiré de la compagnie des hommes, & de tous affaires, & mesmement des siens propres: qu'il employe tout son temps à l'estude, & qu'il ne pense qu'au bien de la posterité par des enseignemens & admonitions salutaires, qu'il met par escrit. 85. b

15. Si le sage doit estre content de soy-mesme, ou s'il doit auoir vn amy duquel il se puisse fier & prendre conseil. 87. a

16. Qu'il ne faut pas teindre legerement nostre esprit dans les preceptes de la Philosophie, mais il l'en faut saouler & abreuer du tour. Apres il dissout l'argument par lequel quelques vns vouloient soutenir, soit que toutes choses fussent gouuernées par le destin, comme les Stoiciens croyent, ou qu'elles aduissent sans raison & par aduinsure, comme les Epicuriens enseignent que la Philosophie est inutile. En dernier lieu, il expose vne tres-belle sentence d'Epicure, quelle mesure & quelle borne il faut donner à nos cupiditez. 88. a

17. Qu'il n'y a rien pourquoy on doine diuerner le temps de Philosopher, pour crainte de la pauureté: laquelle rait s'en faire qu'elle puisse porter au vne incommodité, qu'au contraire elle est commode à ceux qui veulent vrayement & d vn bon courrage philosopher. 89. a

18. Comment le Philosophe se doit porter durant les sectes Saturnales. Qu'il faut choisir quelques iours pour faire essay comment nous pourrions souffrir la pauureté. Met en fin quel voisinage il y a entre la cholere & la fureur. 91. a

19. Il veut persuader à Lucilius qu'il ne se retire pas à la solitude ny à cachettes, mais que reiettant nos ennuis & les titres d'honneur pleins de vanité, il suiu: le repos d'esprit. 92. a

20. Qu'il faut philosopher par les effects & par la bonne vie: & que celuy qui voudra s'y enre à bon escient la Philosophie, doit rechercher la pauureté. 92. a

21. Ceux ne doiuent pas craindre de n'estre point cognus des hommes, qui ayans laissé les beaux titres d'honneurs, se sont iettez entre les bras de la Philosophie. Car vne belle renommée & vne gloire qui durera à la posterité, ne se peut mieux acquerir que par les escrits, & par la familiarité des hommes sçauans. 95. a

22. Par quel moyen se doit desuelopper & deffaire celuy qui se voyant chargé du maniement de beaucoup de grands affaires, pense de s'adonner à la Philosophie. 94. a

23. Que le sage seul ressent vne vraye & ferme ioye, & que plusieurs hommes acheuent pluost de viure qu'ils n'ont commencé. 95. a

24. Que c'est folie de se tourmenter de l'artete d'vne chose qu'on ne sçait si elle doit aduenir. Remedes tres-certains contre les euenemens dont les hommes ont accoustumé de s'effouuer. 96. a

25. Que tous esprits ne se corrigent par vn mesme remede, ains se faut accommoder à leurs âges & humeurs: Qu'il faut s'accoustumer à se contenter de peu. Que l'on doit faire toutes choses comme si l'on estoit à la presence de quelque homme vertueux & grave. 98. a

26. Qu'il n'est pas seulement vieil, ains qu'il est en decrepitude, & qu'il a encor l'esprit vif & gaillard, exempt de toute crainte de mort. 98. b

27. Que qui ne sçait corriger soy-mesme, est incapable de reprendre autrui: Plaisante histoire de certain Calusius. Sabinus, Quelles sont les vrayes richesses. 99. a

28. Que ceux ne sentent aucun soulagement qui changeans de pays portent leurs vices avec eux. 100. a

29. Qu'il est difficile que Marcellinus homme civil & de bel esprit, puisse recevoir correction. Toutesfois qu'il n'en a point perdu l'esperance, & qu'il essayera toutes choses pour y paruenir. Il adiouste à la fin le dire d'Epicure, que l'homme

des Epistres.

qui s'est adonné à la Philosophie, ne doit point desirer de plaire au peuple. 100.b

30. Il escrit; qu'encore que Bassus Aufidius soit cassé du corps, toutesfois avec vne ame ferme & constante, il n'est aucunement tourmenté de la crainte de la mort qui s'approche. 101.b

31. Que la seule vertu est nostre bien. Qu'il faut fermer les oreilles aux flatteries du peuple. 103.a

32. Il loué ceux qui viuent retirez au repos d'esprit sans qu'on sçache ce qui les font. Que nous rendons misere vie plus con- te par nostre inconstance. Il blasme le desir que les peres ont d'enrichir leurs enfans. Et que celui vit en libéré qui vit encore apres qu'il a acheué de vi- uere. 104.a

33. Il loué Epicure, & l'estime homme plein de courage. Il parle aussi des discours des Stoiciens. Qui sont grans & sentencieux, & qu'il ne se fait pas tant arrester sur les inuentions des anciens, qu'on ne doine essayer de faire de nouueaux chemins à la vertu. 104.b

34. Il se resioyt d'ouyr dire ce que Lucilius fait, & ce qu'il escrit: & soustient que cely est parfaitement bon, qui ne peut par aucune force, ny par aucune necessité deuenir meschans. 105.b

35. La difference qu'il y a entre aimer & estre amy: & que pour estre constant il faut auoir au- iourd'huy la mesme volonté qu'on auoit hier. 105.b

36. Quelque ieune homme à la persuasion de Lucilius s'estoit retiré à l'estude de la Philo- sophie, dequoy plusieurs le repreneient, comme tous- iours les choses bonnes desplaisent au plus grand nombre des hommes. Il aduertit Lucilius d'ap- prendre ce ieune homme de mespriser ces folles reprehensions, & de perséuerer au dessein qu'il a fait. Il enseigne aussi à ne craindre point la mort. 106.a

37. La folie est subiecte à beaucoup de pas- sions cruelles & seruiles, & la sagesse les chaffe bien loin. Si tu veux redre toutes choses subiectes à toy, jte faut assubjetter à la raison. 107.b

38. Que ceux ne sentent aucun soulagement qui changeans de pays, portent leurs vices avec eux. 107.b

39. En parler ordinaire est plus profitable, &

sert plus que les abregéz & commentaires bien reliez qu'on portoit sur soy. La grandeur du cou- rage, est de mespriser les choses grandes, & sui- ure les mediocres. 107.b

40. Il reprend la façon de parler de Serapion Sophiste, qui ver soit vn torrent de mots presséz & pouffez par force. Que la parole d'un Philo- sophe doit estre moderee & reuenue comme sa vie. 107.b

41. L'argument & le sujet de ceste Epistre est tout d'uin. Il monstre que Dieu est pres de nous, avec nous, & dedans nous. Qu'il y a vn esprit sacré logé dans nostre ame, qui prend garde au mal & au bien que nous faisons. Que les biens & la richesse n'est pas ce qu'on doit louer en l'homme, mais l'ame & la perfection de la rai- son. 107.b

42. Qu'il ne faut point facilement croire que quelqu'un soit homme de bien: Il y en a plusieurs à qui la volonté & le courage ne defaut point pour estre meschans, mais seulement la puissance & les moyens. 120.a

43. On s'enquiert des actions des grands. Vne bonne conscience ne crainc point le bruit & la renommée du peuple. 111.a

44. De l'origine de la vraye noblesse, & quelle s'acquiert par la vertu & par la Philosophie. 112.b

45. Il n'est pas besoin de beaucoup de liures, mais des bons: & qu'en nos estudes nous ne de- uons pas rechercher les choses subriles, ains seu- llement les viles & profitables. 112.a

46. Il loué vn liure composé par Lucilius qu'il luy auoit enuoyé. 113.a

47. Il reprend la superbe & la cruauté de quelques vns enuers leur esclaves & seruiteurs, & loué Lucilius de ce qu'il vit familièrement avec les siens. 113.b

48. De la loy d'amitié, & que le bien & le mal doit estre communiqué entre amis. Il se mo- que apres des sophistries & des argumens cornus que quelques Philosophes faisoient au lieu d'en- seigner la vertu. 115.a

49. Il parle de la vifesse du temps. Se moque des Poëtes & des Dialecticiens: & qu'il faut employer l'estude aux choses qui peuvent appren- dre nostre ame à la vertu. 126.a

50. La faueur que plusieurs font de croire que les

Table des sommaires

vides: qui naissent de nous, prouiennent des choses: que les choses encor tendres se corrigent facilement, & celles qui sont enuieillies, le peuuent estre avec la peine & la diligence. 117.a
 51. Il faut fuyr les lieux dans lesquels il y a danger que nos ames deuenient effeminées & lasches: & qu'il est bon de s'adonner au travail & à la peine pour ne tomber au vice. 117.b
 52. Il y a trois sortes d'hommes qui suivent & s'approchent de la Philosophie & de la sagesse. Qu'il faut imiter, non pas ceux qui s'estudient à bien & vissement parler, mais ceux qui par leur bonne vie nous enseignent à bien viure. 118.b
 53. Des dangers & incommoditez qu'il y a de se mettre sur la mer: des maladies de l'ame, & de la guerison que la seule Philosophie leur peut donner. 120.a
 54. De la maladie à laquelle Senèque estoit plus subiect: des meditations & belles pensées qui luy venoient dans l'ame pendant l'accez de son mal: de sa resolution à la mort. 121.a
 55. Que l'exercice profite beaucoup à la santé du corps. Du repos d'esprit que sentent ceux qui se sont retirez aux champs. Et description de la maison de Vatia. 121.b
 56. Il décrit le bruit qui se fait aux bains & aux estuues, & que ceux sont trop delicats qui ne peuuent estudier qu'avec vn grand silence, & que souuent les choses exterieures ne nous troublent pas plus qu'à nostre ame mesmes, laquelle ne peut sentir vn parfait repos, qu'elle ne soit bien composee & deschargée des vices. 122.b
 57. Sur l'occasion d'un voyage qu'il fit en mauvais temps allant à Naples, il dit que l'ame souffre quelques passions que les plus sages & vertueux ne peuuent euitier, prouenans de la nature de nostre mortalité. 123.a
 58. Premièrement il monstre la pauureté de la langue Latine: apres comme ceux font sottement qui veulent restreindre ceste langue pauvre d'elle-mesme, au lieu de l'amplifier. Il parle de quelques mots familiers à Platon, comme de celui qu'il appelle ENS, de l'essence, de genre, de l'espece, de l'idée, pour lesquels il faut inuenter des mots nouueaux: & que des disputes qu'on fait seulement pour esueiller l'entende-

ment, on en peut tirer du profit pour instruer nos mœurs & nostre bonne vie. 124.b
 59. Ayant parlé de la volupté qu'il auoit prise à lire vne lettre de Lucilius, il prend comme par occasion, la différence qu'il y a entre la ioye & la volupté, par l'opinion des Stoïques. Il escrit le plaisir & contentement qu'il a pris de ceste lettre, qu'elle est la vie du sage, auingement s'acere, que chacun doit faire de soy, & de ne croire point les flatteurs. 127.a
 60. Il deteste le vœu de nos parens qui nous souhaitent des richesses: & la gourmandise qui entre en despense par ambition, & nous fait desirer & chercher des biens de la terre & de la mer. 128.b
 61. Que tout le temps deuant la vieillesse on doit penser à bien viure, & en la vieillesse on doit penser à bien mourir. 129.a
 62. Que les affaires ne l'empeschent point à l'estude des sciences liberales. Que le mespris des richesses est le vray chemin aux richesses. 129.b
 63. Il console Lucilius de la mort de Flaccus son amy, & monstre que la plus grande partie des hommes par des larmes feintes, veulent seulement faire monstre de leur douleur, laquelle ils suyuent avec ambition. 129.b
 64. Il loue grandement vn liure de Q. Sextius pere, la leçon duquel eschauffoit à la vertu, l'ame de ceux qui le lisoient, & n'estoit à pas-vn l'esperance de pouuoir atteindre à sa perfection. Il dit qu'il admire les inuentions de la sagesse, & les inuenteurs, & pense qu'on y peut à l'aduenir encor beaucoup adiouster. 131.a
 65. Qu'à l'opinion des Stoïciens il n'y a que trois causes de toutes choses en ce monde, & par l'opinion d'Aristote & de Platon, il y en a d'auantage. Il conseille aussi par vn docte discours, apres qu'on aura acquis la tranquillité de l'ame de s'adonner à la cognoissance de l'vniuers. 131.b
 66. Il monstre par l'exemple de Clavianus qui estoit desia vieil, & auoit le corps petit & contrefait, que pour le rendre beau & agreable, sa seule vertu suffisoit, laquelle ne peut estre rendue plus honorable que la beauté du corps, ny par sa deformité estre estimée plus laide. Il discourt apres de quelques propos tenus entr'eux,

des Epistres.

mesme ment qu'encor qu'il y ait trois distinctions de biens, ils sont toutesfois tous esgaux. 133.b
67. Apres auoir en peu de paroles discouru de la foiblesse & imbecilité de sa vieillesse, il explique ceste question: Si tous biens sont desirables. En fin il conclud, que ceux qui ne semblent point estre tels, sont toutesfois tels.

137. a

68. C'est chose salutaire de quitter les affaires pour se retirer au repos de l'ame: mais cela se doit faire en sorte que le monde ne s'en aperçoive point. Il enseigne aussi ce qu'on doit faire apres qu'on sera en ceste solitude: & que la vieillesse par les experiences qu'elle a fait, est vn tēps plus propre à la sagesse. 138.b

69. Il defend le changement des lieux: dit qu'il faut arrester la fuite du corps pour retenir l'ame en repos. Apprend comme il faut surmonter les vices: & non seulement recevoir la mort, mais l'appeller s'il en est besoin. 139.b

70. Le temps de la vie s'escole sans le sentir. Que c'est folie de se plaindre de la briefueté de la vie. Qu'il faut attendre la mort sans aucune crainte, & si l'occasion le requiert, la procurer. Qu'il peut aduenir plusieurs choses pour lesquelles le sage peut se donner la mort. 140. a

71. Il faut quand on veut prendre conseil de ce qu'on doit fuir ou desirer, auoir esgard au bien sonnerain, & à l'inuention & deliberation du cours de toute sa vie entiere. Il persuade apres que cela seulement est bon qui est honeste, & que la vertu rend toutes choses beueuses: Qu'une mort honeste est aut. ant à desirer qu'une honeste vie, comme il le preuue par exemples.

142. a

72. On ne doit i. mais, quelques affaires qu'on ait, discontinuer l'estude de la Philosophie, ny la remettre à l'aduenir. Que c'est qu'auoir l'ame saine. Qu'il faut donner congé aux affaires & negoces. 144. a

73. Il defend les Philosophes qu'on accusoit d'auoir les Magistrats à messpris. Et loué le Prince qui nourrit ses citoyens en paix, en repos & en liberté, & qui leur donne moyen de pouuoir suyuue la Philosophie. 145. b

74. Celuy qui mesure le bien par l'honesteté est riche dans son ame. Il estime miserables ceux qui s'attristent pour les biens de fortune, & pour

la crainte de la mort. Comparaison de l'homme sage & vertueux, avec la grandeur de Dieu.

147. a

75. Quel doit estre le parler de l'homme sage que son langage se doit accorder avec la vie. Comparaison du Medecin du corps avec celuy de l'ame.

Beaux enseignemens pour ne craindre les maux & suyuue la vertu. 149. b

76. Qu'en sa vieillesse il va ouyr les leçons d'un Philosophe, & en ce faisant il enseigne qu'il faut tousiours apprendre.

Qu'il n'y a qu'un seul bien, sçauoir est, ce qui est honeste. 151. a

77. Il décrit la flotte des nauires d'Alexandrie, & la mort de Tullius Marcellinus, à l'exemple duquel il monstre qu'il ne la faut point craindre. 153. b

78. Il parle d'une longue maladie & de fluxions de rheumes qu'il auoit soufferte. Et les remèdes que la visire de ses amis, & le conseil des Medecins luy donnerent, lesquels il apprend à Lucilius pour le guarir d'un pareil mal qu'il auoit. 155. a

79. Il prie Lucilius de luy escrire ce qu'il a corren de Sylla, de Charybde, & du mond Acina.

Quelle sera nostre ame quand elle sera montée au ciel, & quelle peut estre telle icy bas, si elle se descharge des vices. 157. a

80. Il reprend ceux qui s'adonnent si fort aux exercices du corps, qu'ils oublient ceux de l'esprit.

Que l'homme de soy-mesme peut rendre son ame meilleure, & acquerir sa liberté. 158. b

81. Ceste Epistre contient vn abregé presque de tout le Traicté des bien-faits, & monstre que les ingrats ne nous doiuent point faire perdre la volonté de donner des biens-faits: & comme il faut estre recognoissant. 159. b

82. Il blasme la vie molle & delicate, loüa l'estude des lettres. Le reste de ceste Epistre est plein du messpris de la mort. 162. a

83. Il parle de sa vieillesse, & des exercices qu'il fait, & des viandes dont il use pour entretenir sa santé. Puis apres de l'yarongnerie, & qu'on ne doit fier ses secrets à vn homme subjes au vin. 164. a

Table des sommaires

84. Que ceux qui s'adonnent à l'estude, doivent lire, & apres escrire : par la comparaison des mousches à miel qui vôt amasser le suc des fleurs, & apres le rangent en rayons. 166. a
85. Il assemble plusieurs raisons, par lesquelles les Stoiciens prouuoient que la seule vertu suffisoit à bien & heureusement viure. Et refute les opinions de ceux qui soustenoient le contraire. 167. b
86. Louange de Scipion l'Africain, & de sa iéperance : & mesmement en ses bains. Blasme l'excessiue despende & d'issolution des hommes de son temps. Et quelques beaux & profitables discours des vergers & des arbres fruitiers. 170. b
87. Il décrit de la frugalité qu'il tint en un petit voyage qu'il fist. Et sur ceste occasion il reprend les folles & delicates despendes des Romains par les exemples qu'il allegue. Il dispute si les richesses se peuvent appeller bien. 172. a
88. Des sciences liberales, comment & cobien de temps on les doit suivre. Des estudes vains & inutiles, & des exercices que plusieurs font, qui ne leur profitent rien. Que toutes nos estudes doivent seruir à la vertu, & que c'est la vraye science & l'estude liberale. 175. a
89. Definition de la sagesse : diuision de la Philosophie selon l'opinion de plusieurs. Il se iette apres sur le blasme de l'auarice & de la gourmandise des Romains. 178. a
90. C'est la Philosophie qui nous apprend à bien viure. Que c'est elle qui nous fait trouuer la verité des choses diuines & humaines. Si l'invention des mestiers & des arts mechaniques procede de la Philosophie. 180. a
91. Il parle de la tristesse que sent Liberalis son amy du bruslement de la ville de Lyon, que le feu consuma entierement dans une seule nuit. Tous les ouvrages des mortels sont condamnez à mourir quelque iour. 184. a
92. Les biens extérieurs ne s'acquierent que par le corps. Que le corps n'est enteretenu que pour honorer l'ame, qui est le principal dans l'homme. Que l'ame n'est soustenuë que d'elle-mesmes. Que les calamitez & incommoditez du corps, n'offensent point la vertu de l'ame. 186. a
93. Il reprend ceux qui se plaignent de la mort de leurs amis. Et soustient que la vie de celuy qui s'est rendu vertueux & sage, est parfaite, & assez longue. 190. a
94. Il dispute si les decretz & arrestz des Philosophes sont plus profitables que les enseignemens & instructions particulieres : dit que les decretz generaux sont ceux qui parlent de la fin des choses, de la sagesse, de l'estat du sage en general. Mais les instructions & enseignemens sont ceux qui appartiennent à chacune partie de la vie : & quand nous enseignons comment se doit porter le mary enuers sa femme, & le fils enuers le pere, & le Citoyen enuers sa Cité. Monstre que la gloire & l'ambition a fait entreprendre tout ce que les plus grands des Romains ont fait. 191. a
95. Ceste Epistre n'est qu'une dependance & continuation des propos de la precedente. Et pour resoudre ceste question, il dit, qu'il y a auant de difference entre les decretz & les preceptes, comme il y en a entre les quatre elements & les membres des corps qui en sont composez. Il entre apres en un beau discours contre la gorge & la gourmandise, de laquelle toutes les maladies procedent. Ce qu'il discute par les preceptes de la Medecine, & par une infinité de belles demonstrations. 196. b
96. Qu'il n'y a rien de miserable en l'homme, sinon que quand il pense qu'il y ait quelques choses miserables en ce monde. Que les maux qui nous aduiennent, ce sont arrestz donnez du ciel, & qu'il faut consentir à la volonté de Dieu. 202. b
97. Que plusieurs vices qui semblent estranais de nostre temps, auoient esté aux siecles passez. Que les hommes imitent plusost les vices, que les vertus. Que les meschans ne sont iamais assenez en leur ame. 203. a
98. La fortune porte avec soy la nature & la condition du bien & du mal. Une bonne ame & constante corrige les maux de fortune. Une ame qui est en peine de l'aduenir est miserable auant sa misere. Exemple de plusieurs qui ont vaincu les maux les plus terribles. 204. b
99. Comme il faut chastier ceux qui meinent trop grand dueil de la mort de leurs enfans & de leurs amis. Il blasme ceux qui veulent faire mourir d'une grande douleur, & qui cherchent quel-

des Epistres.

que volupté entre les larmes. 209. a

100. Il soustient contre l'opinion de Lucilius, que le langage de Fabianus Papias est fort bon. Et montre quel doit estre celuy d'un Philosophe. 211. a

101. De la mort subite & inopinée de Senecio par vne squinancie. Que les richesses croissent plus facilement qu'elles ne commencent. Qu'il ne se faut rien promettre de l'aduenir. 212. b

102. De l'immortalité des ames, & de la creance qu'il en auoit. Que la loüange & la splendeur qui suit nostre nom apres la mort est bien. Qu'apres les tenebres de la vie, nous iouyrions d'une lumiere diuine. 214. a

103. Que l'ennemy le plus dangereux & le plus traistre à l'homme c'est l'homme. Que la Philosophie peut seruir de remede à ces maux. 216. a

104. D'un voyage qu'il fit hors la ville pour recouurer sa santé. Qu'il ne faut point passer la mer, ny changer des villes pour fuyr les vices. Il ne faut point aller en autre lieu, mais estre autre qu'on n'estoit point. Il conseille de viure avec Caton, Lelius, & Tubero, Romains, & avec Socrate & Zenon Grecs. 216. b

105. Comme il faut fuyr l'esperance, l'enuie, la haine, la crainte & le mespris. Peu parler avec les autres, & beaucoup avec soy. Le plaisir qu'on prend à parler, fait en fin desonuir les secrets. 219. b

106. Si les biens de l'ame & les vices, sont corps. Ce qui commande au corps est corps. Qu'on employe trop de subtilité en choses superflues. Il y a de l'intemperance au sçauoir, comme en toutes autres choses. 220. a

107. Qu'il ne se faut point offencer des pertes & incommoditez qui nous aduennent. Il faut commander à nostre ame de les supporter. Nature tempere toutes choses par des changemens. Qu'il se faut sous-mettre à la volonté de Dieu. 220. b

108. Ceux qui vont à l'escole de la Philosophie, apprennent tousiours quelque chose. Quelques-uns vont à l'escole comme au theatre pour passer le temps. Il auoit appris sous Attalus crians contre les vices à ne manger d'aucuns animaux. Et que Tybere auoit chassé la Religion estrangere. Qu'il faut employer le temps present,

& ne remettre rien à l'aduenir. 222. b

109. Vn homme sage peut seruir à vn autre sage, & à soy-mesmes. Il preuue cela par raisons & par demonstrations. Et qu'on voit plus clairement aux affaires d'autruy qu'aux siens. 225. a

110. Les Stoiciens ont soustenu qu'un chacun de nous auoit un Dieu pour Pedagogue. Qu'un commencement de calamité, a esté quelquefois cause d'une grande felicité. La cognoissance des choses humaines & diuines nous fait voir clairement. Dieu s'est approché de nous, & a caché profondement dans terre, ce qui nous pouuoit nuire. Vn sage & beau discours contre les richesses. 226. a

111. Contre les Sophismes & cauillations d'aucuns Philosophes, lesquelles ont ce vice qu'elles plaisent sous l'apparence de subtilité. Et qu'il ne faut qu'apprendre à mespriser la vie, & apres à la bien gouverner. 228. a

112. D'un amy de Lucilius que Senecue pensoit estre trop endurcy aux vices, pour se pouuoir former à la vertu. Qu'il baysoit maintenant les folles despences & les superfluités, mais qu'il commenceroit bien tost à les reprendre. 228. b

113. Senecue dispute si la Iustice, la magnanimité, prudence, & les autres vertus, voire mesmes les accidens à icelles, sont animaux. Se moque des Stoiciens qui soustenoient ces vesueries par les raisons qu'il confute. Et qu'il vaut mieux qu'on nous enseigne que la Iustice, & les autres vertus sont choses sacrees. 228. b

114. Que bien souuent la façon corrompue de parler, promient de la corruption des mœurs. Il se moque puis apres du langage de Meccenas, qui estoit aussi effeminé & lasche, que sa façon de viure. Des diuerses façons de parler que plusieurs personnes suient, qui prennent plaisir à faillir. Vn beau discours contre les voluptez & les vices, & principalement contre la gourmandise & folle despense. 233. a

115. Que le parler est comme un visage de l'ame. S'il est fardé & affecté, l'ame est aussi molle & lasche. L'ame d'un homme de bien est toute belle & sainte comme sa parole. Il se courrouce apres contre les folles despences, & contre la superfluité & l'auarice. 233. b

Table des sommaires des Epistres.

116. *S'il vaut mieux auoir des passions moderées, que de n'en auoir point du tout, il les faut entièrement reietter s'il est possible.*

235. a

117. *Si l'opinion des Stoiciens, qui disent que la sagesse est bonne, mais qu'il n'est pas bon d'estre sage & veritable. Il reiette apres toutes les questions qui se font là dessus. Et desire qu'on ny enseigne ce qu'il doit eniter, & ce qu'il de r.*

236. a

118. *Il reprend l'ambition de ceux qui poursuiuoient les honneurs & dignitez dedans Rome. Il met apres la definition du bien, & comme on le peut cognoistre.*

338. b

119. *Comme on peut deuenir bien tost riche. Qu'il faut emprunter de soy-mesmes: Le sage ne cherche que les richesses naturelles, lesquelles ne craignent ny le feu, ny la guerre, ny les larvons.*

339. b

120. *Comment, & par quel moyen la cognoissance du bien, & de ce qui est honeste, nous est ordonné.*

La difference qu'il y a de l'un à l'autre.

Beaux exemples de ce qui est honeste.

341. a

121. *Que tout ce qui est moral, n'appartient point aux bonnes mœurs, & la raison qu'il en rend.*

Que toutes les bestes ont sentiment de leur constitution & complexion naturelle.

La constitution c'est la force principale de l'ame, qui a aucunement pouuoir sur le corps.

Tout ce que dessus est confirmé par belles raisons & exemples.

334. a

122. *Contre ceux qui font du iour la nuit, & de la nuit le iour, comme chauuc-souris.*

Qui font toutes choses contre l'ordre de la nature, & rien de ce que le commun du peu, le fait.

Mocqueries subtiles contre ceux qui viennent de ceste facon, & contre leurs vices.

345. a

123. *Il n'y a rien de facheux, ny la faim mesmes, si on la supporte patiemment & legerement.*

Qu'il ne faut point vouloir ce qu'on ne peut auoir. Qu'on se peut passer de beaucoup de choses superflues.

346. b

124. *Il dispute si le bien se cognoist, ou par l'intelligence, ou par le sentiment: si c'est par le sentiment, ceux qui suyuent la volupté, ou fuyent les douleurs n'en pourroient pas estre repris.*

Que c'est la raison qui inge cela.

Ce discours est fort beau & merite d'estre leu par les plus sçauans.

348. a

Ces Epistres sont pleines de tant de diuersité de choses, & de belles sentences, qu'il est mal-aisé de comprendre l'argumēt d'une chacune par vn brief sommaire.

FIN DE LA TABLE DES SOMMAIRES
DES EPISTRES.



LE PREMIER LIVRE
DES BIEN-FAICTS
DE LVC. ANN. SENEQVE,
A EBVTIVS LIBERALIS.

S O M M A I R E.

Les sept liures des Bien-faicts de cet Auteur appartiennent à la meilleure, plus belle & plus necessaire partie de la vie de l'homme, laquelle est principalement soutenue par la vicissitude reciproque des bien-faicts qui doiuent estre exercez entre nous. Au commencement du premier liure il monstre qu'une des plus grandes fautes que les hommes font, c'est de ne scauoir comme ils doiuent donner ou recevoir vn bien-faict, & le mal qui aduient de cette ignorance; Il attribue ceste faute premierement, à ce qu'on ne donne pas d'une volonté franche: mais plus tost avec regret. Secondement, qu'on fait esbat d'auoir perdu ce qu'on a donné. En troisieme lieu, qu'il est difficile de se garder d'estre, outrop prodigue, ou trop auaricieux. En quatrieme lieu, que comme par vn doux & gracieux traitement, on peut approuiser les bestes plus sauuages, que par bien-faicts aussi l'on peut gaigner le cœur & l'amitié des hommes. Apres il fait de doctes discours, & amene de beaux exemples pour prouuer que la liberalité consiste à donner des bien-faicts, & qu'on ne peut bonnement faire bien à quelqu'un, qu'on ne l'aime, n'y l'aimer aussi sans luy faire plaisir. En dernier lieu, il apprend quels biens il faut donner, en quelles occasions, à quelles personnes, & en quel temps.



E N T R E vn nombre infiny de diuers erreurs où tomber ceux qui vivent inconsiderement & sans conseil, (mon tres-bon Liberalis) i'ose bien dire qu'il n'y en a presque pas vn, qui soit plus domageable, que de ne scauoir cōme nous deuons donner, ou recevoir vn bien-faict. D'où il aduient que ceux que nous auons mal employez, ne sont pas bien deus: & s'il sont mal recogneus, c'est trop tard que nous nous en plaignōs: car nous les perdīmes dès l'heure mesme que nous les donnaimes. Par illement, il ne se faut pas esbahir, si en vne si grande abondance de vices, il n'y en a point de plus frequent que l'ingratitude. Cela peut proceder, à mon aduis, de plusieurs raisons: La principale desquelles est, que nous ne pensons point à choisir des personnes qui soyent dignes de nos bien-faicts. Et toutesfois si nous voulons prester nostre argent à quelqu'un, nous auons bien le soin de nous informer curieusement quelles terres, & quels beaux meubles il a. Nous nous

CHAP. I.

L'indiscrétion des hommes à donner ou recevoir plaisir, rend l'ingratitude si frequente.

Des Bien-faicts,

gardons bien de semer vn champ infertile & maigre. Et toutesfois, pour le regard de nos bien-faicts, nous les jettons plustost à la volée & sans iugement, que nous ne les donnons. Au reste, ie ne scay s'il est plus vilain, ou de nier vn bien-faict, ou de le redemander. C'est vne sorte de debte dont on ne doit rien esperer, que ce qu'on en voudra payer de bon gré. Mais c'est chose fort de lhonneur de faire banqueroute aux bien-faicts: quand ce ne seroit que pour ceste seule raison, qu'il ne faut point estre riche pour s'acquitter d'un plaisir, & qu'il n'y faut que la seule volonté. Celuy a payé du tout le plaisir, qui pense franchement le deuoir. Mais s'il y a du crime en ceux qui ne veulent pas seulement confesser qu'on leur ait fait plaisir: il y en a bien autant de nostre côté. Et si nous trouuons beaucoup de personnes ingrates d'elles-mêmes, nous en faisons encore d'auantage. Car tantost nous leur reprochons nostre Lien-faict, & le redemandons avec paroles fâcheuses: quelquefois nous donnons si inconsidérément, que soudain apres, nous nous repentors de l'auoir fait. Nous sommes si chagrins d'autrefois, que nous les accusons sans raison d'ingratitude, à la moindre occasion qui se presente: & perdons nostre Lien-faict, non seulement apres l'auoir donné, mais des l'heure même que nous le donnons. Dites moy, ie vous prie, qui est celuy de nous qui s'est iamais contenté d'estre legerement prié, & requis vnc seule fois? Qui est celuy qui n'a ridé le front, s'il a senty de loin qu'on luy voulust demâder quelque chose? Qui est celuy qui n'a tourné le visage de l'autre côté? qui n'a feint d'auoir des affaires ailleurs? Qui est celuy qui ne s'est essayé d'entretenir son homme, & de l'amuser d'un long propos qui ne prenoit iamais fin, le faisant tout exprés durer longuement, pour ôter l'occasion qu'on ne luy peust rien demander? & qui avec toutes sortes de ruses n'a abusé & trompé la nécessité qui pressoit celuy qui le prioit? Et si par fortune il étoit pris de si court, qu'on ne luy donnaist loisir d'vler de toutes ces desfaites: qui est celuy qui n'a remis à vn autre iour, ou qui n'a craintiuement refusé, ou s'il a promis, qu'il ne l'ait fait avec difficulté, avec vn refrongnement de sourcils, & avec vne réponse de sdaingneuse, qui ne sortoit qu'à regret de sa bouche? Il est certain qu'aucun ne pensera iamais deuoir ce qu'on ne luy a pas franchement baillé, mais qu'il a arraché presque par force. Est-il possible qu'on sçache Lon gré à celuy qui jette superlement & comme par despit ce qu'il donne? ou faisant du courrouce, le ruë furieusement par terre? ou qui laisse à la fin eschapper quelque chose de les mains, pour n'estre pas plus auant impertuné quand on le prie? Celuy se trompe grandement qui pense qu'un homme qu'il aura lassé de longues remises, & traouillé de fâcheuses attentes, en puisse iamais sçauoir gré. On n'est tenu de reconnoistre vn bien-faict, que de la même volonté qu'on l'a donné: Et par ainsi il ne faut point negligemment donner: parce que celuy qui reçoit vn Lien-faict d'un qui le donne nonchalamment, ne pense le deuoir qu'à soy-même. Il ne faut point aussi longuement songer à faire plaisir: Car puis qu'en toute sorte de Lien-faicts on prise sur tout la prompte volonté du donneur, celuy qui fait tard vn plaisir, monstre qu'il a esté longuement en doute de ne le faire pas. Il faut pareillement se garder en faisant plaisir, que ce ne soit point avec outrages & paroles fâcheuses. Car estant nostre nature telle, que les injures descendent tousiours plus profondement dans nostre ame que ne font les bien-faicts, la memoire desquels s'escoule bien tost: & au contraire, que la souuenance d'une iniure demeure fort longuement grauée dans nostre cœur; Que peut esperer celuy qui offense vne personne, lors qu'il la pense obliger? Certainement celuy reconnoist assez le plaisir, s'il pardonne l'outrage

Ce vice est d'amis plus deshonnestes, que pour reconnoistre vn bien fait, il ne faut qu'une bonne volonté.

mais Nous sommes souvent cause de ces ingratitude, par nos reproches. Par nostre chagrin. Par nostre dureté, ou refuse de faire plaisir.

Plaisir fait par importunite, & apres plusieurs remises, ne merite pas beaucoup de reconnaissance.

En maniere de bien-faict on regarde la volonté.

♣

qu'on luy a fait. Il ne faut point aussi que le grand nombre qu'on voit de personnes ingrates, nous desgoute de faire plaisir: Parce qu'en premier lieu (comme i'ay dit, nous mesmes qui donnons, sommes cause que le nombre des ingrats s'augmente tous les iours. En second lieu, il faut considerer que les Dieux immortels ne retirent point leurs liberalitez & largesses, & ne laissent pas de faire bien aux sacrileges mesmes, & à ceux qui mesprisent leur diuinité. Ils les supportent patiemment: & vsans de leur bonté naturelle, ils sont propices & benins enuers ceux mesmes qui ne croyent point que les biens viennent d'eux. Imitons les donc, en tant que la foiblesse de nostre humanité y peut atteindre. Faisons plaisir franchement, non point comme si nous mettions nostre argent à profit. Celuy vrayement merite d'estre trompé, qui a fait vn plaisir avec espoir qu'il luy seroit rendu. Ouy mais (diras-tu) ie m'en suis desia plusieurs fois mal trouué. Nos enfans, nos femmes, n'ont-elles iamais trompé nostre esperance? si est-ce toutesfois que nous les nourrissons, & ne laissons point de nous remarier pour la seconde fois. Nous sommes si opiniastrés contre le malheur qui nous a desia cōbattu vne fois, qu'apres auoir perdu vne bataille, nous dressons vne nouvelle armée: & apres vn premier naufrage, nous nous mettons derechef sur mer. Combien est-il plus honneste de continuer tousiours à faire plaisir; & s'il y a quelqu'vn qui n'en ayant point voulu faire, parce qu'il n'en auoit point receu, en donne apres pour en recevoir vn autre, il rend meilleure la cause des ingrats, auxquels il ne peut estre reproché de n'auoir point recogneu les bien-faits, sinon qu'ils eussent le moyen de le faire. Combien y en a-t-il qui sont indignes de voir la clarté du Ciel? & toutesfois le iour se leue & reluit sur eux? Combien y en a-t-il qui se despitent d'estre iamais nés; & toutesfois nature engendre tousiours nouvelle races d'hommes, & souffre viure ceux qui voudroient n'auoir iamais veu la lumiere de ce monde? C'est chose digne d'un cœur vertueux, de n'esperer aucun fruit & recompense de ses liberalitez, mais se contenter seulement d'auoir fait plaisir, & apres auoir esté deceu de beaucoup de personnes ingrates & mauuaises, essayer encore s'il en trouuera quelqu'vn qui soit homme de bien. Quelle magnificence seroit-ce, de donner des bien-faits à plusieurs: & que pas vne ne nous eust trompé? La vertu se montre lors, si en faisant vn bien, on pense qu'il ne doint plus reuenir: duquel vn homme vertueux en a perceu le fruit, sur le mesme instant qu'il l'a donné. Tant s'en faut que cela nous doint rendre paresseux, & nous empescher de faire vn acte si beau, qu'il n'encore que i'eusse perdu toute esperance de ne pouuoir iamais trouuer vn homme recognoissant: si est-ce que ie deurois souhaitter beaucoup plus, de ne recevoir oncques plaisir d'autrui, que de n'en faire iamais à pas vn: parce que celuy qui ne donne iamais rien, peche plus tost que l'ingrat. Je diray ce qu'il m'en semble: celuy qui ne recognoist le plaisir, ne fait pas vne plus grande faute, que celuy qui ne donne point aiséz tost.

*Si en veux prodiguer tes bien-faits à chacun;
Tu en perdras plusieurs, pour en mettre bien vn.*

TV peux iustement reprendre les deux poincts de ce premier vers, parce qu'il ne les faut point prodiguer indifferemment à chacun. En outre, il n'est pas honneste d'vsér de largesse & prodigalité d'aucune chose, & moins encor des bien-faits. Car si tu les donnes à la volée, & sans iugement, ils ne font plus bien-faits, & reçoient tout autre nom qu'on leur voudra donner. Le vers suiuant est

La multitude de desingrats ne doit pas neantmoins des tourner personne de faire plaisir. A l'exemple des Dieux qui sont bien aux plus impies. Objection ordinaire de ceux dont les plaisirs ont esté mal employez, & sa response. Il ne se faut iamais lasser de faire plaisir. Non plus que le Soleil ne se lasse point d'esclairer bons & mauuais. Es suffit à l'homme vertueux, d'auoir ce contentement, de s'estre obligé plusieurs personnes par bien faits.

CHAP. 2.
Bien-faits
prodiguez
sans discer
sion, chan
gens de na
ture.

Des Bien-faicts,

Un seul plaisir bien employé, récompense la perte de tous autres.

Proprement il ne se perd au un bien-faict

Comme il faut considérer les bien-faicts,

Comme s'en versonner.

Plusieurs occasions engendrent la reconnaissance des bien-faicts.

admirable, qui nous console en la perte que nous avons faite de beaucoup de plaisirs; pourueu que nous en ayons bien employé vn tout seul. Voy, ie te prie, s'il ne seroit pas encor plus vray & plus conuenable à la grandeur d'un bien-faicteur, de l'exhorter à donner, encor qu'il fut certain de n'en bien employer aucun. D'ailleurs cela est faux, qu'il en faille perdre beaucoup. Il ne s'en perd aucun: d'autant que celuy qui le perd, l'auoit desia mis au rang des choses perduës. On doit considérer les bien-faicts, comme vne chose simple & nuë, de laquelle on ne fait pas estat. Fais plaisir hardiment à plusieurs: si apres quelque vn de ceux-là te le rend, c'est autant de gagné: si pas vn ne le fait, il n'y a rien de perdu, le l'ay donné, parce que ie l'ay voulu donner. Pas vn n'escriit en ses liures de raisons, les bien-faicts: Il n'y a point de demandeur auaricieux, qui face appeler le debteur à iour nommé. Vn homme de bien n'y pense iamais, si on ne l'en fait souuenir en luy rendant le Lien-faict. Autrement nous mettrions les plaisirs au mesme rang que nous mettons nos debtes. C'est vne vilaine vsure, ne vouloit point faire vn plaisir, que pour en recevoir vn autre. Pour si mal qu'il te soit aduenu de tes premiers bien-faicts, continuë neantmoins, & perseuere d'en donner à d'autres: Il vaut mieux qu'ils dorment long temps entre les mains des ingrats, qui t'en sçauront (peut-estre) quelque iour bon gré, & le cognoistront, ou par honte, ou par occasion qui se présentera, ou par crainte d'en estre moins estimé. Ne cesse iamais de donner. Acheue ce que tu as si bien commencé. Continuë au deuoir d'un homme de bien. Ayde cestuy-cy par vn bien-faict, cestuy-là de ton credit: l'un de ta faueur, l'autre de ton conseil, & cestuy-là de quelque bonne instruction, & salutaire enseignement.

C H A P. 3.
Si les bestes reconnoissent leurs bien-faicts, à plus forte raison le font il esperer des hommes, qui par reuerence plaisirs sont inuicés à les reconnoistre.

Le nombre, la consanguinité, la connexion, la gayeté, l'age, & l'habit des Graces, monstrant la nature des bien-faicts.

Les animaux, voire les plus sautages, sentent le Lien qu'on leur fait. Il n'y a beste si cruelle qu'on n'adoucisce, & de laquelle on ne puisse gagner le cœur avec vn gracieux traictement. Les gouuerneurs des Lyons leur maintient le nulle, sans en estre offensé. La viande qu'on donne aux Elephans, abat leur fierté, & les assuiettit à faire des besongnes seruelles: de sorte que faisant assiduellement, & par vn long temps plaisir à choses qui n'ont point d'entendement, & qui ne peuvent comprendre la valeur d'un bien-faict, on les gagne, & on les rend obeyssantes à soy. Celuy qui n'a pas recogneu le premier plaisir qu'on luy a fait, reconnoistra peut estre le second: & s'il a oublié tous les deux, il ne sera pas ingrat au troisieme. Il n'y a aucun qui perde les bien-faicts, que celuy seulement qui croit trop tost les auoir perdus. Mais celuy qui continuë & perseuere, qui apres les premiers, en recharge encor d'autres; il tirera grace d'un cœur le plus dur & le plus oublieux de ce monde. Il fera que son debteur n'osera dresser les yeux contre plusieurs bien-faicts: en quelque endroit qu'il aille, de quelque costé qu'il se tourne, encor qu'il en vueille perdre la souuenance, il te verra toutesfois par tout. Il le faut tenir comme pris & attaché par beaucoup de merites: desquels ie te veux faire cognoistre la vertu & propriété, mais que tu m'ayes premierement permis de dire en passant, quelques choses qui ne sont pas beaucoup necessaires à nostre discours. Pourquoi est-ce que les anciens ont feint qu'il y a trois Graces, qu'elles sôt sœurs, qu'elles se tiennent par les mains, qu'elles rient tousiours? Pourquoi les peüent-ou ieunes, & vierges, & avec des robes larges & transparentes? Quelques-vns nous veulent faire accroire que la premiere d'elles donne le bien-faict; la seconde le reçoit; & la troisieme le rend. Et d'autres, qu'elles representoient trois sortes qu'il y a de bien-faicts: L'une de ceux qui nous les donnent: l'autre de ceux qui ne les rendent point: la tierce de ceux qui les reçoient & les rendent aussi. Mais tenant pour

veritable celle que voudras de ces deux opinions, ie te prie ; dy-moy, que nous sert-il de scauoir cela ? Que veut dire ceste danse, en laquelle se tenant par les mains elles ballent tousiours en rond ? C'est pour autant que l'ordre & la fuite des bien-faiçts, qui passent par les mains de ceux qui les donnent, est telle, qu'ils reuiennent au donneur, & qu'ils perdrieroient entierement la grace du tout qu'ils doiuent faire, si iamais ils se rompoient. Au contraire, qu'ils retiennent tousiours leur beauté, quand ils s'entretiennent liez & attachez ensemble ; & quand ils sont rendus & recogneus à leur tour. Elles rient, parce que le visage de ceux que veulent bien meriter de quelqu'un, doit estre riant, comme est la face de celuy qui donne vn plaisir, & de celuy qui le reçoit. Elles sont ieunes, pour autant que la souuenance d'un bien fait ne doit iamais vieillir. Elles sont vierges, parce que les bien-faiçts doiuent estre entiers & incorrompus, sains & profitables à chacun. Elles ne sont pas ceintes sur leurs robbes, pour monstrer qu'on ne doit point hier & tenir obligée vne personne pour le plaisir qu'on luy fait. Leurs vestemens sont luisans & transparents, afin qu'on puisse voir à trauers les bien-faiçts, sur lesquels il faut souuent jeter l'œil. Soit amy qui vouldra de la merueille des fables inuentées par les Grecs, soustienne qui vouldra qu'elles soyent necessaires & profitables : toutesfois il ne se trouuera aucun qui die, que les noms que Hesiodé leur a donné, seruent de rien à ceste fable, & à ce propos : ny qui sçache pourquoy il a voulu nommer Aglaïe l'aînée des Graces la seconde Euphrosine, & la tierce Thalie. Chacun a voulu flechir à sa fantasia la signification de ces mots, & en ont voulu tirer quelque raison. Toutesfois Hesiodé a donné à ces ieunes filles tel nom qu'il luy a plu. Homere l'a changé à vne d'elles, & l'a appelée Pasithée, & qui plus est, il luy fait espouser mary. Je dis cela afin que vous ne croyez point qu'elles soyent vierges Vestales, ou comme celles qui ont fait vœu de chasteté. Je trouueray encor vn autre Poëte qui les décrit ceintes, & vestuës de robbes espaisles & grossieres. Encore Mercure est aupres d'elles, non que l'oraison & le beau parler doie faire estimer d'auantage les bien-faiçts, mais parce qu'il a plu au peintre de le faire ainsi. Chrylippus mesme qui a l'entendement si aigu & subtil, & qui va chercher la verité des choses iusques à leur plus basse profondeur, qui ne parle que pour nous apprendre ce qu'il veut dire, & qui n'employe ses paroles seulement que pour faire entendre les choses qu'il escrit, a tellement remply tout son liure de ces folies, qu'il s'est fort peu trauaillé à nous apprendre de quelle façon il faut donner, & comment il faut receuoir & recognoistre vn bien-faiçt. De maniere qu'il ne mesle point les fables parmy son discours, mais plustost il mesle son discours parmy les fables : Car outre ce que Hecaton en a escrit, Chrylippus soustient que les trois Graces sont filles de Iuppiter & d'Eurynomé : & qu'elles sont plus ieunes que les Heures, ayans toutesfois le visage plus plain, & plus refaiçt qu'elles : & pour ceste raison elles suiuent tousiours Venus, & luy font compagnie. Si l'une d'elles est appelée Mere, il croit que ce n'est point hors de propos ; & que le nom d'Eurynomé luy a esté donné, pour autant qu'il appartient à la ménagerie d'un grand & ample patrimoine, de bien scauoir departir & employer les bien-faiçts. Comme si l'on auoit accoustumé de bailler nom à la mere apres qu'on l'a donné aux filles : ou comme si les Poëtes se soucioient bien de rendre leur vray nom à toutes choses. Car tout ainsi que les Nomenclateurs, qui font office d'apprendre les noms des personnes qu'il faut solliciter pour briguer quelque dignité, se seruent quelquefois de leur audace au lieu de leur memoire, & ne se pouuans souuenir du nom propre, en forgent vn à leur plaisir : Les Poëtes aussi ont pensé qu'il importoit peu de parler proprement & à la verité, mais estants contrains par necessité, ou corrompus de la beauté de quelque mot, ils ont voulu qu'on vlast du nom qui rempliroit mieux le

A quel dessein les Graces dansent.

Pourquoy elles rient.

Pourquoy elles sont ieunes.

Pourquoy vierges.

Pourquoy descieues.

Pourquoy vestues habillées luisans & transparents.

En sa Theogenie.

Au 14. de l'Illiade, Les auheues les nomment & les peines les peignent à leur fantasia.

Folies & vanitez des escrits de Chrylippe, quant aux Graces.

Des Bien-faits,

An 1. liure de l'Odyſſee. vers, &c. qui le pourroit rendre plus agreable. Ils ne ſeront iamais repris d'agrandir leurs richieſſes de quelque bien eſtranger. Car le premier Poëte qui parlera d'elles, leur commandera de porter le nom qui leur voudra donner. Et pour te faire croire que cela ſoit veritable, Thalie, de laquelle nous auons fait tant de mention, eſt vne des trois Charites dans Heſiode, & vne Muſe dans Homere.

CHAP. 4.

En s'excufant de ce qu'il blaſme Chryſippus, il depeint le naturel des Grecs, ſubtil mais de petite eſſi: a: c: & monſtra le deuoir de ceux qui traitent choſes ſerieuſes.

Les bienfaits lient plus eſtroitement qu'aucune autre choſe. mais

Il y faut bien apporter du iugement.

Et ſouſſouvent a nre ceux auxquels on eſt obligé. Autre ſubtilité de Chryſippe.

Deuoir de ceux qui traitent la Philoſophie morale.

Mais afin que ie ne face rien de ce que ie reprens en autruy ; ie laiſſeray toutes ces choſes, qui ſont tellement hors de propos, qu'elles n'en approchent en aucune façon. Ie te prie ſeulement deffendre ma cauſe, ſi l'on me veut accuſer que i'ay trop rudement rembarré Chryſippus, lequel certainement eſt vn grand perſonnage: toutesfois il eſt Grec, & a l'entendement ſi pointu, que bien ſouuent il ſ'eſmouſſe & rebouche contre ſoy-mefme. Il eſt tel que lors qu'on penſe qu'il die quelque bonne choſe, il pique ſeulement & ne perçé point. Ie te prie, qu'elle ſubtilité eſt-ce là ? C'eſt des biens-faits qu'il faut parler, & donner quelque reglement à la choſe de ce monde qui peut plus eſtroitement lier la ſocieté des humains : Il faut donner vne loy à noſtre maniere de viure, qui ne permette point, que ſoubs ombre d'vne gracieuſe douceur, nous ſoyons trop faciles à donner, & ſans iugement ; qui nous tace prendre garde auſſi qu'vne trop ſeuere obſeruation de ceſte loy, ne reſtraigne du tout la liberalité, qui ne doit eſtre ny trop reſerrée, ny trop large. Il faut enſeigner aux hommes comme ils doiuent volontairement prendre, & auſſi rendre volontairement. Il les faut preſenter à vn braue combat, & leur apprendre non ſeulement d'eſgaller, mais de vaincre de volonté, & de grandeur de courage ceux auſquels ils ſont obligez par effets. Car celuy qui doit rendre la grace du plaisir qu'il a receu, n'y peut iamais paruenir, ſ'il n'a teſmoigné auparauant le gré qu'il en reſſentoit. Aux vns il faut apprendre de ne reprocher les biens qu'ils auront donnez, aux autres de penſer qu'ils doiuent plus qu'ils n'auroient receu. Chryſippus toutesfois nous admonneſte de telle forte à ceſt honneſte trauail, de vaincre & de ſurmonter les plaiſirs receus par d'autres bien-faits, que pour nous y conuier d'auantage, il dit ſeulement qu'on doit grandement craindre (eſtans les Charites filles de Iupiter) de commettre ſacrilege enuers leur pere, ſi on faiſoit outrage & iniure à de ſi belles filles. Enſeigne-moy pluſtoſt comment on pourroit faire beaucoup de plaiſirs, comment ie pourray recognoiſtre ceux qui m'en auront fait, Appren-moy comme on pourroit faire, que ceux qui auront obligé quelqu'un de bien-faits, ne ſ'en ſouuiennent plus : & ceux qui ſe ſentiront redevables de les auoir receus, mettent peine d'en auoir perpetuelle ſouuenance : Et laiſſons ces reſueries & ces ſottises aux Poëtes, qui n'ont autre deſſein que de chatouiller les oreilles, & de raconter quelque fable ioyeuſe. Il faut que ceux qui ſe trauillent à guerir les ames vicieuſes, qui veulent retenir la foy és choſes humaines, qui deſſirent engrauer la memoire des bien-faits dans le cœur des hommes, il faut que ceux-là parlent à bon eſciant & ſans moquerie, qu'ils y employent la force de leur eſprit, ſimon que parauanture tu croyes qu'avec vn propos vain, & avec ces contes de vicieux, il ſoit poſſible d'empêcher la plus pernicioſe & dommageable choſe de ce monde, ſçauoir eſt vne generale abolition de debts, & vne quittance de tous bien-faits.

CHAP. 5. Erreur commun de preſdre les marques du bien fait pour le bien fait meſme.

Mais comme ie ne m'arrete guere aux choſes qui ne ſeruent de rien, auſſi faut-il que ie me trauaille à bien faire cognoiſtre premierement de quoy nous ſommes redevables, apres auoir receu quelque bien-fait. L'un penſe deuoir l'argent qu'il aura receu ; l'autre le Conſulat : ceſtuy-cy vn benefice, & quelqu'autre le gouuernement d'vne Prouince qu'on luy aura donné. Et toutesfois tout cela ne ſoit que les marques du bien-fait & du merite, & non le bien-fait meſme. Le

bien-faict ne se peut point toucher à la main, il se porte dans le cœur. Il y a beaucoup à dire entre le plaisir, & la matiere d'un plaisir. Par ainsi l'or, l'argent, ou aucune autre chose que nous receuons de nos amis, ne se peut iustement appeller bien-faict, qui est seulement la volonté du donneur. Vn homme rude & ignorant, ne remarque sinon ce qu'il en peut voir de ses yeux, qu'on luy met en ses poings, & qu'il peut toucher & retenir en ses mains: Et au contraire il mesprise, & ne cognoist pas ce qui est plus precieux & plus estimé en la chose qu'on donne. Ce que nous pouuons tenir en nos mains, que nous regardons de nos yeux, surquoy nostre conuouitise, & nostre auarice s'arreste, perit bien-tost, la fortune, l'ennemy le nous peut oster: mais le bien-faict dure encor, apres que ce qu'on a donné s'est perdu. C'est vne chose si bien mise & employée, qu'aucune violence ne la peut iamais faire perdre, & deuenir à neant. I'ay achepté mon amy d'entre les-mains des Pyrates: il a esté encore repris vne seconde fois par d'autres ennemis, qui le detenoient prisonnier. Celuy qui l'a pris, n'a pas rauy mon bien-faict, il a seulement rauy l'usage de mon bien-faict. I'ay sauués enfans du naufrage, ie les ay sauuez d'un grand feu qui brusloit sa maison: vne maladie apres, ou quelque autre mauuaise fortune te les a ostez: Ce que i'auois fait pour eux, demeure encore apres leur mort. Toutes choses donc qui prennent faullement le nom de bien-faict, ne sont que les mynisteres & instrumens, par lesquels la volonté d'un bon amy se faict cognoistre. Il en aduient ainsi generalement de tout, & que la vraye chose est en vn lieu, & le signe ou la ressemblance en vn autre. Le chef d'une armée donne quelquefois aux braves soldats vne chaine d'or, ou vne couronne, pour estre montez sur la muraille, ou pour auoir sauué la vie à vn citoyen. Qu'à telle couronne de precieux en soy? qu'à la robbe bordée d'escaelatte, ou la hache, & les poignés de verges? Qu'à de precieux en soy, le siege & le tribunal des grands iuges, & le carrosse? Rien de tout cela n'est le vray honneur: ce ne sont que les remarques & enseignes de l'honneur. Ainsi la chose donnée que nous voyons, & que nous touchons, n'est pas le bien-faict, ce n'est que la marque & le signe d'iceluy.

Qui ne choisit point sous la sens, ainsi demeure en grand dans le cœur.

N'est point suies à perir.

Les signes & la ressemblance se perdent bien aucune fois: mais non la bienveillance à l'amitié.

QV'est-ce donc qu'un bien-faict? C'est vne action de bien-vueillance, donnant plaisir & ioye à autruy, & en receuant aussi de sa part, incline & conduitte d'elle mesme & de son propre mouuement à ce qu'elle fait. Par ainsi il ne faut point prendre garde au plaisir qu'on fait, ny à ce qu'on donne: Il faut s'arrester seulement au cœur & à l'affection. Car le plaisir ne gist pas en ce qu'on fait, ny en ce qu'on donne: il gist au courage & à la volonté du donneur, ou de celuy qui nous fait plaisir. Nous cognoistrans qu'il y a grande difference entre ces choses, par cecy mesme, Que le bien-faict est toujours bon de soy: mais ce qu'on a donné, ou ce qu'on a fait, n'est de soy ne bon ne mauuais. C'est le cœur seul qui prisera beaucoup vne chose de peu de valeur, qui donnera lustre à vne chose basse & petite, qui au contraire ne tiendra compte de ce que d'autres estiment beaucoup. Les choses que nous desirons & souhaittons le plus, de leur nature ne sont bonnes ne mauuaises. Il faut seulement prendre garde quel est le cœur de celuy qui les donne. C'est le cœur qui conduit tout cela, & qui leur baille bonne ou mauuaise façon. Doncques ce qu'on nous compte, ce qu'on baille, n'est pas le bien-faict. Comme l'honneur des Dieux ne gist point aux bestes qu'on sacrifie, pour si dorées qu'elles soient, mais à la pieté & sainte deuotion de ceux qui les ont en reuerence. Parquoy les gens de bien, qui n'ont rien pour presenter aux Dieux, que du gasteau, & de la vaisselle de terre, n'en sont pas moins deuotieux pour cela: Et au contraire les meschans ne laissent point de mespriser les Dieux, encore qu'ils ayent trempé les Autels du sang de plusieurs sacrifices.

CHAP. 6.
Que c'est que bien-faict & en quoy il consiste. Il gist au cœur & en la volonté.

Qui prise au despit, à les choses.

Comparaison à chose effect.

Des Bien-faits,

CHAP. 7. *Première de ce que dessus. Que les bien-faits se mesurent selon la volonté du bienfaiteur. Considérations qui obligent grâdemens.*

Sil les bien-faits se mesuroient à la valeur des choses qu'on donne, & non point à la volonté de bien faire, ils seroient lors plus à priser, quand ce que nous aurions receu seroit de plus grande valeur. Et toutesfois cela est faux : parce que bien souvent celuy nous oblige d'avantage, qui nous aura donné vne petite chose, mais avec vne libérale façon de faire, qui nous a monstré vn cœur esgal & pareil aux grandes richesses des Roys, qui donnans peu, l'a fait tres-volontiers : qui a mis sa pauvreté en oubly, se souvenant de la mienne : qui n'a pas eu seulement vouloir de me secourir, mais vn affectionné desir, qui me faisant plaisir pensoit luy-mesmes en recevoir : qui l'a donné comme s'il ne luy devoit estre iamais rendu : qui l'a receu comme s'il ne l'auoit iamais donné ; qui a tousiours cherché & pris à propos l'occasion de me faire quelque bien. Au contraire on ne peut iamais sçauoir son gré (comme l'ay dit) encor que ce que nous receuons soit de plus grand prix, & qu'il semble nous auoir esté plus profitable, si nous l'auons comme arraché des mains du donneur, ou s'il luy est comme eschappé. Bref, nous estimons plus ce peu qui nous est donné franchement & d'vne main gracieuse, que ce qu'on nous donne abondamment & à pleine main. C'est peu de chose ce qu'il m'a baillé, mais il ne m'en pouoit donner d'avantage. Toutesfois ce que l'autre m'a donné, vaut beaucoup plus : Mais il a esté longuement en doute s'il le devoit faire : mais il a reculé le plus qu'il a peu, mais il a soupiré en le donnant : mais il l'a fait avec vne façon fiere & superbe : mais il l'a monstré à tout le monde : il a voulu que celuy à qui il le bailloit, n'en sentist point de plaisir : il a fait cognoistre que ce n'estoit point d'amitié qu'il me portast, & que ce n'estoit que pour sa gloire sotte, & pour se faire estimer liberal.

D'autres qui rabaisent beaucoup de l'obligation qu'on auoit.

CHAP. 8. *L'exemple d'Eschines maître qu'en matière de bien-faits on prise plus la franchise & gracieuseté du bienfaiteur que le prix des presens.*

Lors que plusieurs offroient de grands presens à Socrates, chacun selon son pouuoir, Eschines qui estoit vn de ses plus pauvres auditeurs, luy dit ; Je ne trouue rien pour te donner, qui soit digne de toy ; enquoy ie recognois ma pauvreté : ie n'ay qu'vne seule chose que ie te donne, c'est moy-mesme : ie te supplie, prens en bonne part le present que ie te fais : & pense qu'encor que les autres t'ayent donné beaucoup, ils en ont gardé d'avantage pour eux. Socrates respondant luy dit : Pourquoi ne m'auois-tu fait vn fort beau present, sinon que tu voulusses te priser trop peu ? mais de ma part ie mettray peine de te rendre quelque iour à toy-mesmes, meilleur que ie ne t'ay pris. Eschines surmonta par ce present Alcibiades qui auoit le cœur aussi grand que ses richesses : & vainquit la liberalité de tous les plus riches ieunes hommes de Grece.

CHAP. 9. *Puis que la bonne volonté du donneur est preferable à la valeur du present, les plus pauvres mesmes ont de quoy paroistre liberaux.*

Tv vois comme vn bon cœur en sa pauvreté mesmes, trouue assez de matiere pour faire paroistre sa liberalité. Il me semble que c'est autant comme s'il eust dit : Fortune, tu n'as rien aduancé de m'auoir fait pauvre, malgré toy ie feray vn present à Socrates digne de luy : Et parce que ie ne le peux faire d'aucun bien que tu m'ayes donné, ie le feray du mien propre. Il ne faut point penser qu'Eschines se prisast peu, veu que luy-mesme fut le prix auquel il s'estima. Ce ieune homme eut l'esprit si bon, qu'il fit que Socrates se donna aussi à luy. Il ne faut point regarder si ce qu'on donne est de grand prix, mais seulement qui est celuy qui le donne. Vn homme fin & ruzé ne terme point sa porté à ceux qui luy demandent des choses excessiues ; ains au contraire, encor qu'il soit resolu de ne leur accorder rien, il nourrit toutesfois leur iniuste & folle esperance, de paroles douces & gracieuses. Mais l'intention de celuy est encor beaucoup plus meschante, qui avec vn superbe langage, avec vn seure regard, comme par enuie discourt de sa richesse. Car ceux qui font semblant de respecter & reuerer vn homme à qui la fortune rit, sont les premiers qui le

detestent & luy veulent mal : & lesquels toutesfois, s'ils en auoient le pouuoir, feroient eux-mesmes ce que l'autre fait. Il y en a quelques-vns qui s'estans mocquez, non point à cachettes, mais ouuertement des femmes d'autruy, ont abandonné les leurs propres à ceux qui les aymoient. Les Dames estiment auourd'huy les hommes mariez, lourdaus, de mauuaise grace, & indignes de se trouuer en bonne compagnie, s'ils ne permettent à leurs femmes de monter dans leur carrosse, & se promener par les ruës pour estre regardées des passans. Elles se mocquent de ce luy qui n'a point de maistresse, & qui ne fait parler de soy : Et s'il ne courtise la femme d'autruy, les Dames le tiennent pour vn homme sans cœur : elles luy reprochent qu'il ayme en bas lieu, & qu'il n'est bon que pour les chambrieres. De là vient que maintenant l'adultere est estimé la plus honneste façon qui soit pour fiancer vne femme. On consentiroit plustost à ne se marier iamais, si on n'espousoit vne femme qu'on n'eust debauchée de son premier mary. Ils ne tiennent mesure ne regie en leur despense. Ils mesprisent la pauureté d'autruy, ne craignent que la leur ; n'ont peur d'aucun autre mal : ne pardonnent iamais vne iniure : tyrannisent les plus pe-tits, & les outragent, & par force & par crainte. Car de voir saccager les Prouinces, & vendre la charité de Justice & les iugemens à celuy qui en presentera le plus, & qui se trouuera le dernier oncherisseur : il ne s'en faut plus esmerveiller, veu qu'il est permis par le droict des gens de vendre ce que tu as achepté.

*Insolences
procedees de
ce qu'on ne
sais le
moyen de
faire ny de
recevoir
plaisir.*

MAIS le sujet que ie traictois m'a tellement passionné, qu'il m'a porré plus loin que ie ne pensois. Acheuons doncques ce discours en sorte qu'il ne semble point que nous accusions nostre siecle seul de ses desordres. Nos majeurs se sont plaints de cela : nous nous en plaignons aussi : & ceux qui viendront apres, auront encore plus de raison de se plaindre : que les bonnes mœurs sont corrompues, que la desloyauté & la tromperie est autorisée par tout : que toutes choses humaines vont en pis, & tombent en vn comble de tout malheur. Mais les vices, encore qu'ils se renouent quelque peu çà & là, s'arrestent toutesfois longuement en vn mesme lieu : comme les vagues & les flots poussez par la tempeste d'vne grande roideur, s'en retournans sont retenus quelque peu dans le bord de la mer. Maintenant les adulteres seront plus frequens que nul autre vice. La pudicité n'aura honte qui la puisse tenir. En vn autre siecle la fureur de la despense & des banquetz se detachera. Toutes les cuisines seront eschauffées pour appauurir honteusement les riches maisons. Tantost viendra vn trop grand soin de se bien accoustrer & vestir, & vne folle peine qu'on employera pour farder sa beauté, qui ne sert qu'à montrer sur le corps, combien l'ame est laide & difforme au dedans. A ceste heure les hommes d'autorité, vñs mal de leur pouuoir, seront audacieux & insolens. Tantost on ne verra qu'exercer cruauté en public & en priué : & par la rage des guefres ciuiles, les choses sacrées & sainttes estre vilainement profanées. Ie pense encore qu'il viendra vn temps que l'yrongnerie sera en honneur, & qu'on estimera plus vertueux celuy qui aura plus auale de vin. Les vices ne demeurent pas tousiours en vne mesme place, ils ne s'accordent pas bien ensemble, ils changent & de temps & de lieu, ils se poussent & se donnent la chasse l'vn à l'autre. Au reste nous pouuons tenir tousiours hardiment vn mesme propos de nous, que nous sommes meschans, que nous l'auons esté : & ne fusse-ie pas contraint de dire, que tousiours nous le serons. On verra tout temps des meurtriers, des tyrans, des larrons, des adulteres, des rauisseurs, des sacrileges, des traistres. Nous pourrions dire que l'ingrat seroit encore moins detestable qu'aucun de ceux-là, n'estoit que toutes ces meschantees naissent dans vn cœur mesconnoissant & ingrat : sans lequel à grand' peine a-on iamais veu aucune mauuaise entreprise se pousser en auant. Donne toy garde d'estre repris de ce

*CHAP. 10.
Après la
precedente
inuestiue il
monstre que
les vices ont
soufferts
est, qu'ils
sont & se-
ront à ia-
mais au mō-
de, qu'ils se
poussent l'vn
l'autre, &
que le plus
aceffable
c'est l'ingra-
titude.*

*Toutes mes-
chantees
naissent dās
vn cœur in-
grat.*

Des Bien-faictz,

*Toutesfois
puis que le
plus precieux
du bien-faict
nous demeu-
re, il ne faut
laisser de luy
bien faire.*

crime, comme du plus grand vice qui soit entre les hommes. Si toutesfois quelque ingrat t'a offensé pardonne luy comme s'il auoit commis la moindre faute du monde. Car le pis qui t'en aduient, c'est d'auoir perdu ton bien-faict. Encor en est-il demeuré deuers toy, ce qui est le plus precieux & le meilleur : sçauoir est l'honneur de l'auoir donné. Or tout ainsi qu'il faut estre bien aduisé de ne faire plaisir qu'a ceux qui le recognoistrôt franchement & de bon cœur : aussi faut-il quelquesfois hazarder vn bien-faict, encore que nostre esperance ne soit pas fort assuree, qu'il nous doiuë estre recogneu : & non seulement quand nous craindrons de faire plaisir à vn ingrat, mais encor lors que nous serons certains qu'il a esté desia recogneu pour ingrat. Comme si ie puis rendre à vn pere, pourueu que ce soit sans aucune perte de mon bien, les enfans que i'auray sauuez d'vn grand peril, sans doute ie le dois faire. Je dois aussi defendre vn homme vertueux & qui en est digne, iusques à y despendre mon propre sang, & me faire compagnon du danger où ie le verray. Si ie puis aussi avec mon cry oster d'entre les mains des volleurs vne personne, encore qu'elle ne soit digne d'aucun bien, ie ne me dois iamais repentir qu'avec ma parole ie luy aye sauué la vie.

CHAP. II.
*Instruction
utile pour
bien prati-
quer la bene-
ficence.
Il faut don-
ner choses
necessaires
lesquelles
sont distin-
ctes en trois
rangz.*

IL s'en suit maintenant que nous monstrions de quelles sortes de bien-faictz nous deuons vser. Premièrement nous deuons donner choses necessaires : secondement, vtils & profitables, en troisieme lieu, agreables, & qui puissent durer longuement. Commençons doncques aux necessaires : car nous sçauons beaucoup plus de gré à celuy qui nous a donné la vie, qu'à celuy qui la rend plus honorable, ou qui l'instruit à la vertu. Celuy n'estimera iamais vne chose ce qu'elle vaut, s'il s'en peut facilement passer, & s'il peut dire, le n'ay que faire de la prendre, ie me contente de mon bien. Ce faisant, tu ne veux pas estre sujet à rendre ce qu'on t'auroit donné : mais tu le veux desdaigner. Or entre les choses necessaires, les vnes tiennent le premier lieu, sans lesquelles nous ne pouuons viure, les autres le second, sans lesquelles nous ne deuons, les autres le troisieme, sans lesquelles nous ne voulons souhaitter de viure. Du premier rang de ces choses est d'auoir arraché d'entre les mains des ennemis, d'auoir esté mis hors d'vne tyrannie, d'auoir esté deliuré d'vne confiscation de coprs & de biens, & de tant d'autres dangers qui assiegent souuent nostre miserable vie. Si nous auons couppe chemin à quelqu'vn de ces malheurs, tant plus il estoit dange-reux & à craindre, d'autant plus on nous en doit sçauoir bon gré. Car ils se souuiennent de quels maux nous les auons deliurez : & la crainte qu'ils ont eu du peril, sert comme d'vn assaisonnement pour le faire trouuer meilleur. Toutesfois nous ne deuons pas attendre plus tard à sauuer la vie à quelqu'vn, afin que la crainte qu'il endure cependant, luy face estimer plus agreable & plus grand, le bien que nous luy voulons faire. Nous pouuons mettre en second lieu les choses sans lesquelles voirement nous pouuons viure, mais viure si miserablement, que la mort nous seroit beaucoup meilleure, comme la liberté, l'honneur de la pudicité, le sens, & l'entendement. En dernier lieu sera, ce que les alliances & parentages, les familiers conuersations & les longs vsages nous auront fait tousiours tenir cher & precieux ; comme nos enfans, nos femmes, nos maisons : & tout ce à quoy nous auons donné tellement nostre cœur, & nostre desir, que nous aimerions mieux estre morts que d'estre arrachez de leur cōpagnie. Apres les choses necessaires, viennent les profitables, desquelles & la nature & l'argument est beaucoup plus ample & plus diuers. Nous parlerons en cét endroit de l'argent, & des biens qu'on doit honnestement amasser, & acquerir pour le besoin, & sans aucune superfluité, de l'honneur, & de l'auancement de ceux qui veulent paruenir à plus hautes dignitez. Car il n'y a rien plus profitable que de se rendre utile à soy-mesme. Le resten est que trop d'abondance & de superfluité, qui gaste le hom-

*Choses pro-
fitables, dont
la principale
est d'estre
utile à soy-
mesme.*

mes & les rend effeminez. Mais quand nous voudrons faire plaisir, il faudra regarder que l'oportunité le rende plus agreable, que ce que nous donnerons ne soit point commun & vulgaire, que peu de personnes en ayent eu par le passé, que peu en ayent encor de nostre temps: & s'il n'est riche de sa nature, au moins que le temps & le lieu auquel nous le donnerons, le face estimer plus precieux. Penlons quel present nous pourrions faire qui donnast quelque plaisir & contentement, qui peust estre plus souuent veu & manié, afin qu'on se souuienne de nous, & qu'on soit autant de fois avec nous, comme ils verront ce que nous aurons donné. Il nous faudra aussi bien prendre garde que nous ne donnions à vne femme ou à vn homme vieil & debile des espieux, & l'equipage d'une chasse: ou des liures à vn laboureur, ou des pans de toile & des cordages à vn homme de lettres. Au contraire il faudra bien aduiser que pensans enuoyer quelque chose bien agreable, nous ne donnions rien qui puisse reprocher le vice de celuy à qui nous l'enuoyons: comme du vin à vn yuongne, & des medecines à vn malade. Car cela commenceroit de sentir plustost vn outrage qu'un present, si l'on y remarquoit l'imperfection de celuy qui les reçoit.

Choses agreables, ou plusieurs considerations se reuoluent.

Discretion qu'il faut apporter aux presents.

CHAP. 12. Qui veut donner doit choisir choses de durée, afin qu'elles se ramentouent elles-mesmes.

S'il est en nostre choix de donner ce qu'il nous plaira, donnons choses qui puissent durer longuement, afin que le bien que nous faisons ne meure que le plus tard qu'il sera possible. Il se trouue peu de gens qui ayent le cœur si vertueux & si reconnoissant, qu'ils se souuient de ce qu'ils ont pris apres qu'ils ne le voyent plus. Au contraire les ingrats mesmes sont contrains le souuenir de ce qu'ils voyent. Car quand le don est pendu deuant les yeux, il ne permet point qu'ils l'oublent: mais plustost il leur represente celuy qui leur a fait ce bien. Il nous faut donc chercher quelque chose qui puisse durer longuement, & qui d'elle-mesme se face remettre en souuenance. Car il ne seroit point honneste de ramenteuoir ce que nous auons donné. Par ainsi il faut que la chose donnée, esueille la memoire qui s'en pourroit autrement perdre. Voila pourquoy i'ayerois beaucoup mieux donner de l'argent mis en œuvre, que monnoyé: i'ayerois mieux donner des statuës, que des vestemens, ou autres choses que l'usage auroit bien-tost consommées. Il y a peu de personnes qui se souuient du bien-fait, apres que la chose donnée est du tout gastée: & y en a plusieurs qui n'en ont point la souuenance plus longue que l'usage. De ma part s'il se pouuoit faire ainsi, ie voudrois que ce que ie donneroie ne se peust consumer. Ie souhaitte qu'il dure longuement, qu'il soit tousiours avec mon amy, & qu'il luy tienne compagnie toute sa vie. Il n'y a personne si sotté à qui on doie remonstrer, qu'il n'est plus temps d'enuoyer à son amy des escrimeurs à outrance, & des bestes sauuages, apres que les jeux publiques sont acheuez: ou des vestemens d'Esté pour l'Hyuer, & des robes d'Hyuer pour l'Esté. Il ne faut vser que du sens commun pour sçauoir faire plaisir: il faut prendre garde, aux temps, aux lieux, aux personnes: pource qu'à ceste heure vne chose est la mieux venue du monde, & tantost on n'en tiendra plus de compte. Si nous donnons à quelqu'un ce qu'il n'a point, ne le trouuera-t-il pas beaucoup meilleur que s'il en auoit abondance? Si nous luy donnons ce qu'il a longuement cherché par tout, sans en auoir peu trouuer, n'en sera-t-il pas beaucoup plus aise, que si on luy donnoit ce qu'il pourroit recouurer facilement en tous lieux? Il faut que les presents soyent plustost exquis & rares, que precieux: & qu'ils puissent estre agreablement receus d'un homme riche, qui n'a besoin de rien: quand ce ne seroit que des pommes communes, qui doiuent dans peu de temps facher tout le monde de l'abondance qu'il y en aura: toutesfois si l'on en donne des premieres & cueillies deuant la saison, elles en feront beaucoup mieux venues. Le present aussi sera honneste de ce que pas vn n'aura encore donné, ou de ce que nous n'auons encore donné à pas vn.

Plustost vices que precieuses.

CHAP. 13.
Par l'histoire
de l'Ambassadeur
des Corinthiens
vers Alexandre
le Grand, il
blasme ceux
qui reçoivent
des présents
plus en
faueur d'au-
struy, ou
pour vne
vaine gloire
particuliere,
que de ceux
qui les of-
frent.

Alexandre
n'auoit rien
de semblable
à Hercules;

Comme Alexandre de Macedone reuenoit victorieux de l'Orient, & qu'il dresseoit desia son courage si haut, qu'il n'estimoit plus rien en ce monde qui fust digne de luy: les Corinthiens luy voulans faire entendre l'aïse qu'ils sentoient de sa bonne fortune, & de ses victoires, luy enuoyerent des Ambassadeurs pour luy presenter le droict de bourgeoisie de leur Cité de Corinthe: dequoy s'estant mis Alexandre à rire, comme se mocquant du present que les Corinthiens luy faisoient, l'vn des Ambassadeurs luy respondit; Nous n'auons (dit-il) iamais fait cest honneur qu'à vous & à Hercules. Lors il receut fort volontiers l'honneur qu'on luy presentoit: & ayant inuité les Ambassadeurs, & leur faisant plusieurs bons traictemens, il n'eut point d'égard à ceux qui luy presentoient leur Cité, mais à qui ils l'auoient présentée. Cest homme qui estoit adonné à la gloire, de laquelle il ne cognoissoit ny la nature, ny la mesure, suiuant les traces d'Hercules & de Liber, ne voulant point encore s'arrester aux bornes où ces deux auoient acheué, il regarde quels compagnons de son honneur les Corinthiens luy presentoient: & se sentant par là comparé à Hercules, il luy estoit aduis qu'il iouïssoit desia du Ciel, lequel il embrassoit avec vne esperance fort vaine. Car (ie vous prie) que pouuoit auoir de semblable à Hercules ce ieune fol, qui n'auoit que temerité au lieu de valeur? Hercules n'a rien vaincu pour soy, il a passé par toutes les regions du monde sans autre desir que de chastier les vices. Quelle enuie de vaincre pouuoit auoir l'ennemy des meschans, le vengeur des outrages qu'on faisoit aux bons: celuy qui auoit chassé les brigans, & rendu paisible la mer & la terre? Mais cestuy-cy dès son ieune aage commença à brigander, à destruire & saccager les peuples, à ruiner autant ses allicz que ses ennemis. Il estima que son plus grand bien estoit de tenir tous le monde en crainte: ne se souuenant pas que non seulement les bestes les plus cruelles, mais encore les plus foibles & couïardes sont redoutées pour leur venin pernicieux.

CHAP. 14.
Ce qui se donne
en commun ne prou-
ue point d'ob-
ligation aux
particuliers,
& les présents
pour
estre bien re-
ceus, doiuent
estre faits de
choses rares
& de bon
cœur.

Reuenons maintenant à nostre propos: Le mesme bien qu'on donne à plusieurs, ne peut estre agreable à pas vn. Aucun ne pensera iamais qu'un tauernier, ou vn hostelier le reçoïue comme amy. Aucun ne se tient pour conuic de celuy qui fait vn banquet à toute la ville. Car on peut dire, Quel plaisir m'a-il fait? Il n'a pas plus fait pour moy que pour vn qu'à grand' peine il cognoissoit: que pour vn iouëur de farces, & pour vne vilaine personne. M'a-il estimé plus digne, & plus homme de bien que ces autres-là? nenny. Ce qu'il en a fait, n'a esté que pour contenter la feintise qu'il en auoit. Si tu veux que tes presens soyent bien receus, choisis quelque chose rare. Qui penses-tu qui vueille se sentir luy seul redevable d'un bien, qui se fait à tout vn peuple? Je vous prie qu'aucun ne vueille interpreter nostre propos, comme si ie voulois restraindre la liberalité des personnes, & les brider plus que de raison? ie ne veux point empescher qu'elle ne se monstre en public, qu'elle n'aille où elle voudra: mais ie ne veux point qu'elle s'égare, ny qu'elle courtue guere loin. On peut tellement donner de son bien, & d'une si honneste façon, que ceux qui en auront pris, encore qu'ils soyent plusieurs, ne penseront point estre traictez comme le reste du peuple. Il faut que chacun ait vne particuliere marque, par laquelle il pensera estre plus auant en l'amitié de celuy qui donne. Il luy faut donner occasion de dire, Je n'en ay pas eu d'auantage qu'un tel; mais on me l'a donné de fort bon cœur. I'ay receu mesme present que cestuy-là; mais on me l'a donné plustost, & encore qu'il l'eust meritè long temps auparauant. Il y en a qui reçoïuent mesmes presens, mais non pas avec mesmes paroles, ny avec pareille courtoisie de celuy qui donne. Cestui-cy l'a eu apres l'auoir demandé, mais ie me suis fait prier à le prendre. On fit vn beau present à vn tel; ouy, mais il auoit bien dequoy le rendre, il n'auoit point d'enfans; & la vieillesse en promettoit au donneur beaucoup

d'auantage. Quant à moy, i'estime beaucoup plus ce qu'il m'a donné, encore que ce soit vne meisme chose : Car il me l'a donnée sans esperance que ie la luy puisse rendre. Et comme vne courtisane depart si finement les heures de ses amours entre plusieurs, que chacun pése auoir vn signe particulier d'vne plus familiere amitié : Tout ainsi qui voudra faire valoir ses presens, & les faire trouuer plus agreables, il faut qu'il songe comment il pourra obliger à soy plusieurs personnes : & que toutesfois chacun ait vn signe, par lequel il pense qu'on l'ait preferé aux autres. De ma part, ie ne veux pas empescher qu'on ne face plaisir comme on voudra: tât plus il y en aura, tant plus apporteront-ils de louange & d'honneur: Toutesfois ie desire que ce soit avec iugement. Car les plaisirs qu'on fait temerairement & sans raison, ne sont iamais beaucoup estimez. A ceste cause s'il y auoit aucun qui pensast, quand ie commande cçla, que ie voulusse par ce moyen bannir la liberalité, & ne luy bailler point de bornes assez larges, certainement il auroit mal fait son profit de mes enseignemens. Y a-il vertu que i'aye plus prisée? apres laquelle i'aye plus incité les personnes? A qui est-ce que ces leçons & exhortemens puissent mieux conuenir qu'à moy, qui veux avec la liberalité, establir & assseurer vne ferme societé entre les hommes?

Moyen de bien faire valoir ses presens, à l'exemple des courtisanes.

Q Voy donc? Parce que les desseins de nostre ame ne peuuent estre appellez honnestes, encores qu'ils soient poulluez d'vne iuste volõte, s'ils ne sont conduits par la regle de la vertu : ie defends que la liberalité ne soit point prodiguée. C'est lors qu'on doit estre bien aise d'auoir receu quelque bien-fait, voire à mains ouuertes, si la raison & le bon iugement l'a conduit à ceux qui en sont dignes, si ce n'est point par temerité de fortune, ou par vne chaleur de courage despourueu de bon conseil, & si l'on prend plaisir de le pouuoir monstrer à tout le monde, & de le porter escrit & engraué sur soy. Veux-tu appeller bien-faict ce que tu auras pris d'vne personne que tu as honte de nommer? Au contraire, combien nous sont plus agreables les bien-faicts, combien plus profondément descendent-ils dans nostre cœur, (d'où ils ne departiront iamais,) quand ils nous resioüissent, & que nous sommes contents de nous souuenir plus de celuy qui nous a donné, que de ce que nous auons pris? Crispus Passienus auoit accoustumé de dire : qu'il aimoit beaucoup mieux le iugement de quelques-vns, que leurs bien-faicts, & alleguoit cét exemple : Ie prise plus (disoit-il) le iugement d'Auguste : toutesfois i'ayme mieux le bien-faict de Claudius. Mais quant à moy, ie croy qu'on ne doit desirer de receuoir aucun bien de celuy duquel le iugement est peu prisé. Quoy donc? ne deuoit-on pas prendre ce que Claudius donnoit? si faisoit. Mais c'estoit comme si tu le receuois de la fortune, que tu penserois se pouuoir rendre mauuaise comme bien tost apres. Mais pourquoy voulons-nous scparer ce qui est conjoint ensemble? nous le pouuons l'appeller bien-faict, si la meilleure partie qui doit estre en luy, n'est pas : C'est d'auoir esté donné avec iugement. Car s'il n'est donné avec vne volonté pleine de raison, nous l'appellerons aussi tost vn thresor, comme vn bien-faict. Or il y a plusieurs choses qu'il faut prendre, & ne deuoir pas.

CHAP. 15. Il ne faut point prodiguer sa liberalité, ains l'exercer avec raison & iugement.



SECONDLIVRE DES BIEN-FAICTS DE LVC. ANN. SENEQVE.

S O M M A I R E.

Il continuë encore à traiter en ce second liure, comment il faut donner vn bien-faict, & que nous le deuons donner cōme nous le voudrions recevoir, preuenir ceux qui nous veulent demander, & leur espargner la fastidie & la honte qu'ils auroiēt d'vser de ce mot, le vous prie, de n'vser point de longueurs, ny de paroles ardes en donnant, dequoy il baille vn bel exemple. Dit aussi qu'il faut donner quelque chose à la veue des hommes, & quelque chose en secret. Qu'on ne doit dire à pas vn les plaisirs qu'on a faicts. Qu'il ne faut rien donner qui doine porter domage. Il vse apres de la comparaisōn du jeu de la paume aux bien-faicts iusques au dix-huictiesme chapitre. Il enseigne pareillement comme on les doit recevoir, & comme au dix-huictiesme chapitre, qu'il faut auoir plus de soin de faire vn creancier d'vn bien-faict, que d'vne somme d'argent: de quelles personnes on doit refuser des bien-faicts, & en allegue de beaux exemples. Comme on doit & peut estre reconnaissant: Apprend ce qui nous empescheroit estre reconnaissant, & monstre comme au doigt ceux qui sont ingrats enuers les Dieux. Que celuy qui reçoit de bon cœur vn bien-faict, l'a desia rendu, & de la difference qui est entre le bien-faict & l'action du bien-faict.

CHAP. I.

Les plaisirs
se doiuent
faire volon-
tiers prom-
ptement, &
sans mer-
chandiser.
car



APRENONS (mon bon Liberalis) ce qui resté encore de la premiere partie: sçauoir est, cōme il faut donner vn bien-faict. Pour à quoy paruenir, ie monstrey le chemin le plus beau qui soit. Donnons de mesme sorte, que nous le voudrions recevoir: & sur tout que ce soit volontiers, que ce soit bien-tost, & sans y songer. Vn bien-faict n'apporte aucun plaisir s'il s'arreste longuement entre les mains de celuy qui le donne: s'il semble qu'il huy soit eschappé avec difficulté, comme s'il le desroboit à soy-mesmes. Mais si l'on ne peut donner si tost, & qu'il soit force de retarder nostre bien-faict, talchons au moins par tous moyens qu'on ne pense point que nous ayons longuement deliberé à le faire. Celuy qui doute, fait autant comme s'il le refusoit, & ne merite aucun gré. Car veu qu'il n'y a rien en vn bien-faict plus agreable, que la volōté du donneur: celuy qui en dilayant, nous fait cognoître qu'il l'a baillé malgré soy, n'a pas donné: mais plustost il ne l'a point secu bien retenir contre celuy qui le luy tiroit des mains. Il y en a plusieurs qui sont liberaux par honte: mais les plaisirs qu'on fait promptement, & qu'on se presente auant qu'on les ait demandez, sur lesquels on ne fait aucun dilayement, (si ce n'est pour la honte de

Qui doute,
ne merite
aucun gré.

celuy qui les reçoit,) font les plus agreables. On doit premierement aller au deuant de ceux qui desirent quelque chose de nous : & apres suiure promptement leur desir. Toutesfois le meilleur est de preuenir, & de le presenter auant que nous en soyons priez. Et parce qu'un homme de bien rougit tousiours de honte, en demandant quelque chose, celuy qui le deuance & luy espargne ceste peine, redouble le plaisir. La chose est bien acheptée qu'on ol tient par prieres, veu que les plus grands personnages du temps passé ont estimé qu'il n'y auoit rien si cher, que ce qu'on auoit achepté par prieres. Les hommes ne seroient pas si souuent des vœux aux Dieux, s'il les falloit faire en public, & en lieu où tout le monde les peust entendre : de maniere que nous ayons beaucoup micux prier tout bas, & en suppliant les Dieux, (ausquels nous pouuons honnestement demander toutes choses,) faire nos requestes dans nostre cœur, afin qu'elles ne soyent entendues de perrounes.

Il vandrois micux preuenir.

C Est vne fascheuse parole, qui nous poise beaucoup, & que nous prononçons avec la teste laissee de honte, le vous prie. Il faut faire grace: il faut esparagner ce mot à ton amy, & à tous ceux de qui tu voudras gagner l'amitié par le bien que tu leur feras. Pour tant qu'on se puisse aduancer, on donne vn bien-faict trop tard, si on le Laille apres qu'on l'a demandé. Par ainsi il faut deuiner la volonté d'un chacun, & apres l'auoir cogneuë, il le faut deliurer de la necessité de requerir. Assure-toy que le plaisir sera fort agreable, & qu'il viura tousiours en la memoire de celuy, qui tu leteras auant qu'il le demande. Et si par fortune tu n'as eu la commodité d'aller au deuant, tu dois au moins couper le propos qu'il employeroit à te prier: tu luy dois faire croire par ta promptitude, que tu auois desir de le faire auant qu'il t'en requist. Et comme vne viande donnée Lien à propos à vn malade, l'aide beaucoup, & l'eau seule donnée au besoin, vaut quelquesfois autant comme vne medecine: aussi vn plaisir, encor qu'il soit bien petit, & de petite valeur, s'il est franchement & promptement donné, si l'on n'a point dilayé à le faire, se fait priser beaucoup dauantage, & surmonte l'estimation d'un plus riche & plus precieux present, lequel on auroit longuement songé. Il ne faut point douter que celuy qui fait si viftement plaisir, ne le face aussi de bonne volonté: C'est pourquoy il le fait gayement, & met sur son visage l'aïse qu'il en a dans le cœur.

CHAP. II.
Un plaisir fait de uant qu'estre requiz, oblige plus & dure tousiours en la memoire.

Deuoir de celuy qui ne peut promettre.

Beaucoup de grands bien-faicts se sont gastez & corrompus, parce que les donneurs vians premierement d'un long silence, & en fin parlans d'une pesante & fascheuse grauité, promettoient avec vn visage si refrongné, & avec vne cortenance si triste, qu'on eust pensé qu'ils vouloient refuser tout à plat. Ne vaut-il pas mieux, en faisant choses bonnes, vsér aussi de bonnes paroles, & avec vn propos humain & gracieux, rendre plus recommandable ce que tu fais, & le reprendre de ce qu'il a si longuement demeuré à le demander? Et s'il est besoin, tu t'en dois familiarerement courtoucer avec luy: Je suis marry que vous ne m'ayez plustost fait scauoir ce que vo' desiriez de moy: que vous ayez vsé de trop de ceremonies. & de façons à me prier: que vous ayez employé autre que vous-mêmes pour me le faire entendre. De ma part, je m'estime heureux, que vous ayez voulu essayer l'amitié que ie vous porte. Si vous auez besoin d'aucune chose qui soit en mon pouuoir, vous la pouuez prendre comme vostre. Je pardonne pour ce coup à vostre honte: n'y retournez iamais plus. Tu seras par ce moyen qu'il estimera beaucoup plus ta bonne volonté, que tout ce qu'il vouloit obtenir de toy. Là se cognoist la vertu & la deu-

CHAP. III.
Plusieurs qualitez & conuinances incinies sans perdre le merite des bien-faicts. Propos d'un bon amy, se courtoucer sans à son amy.

Des Bien-faicts,

ceur de celuy qui donne, quand il contraint celuy qui s'en va, de dire : O le grand bien que i'ay gaigné ce iourd'huy ! i'estime beaucoup plus de l'auoir trouué tel, que si vn autre mien m'en eust donné cent fois dauantage. Il m'est impossible de recognoistre le bien que i'ay receu d'une si franche volonté.

CHAP. iv.
Ceux qui font plaisir en rechignans, le vendent bien cher, & font qu'on se repoint de les en auoir requit.

MAis il y a des personnes qui accompagnent les plaisirs d'une telle rudesse, & de tels refrongnemens de sourcils, qu'ils les rendent odieux, & font avec leurs fascheuses paroles, avec leur fierté, qu'on se repent de les auoir obtenus. Il aduient souuent aussi qu'après vne promesse, il y a des attentes & retardemens: Et toutesfois, on ne sent rien de plus ennuyeux que d'aller redemander encor ce qu'on auoit obtenu. Il faut payer comptant les plaisirs qu'on veut faire: qui coustent plus quelquesfois de retourner, qu'ils ne font d'estre obtenus. Il faut aller solliciter quelqu'un d'en faire souuenir Monsieur, & prier un autre de le recouurer. Et par ce moyen il aduient qu'un bien-faict se diminue, & s'amoindrit de beaucoup en passant par tant de mains: & qu'on en sent le moins de gré à celuy qui l'a promis. Car ceux qu'il faut après importuner, acquierent la meilleure partie de la grace. Tu mettras doncques peine, si tu veux qu'on te sçache bon gré de tes bien-faits, qu'ils viennent entiers entre les mains de ceux à qui tu les as promis sans aucune diminution. Prends garde qu'ils ne soyent surpris ou retenus après que tu les auras donnez. Nul autre ne peut meriter quelque grace sur ce que tu donnes, qu'il n'en face perdre autant de celle qu'on t'en deuroit sçauoir.

CHAP. v.
Il vaudroit mieux refuser que baraigner long temps, & se voir les personnes en indignité.

IL n'est rien si fascheux, que demeurer longuement douteux & incertain. Quelques-uns ayment beaucoup mieux qu'on leur refuse tout d'un coup, que de les faire longuement trainer. Plusieurs faillent lourdement en cela, qu'ils prennent trop de plaisir à differer ce qu'ils ont promis, & tenir trop long-temps les personnes le bec en l'eau, expressement, afin qu'ils soyent priez de plus grand nombre de gens. Tels sont les courtisans rusez, qui sont auprès de la personne d'un Roy, se sentans tout glorieux de pouuoir monstrier le credit qu'ils ont enuers leur Prince, & qui pensent que leur pouuoir seroit estimé moindre, s'ils ne faisoient longuement courtoiser: Ils ne font rien sur le champ, ils ne font rien à un coup. Les iniures & les outrages de telles gens sont fort soudains: mais leurs bien-faits viennent fort tard. Par ainsi, croy ce que le Comique a dit, estre tres-veritable.

*Ne prends-tu pas auant de plaisir que tu fais,
Comme tu tardes trop à donner tes bien-faits.*

Propos de ceux qui ennuient trop d'attendre après un plaisir.

De là procedent les paroles qu'une iuste & libre douleur fait sortir hors de nostre estomach: Faites tost si vous voulez faire quelque chose, cela ne merite point tant de peine, i'ayme mieux que vous me refusiez du tout. Voila le langage qu'on tient lors qu'on s'ennuye d'une si longue attente, qui fait desia haïr & mespriser le bien qu'on attendoit. Le peut-on appeller ingrat pour dire cela? Comme celle cruauté est plus grande, qui fait plus longuement languir en la peine, & comme c'est vne espece de pitié & de misericorde de tuer promptement, parce que le dernier tourment est la fin de tout le tourment, & que le temps qui procede est la plus grande partie du supplice qu'on doit souffrir: Pareillement, la grace d'un bien-fait est plus grande, si l'on n'a pas tenu longuement en suspens celuy qui le demandoit. L'attente des choses, pour si bonnes & honnestes qu'elles soient, est fascheuse & pleine

pleine

pleine de desplaisir. Et encorè que plusieurs bien-faiçts nous apportent remede & soulagement à quelque necessité : si est-ce que celuy qui tient longuement en peine vne personne qu'il peut despescher vistement, ou qui ne veut point qu'il en iouisse que bien tard, il estrangle son bien-faiçt. Toute vraye liberalité s'aduance & se haste le plus qu'elle peut : & le propre d'un homme qui faiçt volontairement plaisir est de le faire bien-toft. Celuy qui donne plus tard qu'il ne faut, encor que nous en sentions profit, il ne le faiçt pas de bon cœur. Et par ce moyen il perd les deux choses qui sont les meilleures & les plus estimables en vn bien-faiçt, le temps & l'opinion qu'on pouuoit conceuoir de sa bonne volonté. Vouloir bien tard, c'est ne vouloir point.

La vraye liberalité ne faiçt point languir personne.

CE qui importe le plus en tous affaires (Liberalis) est la maniere & façon de dire & de faire : la promptitude faiçt beaucoup, & le retardement amoindrit beaucoup. Comme tous les fers des espées sont aussi durs & pointus les vns que les autres : mais il y a grand' difference si elles sont poussées d'un bras puissant, ou si elles sont maniées d'une main foible. Vne mesme espée ne fera qu'esgratigner l'un, & percerà l'autre tout outte, selon la puissance & la roideur qui la poussera. Ainsi est-il de ce qu'on donne : il n'y a seulement difference qu'à la façon de le donner. O combien nous estimons donc, si celuy qui nous a donné n'a pas permis que nous luy en ayons rendu graces ! si en le nous donnant il a aussi oublié de l'auoir donné ! Certainement c'est vne grande folhie de se courroucer contre celuy à qui l'on donne, & mesler des iniures & des outrages avec le plaisir qu'on luy faiçt. Il ne faut donc point enaigrir les bien-faiçts, il n'y faut mesler ne tristesse ne déplaisir aucun. Et si par fortune tu auois iuste cause de le reprendre, & admonester de quelque chose, choisís vne autre heure qui soit plus propre & conuenable.

CHAP. 4.
La promptitude à faire plaisir augmente, & la longueur ou tardeté, diminue l'obligation.

FAbius Verrucosus disoit, que le bien qu'un homme rude & fascheux donnoit mal gracieusement, ressembloit à vn pain graueleux, que la faim contraint de manger par force, tout mauuais qu'il est. Estant Tiberius Cesar prié par Marcus Allius qui auoit esté Presteur, de l'acquitter de ses debtes, Cesar commanda qu'il baillast par dénombrement le nom de tous ceux à qui il deuoit. Il me semble que ce n'estoit pas donner, c'estoit plustost appeller les creanciers à vne cession de biens. Apres que le roolle fut faiçt, il escriuit qu'il auoit commandé que ces sommes fussent payez à ce prodigue. Et ayant adioutté vne fort rigoureuse remonstrance, il fit bien qu'Allius ne fut plus en debté, mais il fit aussi que ce ne fut pas vn bien-faiçt, il le mit hors des liures de ses creanciers, mais il ne l'obligea pas à soy. Il est certain que Tiberius faisoit cela pour quelque autre intention : & quant à moy, ie pensois que c'estoit afin qu'aucun ne l'importunast plus de semblables requestes : il pense que cela suffiroit pour retenir les iniustes conuoitises des hommes, & que par hon- te ils ne luy viendroient rien plus demander. Toutesfois, il vaut mieux que celuy qui voudra donner vn bien-faiçt, tienne vn autre chemin tout diuers.

CHAP. 7.
Plaisir fait à regret, & de mauuaise grace, a peu de merite.

Paroles fascheuses en bien faittes les auantissent des tous.

IL faut parer & enrichir vn bien-faiçt de tout l'ornement que tu pourras, afin qu'il soit plus agreable. Mais ce n'estoit pas faire plaisir, c'estoit reprendre : & pour en dire, comme en passant, mon aduis, il me semble que c'est chose indigne d'un Prince de donner avec note d'infamie. Et encore nonobstant cela, Tybere ne peut oncques avec teste façon de faire, fuir ce qu'il craignoit : parce qu'ils se trouuerent, apres Allius, plusieurs qui demandèrent mesmes choses, auxquels il com- manda de faire entendre au Senat en quoy il auoient despendu cest argent qu'ils

CHAP. 8.
Il faut donner lustre aux bien-faits, mais sans faire honne à qui l'on donne.

Des Bien-faicts,

deuoient : & leur ayant fait receuoir ceste honte, il leur donna quelques sommes de deniers. Ce n'est pas liberalité, c'est vne reprimande, c'est vne aumosne, c'est vn secours que le Prince leur fait : ie ne le pourrois appeller plaisir, veu que m'en souuenant, ie serois contrainct de rougir de honte. On m'a enuoyé deuant les Iuges pour obtenir ce que ie demandois : il m'a fallu souffrir vn procez criminel.

CHAP. 9.
Certaines choses se doivent donner deuis sous, & au tres en cachettes.

TOVS ceux qui nous ont voulu apprendre la sagesse, nous commandent de donner quelque chose deuant tout le monde, & d'en donner quelques autres en cachettes & en secret. On doit donner deuant tout le monde ce qui peut apporter gloire & honneur à celuy qui le prend, comme les presens qu'on faisoit aux gens de guerre, les honneurs, & telles autres choses qui se rendent plus belles, estans cogneuës de plus de personnes. Au contraire, ce qui ne peut aduancer vn homme, & qui ne le peut rendre plus honoré : ce qu'on donne seulement pour aider à sa necessité, à sa maladie, & sa paureté, ou pour le garder d'ignominie : cela se doit donner à cachettes, cela ne doit estre cogneu que de celuy à qui il peut porter profit. Encor faut-il quelquesfois tromper celuy que nous voulons aider : & trouuer moyen qu'il recoiue le plaisir sans qu'il cognoisse celuy qui le fait.

CHAP. 10.
Exemple & raisons qui prouuent qu'il faut bien faire vn secret, & avec consideration.

A Rectilais (comme on dit) estant aduertuy qu'un sien amy pauvre, qui cachoit ses necessitez le plus qu'il pouuoit, estoit deuenu malade, & qu'il ne vouloit encor descouurir à pas vn la paureté qu'il souffroit en sa maladie : pensa qu'il seroit bon de le secourir secrettement. Parquoy faisant semblant de le venir voir, il laissa vne bourse pleine d'argent sous le cheuet du malade, afin que ce pauvre homme, (qui estoit honteux contre son propre profit,) pensast plustost auoir trouué ce qu'il desiroit, que de le prendre comme domme. Mais quoy : ne faut-il pas qu'il sçache d'où cest argent est venu ? non. Premièrement, il faut qu'il n'en sçache rien, si cela doit estre vne partie du bien-faict. En seco. d. dieu, ie luy ieray tant d'autres plaisirs, ie luy donneray tant d'autres choses, qu'il cognoistra à la fin que i'en estois l'auteur. Et en outre, encore qu'il ne sçache pas qui est celuy qui l'a donné, il me doit suffire que ie sçache que c'est moy qui l'ay fait. Tu me diras encor, que ce n'est

Pour donner franchement il ne faut point d'autre tesmoin que soy mesme.

rien que ie le sçache moy tout seul. Je confesse que c'est peu de chose, si tu veux tirer vñure de tes bien-faicts : mais si tu as deliberé de donner franchement, & en la façon qui seroit plus profitable à celuy qui receuroit ton bien-faict, tu te contenteras de n'auoir autre tesmoin que toy-mesme : autrement tu ferois connoistre que tu ne prends pas tant de plaisir à bien faire, comme tu es aise qu'un chacun le sçache. Je veux qu'il le sçache. Tu cherches donc vn debteur ? Ouy ? Je veux qu'il le sçache. Et s'il est plus profitable à celuy qui prend le bien-faict, de ne sçauoir d'où il vient : s'il luy est plus honneste, plus agreable, ne serois-tu pas d'autre aduis ? Je veux qui le sçache. Tu ne voudrois donc point sauuer la vie à vn homme s'il faisoit vne nuit obscure. Je ne veux pas nier que comme le sujet le requerra, il ne soit permis de se resioiir de la bonne volonté de celuy qui reçoit vn bien-faict. Mais si lors qu'il est besoin de secourir nostre amy, nous voyons qu'il en doie receuoir quelque honte, si le bien que nous luy faisons, luy porte del'honneur, sinon qu'il soit fait à cachettes, ie ne dois point faire insinuer mes bien-faicts. Seroit-ce bien faict de luy dire, que c'est moy qui luy ay donné cela : veu que par les principaux preceptes il m'est defendu de n'en reprocher iamais rien : voire de n'en faire iamais ressouenir. Car il y a vne loy inuiolable entre celuy qui donne, & celuy qui reçoit, que luy doit incontinent oublier le bien qu'il a donné, & l'autre se doit à iamais souuenir de ce luy qu'il a receu. Il n'y a rien qui fasche tant vn homme de bon cœur, que de se voir souuent reprocher les plaisirs qu'on luy a faicts.

Iamais ne reprocher ny ramem-touoir. Loy inuiolable en bien-faicts.

IE prens plaisir de dire à haute voix, ce qu'un Romain qui auoit esté sauué par vn amy de Cesar, (au temps des proscriptions du Triumvirat,) luy dir, ne pouuant supporter dauantage sa fierté : le te prie, rends-moy à Cesar : me veux-tu tousiours reprocher, le t'ay sauué la vie, ie t'ay gardé de mourir ? Si ie m'en souuiens de moy mesmes, certainement ie tiens la vie de toy : mais si ie m'en souuiens par ton reproche, ce m'est vne mort. Ie ne te suis en rien redcuable, si tu m'as sauué pour me monstrier à tout le monde. Iusques à quand me veux-tu trainer par les carrefours de la ville ? Quand voudras-tu que ie puisse oublier ma miserable fortune ? On ne m'eust mené en triomphe captif qu'une seule fois. Il ne faut iamais dire ce que nous aués donné. Celuy qui aduertit redemande. Il ne faut iamais presser de si court : il ne faut iamais rafraischir la memoire d'un premier plaisir que par la charge d'un second. Et qui plus est, nous ne les deuons iamais raconter à autruy. Il faut que celuy qui a donné le bien-faict se taise : c'est à celuy qui l'a receu de le publier. Autrement on luy dira, comme on fit à vn qui se vançoit par tout des plaisirs qu'il auoit faicts, Voulez-vous nier (luy dit-on,) que vous n'en soyez payé ? Vous en estes à ceste heure remboursé. Et quand fut-ce, (respondit-il,) qu'on me les paya ? Bien souuent, (luy dit-on,) & en plusieurs lieux : C'est à dire aussi souuent, & en autant de lieux que vous vous en estes vanté. Que sert-il de dire ? Que sert-il d'entreprendre sur le deuoir d'autruy ? C'est vn autre qui le peut faire plus honnestement, & lequel, racontant le bien qu'il a receu de toy, te louera de plusieurs choses que tu ne diras pas. Tu me tiens delia pour ingrat, si tu penses qu'en te taisant aucun ne le doie scauoir. Il se faut bien garder de les dire : il s'en faut si bien prendre garde, que si l'on veut raconter deuant nous, ce que nous auons fait à quelqu'un, nous deuons respondre, qu'il estoit digne d'un plus grand bien, & que nous auons eu tousiours plus de volenté de le faire que de pouuoir. Ce que nous dirons, non pas en moquerie, ou en façon de jaseurs, ny comme quelques-uns qui font semblant de reietter ce qu'ils voudroient bien tirer à eux. Bref, nous vserons de toute la douceur & courtoisie que nous pourrons. Vn laboureur perdra toute sa peine, s'il ne tient plus compte des semences, apres qu'il les aura iettées sur ses terres. Les bleds ne peuuent meurir sans beaucoup de soin : rien ne peut paruenir à bon fruit, si l'on n'y employe autant de peine sur la fin qu'au commencement : Tout ainsi en est-il des bien-faicts. Y a-il plus grand soin & plus grande diligence en ce monde, que celle que les peres employent à leurs enfans ? & toutesfois leur peine seroit perdue s'ils les abandonnoient en leur enfance : si le deuoir & la pieté paternelle ne nourrissoit longuement, & iusques à la fin, ce que nature luy a recommandé. Tous les autres bien-faicts sont de pareille condition. Tu en perds tout le fruit, si tu ne les entretiens. C'est peu de les auoir donnez, il les faut encore nourrir. Si tu desires que ceux que tu obligeras, reconnoissent tes bien-faicts, il faut non seulement leur donner, mais en outre il les faut aymer. Et sur tout, comme j'ay dit, gardons-nous de rien dire qui leur soit fascheux à oyr. Les reprehensions sont fascheuses : mais les reproches engendrent inimitiez. Il n'y a rien qu'il faille tant fuyr en faisant vn plaisir, que de se monstrier superbe. Que sert vn visage fier & arrogant ? Que seruent les paroles entées & orgueilleuses ? Les bien-faicts te loueront assez : il faut ietter loin ces folles vanteries : Les choses parleront d'elles-mesmes, lors que nous ne dirons mot. Le bien qu'on fait orgueilleusement, est non seulement déplaisant, mais il est encor hay & mesprisé de tous.

CHAP. II.
C'est chose indigne de reprocher un plaisir qu'on a fait.
car
Ramener un bien fait, c'est le redemander.

Responce que merriso ce ny qui se vante des plaisirs qu'il a faict.

Celle que doit faire celuy deuant lequel on raconte ses bien-faicts à autruy.
Bien faictz comparez aux semences.

La fierté n'est moins odieuse, que les reprehensions & reproches en bien faictz.

CHAP. III.
Exemple de singularité insolence apres auoir obligé quel qu'un de bien-faictz.

Cesar donna la vie à Pompeius Pennus, au moins, si celuy donne la vie qui ne l'oste point. Apres qu'il fut auons, & qu'il l'en voulust remercier, Cesar luy presenta le pied gauche à baiser. Ceus qui l'excusent, ne veulent pas confesser qu'il

Des Bien-faits,

fit cela par iv. solence: ils disent qu'il ne le fit que pour montrer ses brodequins dorrez; ou pour mieux dire, ses brodequins d'or, & enrichis par dessus de perles precieuses. Faisant ainsi, quel ouvrage estoit-ce? quel mal y auoit-il, qu'un homme, encor qu'il eust autrefois esté Consul, baiffast des perles, de l'or, ne pouuant trouver lieu plus net & plus honneste à baiser sur la personne de Cesar? Homme seulement nay pour changer & reduire les mœurs d'une franche & libre cité, en seruage pire que celuy des Perles! il se soucie fort peu, si un Sénateur vieillard, qui auoit iadis receu tant d'honneurs, demouroit à genoux deuant luy, en la présence des Princes, couché par terre, comme on void les ennemis vaincus se coucher deuant les vainqueurs. Ce fut le premier qui s'aduifa de trouver quelque chose plus bas que le genouil pour chasser la liberté de Rome. N'est-ce pas fouler aux pieds la majesté de la chose publique: & encor, comme quelqu'un dira, (car cela peut appartenir à ce propos,) que c'estoit du pied fenestre. Car il ne s'estoit point montré assez vilainement furieux & insolent, d'auoir pris ses beaux brodequins pour se trouver au iugement de la vie d'un qui auoit esté Consul, si l'Empereur n'eust encor porté ses clous & boutons d'or dans la bouche d'un Sénateur.

CHAP. 13.
Impudence de ceux qui par leur fierté & insolence perdent les plaisirs qu'ils ont faicts.

O Trop grande fierté de fortune! ô pernicieuse folie! ô que celuy est bien-heureux qui n'est contraint de recevoir aucun plaisir de toy! ô comme tu sçais conuertir un bien-faict en iniure! combien toutes choses outrageuses & arrogantes te plaisent! ô comme tout te sied mal! & comme te pensant esleuer plus haut, c'est lors que tu t'abaisles le plus, c'est lors que tu fais entendre que tu ne cognois point les biens qui t'ont rendu ensié & glorieux, Tu gastes & corromps tous les plaisirs que tu fais. Ie te voudrois bien demander, Pourquoy est-ce que tu t'oublies ainsi? quel plaisir prends-tu à desguiser ta mine, ou à faire ceste fiere contenance? Aimes-tu mieux prendre ce masque, que ton visage naturel? Nous trouuons fort plaisant & agreable ce qu'on nous donne avec un regard humain, avec vne façon douce & modeste: si lors qu'un plus grand que moy me donnoit quelque chose, il ne s'est pas montré cruel; s'il a usé de toute la douceur qu'il a peu; s'il s'est rendu pareil à moy; s'il me l'a donné sans faire le superbe; s'il a choisi un temps propre pour me faire entendre qu'il me le donnoit plustost par occasion, que pour besoin que l'en eusse. Bref nous leur pouuons persuader tout en un coup de ne perdre point avec leur insolence les plaisirs qu'ils seront dorciuaunt; si nous leur montrons qu'on n'estimera iamais un bien-faict plus precieux, pour auoir esté donné avec des paroles insolentes & tumultueuses, & qu'eux-mêmes ne seront point estimez plus grands Seigneurs pour cela: si nous leur montrons qu'un trop grand orgueil ne sert de rien, que de faire hayr ce que nous aymerions autrement beaucoup.

CHAP. 14.
Il ne faut pas auoir tant d'esgard aux appetits qu'au profit de ceux qui requierent un bien-faict.

Quelques choses peuuent nuire & porter dommage à ceux qui les obtiennent, à qui nous ferons plus de bien de les refuser, que de les octroyer. Il faut donc regarder plustost au profit & à l'utilité de ceux qui demandent, que non point à leur desir, Souuent nous souhaittons des choses qui nous sont dommageables, & n'auons pas le loisir de regarder combien elles nous peuuent estre pernicieuses, parce que la passion corrompt le iugement. Mais apres que ceste conuoitise nous est passée, apres que l'ardeur du desir (qui chasse la raison hors de nous) est esteinte, nous auons en horreur ceux qui nous font ces malheureux & dommageables presents. Et cōme nous refusōs de l'eau aux malades, les armes à ceux qui sont outrez de la mort de leurs amis, ou qui se veulent mesfaire, & aux desesperez de l'amour: & ne leur voulōs rien promettre entre leurs mains, dont leur rage les puisse offenser: Ainsi deuons nous refuser ceux qui nous demandent des choses qui ne leur peuuent estre qu'à perte, ou à deshonneur: & ne tenir compte de leurs prieres pour si humbles

& affectionnées & pleines de misericorde qu'elles soyent. C'est lors que nous de-
uons prendre garde, non seulement si le bien que nous leur faisons leur sera pro-
fitable du commencement, mais encor à la fin, & leur donner de tels biens-faits,
qu'ils puissent se resioüir, non seulement de les prendre, mais encore de les auoir
pris. Il y en a plusieurs qui disent, Je suis certain qu'il ne sera iamais son profit de
ce que ie luy donne, mais qu'y ferois-ic ? il m'a tant prié que ie ne l'ay peu refuser:
qu'il y prenne garde s'il veut luy-mesme : au moins il n'aura pas occasion de se
plaindre de moy. Tu t'abusés, c'est de toy sans autre, & à bon droit, qu'il se plain-
dra, apres qu'il sera reuenu en son bon sens, apres que ce desir ardent, & la fiéure,
qu'il luy auoit eschauffé sa fantasie, sera vn peu refroidie. Et cōment ne voudroit-il
mal à celuy, par lequel il a esté aidé à ses pertes, & à ses dengers ? C'est vne cruelle
bonté, de se laisser vaincre aux prieres de ceux à qui le bien que nous leur ferons ne
doit apporter que ruine & malheur. Et comme c'est vne belle œuvre de sauuer, mal-
gré eux, la vie à ceux qui ne desirent que mourir: aussi est-cc vne courtoisie desplai-
sante, & vne grace pleine d'inimitié de faire des-presens dommageables & nuisi-
bles à ceux qui les requierent. Donnons des choses que tant plus on en iouïra, tant
plus aussi on les puisse avec le temps trouuer agreables, & qui ne puissent oncques
apporter dommage. Je ne dois iamais donner argent à celuy que ie sçay qu'il le veut
porter à sa putain, & à son adultere, afin qu'il ne me soit reproché de l'auoir fauo-
risé de conseil, & d'auoir esté compaignon d'vn acte si deshoneste : si ie puis ie l'en
retireray plustost, au moins ie n'aideray point sa vilanie. Si la colere & le courroux
l'ont poussé à faire quelque chose contre son honneur, si brullant d'ambition il a
mis sa vie en danger, ie ne permettray pas qu'il se face outrage de ses propres
mains. Je ne feray rien pourquoy il puisse quelquesfois dire, La grande amitié qu'il
me portoit est cause de ma mort.

*Leurs plus
humbles
prieres doi-
uent estre
negligées.*

Souuent il n'y a point de difference entre les presens des amis, & les souhaits de
nos ennemis. Tout le mal qu'un ennemy nous peut desirer, la forte affection
d'un amy nous l'ameine & le nous appreste. Y a-il rien plus vilain & plus deshoneste,
que de ne sçauoir point faire difference, (comme il aduient, bien souuent,) entre la haine & le plaisir: Ne donnons iamais chose qui nous puisse reuenir à hon-
te, & à deshonneur. Et veu que la plus grande amitié que nous pouuons porter à
quelqu'un est de le rendre pareil à nous, & le faire iouyt esgallement de nos biens
& de nos fortunes, aussi faut-il esgallement aduises au bien & à l'honneur de nous
d'eux. S'il est pauvre, ie luy donneray de mon bien : mais ce sera auéc telle mesure,
qu'apres ie n'en souffre point necessité : Si ie le voy en danger de sa vie, ie le secou-
ray, pourueu que la mienne soit assurée : si ce n'est que ma vie puisse seruir de prix
à quelque grand Prince, ou à quelque grande chose. Bref, ie ne donneray rien, que
i'eusse honte de demander à autrui. Je ne vanteray point vn petit plaisir pour le
faire paroistre plus grand. Je ne permettray point aussi, qu'un grand soit pris pour
petit. Car comme celuy qui met en ligne de compte ce qu'il a donné, en pert tout
le gré : aussi celuy qui monstre combien est grand le plaisir qu'il fait, il ne prise pas
son present, il le reproche. Il faut mesurer nos richesses, & le pouuoir que nous
auons, afin que nous de donations ou plus ou moins que nos forces peuvent porter.
Il faut considerer la personne, & la qualité de celuy à qui nous donnons. On don-
ne quelquefois moins que la grandeur de celuy qui donne ne le requiere: quelque-
fois aussi l'on donne chose qui ne respond pas au merite de celuy qui reçoit. Il
faut donc, quand tu voudras donner, considerer en toy-mesme la personne de l'un
& de l'autre. Et entre les choses que tu donneras, examine bien, si il est trop pesant
ou trop leger pour le donneur. En outre, si celuy à qui tu veux donner, seroit bien

CHAP. 15.
*Il faut telle-
ment reigler
ses presens,
que l'on n'en
souffre point
à l'aduenir
de necessité.*

Homme pour le reietter, ou pour ne le prendre point.

CHAP. 16.
*Alexandre
pratique
impudem-
ment le con-
traire: car
il donnoit
sans discre-
tion.*

Cet furieux & forcené Alexandre qui ne pensa iamais qu'à grandes & hautes entreprizes, faisoit don d'une ville à quelqu'un: Et s'estant celuy à qui il la donnoit, mesuré soy-mesmes, pour se descharger de l'enueie qu'il en pourroit encourir, il la refusa, disant que sa fortune & sa condition ne le meritoit point: Le ne m'enquiers point (dit Alexandre) de ce que tu merites de prendre: ie regarde seulement ce que ie dois donner. Il sembleroit que ce propos fust magnanime & Royal: & toutesfois, sortant de la bouche d'un Roy, il semble qu'il est plein de folie & de legereté. Il ne faut iamais auoir esgard seulement à soy: le principal est de considerer ce que vous donnez, à qui, en quel temps, en quel lieu, pourquoy, & les autres circonstances, sans lesquelles vous ne pouvez rien faire avec raison. Oeeste orgueilleuse que tu es! s'il ne deuoit point recevoir cel lieu-là, tu ne le pouuois honnestement donner. Il faut auoir esgard aux personnes, aux rangs & aux dignitez qu'elles tiennent. Les vertus ont leur mesure par tout: par ainsi la faute de celuy qui excède est aussi grande que celuy qui faict peu. Prens le cas que tu puisses faire cela, & que la fortune t'ait eleué si haut, que desormais tes dons & tes presens ne soyent que de villes & de citez, lesquelles ne prenant point, de combien eusses-tu monstré ton courage plus grand, que d'en faire des largesses? Toutesfois il se peut trouuer quelqu'un de si basse condition, qui ne merite point qu'on luy jette vne cité dans le sein.

CHAP. 17.
*Antigonus
refusant peu
& pron, se
monstrois
esgalement
vilain, ar-
rendu sa
qualité.
mais*

VN Philosophe Cynique pria Antigonus de luy donner vn talent: il respondit qu'il demandoit plus qu'il n'en estoit besoin à vn Cynique: Se voyant ainsi refusé, il luy demanda vn denier: Antigonus respondit que ce seroit trop peu pour la grandeur d'un Roy. C'estoit vne vilaine moquerie. Car il trouua moyen de refuser l'un & l'autre: Pour le denier il auoit esgard qu'il estoit Roy, pour le talent que celuy qui le demandoit estoit Cynique: combien qu'il pouuoit donner le denier comme à vn Cynique, & le talent comme Roy. Je confesse bien qu'il y a des choses de si grande valeur, qu'elles ne doiuent pas estre données à vn Cynique: mais aussi n'y a-il rien de si petit, qu'un Roy liberal & humain ne puisse honnestement donner. Toutesfois, si tu veux sçauoir mon aduis, ie trouue bon ce qu'Antigonus en fit. Car on ne peut bonnement souffrir que ceux qui font profession de mespriser l'argent, le viennent apres coquiner. Tu as crié la guerre contre les riches, tu as public par tout la haine que tu portois à l'argent, tu as vestu ce personnage, il n'y a remede, il te le faut iouer. Ce seroit vne chose tres-iniuste d'amasser de l'argent sous la gloire que tu penses acquerir par la pauureté. Il faut donc que chacun regarde autant à sa personne, qu'à celuy auquel il faut faire plaisir. Ie veux vser de la comparaison, que nostre Chrysippus faict du jeu du balon, lequel tombe à terre par la faute, ou de celuy qui le jette, ou de celuy qui le reçoit: Mais il demuroit plus longuement en l'air, allant & venant entre les mains des ioueurs, si l'un le sçauoit bien seruir, & l'autre le sçauoit bien reioüer. Il faut toutesfois qu'un bon ioueur pousse ou doucement, ou fort, comme il verra son compagnon estre pres ou loin de luy. Il y a semblable raison aux bien-faictz: s'ils ne sont conuenablement accommodez à la personne du donneur, & de celuy qui les prend, ils ne sortiront iamais des mains de l'un, & paruiendront aux mains de l'autre comme ils deuroient. Si nous passons le temps avec vn bon & assuré ioueur, nous pousserons le balon plus hardiment: car en quelque lieu que le coup aille tomber, il est si adroit, il a la main si legere, qu'il le releuera à son aise. Au contraire, si nous iouions avec vn nouuel apprenty, nous ne le jetterons ny si fort, ny si roide: mais nous le iouerons tout doucement, nous luy ferons tomber le balon dans la main: & s'il le nous renuoye, nous le releuerons tout bellement. Il en faut vser de

*Il mesle à
ceux qui mé-
prisent l'ar-
gent d'en de-
mander.*

*Bien faictz
comparez
au balon.*

mesme, pour le regard des bien-faicts: Il nous faut enseigner quelques-vns: nous les deuons louer de s'estre mis en deuoir de rendre le plaisir, de l'auoir osé seulement entreprendre, d'en auoir eu la volonté. Souuent nous sommes cause qu'ils deuiennent ingrats, nous les aidons & fauorisons pour y paruenir, afin que les biens qu'ils ont receus de nous, semblent estre plus grands, s'il n'est point en leur pouuoir de nous les recognoistre. Comme les ioueurs malicieux font estat de jeter le balon fort loin par dessus celuy avec lequel ils iouent, encor que le jeu se doiue rompre, lequel ne peut estre continué que du cōsentement des ioueurs: Il y en a plusieurs d'une si meschante nature, qu'ils aiment plustost perdre du tout les plaisirs qu'ils ont fait, que si l'on pensoit qu'on leur en eust rendu la pareille, pour les pouuoir superbement reprocher. Ne seroit-ce pas mieux fait, & plus humainement, de permettre qu'ils se peussent acquitter de leur deuoir enuers nous, & les fauoriser & secourir quand ils voudront recognoistre les biens qu'ils en ont receus? prendre tout en bonne part, & lors qu'ils nous remercient seulement de parole, les escouter aussi doucement cōme s'ils s'acquittoient? & trouuer bon que celuy qui se sent obligé enuers nous, ait le moyen de nous payer? On estime vn vsurier fort meschant, s'il demande ses debtes rudement: Il est encore pis estimé, s'il ne veut point prendre argent, lors qu'il luy est présenté, & s'il differe de receuoir payement. Il est aussi honneste de reprendre vn plaisir quand on le rend, comme il est honneste de ne le demander point. Le meilleur de tous est celuy qui fait volontairement plaisir, & qui ne l'a iamais demandé: qui a esté bien aise qu'on ait peu rendre ce qu'il auoit franchement donné, & desia oublié: & qui le reprend toutesfois avec aussi bonne volonté, que celuy qui l'auoit receu.

Insolence & fierté d'un mauuais naturel.

Il y en a qui non seulement ne donnent pas, mais qui reçoient aussi les plaisirs superbement: ce qu'il se faut bien garder de faire. Car ie veux desia traicter l'autre partie, & apprendre comme on se doit porter à receuoir les plaisirs qu'on nous fait. Tout deuoir & office qui despend de deux, requiert autant de l'un que de l'autre. Quand tu auras soigneusement regardé quel est le deuoir du pere, tu n'auras pas moins de peine à recognoistre quel doit estre celuy du fils. Le deuoir du mary est grand, celuy de la femme n'est pas moindre. Ils ne doiuent iamais faillir, à ce que l'un requiert de l'autre. Ils desirent vne pareille regle, & vne mesme mesure, laquelle, comme dit Hecaton, est fort difficile à tenir. Il est mal-aisé de s'acquitter de ce que l'honnesteté nous commande: voire de cela mesme qui s'approche de l'honnesteté. Car non seulement il s'en faut acquitter, mais il s'en faut acquitter avec raison. Il faut que ceste là soit nostre guide par tout le chemin que nous tiendrons: Nous deuons faire toutes choses, & petites & grandes, avec son conseil: il faut donner de la façon qu'elle nous conseillera. Premièrement, elle sera d'aduis que nous ne deuôs pas receuoir plaisir de toutes personnes. De qui donc est-ce que nous le deuons receuoir? Pour te respondre briuelement, c'est de ceux à qui nous voudrions auoir donné. Car il faut plus soigneusement choisir ceux à qui nous voulons deuoir, que ceux à qui nous voulons donner. Parce qu'encore qu'il n'en doiue aduenir aucune incommodité, (cōbiē que nous y en voyôs souuent arriuer,) toutefois c'est vne grande gênerie de te sentir obligé à qui tu ne voudrois rien deuoir. Et au contraire, c'est vne chose fort agreable d'auoir receu vn bien de celuy que tu peux aimer encor apres qu'il t'aura offensé. Mais vn homme de bien, vn homme honteux, se sent fort en charge s'il luy faut aimer quelqu'un contre son cœur. Il faut que ie vous admoneste bien souuent, que ie ne parle point des sages, qui se plaisent à faire ce qu'il faut qu'ils fassent, qui ont tel credit & autorité sur eux, qu'ils commandent à leur volonté, & à leur desir, qui se donnent eux-mesmes telle loy que bon leur semble, & la gardent

CHAP. 18.
Deuoir de ceux à qui l'on fait plaisir, enuers les bien-faicteurs.

La raison doit seruir de guide en toutes actions. De qui est qu'on doit receuoir plaisir.

Des Bien-faits,

Quelle diligence & soin il y sans apporter.

après inuisiblement. Je ne parle que des hommes imparfaits, qui ont toutesfois desir de suiure la vertu & l'honneur, les affections & les passions desquels obeyssent come par force. Il faut donc bien choisir celuy de qui ie veux recevoir plaisir. Certainement il faut chercher avec plus de soin & de peine celuy que nous voulons faire creancier d'un bien-faict, que d'une somme d'argent. Parce qu'à l'un, ie ne suis tenu de rendre sinon ce que i'ay pris: & l'ayant payé, i'en suis quitte, ie suis hors de son liure: Mais à l'autre, il faut payer plus que ie n'ay receu: & luy ayât rendu le bien qu'il m'auoit fait, ce n'est pas tout, l'amitié doit durer encore entre nous. Car apres que ie luy ay rendu le plaisir, il faut que ie recommence derechef. Et sur tout le deuoir d'amitié m'admoneste de ne recevoir aucune personne qui n'en soit digne. Tel est le droit, telle est la loy sacrée des bien-faits, de laquelle l'amitié prend sa naissance. Il n'est pas tousiours à ma liberté, (comme dit Heccaton,) de refuser vn plaisir, & dire, Je n'en veux point. Il faut quelquesfois recevoir vn bien-faict, encore malgré nous. Vn tyran te veut donner quelque chose: il est si cruel & furieux, que si tu refuses son present, il estimera que tu l'outrages. Diras-tu lors, Je ne le prendray point? Tu peux mettre vn brigand, vn corsaire de mer, en mesme rang qu'un Roy, qui aura le cœur aussi meschant qu'eux. Quand ie dis qu'il faut eslire & choisir celuy à qui tu veux deuoir, i'entens que ce soit sans force & sans crainte, avec laquelle on ne peut faire ne chois ny eslection qui vaille. Mais si tu es en liberté, s'il t'eût permis de prendre ce present, ou de le refuser, pense lors en toy-mesmes si tu le dois faire. Mais si la contrainte & la peur t'ont osté la liberté, fais estat que tu ne prens pas pour bien-faict le present d'un tyran, & que le prenant, tu ne fais que luy obeyr. Aucun ne s'oblige en prenant vne chose, qu'il ne peut refuser. Si tu veus sçauoir au vray si ie veus & desire vne chose, permets-moy aussi de pouuoir dire, Je ne la veus point. Mais s'il t'a sauué la vie: c'est tout vn. Il ne sert de rien de confiderer ce qu'on a donné; il faut seulement aduiser, si celuy qui baille a eu volonté de donner, & celuy qui reçoit a eu volonté de prendre. Si tu m'as sauué la vie, ie ne confesseray pas pour cela tenir ma vie de toy. Le venin a quelquefois guery ceux qu'on vouloit empoisonner, toute fois il n'est pas compté entre les remedes salutaires. Quelques choses profitent beaucoup, & n'obligent de rien.

Il en faut quelquesfois recevoir malgré nous. Mais c'est sans obligation.

CHAP. 19.
Vn plaisir fait ouire l'incension du bien-faict. Etour, est de nul prix.

Quelqu'un qui estoit venu avec resolution de tuer vn tyran, luy donna vn coup d'espee, duquel il luy creua vn apostume. Le tyran ne le remercia pas de ce qu'il l'auoit guery d'un mal, où les medecins n'auoient osé mettre les mains. Tu vois bien qu'il ne falloit pas beaucoup priser ce plaisir là; car celuy ne pouuoit estre estimé auoir bien-faict, qui avec vne meschante intention m'a porté profit. C'est la fortune qui a fait ce bien, car l'homme auoit eu volonté d'endommager. Nous vismes vn lyon dans vn amphitheatre, qui ayant recogneu vn de ceux qui auoient esté condamnez à combattre contre les bestes sauvages, parce qu'il auoit esté jadis son gouuerneur, le garda de la fureur des autres. Ne dirons-nous pas que le secours que ce lyon donna, soit vn bien-faict: non: parce qu'il n'a ny iugement, ny volonté de faire plaisir, & qu'il ne pensoit pas à cela. Il faut mettre celuy qui auoit entrepris de tuer le tyran, en mesme lieu, & en mesme rang que i'ay mis le lyon. L'un & l'autre ont sauué la vie, toute fois on ne peut dire que l'un ny l'autre l'ait fait avec intention de bien faire. Ce n'est pas recevoir vn bien, quand on est contrint de le prendre. Ce n'est pas estre redevable d'un bien-faict à celuy auquel nous ne voudrions rien deuoir. Il faut que tu me mettes plustost en liberté de le prendre ou de le refuser, & apres, que tu me donnes le bien-faict.

Aussi est ce luy qui se fait sans iugement & volonté.

CHAP. 20.
S'il est loisible de reco-

On a souuent disputé, si Marcus Brutus deuoit prendre grace, & demander la vie à Iule Cesar, lequel il iugeoit meriter d'estre tué. Nous dirôs quelque iour

mieux à propos ce qu'il l'émeut à le tuer. De ma part l'ayant cogneu en toutes autres choses homme sage & vertueux, il me semble qu'il fit en cela vne grande faute, & qu'il ne suiuit pas la doctrine des Stoïciens, d'auoir sans raison eu crainte, ou que Rome deust tomber sous le gouuernemēt d'un Roy (veu que l'estat le meilleur & le plus heureux d'une cité, c'est de viure sous vn iuste & vertueux Prince) ou esperé que Rome peust à l'aduenir garder sa liberté, voyant qu'il auoit cousté si cher, aux vns, de pouuoir entierement commander, & aux autres, de ne tomber à la mercy de ceux qui commandoient : ou bien d'auoir pensé, qu'une telle cité peust reuenir à son ancien honneur, & à sa premiere beauté, apres que la vertu & les loix anciennes en estoient du tout chassées, & du tout esteintes : Cuidant aussi que la iustice, le droict, & les loix fussent saintement entretenues en vn lieu, où l'on auoit veu tant de milliers d'hommes combattre, non point s'ils deuoient seruir, mais à qui. O combien cēt homme s'estoit oublié ! quelle ignorance de l'ordre de nature, & des faicts de sa propre cité l'auoit surpris ! de croire, (si vn seul Cesar pouuoit estre tué,) qu'il ne se trouuaft aucun apres qui osast entreprendre contre luy la liberté publique, veu qu'apres tant de meschans Roys qui auoient esté tuez & foudroyez, encore se trouua-il vn Tarquin. Certainement il deuoit auoir demandé la vie à Cesar, & pour cela toutesfois ne tenir pas en lieu de pere celuy, qui à tort & contre tout droict s'estoit acquis la puissance de luy donner la vie. Car celuy qui ne nous a point tué, ne nous a pas pour cela sauué la vie : il ne nous a fait aucun bien, il nous a seulement laissez aller.

ON peut avec plus de raison disputer, Que doit faire celuy qui est prisonnier entre les mains des ennemis, auquel vn, qui a souillé tout son corps de paillardise, iusqu'à sa propre bouche, promet payer le prix de sa rançon. Pourray-ie souffrir qu'un si vilain homme me sauue la vie? Et apres me l'auoir sauuee, quel gré luy en pourray-ie scauoir? quelle pareille luy en pourray-ie rendre? Viuray-ie avec vn impudique? ne viuray-ie pas avec celuy qui m'a rachepté? Je t'en diray donc mon aduis. Je prendray de l'argent d'une telle personne, seulement pour me sauuer la vie. Je le prendray comme à interest, & non pas comme vn plaisir: le luy payeray apres son argent. Et si i'ay oncques moyē de luy sauuer la vie, le voyant en quelque danger, ie le feray : mais ie me garderay bien de faire avec luy aucune amitié, qui ne doit estre qu'entre personnes de pareille vertu. Je n'estimeray point tenir ma vie de luy, l'en feray estat comme d'un vsurier, à qui ie scay bien qu'il faut rendre ce qu'il a presté. Au contraire s'il y a quelque personne vertueuse, & digne de qui ie doieue prendre vn bien-faict, ie ne le doy point recevoir, si ie cognois que cela luy doieue estre dōmageable. Parce qu'il est tout prest avec son incommodité, voire avec le danger de sa vie, à me faire plaisir : qu'il a deliberé, me voyant accusé d'un crime capital, de plaider ma cause, & entreprenant ma defense, acquerir la mauuaise grace de son Prince: ie me montrerois son ennemy, si se voulant mettre en dāger pour moy, ie ne faisois vne chose qui me seroit plus facile, d'estre seul en danger sans luy. Hecaton met vn exemple qui n'est aucunement à propos. Il dit, que voulant vn fils de famille donner de l'argent à Arcesilaüs, il le refusa, pour ne fācher point le pere, qui estoit homme fort auaricieux. Que fit Arcesilaüs dont on le doieue tant louer? Est-ce pour auant qu'il ne voulut point prendre vne chose desrobée au pere? ou parce qu'il refusa ce qu'il luy eust fallu rendre bien-tost apres? de quelle modestie, ou de quelle vertu a-il vſé, de ne vouloir prendre le bien du pere, que le fils de famille ne pouuoit donner? Mais s'il faut alleguer vn exemple d'un cœur plus braue & plus genereux, parlons de Grecinus Iulius, personnage d'une rare vertu, que Cesar fit mourir, parce seulement qu'il estoit plus homme de bien qu'il n'estoit be-

voir plaisir de celuy qu'on ingemiser la mort.

CHAP. 12.
Si un prisonnier peut accepter le plaisir offert par un infame.

Si l'on peut le recevoir au preiudice du bien-faicteur.

Exemple notable à ce propos.

Des Bien-faictz,

foin à vn tyran pour l'assurance de sa vie. Cestuy-là lors qu'il assembloit l'argent que ses amis contribuoyent, pour la despense des jeux publics qu'il dressoit, refusa vne grande somme que Fabius Persicus luy enuoyoit. Ses amis qui ne prenoient point garde à celuy qui l'enuoyoit, mais seulement à l'argent qu'il auoit enuoyé, le reprenoient de ce qu'il ne l'auoit voulu prendre. Voulez-vous, (respondit il,) que ie reçoie vn bien-faict d'vn homme, apres lequel ie ne voudrois point boire quand il m'e presenteroit sa couppe? Et apres encor luy estant enuoyée vne plus grande somme par Rebilus qui auoit autrefois esté Consul, mais homme qui n'estoit pas moins deshonoré que l'autre, & le priant affectionnément de commander à ses gens qu'ils la receussent; ie vous supplie, (dit-il) pardonnez-moy; ie n'en ay point aussi voulu prendre de Persicus.

CHAP. 22.

Il faut recevoir ioyeusement le plaisir, & monstrier qu'on en sçait gré.

IE vous prie, dites-moy, si c'est recevoir des presens, ou sçauoir bien faire chois des Senateurs, Apres que nous aurons iugé en nous-mesmes que nous pouuons prendre quelque chose, receuons-la ioyeusement; montrons le plaisir que nous y prenons; faisons que celuy qui nous donne, cognoisse l'aïse que nous en auons; & que par ce moyen il puisse incontinent recevoir le fruct qu'il en merite: Car celuy fera vne iuste cause de contentement, de voir son amy ioyeux; & encore plus iuste, de luy auoir donné le moyen de le rendre ioyeux. Faisons sentir de toute nostre affection l'aïse que ce bien nous apporte: rendons-en tesmoignage, non seulement deuant luy, mais en tout les endroits où nous serons. Celuy qui receuant vn plaisir, fait cognoistre qu'il le prend de bon-cœur, en a desia payé la premiere pension.

CHAP. 23.

Ceux qui ne veulent rien recevoir qu'en cachettes, ont mesuïsi intention.

Ls'en trouue quelques-vns, qui ne veulent rien prendre qu'en secret, & en cachettes: ils se gardent de tesmoins, & ne veulent pas qu'on sçache le bien qu'on leur fait. Croy que telles gens font cela de mauuaise intention. Comme celuy qui fait quelque present, ne le doit publier, ne faire entendre, sinon entant qu'il cognoitra, que celuy qui le reçoit y prendra plaisir: aussi celuy qui le reçoit, le doit prescher par tout. Ne prends iamais ce que tu as-honte de deuoir. Il y en a d'autres qui remercient en cachettes, & en quelque coin à l'oreille: Ce n'est pas la honte qui leur fait faire cela: c'est desia vn dessein de le vouloir nier. Celuy qui rend graces en secret, & qui fuit les tesmoins, est ingrat. Il y en a qui veulent emprunter de l'argent, pourueu que ce ne soit point en leur nom, mais que ce soit sans courtier, & sans cedule: Ceux qui ne veulent point qu'on sçache aucunement le bien qu'on leur fait, ressemblent à ceux-là. Ils ne l'osent dire deuant le monde, afin qu'on pense qu'ils l'ont acquis de leur propre vertu, & non pas du bien-faict d'autruy. Telles gens font volontiers moins de seruiçe à ceux de qui ils tiennent la vie & leur grandeux, & craignans qu'on les vueille mettre au rang des clients & vassaux, ils acquierent vn pire nom, & se font iustement appeller ingrats.

Et ceux aussi qui remercient en secret.

CHAP. 24.

Autre espèce d'ingratitude, de nier son bien faicteur. Oublier le plaisir receu. Le recevoir mollement & d'une parole basse. Auec mespris & desdain.

Encor y en a-il d'vne autre sorte, qui mesdisent tousiours de ceux qui leur ont fait plus de bien. Il vaudroit mieux offenser quelques-vns, que de leur faire plaisir. Car se monstrans ouuertemēt nos ennemis, ils veulent par là qu'on pense qu'ils ne nous sont en rien redevables, & toutesfois ce que nous deuons principalement faire, c'est de ne perdre iamais la souuenance du bien qu'on nous a fait: il la nous faut souuent renouueller. Celuy ne peut rendre le plaisir, qui ne s'en souuiet point, & celuy qui s'en souuiet, l'a suffisamment rendu. Il se faut aussi garder de ne prendre pas delicatement le bien qu'on nous fait, ny auec vne parole basse & foible, car si en prenant, quelqu'vn se monstre froid & negligent, (veu que les bien-faictz sont plus agreables, lors qu'ils sont franchemēt receus,) que fera-il apres que le premier aïse sera du tout refroidy? Cestui-cy prend auec vn mespris & desdain, comme s'il disoit

Je n'en auois pas besoin, mais puis que vous m'avez tant prié, ie feray ce que vous voudrez. Cestuy-là le prend si paresseusement, qu'à grande peine celuy qui donne, peut cognoistre s'il a tenu entre ses mains. Vn autre a ouuert la bouche avec toute difficulté pour en rendre graces : se monstrant lors plus ingrat, que s'il n'eust rien dit. Il faut parler à bouche ouuerte, & plus hautement, lors que nous verrons le bien estre plus grand. Il faut hardiment dire. En me faisant ce bien vous avez obligé plus de personnes que vous ne pensez. Chacun est bien aise qu'on amplifie & qu'on agrandisse le bien qu'il a donné. Vous ne scauriez croire quel l'estime le plaisir que vous m'avez fait. I'espere vous faire cognoistre combien ie le prise plus que vous ne faites pas. On sçait bon gré à vn qui se charge d'obligation. Ie prise tant le bien que i'ay receu de vous, que ie n'auray iamais le moyen de le vous rendre : à tout le moins ie diray en toutes compagnies, que si ie ne le recognois auant mourir, ce ne sera qu'à faute de moyens.

Quel moyen il faut suivre au contraire.

Furnius ne gaigna iamais tant le cœur d'Auguste Cesar, & ne le sceut par autre moyen mieux rendre sien, pour apres impetrer de luy tout ce qu'il demanda, que lors qu'ayant obtenu grace pour son pere, (qui auoit fuiuy le party d'Antonius,) il luy dit, Cesar, ie n'ay iamais receu qu'une seule iniure de toy, c'est que tu as maintenant fait, que ie seray contraint de viure & de mourir ingrat. On ne peut micux monstrer le cœur & le desir qu'on a de recognoistre vn bien-faict, que de viure mal content de ne le pouuoir rendre, & quand on confesse d'auoir perdu l'esperance de iamais y pouuoir paruenir. Faisons tant par telles ou semblables paroles, que nostre bonne volonté ne demeure point cachée, mais qu'elle soit descouuerte pour reuire par tout. Et encor que nous n'en tenions aucun propos, toutesfois si nous en auons le souuenir tel que nous deuous, nostre conscience se fera voir sur nostre visage. Celuy qui doit estre quelque iour recognoissant, dès l'heure mesme qu'il receura le plaisir, songera comme il le pourra recognoistre. Chrysippus à ce propos disoit, qu'il doit toujours estre prest, & comme celuy qui entreprend au jeu d'une course, se tenir cependant dans ses barrières, attendant le poinct que le signe soit donné, pour se jeter des premiers à courir; & lors il faut aller viste, lors il se faut efforcer pour atteindre celuy qui va deuant.

CHAP. 25.
Exemple de louable reconnaissance en Furnius à l'endroit d'Auguste.

Voyons maintenant ce qui rend tant de personnes ingrates. C'est, ou la trop grande opinion qu'on a de soy, & le vice que les hommes ont naturellement, de se priser eux-mesmes, & ce qu'il leur appartient : ou la conuoitise, & le mauuais desir d'auoir des richesses : ou l'enuie qu'on porte au bien d'autrui. Commençons au premier. Il n'est celuy qui n'ait bonne opinion de soy, & qui ne iuge trop fauorablement de ses actions. Il aduient de là qu'il pense auoir meritè plus de bien qu'on ne luy pourroit faire : & que si on luy donne quelque chose, il pense que cela luy estoit deu : & encor a-il opinion qu'on ne le prise pas ce qu'il vaut. Il est vray qu'il m'a donné cela : mais ç'a esté bien tard : mais c'est apres auoir trauaillé longuement à luy faire seruire. I'eusse acquis plus de bien si i'eusse voulu suivre ou cestuy-cy, ou cestuy-là : où si ie ne me fusse meslé que de mes propres affaires. I'espérois bien que mes seruices fussent autrement recogneus, si ie n'ay fait aucun bien, qu'il en ait fait autant à ses autres seruiteurs : il m'a fait cognoistre, me donnant si peu, qu'il ne m'estimoit pas beaucoup. Il m'eust fait plus d'honneur de ne me rien donner du tout.

CHAP. 26.
Trois principes causes de l'ingratitude, l'opinion de soy, la conuoitise, l'enuie.

Cneus Lentulus Augur, (aux richesses duquel aucun ne se pouuoit comparer, auant que quelques afranchois fussent deuenus grands, qui le faisoient paroistre pauvre) se vid riche de dix millions d'escus : I'ay bien dit, car il ne fit que voir seulement son bien. Il auoit l'esprit aussi rude, comme le coug. en bas li. u. a. b.

CHAP. 27.
Exemple contraire de l'ingratitude en Lentulus à l'endroit d'Auguste.

Des Bien-faictz,

iaçoit qu'il fust le plus auare qu'on eust peu voir, toutefois l'argent luy eschappoit encore plustost que les paroles, tant il parloit mal à son aise. Cest homme estant redevable à Auguste de toute sa grandeur & de ses richesses, & qui n'auoit rien apporté, venant à la maison d'Auguste, que sa pauuereté, qu'il cachoit lors le plus qu'il pouuoit, sous l'ombre de quelque ancienne noblesse : Cest homme, (dis-ie) que estoit desia deuenu le premier de Rome, & de biens & de faueur, se plaignoit parfois à Auguste, qu'il l'auoit retiré de ses estudes, & qu'on ne luy auoit pas tant donné comme il en auoit perdu, en quittant l'esperance de son éloquence. Et toutesfois, entre autres choses, Auguste luy auoit encor faict ce bien, de l'auoir gardé d'estre moqué, & deliuré d'vne peine qui ne luy eust iamais porté aucun profit. Mais l'auarice & la conuoitise ne permet iamais à vne personne d'estre recognoissant. Vne detestable esperance ne se peut oncques saouler du bien qu'on luy donne. Car comme il nous vient plus de biens, c'est lors que nous en souhaittons encore dauantage. L'auarice est plus enflammée, & va plus viste sur vne grande abondance de richesses. Comme la force d'vn flamme est infiniment plus aspre, quand elle sort d'vn grand embrasement, pareillement l'ambition ne permet qu'aucun se puisse arrester au poinct, & à la mesure des honneurs & des dignitez qu'elle auoit honteusement & contre son merite autresfois souhaitté. Il ne le trouue aucun qui rende graces qu'on l'ait faict Tribun, mais il se plaint qu'on ne l'a esleué à l'estat de Preteur : voire c'est peu de chose si apres on ne l'a faict Consul, & encor n'est-ce rien s'il ne l'est plus d'vne fois. L'ambition & le desir des hommes s'estend plus loin, il croist tousiours en auant, il ne recognoist iamais sa bonne fortune, & sa prosperité, parce qu'il ne se souuent plus quel il estoit n'agueres, ny du lieu de sa naissance, il pense seulement aux degrez où il desire paruenir. Toutesfois le mal le plus violent, & le plus importun de tous, est l'enuie, laquelle nous tourmente, & nous trauaille infiniment, quand elle faict que nous voulons nous comparer à vn autre. Il est vray, (disons-nous) qu'il m'a faict plaisir de cela, mais il en a donné dauantage à vn tel, & beaucoup plustost à cestui-cy. Et le pis est encore, que l'enuie ne deffend iamais la cause & le merite d'autruy : elle s'estime, & se fauorise elle-mesme contre tout le monde.

Effets vicieux de l'auarice.

De l'ambition.

De l'enuie.

CHAP. 37.
Moyen de contrequer les fautes & les passions que les gens en-gendrent.

NE seroit-ce pas plus sagement & plus vertueusement faict, d'agrandir le bien que nous auons receu, & scauoir cognoistre qu'aucun n'est iamais tant estimé d'autruy, comme il s'estime luy-mesmes ? I'en meritois beaucoup plus : mais il ne luy a esté bonnement possible de m'en donner dauantage : il falloit qu'il departist sa liberalité à plusieurs. Ce n'est qu'vn commencement : prenons en bonne part ce qu'il a desia faict. Il luy faut plus auant gagner le cœur, en luy rendant graces du bien que nous auons receu de luy. Il n'en a gueres donné en vn coup, mais il en donnera souuent. Il a preferé vn tel à moy, mais aussi m'a-il preferé à plusieurs. Cestuy-cy n'est point pareil à moy, ny en vertu ny en honnesteté, mais on a trouué en ses façons de faire, quelque chose de plus agreable qu'aux miennes. En me plaignant, ie ne me rendray iamais digne de plus grand bien : ie me monstreray plustost indigne de celuy que i'ay desia receu. On a donné à des personnes vilaines & des honorées plus qu'à moy. Que faict ceta à propos ? ne scait-on pas bien que la fortune n'use guere souuent de iugement ? Nous nous plaignons ordinairement que les meschans sont les plus riches, & les plus fortunez. Souuent la greffe & la tempeste, qui a passé les terres d'vn meschant homme sans luy porter dommage, vient apres gatter la moisson des gens de bien, Il y a du hazard, & de la fortune pour chacun aux amitez, aussi bien qu'aux autres choses. Il n'y a plaisir si grand, que la mauuaitié des hommes ne le

Les plaisirs ne peuent

puisse amoindrir en blasmeant : il n'y en a aucun si petit , qu'en l'interpretant à bien, on ne le puisse agrandir & amplifier. Il ne te manquera iamais sujet de te plaindre, si tu reçois ainsi les bien-faicts en mauuaise part.

*amoindrir
ou accroistre
diuersement.*

CHAP. 29.
*Ingratiude
d'aucuns
enuers Dieu,
& ses bien-
faicts.*

*Choses con-
traires ne
peuent sub-
sister en vn
mesme suiet.
Plaines in-
iustes enuers
Dieu.*

qui

*A mesme
assuieny les
plus fortes
bestes à l'ho-
me.*

*L'a doué de
tant de ver-
tus, sciences,
dons spi-
rituels &
corporels.*

CHAP. 30.
*L'ingrati-
tude enuers*

Voy, ie te prie, combien quelques-vns (voire de ceux-mesme qui ont fait profes-
sion de la sagesse,) ont mal recogneu les biens & la grace que les Dieux nous
ont fait. Ils se plaignent que nous ne sommes aussi grands, qu'Elephans, aussi vistes
que Cerfs, aussi legers qu'oiseaux, aussi forts que taureaux. Ils se plaignent que les
groses bestes ont la peau plus forte que l'homme; que le daim a le poil plus beau,
l'ours l'a plus espais, le castor l'a plus mol & delicat, que les chiens ont le sentiment
du nez plus subtil que nous, que l'aigle a la veüe plus aiguë, que le corbeau vit plus
longuement, & que plusieurs bestes nous surpassent de pouuoir plus facilement na-
ger. Mais ne pouuant nature permettre que quelques choses du tout contraires se
puissent assembler en vn mesme corps, ny que nous puissions auoir ensemble la vi-
tesse de la plus legere beste, ni la force du plus puissant animal, ils pensent faucement
que les Dieux aient fait iuiure & outrage à l'homme, de ne l'auoir cõposé de biens
du tout contraires. Ils se plaignent des Dieux comme s'ils ne tenoient aucun com-
pte de nous, comme s'ils nous auoient oubliez, quand ils ne nous ont donné vne per-
petuelle santé, vne vertu inuincible, exempte de vices, & la prescience des choses
futures. Ils sont presque arriuez à vne telle impudence, qu'ils nese, peuuent conte-
nir de mesdire de la nature, & de luy vouloir mal, de ce qu'elle nous a faicts moi-
ndres que les Dieux, & que nous ne soyons pareils à leur diuinité. Ne vaudroit-il pas
mieux reuenir à nous, & recognoistre tant & tant de bien-faicts, que nous receuons
d'eux: leur rendre graces de ce qu'ils nous ont logez dans ce grand & admirable pa-
lais, & qu'ils nous font tenir le second rang apres eux? qu'ils nous ont donné com-
mandement & pouuoir sur toutes choses terrestres? Qui est celuy qui ose compa-
rer à nous les bestes, sur lesquelles nous auons toute puissance: Bref, les Dieux ne
nous pouuoient rien donner de ce qu'ils nous ont refusé. Par ainsi quiconques tu
sois qui iuges si mal de la cõdition & de l'estat des homes, pense vn peu aux grands
Liens que nous a fait ce Dieu, pere de toutes choses. Combien de bestes beaucoup
plus fortes que nous, auons nous domptées & mises sous le joug? Combien pre-
ons-nous de bestes plus vistes & plus legeres que nous? Voy, ie te prie, qu'il n'y a
rien de mortel qui ne soit sujet à nos coups. Nous auons receu de Dieu tant de bel-
les vertus, tant de sciences, & outre l'entendement & l'esprit qui peut en vn mo-
ment trauffer tout le monde, qui est le plus leger & plus viste que les estoilles, qui
preuoid long temps auparauant le cours & le chemin qu'elles tiendront les siecles
à venir. Il nous a donné tant de fruiçts, tant de bleds, tant de richesses, tant de
choses mises à monceaux les vnes sur les autres. Enuironne si tu veux, tout le
monde: & par ce que tu ne trouueras rien seul à part-foy, que tu aymasses mieux
estre que ce que tu es, choisis de toutes choses ce que tu voudrois qu'on te donnast.
Ayant apres consideré le bon traictement que nature t'a faict, & les biens qu'elle
t'a donnez prodigalement, il faut necessairement que tu confesses que tu es son mi-
gnon, & qu'elle ne te nourrist que de delices. Cela est vray. Les Dieux immortels
nous ont trop aymé, & nous ayment encore tousiours. Finalement pour le plus
grand honneur qu'ils nous pouuoient faire, ils ont voulu que nous tinssions les
premiers rangs apres eux. Nous auons receu de grands biens, & n'estions capables
d'en receuoir de plus grands.

I'ay pensé, (mon Liberalis), que ie deuois necessairement dire cela, tant par ce
qu'en parlant des petits & menus bien-faicts, il falloit aussi parler des plus

Des Bien-faicts,

Dieu engendre l'ingratitude enuers les hommes.

grands, & de ceux que nous receuons de Dieu, que pour autant aussi que du mespris de ceux-là, procede & s'entend pour tout, l'audace de ce detestable vice d'ingratitude. Comment se pourra-il faire, que celuy qui mesprise les grands biens que Dieu luy donne, tienne compte de ceux que les hommes luy font? qu'il en sçache bon gré, qu'il les estime, & qu'il croye qu'il soit tenu d'en rendre la pareille? A qui confessera deuoir son salut, & sa liberté, celuy qui nie auoir receu des Dieux la vie qu'il leur demande tous les iours? Or donc quiconques apprendra les hommes à n'estre point ingrats, celuy là deffendra la cause des hommes & des Dieux ensemble, auxquels, encor qu'ils n'ayent besoin de rien, encor qu'ils ne soient piquez du desir d'aucune chose que nous ayons, nous pouuons toutesfois rendre le bien qu'ils nous fôt. Il ne faut point qu'aucun vueille couvrir son ingratitude sous ombre de sa petiteffe, ou de sa pauureté: & qu'il die, *Que pourray-ie faire? ou, Comment le pourrois-ie recognoistre? Quand sera-il en ma puissance de rendre vne pareille aux Dieux souuerains seigneurs & maistres de tout ce monde? Tu le pourras facilement faire, & si tu es auare, il ne te coustera rien, si tu es paresseux & inualide, tu le seras sans aucune peine. Sur le mesme instant que tu seras obligé de quelque bien-faict, tu pourras, si tu veux, le rendre, & te mettre hors de debte. Car qui a receu franchement & de bonne volonté vn bien-faict, celuy incontinent l'a rendu, & s'en est enierement acquité.*

CHAP. 31.
Recevoir vn bien faict de bonne volonté, c'est le r cognoistre selon les Stoiques.

CÉ paradoxe qui sort de l'eschole des Stoïques, à mon aduis n'est point de ceux desquels on se doit esmeruiller, & auxquels on refuse d'adjoüster foy: Sçauoir est que celuy qui a receu vn bien-faict de bonne volonté, l'a rendu. Car puis qu'il faut mesurer toutes choses par le vouloir, & par l'intention, on doit estimer autant qu'on l'ait voulu faire, comme de l'auoir fait. Et veu que la pitié, la foy, la iustice, & toutes autres vertus sont parfaites en elles-mesmes, vn homme peut estre estimé recognoissant par la seule intention & volonté, encor qu'il n'ait eu le moyen de mettre la main à l'œuvre. *Quand quelqu'un a obtenu ce qu'il pourchassoit, il reçoit lors le fruit de son ouurage. Quelle intention & desir à l'homme qui donne vn bien-faict? N'est-ce pas de prouuer à celuy à qui il donne, & prendre luy-mesme plaisir à ses dons? S'il a fait ce qu'il desiroit, si le present qu'il me faisoit est venu entre mes mains, si luy & moy en auons esté mutuellement resioüis, si nous y auons senty autant d'aïse l'un que l'autre, n'a-il pas ce qu'il demandoit? Car il n'a pas desiré qu'on luy rendist la pareille, autrement ce seroit vn trafic de marchandise, & non pas vn bien-faict. Celuy a heureusement acheué sa navigation, qui est arriué au port où il desiroit paruenir. Le traict à fait le deuoir d'une main bien assurée, s'il a touché la chose où il visoit. Celuy qui fait vn plaisir, veut seulement qu'il soit receu avec bonne volonté. Si donc on le reçoit d'un visage content, il a ce qu'il desire. Mais il en esperoit plus grand profit. Ce n'estoit point donc vn bien-faict, duquel la nature proprement est de n'attendre & n'esperer aucune recompense. Si j'ay receu le bien avec autant de bonne volonté qu'auoit celuy qui me le donnoit, iel'ay rendu, ie l'ay payé. Autrement la condition de la meilleure chose de ce monde, seroit tres-mauuaise. Faut pour n'estre pas ingrat, qu'on me renuoye à la fortune? Si elle m'est si contraire qu'il soit hors de ma puissance de le recognoistre, ma bonne volonté suffit, pour payer vne autre bonne volonté. Quoy donc? ne me mettray-ie point en deuoir de luy rendre la pareille? ne chercheray-ie pas l'occasion du temps, & de toutes choses? n'auray-ie pas tousiours enuie de remplir le sein de celuy, de qui i'auray receu quelque bien? Certainement le plaisir seroit en mauuais lieu, si on ne le peut recognoistre que quelque chose n'eschappe des mains.*

La nature du bien-faict est de n'esperer aucune recompense.

En outre, (dit-il) celuy qui a receu vn bien-faict, jacoit qu'il l'ait receu d'un cœur bien affectionné, ne s'est pas encor du tout acquitté de son deuoir, parce qu'il en reste vne partie, qui est de le rendre: comme au jeu du balon, c'est quelque chose de le sçauoir dextrement prendre, mais nous n'estimons point bon ioueur celuy qui l'ayant pris, ne le rejette vistemment, & bien à propos. Cest exemple ne se peut aucunement rapporter à ce que nous traictons, par ce que la gloire de bien iouer n'est qu'en l'adresse & agilité du corps, & non point au courage, & qu'en ceste sorte de ieu qui se iugent à l'œil, il faut desplier tout ce qu'on sçait faire. Toutesfois ie ne le voudrois point appeller mauuais ioueur, si ayant sçeu bien dextrement reueuer le balon, il n'a pas tenu à luy, qu'il ne l'ait promptement reioüé. Mais encor, (dit-il) que le ioueur n'ignore rien de l'art, & que n'ayant fait qu'une partie de ce ieu en prenant le balon, il peut aussi acheuer l'autre en le reiettant: toutesfois le ieu demeure imparfaict, qui s'acheue en le reiettant apres qu'on l'a jetté. Il n'en veulx point disputer d'auantage, prenons le cas qu'il soit ainsi, & que le ieu soit imparfaict: si est-ce que le ioueur ne l'est point. Il en est de mesmes au discours que nous traictons, il defaut bien quelque chose au plaisir qu'on a fait: mais il ne defaut rien à vn bon cœur, & à vne bonne volonté. Le donneur qui a rencontré la volonté d'un preneur aussi bonne que la sienne, a fait de sa part tout ce qu'il auoit desiré.

CHAP. 31.
Objection & similitude contre le paradoxe precedens des Stoiques
Responce.

Quelqu'un m'a fait vn plaisir, ie l'ay receu d'aussi bonne volonté qu'il pouuoit souhaitter. Il a desia ce qu'il demande, il tient la chose seule qu'il desire, sçauoir est, que ie sois recognoissant, & que ie luy en sçache bon gré. Apres tout cela il reste encor, qu'il se puisse seruir de moy, & qu'il tire quelque profit d'un homme, qui ne luy sera pas ingrat. Ceste dernière partie qui restoit, ne rend point mon deuoir imparfaict: c'est vn accroissement, & vn adiouctement que ie mets à la perfection de mon deuoir. Quand Phidias fait vne statuë, le fruit de son art, & de son sçauoir est autre que n'est le fruit de son ouurage. Le propre de son art est d'auoir fait la statuë, mais le propre de l'ouurage est de l'auoir faite avec profit. Phidias a bien acheué son ouurage, encore qu'il ne l'ait pas vendu. Il a trois sortes de profit de son œuvre. L'un est l'aise qu'il sent en son ame. Or il le reçoit apres l'auoir acheué. L'autre est l'honneur & la gloire qu'il en rapporte. La troisieme est le profit qu'il en receura en le donnant, ou le vendant, ou par quelque autre commodité. Le premier fruit doncques d'un bien-faict sera la conscience, & le contentement qu'on sent de l'auoir bien employé, par ainsi quiconques aura mis son don entre les mains de celuy qu'il vouloit, il en a desia receu le premier fruit: Le second est l'honneur & la reputation: Le troisieme, est des commoditez & des plaisirs qui peuuent estre faits reciproquement de l'un à l'autre. Et par ce moyen, si nous auons receu gracieusement & de bonne volonté le bien qu'on nous a fait, celuy qui le donnoit en a desia receu le bon gré qu'il en pouuoit esperer: mais il n'a point receu encor le loyer & le profit d'iceluy. De maniere que ie dois seulement ce qui est hors du bien-faict. Car quand au bien-faict, ie l'ay desia payé, lors que ie l'ay receu gracieusement & de bonne volonté.

CHAP. 32.
Qui fait plaisir, demande pour recompense, qu'on le recoisse avec bonne volonté, qu'on le recognoisse, qu'on en sçache bon gré, & qu'on vende la pareille.
Profits qui viennent du bien fait.

Quy donc? celuy qui n'a rien fait, peut-il auoir rendu la pareille? Certainement il a fait beaucoup, à vne bonne volonté, il a rendu vne pareille bonne volonté: & ce qui est vn signe certain d'amitié, c'a esté d'vue affection esgalle. En outre il faut payer vn bien-faict, autrement qu'on ne fait vne delte. Tu ne dois

CHAP. 34.
Qui reçoit vn bien. Et de pareille vo.

Des Bien-faits,

*tomé qu'on
le donne,
s'acquise
de beaucoup.
Ce qui con-
firme d'au-
sans plus le
paradoxe
susdit.*

pas attendre que ie te monstre en quoy ie veux payer. Cest affaire se manie de vol-
lonté à volonté. Tu ne trouueras pas mauuais ce que ie diray, (encor que de pre-
miere face il soit contraire à ton opinion,) si tu veux prendre vn peu de patience,
& considerer qu'il y a beaucoup plus de choses qu'il n'y a de paroles. Il y a vne in-
finité de choses qui n'ont point de nom, lesquelles nous ne pouuons faire enten-
dre par leur propre signification, mais par des mots empruntez. Car nous disons,
le pied d'vn liçt, & le pied d'vn voile, & le pied d'vn vers, aussi bien que nostre
pied: Nous disons vn chien de chasse, vn chien de mer, & le signe qui est au Ciel;
parce que nous ne sommes pas assez riches pour donner son propre mot à chaque
chose. Mais quand il est besoin nous empruntons des paroles. La hardiesse pro-
prement est vne vertu, laquelle pour le deuoir de l'honneur, mesprise les dangers,
C'est la science de repousser les perils, de les sçauoir bien soustenir, & de les re-
chercher. Et toutesfois nous appellons hardy vn escrimeur à outrance: comme
nous faisons aussi vn meschant esclau, auquel la temerité faict mespriser la mort.
La sobrieté nous enseigne à fuyr les folles & vaines despences. C'est la science
d'vser de son bien avec mediocrité. Toutesfois parlant de celuy, qui est trop chi-
che & reserré, nous l'appellons machanique & vilain; combien qu'il y ait vne di-
stance infinie entre la mediocrité, & le trop espargner & serer la despence. Ces
choses sont de diuerse nature; mais la difette des mots nous contraint de les appel-
ler tous deux chiches; & faut que celuy qui avec raison mesprise les dangers, soit
appellé magnanime, & celuy aussi qui temerairement & sans raison va courant au
peril. Nous appellons tout ainsi du nom de bien-faict, & l'acte que nous faisons
en donnant, & ce que nous donnons aussi en cest acte, sçauoir est vne somme d'ar-
gent, vne maison, vne robbe. Le nom de l'vn & de l'autre n'est qu'vn, mais le fait
& le pouuoir en est diuers.

CHAP. 35.
Conclusion
de ceste dis-
pute: qui
rend la pax-
ueille, satis-
faict en par-
tis, mais
qui rend
aussi plaisir
pour plaisir,
s'acquise.

E Scoutte donc. Tu cognois maintenant que ie ne dis rien, qui soit contraire à
ton opinion. Ie te dis; que nous auons rendu la pareille au bien-faict, qui s'a-
cheue avec l'acte de donner, si nous l'auons receu de bon cœur; mais nous n'auons
pas encor satisfait & payé l'autre bien-faict qui consiste en la chose donnée, & que
nous auons deliberé recognoistre, & le rendre quelque iour s'il est en nostre pou-
uoir. Avec nostre volonté nous auons payé la volonté du donneur: Reste que nous
sommes encore debiteurs d'vn bien pareil à celuy que nous auons receu. Par ainsi
encor que nous disions que celuy qui a volontairement & de bon cœur receu plai-
sir, ait payé le gré qu'il en deuoit sçauoir, toutesfois nous luy commandons de
rendre quelque autre plaisir semblable à celuy qu'on luy a fait. Nous disons quel-
que chose d'vne façon qui est contraire au commun vlsage de parler, & qui reuien-
nent en vlsage par vn autre moyen tout diuers. Nous disons qu'vn sage ne peut re-
cevoir iniure, toutesfois celuy qui l'aura frappé, sera condamné par action d'iniure
si le sage se plaint d'auoir esté frappé. Nous disons qu'aucune chose n'appartient
à vn fol, si est-ce que celuy qui desrobbera le bien d'vn fol, sera condamné comme
larron. Nous disons que tout le monde a perdu l'entendement, & toutesfois nous
ne purgeons point le cerueau de tous les hommes avec l'hellebore. Nous permet-
tons que ceux mesmes que nous appellons fols, puissent auoir opinion & voix aux
creations des Magistrats, & leur fions l'exercice de la Iustice. De mesme façon
nous disons que celuy qui a receu volontairement vn plaisir, a rendu le gré qu'il
en deuoit sçauoir. Ce neantmoins nous le laissons encor endebté, & le chargeons
apres ceste premiere recognoissance, de recognoistre encor plus amplement le bien
qu'il

qu'il a receu. Nous l'exhortons-nous l'admonestons d'avantage de rendre le plaisir, tant s'en faut que nous luy voulions apprendre à le nier. Craignons tousiours que le cœur ne nous faille sous la pesanteur d'une si grande charge. On m'a donné tout le bien que j'ay ; on a deffendu mon honneur ; on m'a mis hors d'un triste & piteux estat, où j'estois pendant mon accusation criminelle. Je iouis de ma vie & de ma liberté : Comment pourray-ie recognoistre tant de biens ? Quand verray-ie le iour que ie luy feray sentir ma bonne volonté ? C'est auiourd'huy qu'il m'a fait cognoistre la sienne. Reçoy donc le bien-faict en ceste façon, embrasse-le, resioy-t'en, fais estat de deuoir non pas ce que tu auras pris, mais ce que tu pourras rendre. Tu ne te mettras pas en si grands dangers, que la peur te puisse faire devenir ingrat. Je ne te presenteray aucune chose difficile à faire, ne t'estonne point, ne pertes pas le cœur, ne pense pas que tu ne puisses bien souffrir le trauail & la longueur du seruice qu'il t'y faudra employer. Je ne veux point que tu attendes long temps, tu le peux faire tout presentement : Tu ne seras iamais recognoissant si tu ne l'es, à l'heure même que tu reçois le bien-faict. Que feras-tu donc ? faudra-il prendre les armes ? peut-estre qu'ouy. Faudra-il faire vn long voyage sur mer ? peut estre qu'ouy, & en temps que les vents te menaceront d'un naufrage. Mais veux-tu bien payer vn plaisir ? reçoy-le ioyeusement, tu as rendu la pareille, non point que tu doiuës penser d'en estre entierement deschargé, mais afin que tu ne viues point en peine de payer ceste debte.

Fin du second Liure des Bien-faicts.





LE TROISIEME LIVRE

DES BIEN-FAICTS

DE LVC. ANN. SENEQVE,

S O M M A I R E.

C'est vne chose vilaine de ne rendre point vn bien-faiët : à ceste cause les ingrats mesmes se plaignent des ingrats, Diuerses sortes d'ingrats. Pour rendre vn bien-faiët il y faut de la vertu, du temps, des facultez & de la fortune. Les nouueaux bien-faiëts font oublier les anciens. Si l'ingratitude doit demeurer impunie, & pourquoy n'y a-il point d'action contre ce vice, parce qu'aucun Iuge n'en pourroit faire l'estimation. Il n'est pas bon qu'on sache & cognoisse le grand nombre des ingrats. Que la peine de l'ingrat, c'est la haine publique que tout le monde luy porte. Dispute, si vn esclau peut donner vn bien-faiët à son maistre, alleguant plusieurs beaux exemples de ce que les esclaves ont fait pour sauuer la vie & l'honneur de leurs Seigneurs. Que tous les hommes n'ont qu'vn meisme commencement & vne meisme origine. Discours si les enfans peuuent faire de plus grands biens aux peres qu'ils n'en ont receu d'eux : ce qu'il tasche prouuer par les exemples qu'il auance à ce propos. Heureux ceux qui seront vaincus en ce combat, & ceux aussi qui seront vainqueurs.

CHAP. I.
L'ingrati-
tud est odieu-
se d'elle-
mesme, &
neantmoins
chacun en-
cours ce vice
diuersemens
selon qu'il
a diuerses
sources.



*E*st vne chose des-honneste d'elle-mesme, (Ebutius Liberalis) elle l'est encor à l'opinion commune de tous, de ne recognoistre point le plaisir qu'on recoit. Et par ceste raison, les ingrats mesme se plaignët souuent des ingrats : cependant chacun s'arreste en la persuerâce de ce crime, encor qu'il soit hay d'vn chacun. Qui pis est, nous sommes si contraires à nostre deuoir, que bien souuent nous taschôs de nuire dauantage, non seulement apres que nous auons receu quelque plaisir, mais parce que nous l'auons receu. Je ne veux pas nier que cela n'aduienne en quelques-vns par la mauuaitié de leur naturel, & à plusieurs parce que le temps leur en oste la souuenance. Car jacoit qu'ils ayent quelque memoire des plaisirs recentemente faits, toutesfois, ils laissent enuieillir à la longue. De quoy il me souuient que nous auons autrefois disputé ensemble, & que tu soustenois qu'il valoit mieux les appeller oublicux, que non pas ingrats. Comme si la mesme faute qui les a rendus ingrats, les pouuoit excuser de leur ingratitude. Voudrions nous dire que celuy qui a mis en oubly vn plaisir, ne soit point ingrat, veu qu'il n'y a que l'ingrat qui se laisse surprendre à l'oubly ? On void plusieurs sortes d'ingrats, comme plusieurs sortes de larrons, & de meurtriers, qui sont tous coupables d'vne mesme faute, laquelle toutefois est differente en ses parties. Celuy est ingrat qui nie auoir receu le bien-faiët. Celuy est ingrat qui n'en fait pas semblant. Celuy est ingrat, qui ne le rend point. Mais le plus ingrat de tous est celuy qui l'a oublié. Car jacoit que les autres ne le payent point, toutesfois ils le doiuent: ils en ont encore quelque souuenir qu'ils retiennët enserre dans leur mauuaise conscience, laquelle le pourra desplier avec le tēps, & suruenant vne nouvelle cause, les coïtraindre de recognoistre le Lië qu'ils auoient receu. La honte les pourra

Plusieurs
sortes d'in-
grats.

quelques fois surprendre : le point de l'honneur les touchera vn iour d'vn coup; lequel se peut refuiller d'as vne mauuaise ame, si quelque occasion aisée & facile se présente. Mais celuy qui a perdu toute la souuenance d'vn bien-faict, ne pourra iamais estre autre qu'ingrat. Le te prie, lequel de ces deux estimes-tu plus meschât : ou celuy qui laisse passer l'ocasio de redre le bié qu'il a receu, ou celuy qui en a du tout perdu la souuenance? Les yeux qui craignent de voir la clarté, ne sont que malades, mais ceux qui n'y voyét du tout rien, sont aueugles. C'est vne impieté, de ne porter amitié ny reuerence à son pere, ny à sa mère, mais celuy qui les desaduoué, & ne les recognoist point, a du tout perdu le sens. Qui peut plus iustement estre appelé ingrat que celuy qui deuant mettre au plus profond de sa memoire, & porter tousiours deuant ses yeux, le bien qu'on luy a fait, l'a toutesfois tellement reietté & mis en arriere, qu'il n'en sçait du tout rien? Il faut bien cognoistre qu'il n'a gueres souuent pensé de s'aquitter d'vn bien-faict, puis qu'il s'est laissé surprendre à l'oubly.

D'Auantage, pour rendre la pareille, il y faut des richesses, du pouuoir, du temps, de la cōmodité, de la faueur de fortune: Mais celuy qui a bonne souuenance du bien-faict, le recognoist sans qu'il luy couste rien. Quicōque ne s'aquite de son deuoir, le pouuât faire sans peine, sans richesses, sans la faueur de personne, ne trouua iamais aucun, qui ose defendre sa cause. Celuy n'a pensé iamais à recognoistre le plaisir, s'il l'a ietté si loia derriere ses espaules, qu'il ne puisse iamais plus reuenir deuant ses yeux. Et comme les meubles, qui seruent ordinairement en vne maison, qui sont frotez & maniez tous les iours, ne sont point en danger de se moisir : & au contraire, ceux de qui l'on n'a pas si souuent besoin, & qui demeurent cachez en quelque coin, se rouillent avec la seule vieillesse du temps; Ainsi les choses où nous prenons plaisir de penser à toute heure, ne sortent iamais de nostre souuenance, laquelle ne perd & n'oublie que ce qu'elle ne voit guere souuent.

Outre ceste-cy, il y a plusieurs autres causes qui nous empeschét de voir les plus grands biens qu'on nous a faicts, & qui nous en ostent la souuenance. La plus grāde desquelles est ceste-cy, qu'estāz tousiours assailis de nouveaux desirs, nous ne iettons plus l'œil sur ce que nous tenons desia, nous pensons seulement à ce que nous souhaittons obtenir de nouveau. Nous ne pensons plus à ce qui est desia donné, mais seulement à ce que nous desirōs encore. Nous mesprisons & ne tenōs plus cōpte de ce qui est desia entré en nostre maifō. D'où il aduiét que si le desir d'autres choses nouvelles nous fait moins estimer le bien que nous auons desia receu, qu'aussi nous ne prisōns plus celuy qui le nous a donné. Tādīs que les choses qu'vn grād Seigūr nous a donēes, nous ont pleu, & qu'elles nous ont esté agreables, nous l'auons aimé, nous luy auons fait la cour, nous auons confessé tout haut, que tout nostre bien venoit de luy, que c'estoit de luy que nous tenions nostre grandeur: mais si quel que ambitioni nouuel le nous assaut, si nostre fantasie se void surprise d'vn nouveau desir, (tōme les hommes naturellemēt ne sont iamais contents, ains après auoir acquis de bien grandes richesses, ils en poursuiuēt encor de plus grādes,) nous oublions soudainement tous ces biens que nous auons jadis receus; & dont nous parlions si honorablemēt. Nous ne pēsons plus aux dignitez & grādeurs qui nous ont auancez & esleuez par dessus plusieurs autres personnes, ne regardons qu'à la fortune de ceux qui nous precedent en honneurs. Certainement il n'est pas possible que nous puissions dignement rendre grace du bien desia receu, si nous portons enuie à ceux qui en ont de plus grands que nous. Car estre enuieux, est le propre d'vn qui se plaint, qui est triste & mal content : & au contraire rendre graces, vient d'vn cœur satisfait & ioyeux. D'auantage, aucun de nous ne prend garde sinon au temps present, & lors qu'il nous passe viltement deuant nos yeux. Il y en a peu qui veulent tourner le

CHAP. 2.
La plus des-
honneste es-
pece d'ingra-
titude, c'est
d'oublier le
plaisir receu.

CHAP. 3.
Le desir de
ce qu'on n'a
point, &
mespris de ce
qu'on a, ven-
dens les hom-
mes ingrats.

L'enuie que
l'on porte aux
biens d'au-
truy, empes-
che la reco-
gnissance de
ceux qu'on
a receus.

Des Bien-faits,

usage en arriere pour se souuenir du passé. Et pour ceste raison, nous oublions nos maistres & precepteurs, & le bien qu'ils nous ont fait, parce que nous perdons tout le souuenir de nostre enfance. Par ceste mesme raison tout ce qu'on nous a donné apres en nostre adolescence, est perdu, parce que nous ne prenons aucun plaisir de la repasser par nostre memoire. Nous nous mettons en mesme rang les choses passées, & les perduës. Par ainsi le desir & l'aprehension des choses à venir, efface la memoire des passées.

CHAP. 4.

La souuenance des plaisirs receus se doit en stre enuere les plus grandes voluptez.

EN cet endroit il nous faut estre de l'aduis d'Epicurus, qui s'est toujours plain de ce que nous estions ingrats enuers les choses passées, de ce que nous n'auions engraué profondément en nostre memoire les plaisirs que nous auons autrefois receus, & que nous ne mettions ceste souuenance entre les plus grandes voluptez qui soient: veu qu'il n'y a plaisir en ce monde plus certain, que ceuy qui ne peut plus nous estre oité. Les biens & les plaisirs presens, ne sont point du tout encor assurez: quelque fortune les nous peut interrompre. Ceux qui sont à venir, sont incertains & douteux. Par ainsi ceux qui sont ià passz, sont en plus grande assurance. Comment peut iceluy estre recognoissant des biens qu'on luy fait, qui a mis en oubly tout le cours de sa vie? Ietter les yeux sur les choses presentes, & le souuenir des passées, rend vn homme recognoissant. Celuy qui se laisse gaigner à l'esperance des choses futures, n'a gueres bonne souuenance des passées.

CHAP. 5.

Il en prend des bien-faits comme des sciences, dont les unes demeuvent imprimées en la memoire, les autres s'oublent aisement.

COMME il y a des sciences, (mon amy Liberalis,) qui ne s'oublent iamais, si on les a vne fois apprises, & comme il y en a d'autres, qu'il ne suffit pas seulement de les auoir conceuës, si on ne les continuë: (l'entens de la Geometrie & de la cognoissance des choses celestes, & de celles qui par leur subtilité s'escoulent facilement hors de nostre memoire:) Aussi y a-il des bien-faits, la grand ur: desquels ne permet point qu'on les puisse oublier. Il y a aussi d'autres plaisirs plus petits, toutefois donnez en plus grand nombre, & faits en diuers temps, qui s'eschappent aisément de la memoire, parce (comme l'ay dit) nous ne les manions gueres souuent: & que nous ne voalons pas cognoistre à qui, & que c'est que nous deuons. Oy, ie te prie, le langage que tiennent ceux qui demandent quelque chose. Il n'y a aucun d'eux, qui ne dic, qu'il n'en perdra iamais la souuenance, que la memoire en fera aussi longue que sa vie, qu'il est esclauë, qu'il est deuot & affectionné seruiteur, & encor s'il peut trouuer quelque mot plus humble pour s'engager d'auantage, il ne l'esparnera pas. Mais quelque temps apres, ces mesmes galands se gardent bien d'vser plus de ces mots, qui leur semblent desia trop humbles & indignes d'vn homme qui est nay de libre condition. Et ce faisant petit à petit ils viennent à ce poinct avec les plus meschantes & les plus ingrates personnes du monde, qu'ils oublient le bien qu'on leur a fait. Car celuy qui oublie est tellement ingrat, qu'on estime recognoissant & homme de bien celuy qui se souuiet seulement du plaisir qu'on luy a fait.

CHAP. 6.

Si l'ingratitude doit demeurer impunie, & si l'on peut appeller un ingrat en ingrats.

TOUTESFOIS on dispute encor, si ce crime qui est tant hay & deschiré par tout le monde, doit demeurer impuny: & si ceste loy qu'on soustient aux escolles, doit aussi estre receuë dans les Citez, par laquelle on peut appeller en iugement vn ingrat, veu que tout le monde pense que cela soit iuste. Pourquoy non? consideré mesmement, qu'il y a quelques Citez qui reprochent à d'autres les plaisirs qu'elles leur ont fait, & qui redemandent à la posterité, ce qu'on auoit presté aux predecesseurs. Nos majeurs qui ont esté hommes tres-sages & vertueux, n'ont iamais redemandé aucune chose qu'aux villes qui s'estoient renduës leurs ennemies. Ils faisoient

plaisir de bon cœur. Mais ils les perdoient encor de meilleur cœur. Il n'y a nation au monde excepté les Medois, qui ait trouué bon qu'on se peult plaindre en iustice contre vn ingrat. Et pour monstrier qu'on ne deuoit pas bailler action contre les ingrats; il faut considerer, jaçoit que tous peuples ayent donné consentement à punir les crimes & malefices, & que le meurtre, le poison, le parricide, la religion violée, soyent punis en vn pays d'une façon, & d'une diuerse façon en vn autre, au moins il s'en fait par tout quelque punition. Mais ce crime qui est si frequent & si familier en tous pays, n'est en aucun lieu puny, encore qu'il soit blasme & detesté par tout. Nous ne l'auons pas toutefois voulu absoudre: mais trouuans que le iugement & l'estimation d'une chose incertaine estoit fort difficile, nous l'auons tant seulement condamné d'une haine publique, & l'auons mis avec les choses qui doiuent estre veuées par la iustice des Dieux.

Il est blasme par tous, puny nulle part.

L se presente beaucoup de raisons pour soustenir qu'on ne peut faire loy pour punir ce crime. En premier lieu, la meilleure partie d'un plaisir sera du tout perdue, si on recoit à redemander par action ce qu'on a liberalement donné: comme on le permet bien pour de l'argent presté, ou pour le loiage de quelqu'autre chose. Car tout ce qu'on peut trouuer de plus beau & de plus estimable en vn bien-faict, c'est qu'en le donnant nous auons desia fait estat de l'auoir perdu, & que nous en auons laissé la recognoissance à la discretion de celuy qui le prend. Si donc ie le fais conuenir, si ie le fais appeller deuant vn iuge, il commence deslors à n'estre plus bien-faict, & prend le nom d'une chose prestée. En outre, sic'est chose tres-honeste que de rendre & recognoistre le bien que nous auons receu, elle perdra son honneur & la dignité, si on le rend par contrainte & par necessité. Car lors on n'estimera pas d'auantage l'homme qui le recognoist en ceste façon, que celuy qui rend vn deposit, ou qui paye vne dette, sans y estre cōdamné. Et par ce moyen nous corrompons & oisons le lustre à deux choses les plus belles qui soyent en la vie des hommes, sçauoir est à vne ame recognoissante, & à celle qui donne des bien-faicts. Ie vous prie, dites-moy: Quel honneur aura en l'un, celuy qui ne donnera pas vn bien-faict mais qui le prestera: & en l'autre, celuy qui le rendra non pas de bon gré, mais par contrainte? Il n'y auroit pas de gloire d'estre recognoissant, si l'on n'estoit ingrat avec assurance de n'en pouuoir estre puny. Toutes les Cours ne suffiroient point à iuger les procez que ceste loy nous ameneroit. Qui est celuy qui ne peut demander? Qui est celuy aussi à qui il ne peut estre demandé? En outre, chacun veut faire son bien-faict plus grand, chacun amplifie le plaisir qui a donné, pour si petit qu'il soit. D'auantage, toutes autres choses dont les Iuges prennent cognoissance, se peuuent estimer, sans leur donner vne puissance infinie de condamner en tout ce que bon leur semblera. Voila pourquoy la condition d'une bonne cause est meilleure, si elle est plustost renuoyée deuant vn Iuge, que deuant vn arbitre: Parce que l'un est contraint de iuger selon la loy & la forme du droit, contre laquelle il ne peut rien ordonner: & l'autre a sa conscience libre, qui est attachée à aucune ordonnance. Il peut oster du bon droit d'une partie pour le donner à l'autre. Il n'est point tenu de prononcer sa sentence selon ce que les loix, ou la iustice requiert. Il se peut gouverner comme il se verra esmeu de douceur, ou de misericorde. Or l'action contre vn ingrat ne pourroit lier la conscience d'un Iuge: mais plustost luy donneroit vne puissance Royale & absolue, pour iuger comme bon luy sembleroit. On ne peut comprendre que c'est qu'un bien-faict: & pour si grand qu'il soit, c'est en luge à l'estimer comme bon luy semblera. Il n'y a loy qui

CHAP. 7.
Raison pour prouuer que l'ingratitude n'est punissable.

1. Plaisir redemandé par action, perd le nom de bien-faict.

On ne pouvoit suffira à vider les procez qu'elle engendrois.

Des Bien-faicts,

nous puisse apprendre que c'est qu'un ingrat. Souuent celuy qui a rendu le bien qu'on luy auoit fait, peut estre accusé d'ingratitude. Souuent celuy qui ne l'a pas rendu, est estimé reconnoissant. Il y a des procez de telle sorte, que le plus ignorant Iuge du monde y peut donner vne iuste sentence : Comme si c'est vne question de fait, où il faille seulement sçauoir si quelque chose a esté faicte ou non, si c'est vn procez où l'on puisse mettre fin par la production d'une cedule, ou d'une obligation. Mais quand il faut que la raison donne son iugement entre deux personnes qui plaident, c'est lors qu'il est besoin que nostre entendement vse de coniecture & de diuination : Et quand vne chose, que la seule sagesse doit determiner, vient en controuuersé, on ne peut pas prendre en ce fait-là, vn iuge du nombre de ceux que le Preteur eslit, & que les rentes & richesses que doit auoir vn cheualier Romain, ont fait escrire aux registres des Iuges.

CHAP. 8.
La cause de l'ingratitude est sellement embrouillée, qu'aucun iuge ne la pourroit demesler

PAR ainsi, tant s'en faut qu'on puisse faire venir ceste cause en iugement & mettre en procez vn ingrat, qu'il ne s'est iamais trouué homme qui peut iuger iustement de l'ingratitude. Dequoy tu ne t'esmerueilleras point, si tu penses en quelle peine, & en quelle difficulté eust esté celuy que le sort eust fait Iuge d'un tel ingrat. Quelqu'un a donné vne grande somme d'argent, mais il est si riche, que pour cela il ne sentira pas ceste perte. Vn autre en a donné autant, mais pour ce faire, il y a despendu tout son bien. Ce sont pareilles sommes : toutesfois le bien-faict n'est point pareil. Et en outre, cestuy-cy a payé l'argent pour vn qu'on alloit asseruir à son creancier, mais il l'a pris dans ses coffres. Cestuy-là en a payé autant pour vn autre, mais il a emprunté les deniers : il a employé beaucoup de prieres pour les trouuer. Il a voulu entrer en vne grande obligation enuers vn autre pour luy faire ce bien.

Le bien-faict se prise selon le temps & la saison.

Veux-tu autant estimer le bien-faict de celuy qui l'a fait sans aucune peine, comme de celuy qui l'a emprunté pour le donner ? Le temps & la saison font trouuer bien souuent vn plaisir plus estimable, que n'est grande la somme de l'argent. C'est vn bien-faict de donner vn heritage de si grande fertilité, qu'il puisse faire venir le bled à bon marché. C'est pareillement vn bien-faict, de donner vn seul pain en temps de famine. C'est vn bien-faict, de donner des pays tous entiers, & trauers de quels coulent beaucoup de belles riuieres nauigables. C'est vn bien-faict aussi, de monstrier vne fontaine à ceux qui meurent de soif, & qui ont la gorge si seiche d'alteration, qu'à peine peuuent-ils respirer. Qui est celuy qui pourroit faire comparaison de ces choses ? qui les pourroit poiser iustement ? Le iugement est fort difficile, quand il faut plus aduiser à la force & à la vertu de la chose, qu'on ne fait à la chose mesme. Encor que le bien qui a esté donné, & le plaisir qui a esté fait, soit pareil, toutesfois s'ils sont donnez de diuerse façon, ils ne sont point de pareille estimation. Il est vray qu'il m'a fait vn plaisir, mais ç'a esté à contre-cœur, mais il se plaignoit en le faisant, mais il me regardoit plus orgueilleusement que de coustume, mais il s'est si longuement fait prier, que i'eusse beaucoup mieux aymé qu'il m'eust refusé de bonne heure. Comment pourroit donc vn Iuge estimer iustement tous ces bien-faicts : veu qu'une seule parole, vn doute, vne longueur, qu'on y fait, vn visage courroucé, peuuent faire perdre tout le gré qu'on en deuroit sçauoir.

CHAP. 9.
Il est bien difficile de cognoistre la maniere des bien-faicts, & de sçauoir rendre vne pareille.

QUE peut-on dire d'aucuns, qu'on appelle bien-faicts, seulement parce qu'ils sont trop desirez de nous, & d'autres qui sont plus grands & plus estimables que les communs, encor qu'ils semblent estre moindres ? Tu appelleras bien-faict d'auoir fait donner à quelqu'un des lettres de bourgeoisie en ceste riche & puissance

eté, & de l'auoir fait cheualier pour se pouuoir asseoir aux quatorze eschaffaux destinez pour les Cheualiers Romains, aux jeux & spectacles publiques: ou de l'auoir deffendu en iugement, lors qu'il estoit accusé de crime capital. Mais qu'estimé tu de luy auoir conseillé quelque chose profitable: de l'auoir empesché d'executer vne meschanceré entreprise: de luy auoir osté d'entre les mains l'espée de laquelle il se vouloit tuer? l'auoir consolé de propos salutaires au dueil qu'il menoit de la mort de quelque sien amy? & de luy auoir persuadé de viure encor contre la volonté qu'il en auoir? Que sera-ce, d'auoir esté assiduellement sur le cheuet de son liét durant sa maladie? & voyant que son mal venoit par accez, & à certaines heures, auoir attendu le temps propre à luy donner à manger, luy auoir frotté les veines de vin quand il s'uanouïssoit, l'auoir secouru de Medecin sur le poinct qu'on pensoit qu'il deust mourir? Qui est celuy qui pourra iustement poiser toutes ces choses: Qui sera le Iuge qui condamnera de rendre la pareille à ces bien-faits: On te donne vne maison, mais ie t'ay aduertie que la tienne s'en alloit enfoncer dessus toy. Il t'a donné des heritages: mais apres ton naufrage, ie t'ay seulement présenté vn aïx qui t'a sauué la vie. Il a combattu pour toy, il a receu les coups qu'on te vouloit donner: mais en me baillant la gehenne pour t'accuser, ie t'ay sauué la vie par mon silence. Bref, veu que le bien-faict se donne d'vne façon, & se paye d'vne autre, ie trouue fort difficile de bien sçauoir rendre vne pareille.

AV surplus, on ne met pas de terme à payer vn bien-faict, comme à de l'argent presté: Par ainsi, celuy qui n'auoit point encor rendu le plaisir, le pourroit faire à la longue. En outre, di-moy, ie te prie, combien faut-il de temps à cognoistre vn ingrat? Dauantage, les plus grands bien-faits sont hors de preuue, ils sont le plus souuent cachez dans la conscience de deux, de celuy qui les donne, & de celuy qui les reçoit. Voudrions-nous introduire qu'on ne peust faire vn plaisir sans resmoin? En fin, de quelle peine voudrions-nous punir les ingrats? les voudrions nous punir tous d'vne sorte, veu que les bien-faits sont dissemblables? La voudrions nous inegale, & selon le bien-faict d'vn chacun, ou plus grande, ou plus petite? Or sus donc, que l'estimation soit faicte en argent. Quoy? s'il y a des bien-faits qui ont sauué la vie, & plus grands que de la vie? quelle peine prononcerez-vous contre ceux-là? moindre que le bien-faict? elle seroit inique, esgale: & par ainsi capitale. Y a-il rien de plus inhumain que de voir l'issüe des bien-faits deuoir estre sanglant?

CHAP. 10.
Les plaisirs se prennent rendre en tous temps, & sont la plupart hors de preuue, en sorte qu'on ne sçauois de quelle peine punir les ingrats.

ON a donné (dit-il) certains priuileges aux peres & aux meres: & comme on les a respectez par dessus l'ordre commun des loix, aussi est-il raisonnable de respecter quelques bien-faits qu'il y a. Nous auons tenu la condition des peres, comme sainte & sacrée, parce que pour la conseruation du genre humain, il falloit engendrer des enfans. Il estoit donc raisonnable que ceux qui se mettoient en hazard, & qui couroient quelque fortune incertaine, fussent induits à prendre ceste peine. On ne leur pouuoit pas dire ce qu'on dit à ceux qui veulent donner vn bien-faict: Choisissez bien à qui vous le donnerez. Si tu as esté vne fois trompé, cherche d'oresnauant vne personne qui soit digne de ton bien-faict, & secours-le. Mais le bon iugement ne sert de rien à ceux qui engendrent des enfans: tout ce qu'ils peuuent faire, c'est de bien prier les Dieux. Par ainsi, il leur a fallu octroyer vn grand pouuoir sur les enfans, afin que de meilleur cœur ils se iettassent en ce hazard. En outre, la condition des peres est autre: car

CHAP. 11.
Les bien-faits horis de ceux des peres & meres enuers leurs enfans sont si differens, qu'il vaut mieux les laisser impunis que de les vouloir esgaler.

Des Bien-faictz,

ils ne cessent de bien faire aux enfans , à qui ils ont desia bien-faict , & le doiuent continuer tousiours , sans qu'il faille craindre que les enfans vueillent mentir , en niant que les peres ne leur ayent rien donné. C'est à l'endroit des autres personnes qu'il faut s'enquerir, si les vns ont receu, & si les autres ont donné. Car pour le regard des peres , leurs bien-faictz & leurs merites sont confessez d'un chacun , & sont cogneus de tout le monde. Et parce qu'il estoit profitable à la ieunesse d'estre sagement conduite & gouvernée, nous leur auons donné comme des Magistrats domestiques, sous l'authorité & la charge desquels ils fussent contenus. D'auantage , les bien-faictz de tous les peres estoient esgaux & semblables , par ainsi on a peu en faire l'estimation tout en vn coup, & à vn mesme prix : Mais tous les autres estoient diuers , infiniment dissemblables entre-eux , & ne pouuoient receuoir que fort diuerses & différentes estimations. Et par ceste raison on n'en a iamais peu dresser vne certaine loy, par ainsi donc il estoit plus iuste de les laisser impunis, que de les faire tous esgaux.

CHAP. 12.
*Comme les
qualitez des
bien-faictz
sont diuerses,
aussi sont ils
diuersemens
estimez par
ceux qui les
reçoient.*

Des bien-faictz qu'on donne, il y en a quelques-vns qui coustent beaucoup aux donneurs. Il y en a d'autres que ceux auxquels on les donne, estiment grandement, qui ne coustent rien à ceux qui les donnent. Quelques bien-faictz se font aux amis : & d'autres à des personnes incogneuës. Vn mesme bien est plus grand & plus estimable , s'il est faict à vn que tu commences à cognoistre dès l'heure mesmes que tu luy donnes. L'un donne du secours, l'autre des dignitez, & l'autre des consolations. Il y en a qui ne trouuent bien en ce monde plus grand, ny plus agreable, que d'auoir vn amy, auquel ils puissent seurement descouurir leurs miseres & calamitez : vous en trouuerez aussi quelques-vns qui ayment micux les honneurs & dignitez, qu'une vie pleine d'assurance. Il y en a quelqu'un au contraire , qui prise plus celuy, par le moyen duquel il vit en repos, qu'il ne fait ceux qui le veulent eleuer aux honneurs. Et par ce moyen vn Iuge estimera tousiours ces choses selon sa fantaisie, & comme il aymera naturellement ou le repos & la tranquillité de la vie, ou les dignitez & les grandeurs de la Cour. D'auantage, ie choisis moy mesmes mon creancier : Au contraire, ie reçooy souuent vn bien-faict, de celuy que ie ne voudrois point, & quelquesfois ie me trouue obligé sans mon sçeu. Queteras-tu lors? appelleras-tu ingrat celuy auquel on a fait plaisir sans l'en aduertir, & qui ne l'eust pas voulu receuoir, s'il eust sçeu de quelle main il venoit : & tu n'appelleras point ingrat celuy qui n'aura pas rendu le bien qu'on luy a fait en quelque forte que ce soit?

CHAP. 13.
*Les plaisirs
sont au mesme
foi tantost
conter-poin-
tez d'outra-
ges qu'on ne
peut discer-
ner le/quel
sont plus
grands.
C
S'ils se pu-
issent
personne n'en
vnu trois
receuoir.*

Quelqu'un m'a fait plaisir , & bien tost apres il m'a faict vne iniure : seroit-il raisonnable que pour vn plaisir qu'il m'a faict, il me voulust contraindre d'endurer tous les outrages qu'il me voudroit faire, ou bien seray-ie quitte, comme si ie l'auois recogneu, parce qu'il a effacé son premier bien-faict, par l'iniure suiuite? Comment pourrois-tu donc estimer, si le plaisir qu'il a receu est plus grand que l'outrage qu'on luy a fait apres? Je n'auois pas assez de temps si ie voulois suiure par le menu les difficultez qui en peuvent sortir. Quelqu'un dira que nous refroidissons le courage des personnes à rien plus donner, si l'on n'oste aux ingrats ce qu'on leur a donné, si l'on ne punit aigrement ceux qui nient les plaisirs qu'on leur a faictz. Mais au contraire, aduisons qu'il ne se trouuera aucun qui vueille receuoir vn plaisir, s'il se voit par ce moyen mis en danger qu'on luy face vn procez criminel, & si son innocence n'est iamais assurée.

Dauantage, cela mesmes nous refroidira de ne donner aucun bien : parce que par vn ne prend plaisir de donner à ceux qui le reçoient malgré eux. Mais quiconque est poussé à bien faire par sa seule vertu, & par la bonté de sa nature, il le fera encore dauantage par la beauté propre du bien-faict : & ne desirera qu'on luy soit re-deuable que dece qu'on voudra. Car l'honneur & la gloire de ce bien-faict, se diminue de beaucoup, si on veut prendre assurance & pleigement.

EN outre, on ne fera pas tant de plaisirs : mais à tout le moins ils seront plus certains & mieux employez. Je vous prie, quel mal y a-il de restreindre la temerité & l'indiscretion des bien-faicts ? Car ceux qui n'en ont point voulu faire loy, ont pensé que cela nous seroit prendre garde de plus près à qui nous deuons donner, & choisir les personnes dignes de nos bien-faicts. Pense bien vne & deux fois à qui tu donneras : fais estat que tu ne le pourras iamais appeller en iustice, & que tu ne pourras redemander ce que tu auras donné. Tu te trompes, si tu ne pense que le Iuge t'y puisse aider. Il n'y a loy aucune pour restituer en entier. Ne te fie que de la seule foy de celui à qui tu donnes. Par ce moyen les bien-faicts retiennent leur dignité. C'est ce qui les rend si précieux & si estimables. Tu les souilleras, tu leur osteras leur beauté, si tu en veux faire vn sujet de procez. Ceste parole est tres-iuste, & receüe par le droit des gens : Rends ce que tu dois. Mais ceste-cy est fort deshonneste aux bien-faicts : Rends. Que rendra-il ? Il doit sa vie, sa grandeur, ses honneurs, l'assurance de sa fortune, sa santé. Ces choses sont si grandes qu'on ne les peut rendre. Au moins, (dit-il) pour cela qu'il rende chose qui vaille autant. C'est ce que l'ay tousiours presché, que la beauté, & la dignité d'vne si grande chose se perdra du tout, si d'vn bien-faict nous voulons faire vne marchandise. Nous ne deuons point inciter dauantage nostre ame à l'auarice, aux procez, aux noisës, elle n'y va que trop d'elle-mesme : empeschons de tout ce que nous pourrons & retrenchons les occasions de nous plaindre.

CHAP. 14.
Objections.
Il ne trouuera point ceux de bien faicteurs, mais ils serans plus aduisés.
Response.
En faire vn sujet de procez, c'est les despoillier de leur dignité.

A Ma volonté que nous puissions encore persuader de ne reprendre l'argent presté que de ceux qui le voudront volontairement payer ! A ma volonté, que les achepteurs ne s'obligassent iamais aux vendeurs par aucune promesse : & que les pactes & conuenances ne se gardassent plus par les cedulaes signées, que ce fust la seule foy des hommes qui les entretint, & vne bonne ame qui portast reuerence à l'equité ! Mais on a preferé la contrainte à la vertu & à l'honnesteté : on a mieux aimé forcer la loy, que l'honorer. On y employe des tesmoings d'vn costé & d'autre. Cestuy-cy preste son argent à interest à plusieurs qu'il fait obliger par instruments publics. Il a des courtiers qui ne luy seruent que de trouuer des preneurs. Cestuy-là ne se comente point de demander si l'on payera bien au terme, s'il ne tient des gages entre ses mains. N'est-ce pas honnestement confesser les tromperies & l'auarice publique des hommes, de donner plus de creance aux cachets & aux seings, que non point à la foy ? Pourquoi tant de personnes attirés y sont-elles presentes ? Pourquoi est-ce qu'ils impriment leur cachet ? C'est afin que celui qui a prins nostre argent ne puisse nier l'auoir receu. Estimes-tu que ceux-là soient gens de bien, & qu'ils voulussent franchement soustenir vne verité ? Ouy, mais si ceux-là vouloient incontinent emprunter de l'argent d'vn autre, ils n'en pourroient trouuer qu'en s'obligeant de la mesme façon. N'eust-il pas esté plus honnestes que quelques ingrats eussent faussé leur foy, que de craindre que tous les hommes soient desloyaux ? L'auarice n'a faute que d'vne seule chose, c'est que d'ores-

CHAP. 15.
En voulans par contractes & actes publiques prouuer l'ingratitude de ceux qui ont donné la chasse aux bien faictz, & ramené l'auarice & la mesfiance.

Des Bien-faicts,

nauant on ne face plus de plaisirs, sans respondant & sans pleige. Vn cœur genereux & liberal prend plaisir à donner & profiter tousiours à quelqu'un. Celuy qui donne des bien-faicts, ressemble aux Dieux. Celuy qui les redemande, ressemble aux vsuriers. Et quoy? si nous voulions que les bien-faicts se peussent redemander, ne mettrions-nous pas les Dieux au rang des plus basses & viles personnes du monde?

CHAP. 16.

Autre objection. Il y aura plus d'ingrats si il n'y a point de loy contre eux. Respon- se, il y en au- ra moins.

Preuve par exemples du divorce & de l'adultere.

Sil'on ne donne point d'action, (dit-il,) contre les ingrats, le nombre en croi-
stra dauantage. Au contraire, ie pense que lors il y en aura moins, parce qu'on
regardera de plus près à qui on deuroit faire plaisir. En outre, il n'est pas besoin
que tout le monde sçache combien est grand le nombre des ingrats. Car le grand
nombre de ceux qui faillent en cela, amoindriroit leur honte. Et si vne iniure est
trop commune, elle ne pourra plus estre reprochée. Trouuez-vous maintenant
vne femme qui ait honte de faire diuorce, & de laisser son premier mary, depuis
quelques-vnes des plus nobles & des plus grandes Dames, ne comptent plus leur
aage par les années des Consuls, mais par le nombre des marys qu'elles ont euz
Ne vois-tu pas qu'elles quittent leurs marys pour en espouser d'autres: & qu'elles
ne se marient que pour bien-tost apres les repudier? On craignoit au temps passé
de le faire, tandis que cela estoit rare & non accoustumé: mais parce que mainte-
nant il n'y a nuls registres publics dans lesquels on ne trouue des diuorces, el-
les ont appris à faire ce quelles auoient souuent ouy dire. Mais ont-elles aucune
honte d'estre adulteres, puis qu'on est venu iusques-là, qu'elles ne prennent mary
que pour inciter vn adultere à les aimer? Bref, s'il y a auourd'huy vne femme de
bien, c'est signe qu'elle est laide. Quelle femme trouuez-vous si pauvre & misera-
ble qui se vueille contenter d'un couple de paillards? Elle en a pour chaque heure
le sien: Et encor le iour n'est pas assez grand pour suffire à tous, si elle ne se fait
porter chez l'un, si elle ne va disner chez l'autre. On estimeroit forte & mal appri-
se, celle qui ne sçauroit dire que le mariage n'est autre chose qu'un adultere d'un
seul amy. Or comme on a du tout perdu la honte de ces crimes, apres qu'il n'y a eu
femme qui ne les ait practiquez: par mesme raison tu rendrois le nombre des in-
grats plus grand, tu les ferois deuenir plus hardis & audacieux, s'ils commençoient
vne fois à le compter.

CHAP. 17.

Les ingrats sont punis en diuerses sortes, bien que ce ne soit pas par sen- tence d'au- ouy Luge.

Que ferons-nous donc? faudra-il laisser les ingrats sans chastiment? laira-on
impuny vn homme sans foy & sans religion? vn malicieux? vn auare? vn ty-
ran? vn cruel? Estimes-tu que ce qui est hay de tout le monde, soit impuny? Penses-
tu qu'il y ait peine plus griefue, qu'une haine publique? C'est sa punition, qu'il ne
peut receuoir vn seul plaisir d'aucune personne, qu'il n'en ose presenter à pas vn,
qu'il est remarqué des yeux de tout le peuple: au moins il croit qu'on le face, qu'il
a perdu cognoissance de la plus douce & de la plus gracieuse chose qui soit. Si tu
appelles miserable celuy qui a perdu la veüe, celuy qui est deuenü sourd par ma-
ladie: pareillement, n'appelleras-tu pas miserable celuy qui a perdu le goult & le
sentiment des bien-faicts? Il craint la vengeance des Dieux, qui sont resmoins con-
tre les ingrats: la conscience des bien-faicts qu'il a desrobé, le bourrelle & le tour-
mente sans repos. Bref, quand il n'y auroit autre peine que de ne pouuoir gouster
le fruit de la chose la plus agreable & la plus douce de ce monde, elle seroit assez
grande. Mais celuy qui prend plaisir au bien qu'il a receü, il iouit toute sa vie
d'un égal & perpetuel contentement: & iette plustost ses yeux sur l'affection &

bonne volonté de celuy qui luy donna, que sur la chose donnée. Le bien-faict resioiut tousiours vn homme recognoissant, mais il ne resioiut vn ingrat, qu'vn seule fois. Si nous voulons faire comparai-
 son de l'homme recognoissant à l'ingrat.
 son de l'homme recognoissant à l'ingrat.
 ceux qui nient leurs cedules : ceux qui ne portent honneur ny reuerence à leur pere & mere, à leurs nourriffiers, ny à leurs precepteurs : & que l'autre est gay & ioyeux, attendant la commodité & l'heure de rendre le bien qu'on luy a faict, se resioiut au desir, & à l'affection qu'il a de le faire : n'est pas seulement empesché en quelle sorte, comment & dequoy il pourra s'acquitter, mais cherche encore comme il luy sera possible de le rendre aduantageusement, & double, non seulement à ses parens & amis, mais encor aux plus petits, dont il a receu des bien-faicts. Car encor qu'il ait receu plaisir de son propre esclau, il ne respecte pas tant celuy qui l'a faict, que ce qu'il a receu.

Combien que quelques-vns disputent, & entre autres Hecaton, si vn esclau peut donner vn bien-faict à son maistre. Car il y en a qui distinguent les bien-faicts, les deuoirs, les seruices. Ils disent que nous deuons appeller vn bien-faict, ce que nous receuons d'un estranger : nous appellons estranger celuy qui n'est tenu de faire aucun plaisir, s'il ne luy plaist. Que le deuoir est proprement du fils, de la femme, & des autres personnes à qui le parentage commande, & l'affinité contraint de donner secours à vn besoin. Et le seruice est vn esclau, qui est reduit à ce poinct par la condition de sa fortune, qu'il ne peut en aucune façon venir à compte avec son maistre, de ce qu'il fait pour luy. Mais quiconque nie qu'un esclau ne puisse verser quelquesfois de bien-faict enuers son maistre, il ignore de tout le droit des hommes. Car il faut seulement voir la bonne volonté de celuy qui donne, & non point son estat & sa condition. La vertu ne se cache à pas vn; elle se montre & se communique à toute sorte de gens; elle conuie tout le monde de la suiure, autant ceux qui sont de libre condition, que les affranchis, que les esclaves, que les Roys, & que les bannis. Elle ne regarde point si on a de belles maisons & de grands reuenus : elle se contente d'auoir l'homme tout nud. Autrement quelle assurance auoit-on contre vn soudain changement de fortune? Qu'est ce qu'un braue courage se pourroit promettre, si la fortune pouuoit changer la vertu, qui est tousiours certaine? Si vn esclau ne pouuoit donner vn bien-faict à son maistre, le sujet aussi n'en pourroit donner à son Roy, ne le soldat à son chef d'armée : Car quelle difference doit-on faire à quelle puissance chacun est sujet, s'il vit sous vne qui soit souueraine? Car si la necessite de seruice, & la crainte d'un mauuais & cruel traitement, empesche que les actions d'un esclau ne soyent appellez bien-faicts : ce mesme empeschement retiendra celuy qui est sujet à vn Roy, ou à vn chef d'armée, qui ont pareille puissance sur luy, encor que ce soit sous autre nom. Toutesfois ceux-là donnent des bien-faicts à leurs Roys, & à leurs Capitaines : Les esclaves donc en peuuent donner à leurs maistres. Vn esclau peut estre iuste, vaillant & courageux. Il peut donc faire vn plaisir. Car cela procede de la seule vertu : & peuuent les esclaves donner tels bien-faicts à leurs maistres, que bien souuent ils ont gaigné ce poinct que leurs maistres ont esté leurs bien-faicts, & se sont donnez à eux. Il n'y a point de doute qu'un esclau ne puisse faire plaisir à quelqu'autre que ce soit : pourquoy donc n'en pourra-il faire à son maistre?

CHAP. 18.

Question. Si un esclau peut faire plaisir à son maistre.

Bien-faict, deuoirs & seruices distincts.

Response à la question, confirmée par plusieurs raisons.

Il faut regarder la volonté, non la condition du bien faict.

La verusé communiqué à tous indifféremment.

Le subiect peut bien faire à son

Seigneur, & le soldat à son Capitaine par consequent l'esclau à son maistre.

Des Bien-faictz.

CHAP. 19.

*Obiection
contre les
raisons sus-
dites. Tous
ce que fait
vn esclau,
n'est que ser-
uice, puis
qu'il le doit.
Responce, il
fait plusieurs
actes dignes
d'un homme
franc, & que
l'on ne peut
appeller si-
non singu-
liers bien-
faictz.*

PArce (dit-il) qu'en baillant de l'argent à son maistre, si ne se peut faire son creancier, autrement il l'obligeroit tous les iours. Il le suit en ses voyages, il le sert en ses maladies : il le reuere avec beaucoup de soin. Et toutesfois ces choses que nous estimerions plaisir, si vn autre les faisoit, estans faites par vn esclau, ne sont prises que pour seruice : car on appelle seulement plaisir, ce quelqu'un a fait, qui estoit en liberté de ne le faire point. Mais vn esclau ne peut refuser le seruice qu'il doit, par ainsi il ne donne rien, ains obeit seulement à ce qu'on luy commande, & ne peut prendre gloire d'auoir fait ce qu'il ne pouuoit refuser de faire. Le ne veux point autre loy pour le gagner, ie plaideray si bien la cause de l'esclau, & l'ameneray iusqu'à ce point, qu'en plusieurs actes il sera estimé libre. Cependant ie te prie dy-moy, si ie te monitre vn esclau combattant courageusement sans crainte de mourir, pour sauuer la vie de son maistre, blessé d'une infinité de coups, laissant perdre son sang du fond de ses playes, iusqu'à la dernière goutte, afin que son maistre ait cependant loisir de fuir, gagnant avec sa propre mort tout le temps qu'il peut à luy sauuer la vie, voudrois-tu nier qu'il n'eust fait beaucoup de bien à son maistre, parce qu'il est esclau? Si ie t'en monstre vn autre, qu'un tyran ne peut corrompre par aucune promesse, espouuenter d'aucunes menaces, vaincre par aucuns tourmens ne par gehennes, à descouuoir les secrets de son maistre, qui a tousiours rejeté loin les interrogatoires, & les soupçons de celui qui l'examineroit, & qui a desplié toutes les forces de sa fidelité, voudras-tu nier, que pour ce qu'il est esclau, il n'ait fait vn grand bien à son maistre? Prends garde seulement qu'un tel exemple de vertu, qui est plus rare entre les esclaus, ne doie estre estimé plus grand, & qu'il ne soit plus agreable : parce qu'estans presque tous puissances souveraines hayes d'un chacun, estant aussi toute contrainte & necessité facheuse & insupportable, & nonobstant le mal qu'on veut communément à la seruitude, toutesfois il s'est trouué vn esclau qui a plus chery son maistre, qu'il n'a porté de haine à sa condition seruite. Par ainsi il ne faut point dire que ce ne soit vn bien-faict, parce qu'il vient de la main d'un esclau, mais il le faut estimer d'auantage, de tant que la seruitude mesmes ne l'a peu destourner d'estre fidelle à son maistre.

CHAP. 21.

*Autre res-
ponce: la ser-
uitude n'est
subiectis que
la moindre
partie de
l'homme.
L'ame
peut estre
reduicte en
seruage.
Commande-
mens des-
quels les es-
clauz sont
dispensez.*

CEluy se trompe, qui pense que la seruitude ait pris possession sur tout l'homme entier, la meilleure partie en est exempte. Il confesse bien que les corps sont obligez & assubiectis aux maistres : mais l'ame retient encore sa franchise. Elle est si libre & si legere, qu'elle ne peut estre retenue dans ceste prison, où elle est enfermée, & ne peut estre empeschée qu'elle n'use de sa vifesse, & de son agilité, qu'elle ne face encore tant de braues choses, qu'à la fin elle se pourra rendre au Ciel en la compagnie des Dieux. C'est donc le corps seulement que la fortune a mis sous la puissance des maistres, elle l'achepte, elle le vent : mais l'ame & la partie interieure ne peut estre reduicte en seruage. Tout ce qui procedé d'elle est libre. Car ou bien nous ne leur pouuons commander toutes choses, ou ils ne sont point contraints d'obeyr à tout ce que nous leur commandons. Ils ne sont point tenus d'obeyr à ce qu'on leur commandera contre le bien de la chose publique. Ils ne sont point tenus de nous prester la main, pour executer quelque malheureuse entreprise.

CHAP. 21.

*Autre res-
ponce: ce que*

LY a des choses que les loix ne commandent ny ne defendent de faire : c'est de là que les esclaus tirent la maniere pour faire plaisir. Tandis qu'un esclau fait ce

qu'on luy peut iustement commander, on le doit nommer seruite. Mais quand il fait plus que la necessité de sa condition ne porte, cela doit estre appellé bien-faict. Car si ce plaisir part d'une affection telle qu'un amy porte à un autre, il perd le nom de seruite. Il y a des choses, que le maistre est tenu de fournir à l'esclave, comme la nourriture & les vestemens; on ne doit point appeller cela bien-faict. Mais s'il luy baille tout à l'abandon, s'il le nourrit comme vne personne libre, s'il luy fait apprendre les sciences liberales, cela se doit appeller bien-faict. Il en adient de mesme du costé de l'esclave. Tout ce qui passe le deuoir & la regle de son seruite, tout ce qu'il fait d'une franche volonté & par dessus ce que le maistre luy peut commander, doit estre appellé bien-faict, pourueu qu'il soit tel, qu'il puisse meriter ce nom, quand vne autre personne estrangere le feroit.

L Esclave (comme dit Chrysippus) est un perpetuel mercenaire. Or comme le mercenaire peut faire plaisir, en faisant quelque chose par dessus le prix de sa journée, ainsi est-il du serf, qui par vne affection extraordinaire, surpasse les termes de sa miserable fortune, & faisant quelque braue entreprisse, laquelle pourroit porter honneur à un qui seroit plus heureusement nay, surmonte l'esperance & l'opinion de son maistre. C'est lors un bien-faict qui s'est trouué dans sa propre maison. Seroit-il raisonnable qu'on se peust avec raison courroucer à ceux qui ne font point leur deuoir, & au contraire qu'on ne doie point scauoir bon gré à ceux qui font plus que leur obligation & seruitude accoustumée ne les contraint de faire? Veux-tu scauoir quand on le doit appeller bien-faict? C'est lors qu'on peut dire, Et quoy, s'il ne l'eust pas voulu faire? Mais quand il a fait ce qu'il a peu refuser, il luy faut scauoir bon gré de l'auoir voulu faire. Ce sont deux choses contraires, le bien-faict & l'iniure. L'esclave peut faire plaisir à son maistre, s'il peut receuoir iniure de luy. Et toutesfois il y a luge expres pour ouyr les plaintes que les serfs font contre leurs maistres, afin qu'il contienne & reprime leur cruauté, leur iniure, & leur seure & mauuais traictement, & qu'il chastie l'auarice de ceux qui leur refusent la nourriture, & les vestemens necessaires. Mais sera-il dit qu'un maistre puisse receuoir un bien-faict de son esclave? Il faut plustost dire que c'est un homme qui le reçoit d'un autre homme. Dauantage il a fait ce qu'il auoit puissance de faire. Il a donné un bien-faict à son maistre. Il est en sa puissance de ne le receuoir point comme de son esclave. Qui se peut vanter d'estre si grand Prince, que la fortune n'ait quelquesfois reduit à ceste extremité, d'auoir eu besoin des plus pauures de son peuple? Je ne veux maintenant racompter plusieurs exemples de bien-faicts, qui sont neantmoins fort dissemblables, & presque contraires. Un esclave a sauué la vie à son maistre, un autre a esté cause aussi de sa mort. Quelqu'un a sauué son maistre sur le point qu'il deuoit mourir. Et si cela te semble peu de chose, il a perdu sa propre vie, suiuant celle de son maistre. Il y en a qui ont aidé leur mort, & d'autres qui l'ont trompée.

Claudius Quadrigarius escrit au liure dix-huitiesme de ses Annales, que la ville d'Adumentum estant assiegée, & reduite en un extrême desespoir, il y eut des esclaves qui se rendirent à l'armée des ennemys pour faire un acte fort signalé. Car apres que la ville fut prise, & que l'ennemy courroit par tout victorieux, ces deux esclaves, qui scauoient tous les destours des rues, s'aduancerent des premiers pour se ietter dans la maison où ils auoient seruy: & s'estans

CHAP. 22.

Derniere
respõse:

L'esclame peut
aussy bien

que le mer-
cennaire, faire

quelque cho-
se plus que

sa portee.

Conclusion
de la doctri-
ne preceden-
te.

11.

CHAP. 23.

Exemples
notables qui

confirment
les raisons

& respon-
sions

precedentes.
1. Exemple,

Des Bien-faictz,

de certains esclaves qui saisoient gabarnement leur maistresse.

Acte d'esclaves qui ne sent rien de seruil.

faisis de leur maistresse, ils la pouissoient rudement deuant eux. Mais leur estant demandé, quelle femme c'estoit, ils respondirent, leur maistresse, qui les auoit autrefois cruellement traictez, laquelle ils alloient tuer, & avec ceste ruse l'ayant tirée hors de la ville, ils la cachèrent. Mais comme le soldat Romain saoul du pillage, reuint bien-tost aux mœurs Romaines, & à sa douceur accoustumée, ces esclaves aussi reuindrent à leur ancienne seruitude, apres auoir pris leur maistresse pour la part de leur butin. En recognoissance dequoy, elle donna incontinent liberté à tous deux: & n'eut pas honte de receuoir la vie de la main de ceux sur qui elle auoit eu puissance absoluë & de mort & de vie. Elle deuoit estre bien aise de cela, principalement parce que si elle eust esté sauuée par autre moyen, elle n'eust receu ce bien que d'une vulgaire clemence qu'on recognoist souuent entre les soldats, mais estant gardée par vn acte si vertueux, il en sera parlé à iamais honorablement par tout: & en outre elle seruira d'exemple à toutes les maistresses. En vne si déplorable confusion de ceste ville prise d'assaut, où chacun ne pensoit qu'à sauuer sa vie, tous ses domestiques l'abandonnerent fors que ces deux qui s'estoient retirez à l'ennemy. Mais ceux-là pour monstrier à quelle intention ils s'en estoient fuis, laisserent la fortune des victorieux, pour se rendre à la maison d'un esclave. Ils se voulurent bien confesser publiquement parricides de leur propre maistresse, & ce qui est plus à estimer, pour empescher qu'on ne les tuast point, faire qu'on pensast qu'eux-mesmes l'eussent estranglée. Croyez que ce n'est point acte d'un cœur seruil: non, cela ne sent point son esclave, d'auoir achepté vn si grand honneur par l'opinion qu'ils donnoient de leur meschanceté. Cependant qu'on menoit C. Vettius chef de l'armée des Marles à l'Empereur Romain, vn sien esclave suruint, lequel arrachât l'espée de son maistre, que le soldat qui le trainoit, luy auoit ostée, du premier coup, il l'en tua, & apres ayant dit qu'il estoit temps de penser à soy, veu qu'il auoit desia mis son maistre en liberté, il se perça tout outre d'un autre coup qu'il s'en donna luy-mesmes. Je te prie trouue moy vn autre esclave qui ait deliuré son maistre: avec plus d'honneur.

2. Exemple, d'un esclave qui sauua courageusement son maistre & soy mesme de la main des ennemis.

*CHAP. 24.
3. Exemple, d'un esclave qui sauua fidellement la vie à son maistre.*

Cesar tenant assiegée la ville de Corninium: Domitius estoit enfermé dedans. Il commanda à vn sien esclave Medecin de luy donner du poison. Or voyant qu'il cherchoit tous les moyens de ne le faire point, Qu'attends-tu dauantage? dit-il, comme si cela ne despendoit que de toy tant seulement? l'ay les armes en main, quand ie te prie de me faire mourir. Lors l'esclave promet, qu'aussi feroit-il: & luy ayant doané vn breuage qui n'estoit point empoisonné, & duquel Domitius s'estoit seulement endormy, il dit à son fils, Fay-moy tenir avec bonne garde, iusques à ce que tu cognoistras par l'euement de ce faict, que ie n'ay point empoisonné ton pere. Domitius vesquit par ce moyen: & Cesar apres, luy sauua la vie, toutes fois son esclave la luy auoit premierement sauuée.

*CHAP. 25.
4. Exemple, d'un esclave qui d'une singuliere affection souffrit la mort pour son maistre.*

Av temps des guerres ciuiles, vn esclave cacha son maistre qui auoit esté profcript, & ayant pris ses anneaux, & ses vestemens, il se presença aux Sergens, & leur dit qu'il ne demandoit point de grâce, & qu'ils fissent hardiment ce qui leur estoit commandé. Et apres auoir ainsi parlé à eux, il leur tendit le col. Quel courage vertueux estoit-ce, de vouloir mourir pour son maistre, en vn temps mesmement qu'il n'y auoit aucune foy entre les hommes, & de ne pouuoir souffrir que son maistre mourust: & parmy ces cruantez publiques trouuer vn homme si benin & si fidelle au temps d'une trahison publique? & lors qu'on promettoit de grandes

recompenses aux traistres, auoir souhaitté l'honneur d'vne telle mort, pour loyer de sa fidelité?

Iene veux pas oublier les exemples de nostre aage. Sous Tybere Cesar on veid CHAP. 26.
vne licence commune, & vne rage publique d'accuser : laquelle fit plus de mal, 1. Exemple,
& porta plus de ruine à la cité de Rome, (mesmement à l'endroit des Senateurs,) d'un esclau
que ne firent oncques les guerres ciuiles. On remarquoit les propos de ceux que qui par un
le vin faisoit parler plus que de coustume, & les paroles qui eschappoient sans y habile traitt
penser, & en se iouant. Il n'y auoit rien d'assuré : on embrassoit toutes les occa- saunz son
sions qu'on trouuoit pour executer cruautéz. On ne regardoit plus quelle seroit la maistre de
peine des accusez, ils estoient tous punis d'vne mesme sorte. En ce temps-là, Pau- mors.
lus, qui auoit esté auparauant Preteur, souppoit en quelque banquet, portant l'i-
mage de Tibere Cesar taillée sur vne pierre precieule bien esleuée. Je ferois vne
grande sottise si ie me trauallois à chercher quelques mots plus honnestes, pour
vous dire qu'il print vn pot à pissier. Cela fut vistement remarqué par Maro, qui
estoit vn des espions, & des accuseurs, le plus cogneu de ce temps-là. Mais l'es-
clau de celuy à qui on bastissoit ceste trahison, osta tout bellement l'anneau du
doigt de son maistre qui s'estoit enyuré ; & voulant apres Maro prendre en tefmoin
ceux qui estoient à ce banquet, de ce que Paulus auoit touché ses parties honteuses
auec l'image de l'Empereur, & se voulant souscrire à ceste accusation, l'esclau
monstra deuant toute ceste compagnie qu'il auoit l'anneau de son maistre en ses
mains. Quiconque l'appellera esclau, il en doit aussi appeller ce Maro qui estoit
coupié à ce banquet.

Sous Auguste Cesar les paroles qu'on disoit n'estoient point encore dangeru- CHAP. 27.
ses, toutesfois elles commençoient desia à desplaire. Rufus Senateur auoit du- 6. Exemple,
rant le souper fait vn souhait, que Cesar ne peust iamais reuenir sain & saue du d'un esclau
voyage qu'il entreprenoit, & encor' auoit-il dit dauantage, que tous les taureaux qui par bon
& veaux du pays le desiroient aussi. Il y en eut qui prindrent bien garde à ce propos. conseil em-
Le lendemain, aussi-tost qu'il fut iour, vn esclau qui n'auoit bougé de ses pieds pescha son
durant le souper, luy raconta les paroles qu'il auoit dites estant yure le soir aupa- maistre d'en-
rauant, & luy conseilla d'aller parler vistement à Cesar & s'accuser luy-mesme le courir l'indi-
premier. Suiuuant son aduis son maistre se presente à Cesar, ainsi qu'il descen- gnation
doit, & luy iurant que s'il auoit mal souhaitté contre luy le iour precedent, main- d'Auguste.
tenant au contraire il prioit les Dieux que tout le malheur tombast sur sa teste,
& sur celle de ses enfans, le supplia qu'il luy pleust de luy pardonner, & le rece-
uoir en sa bonne grace. Apres que Cesar l'eut assuré qu'il le feroit de bon cœur :
Aucun ne le croira (dit Rutus) si tu ne me donne quelque chose. Parquoy luy ayant
demandé vne bonne somme d'argent, Cesar ja appaisé, la luy accorda, & luy dit en
oultre, que de sa part il prendroit garde de iamais ne se controuuer à luy sans occa-
sion. Cesar se porta fort honnestement en luy pardonnant, & encor plus, adiou-
stant ceste liberalité à sa clemence. Quiconques orra conter cest exemple, il faut
malgré luy qu'il loue Cesar, mais ce sera apres qu'il aura loué cest esclau. Tu n'at-
tens pas d'ouyr comme le maistre affranchit le serf qui l'auoit si bien conseillé, &
toutesfois ce ne fut pas pour neant : car desia Cesar luy auoit donné de l'argent
pour le prin de sa liberte.

CHAP. 28.

Ayans prononcé par ces exemples, que l'esclave peut faire plaisir à son maistre, il enseigne que ayans tous une mesme origine la seule vertu & les sciences liberales donnent la noblesse & la liberte. Et qu'on contraindre les vicieux perdens celle qui leur est originative.

A Pres tant d'exemples, il ne faut point douter qu'un esclave ne puisse faire plaisir à son maistre. Pourquoi est-ce que la personne amoindrira plustost la dignité d'une chose, que la chose ne pourra rendre honorable la personne? Nous avons tous une mesme naissance, une pareille origine: il ne se trouve aucun qui soit plus noble que l'autre, si ce n'est celui qui a l'esprit meilleur, & plus capable de la vertu, & des sciences liberales. Ceux qui mettent les images de leurs ayeuls sur l'entrée de leurs Palais, & qui font peindre sur le front de leurs maisons d'un long ordre le nom & les armoiries attachées dans des festons repliez en chapeaux de triomphe, de tous ceux qui ont esté en leur famille, ceux-là certainement sont plus cogneus qu'ils ne sont nobles. Nous n'avons tous qu'un pere, qui est ce monde. Soit que nous comptions par degrez des personnes grandes & renommées, ou de basse condition, il faut rapporter nostre commencement à luy. Ceux qui te veulent compter leurs ancestres, n'ont garde de te tromper au nombre. Car si en quelque endroit ils ne se souviennent du nom de quelque personne qui ait esté illustre en leur race, ils feignent tout aussi-tost le nom d'un Dieu. Ne mesprise pas un, encor qu'en l'antiquité de sa race il n'y ait aucun, d'un nom duquel on se souviene, encor que la fortune ne leur ait esté favorable. Soit que vos ayeuls fussent affranchis ou esclaves, ou venus d'un pays estrange & incogneu, hausséz hardiment vostre cœur, & surpassez tout ce qui est demeuré bas quelque temps en vostre maison. Peut-estre qu'une grande noblesse attend encor les derniers de vostre famille. Pourquoi est-ce que l'orgueil nous fait estre si vains, que nous dédaignons recevoir des bien-faictz de la main des esclaves, & qu'oublions leurs merites, nous mettons seulement deuant les yeux leur condition? Oses-tu bien appeler quelqu'un serf, toy qui t'es rendu esclave de tes voluptez, & de ta gorge? qui t'es rendu esclave commun, non pas d'une seule, mais de toutes les femmes adulteres? Oseras-tu bien appeler deormais pas un esclave? Où est-ce que ces porte-faix te traînent couché dans ta litiere? où est-ce que te suivent ces gallans habillez de riches manteaux, & mieux accoustrez que le commun des soldats? Ou est-ce qu'ils te portent ainsi? C'est deuant l'huis de quelque portier c'est aux jardins de quelque esclave qui n'a pas seulement un office ordinaire en la maison de son maistre. Et encor apres tout cela tu nies que ton esclave te puisse faire plaisir, toy qui estimes à un grand bien, que l'esclave d'autrui te vueille baiser? Comment es-tu si contraire à toy-mesmes? Tu mesprises en mesmes temps les esclaves, & en mesme temps tu leur fais la cour: tu es cruel & insupportable chez toy, pour estre dehors, autant humble apres l'esclave d'autrui, comme tu mesprises les tiens dans ta maison. Aussi n'y-a il personne qui perde si tost le cœur, que ceux qui l'avoient agrandi par vilanies. Il n'y a pas un si prompt à fouler autrui sous les pieds, que ceux qui en souffrant la honte, & la vilanie qu'on a faict sur eux, ont appris d'en faire sur les autres.

Les vices vendent esclaves les plus nobles de sa race.

CHAP. 29.

Autre question: si les enfans peuvent faire plus de biens à leurs peres qu'ils n'en ont receu d'eux.

L me falloit faire ce discours, pour abbatre l'orgueil & l'insolence de ceux qui n'ont autre appuy, que de la fortune. Il me falloit conserver & soustenir le droit & le pouvoir que les esclaves ont de faire plaisir, afin que ie puisse par mesme raison soustenir aussi celui des enfans. Car peut-estre on demandera iustement, si les enfans peuvent faire quelquesfois de plus grands biens à leurs peres, qu'ils n'en ont receu d'eux. Premierement on confesse que plusieurs enfans sont parvenus à plus grandes richesses, ont acquis plus de grandeur, ont esté plus vertueux que leurs peres. Si cela est vray, il se peut faire qu'ils ont donné à leurs peres plus de bien, qu'ils n'en ont receu, attendu qu'ils avoient la fortune plus grande & la volonté meilleure.

leure. Tout ce que le fils peut donner au pere, (dira quelqu'un) sera toujours plus petit, parce qu'il a receu du pere les moyens & la puissance de le donner : par ainsi celuy ne peut estre iamais surmonté en bien-faits, qui a donné le moyen en vn autre de le pouuoir vaincre. Il y a des choses qui prennent leur naissance d'ailleurs, & toutesfois elles deuiennent beaucoup plus grandes, que celles qui leur ont donné commencement. Vous ne direz pas qu'une chose soit plus grande que celle d'où elle prend sa naissance, parce qu'elle n'eust peu paruenir à sa grandeur, si elle n'eust eu son commencement de l'autre. Il n'y a rien en ce monde qui ne passe vistemment, & en peut de temps la grandeur de la chose dont elle a pris son origine. Les semences & les graines sont les causes de tout ce qui naist en ce monde, & toutesfois elles sont la plus petite partie de ce qu'elles engendrent. Regarde le Rhin, regarde l'Euphrate, & les autres fleues tant renommez, quels ils sont au prix de ce qu'ils estoient au sortir de leurs sources : ils ont acquis par leurs cours la grandeur qui les rend si renommez & redoutables. Si tu veulx couper les racines, les forests ne se pourront plus hauffer, & les hautes montagnes ne seront plus reuestuës de bois. Regarde ces grands Sapins : soit que tu t'esmeruilles de leur hauteur, ou de leur espaisseur, de la grosseur, ou de la largeur des branches qui s'espandent si loin à l'entour, combien est petit ce que cette racine couure comme d'un filet, si tu le veulx comparer à la grandeur de l'arbre : Les temples sont bastis sur leurs fondemës, comme aussi sont ces grand murs de Rome, & toutesfois ce qu'on a premierement jeté pour soustenir tout ce grand œure, demeure caché sous la terre. Il en est ainsi de toutes choses. La grandeur qu'elles acquierent avec le temps, enseuelit la marque de leur origine. Certainement ie n'eusse peu paruenir à quelque grandeur, si le premier bien-faict de mon pere ne fust passé deuant. Il ne s'ensuit pas pour cela, que ce que i'ay acquis, soit moindre que ce qui m'a donné les moyens de l'acquiesir. Si ma nourrice ne m'eust donné le tetin en mon enfance, ie n'eusse rien peu faire de ce que i'ay fait depuis par mon sage conseil, & par ma seule vertu. Je n'eusse point fait honorablement parler de moy. Je n'eusse iamais acquis l'honneur que i'ay meritè en temps de paix dans la ville, & en temps de guerre contre les ennemis. Et voudras-tu pour cela estimer d'auantage la peine de ma nourrice, que le bien que i'ay fait par tant d'actes vertueux ? Quelle difference donc y trouues-tu, veu que ie ne pouuois croistre en honneur sans le bien-faict de ma nourrice, aussi peu que sans celuy de mon pere ?

D'Auantage si ie dois estre redeuable à l'origine, de la puissance & de la grandeur que i'ay, tu dois penser que ce n'est point mon pere, mon ayeul encores, de qui ie tiens mon premier commencement, car il y aura quelque autre de plus loin, duquel descendra le tige de ma plus prochaine origine, & toutesfois ie croy qu'il ne se trouue pas vn qui vouldust dire que ie sois plus redeuable à mes predecesseurs incogneus, & desquels la memoire & le nom est desia perdu en ma race, qu'à mon pere. Je serois redeuable de plus, si ie deuois encor cela à mes ayeuls, qui sont cause que mon pere m'ait engendré. Tout ce que i'ay iamais fait pour mon pere, pour si grand qu'il soit, sera toujours moins estimè, que le bien qu'il m'a faict. Car ie ne serois du tout rien, s'il ne m'auoit engendré. Par cette mesme raison si quelqu'un a guery mon pere d'une mortelle maladie, ie ne pourray rien faire pour luy, qui ne soit moins estimè que le bien qu'il a fait à mon pere. Car s'il n'eust recouuert la santé par son moyen, mon pere ne m'eust oncques engendré. Regarde, ie te prie, s'il ne vaudroit pas mieux voir, si ce que i'ay peu, si ce que i'ay fait, de-

CHAP. 30.
Les peres de
ambieurs de
la moindre
partie de
l'homme, qui
est la vie. Et
si le filz par
la vertu de
sa naissance
son pere, ou luy
sanne la vie,
son bien fait
est plus
grand, selon
la doctrine
Soyque.

Des Bien-faiçts,

pend de moy, de ma puissance, & de ma volonté. Je te prie aussi, considere que c'est, à le prendre seul, que ie loïs nay. Tu iugeras que c'est peu de cas, que c'est vne chose douteuse & incertaine, que c'est vne matiere commune à bien & à mal, & encor qu'à la verité ce soit le premier degre de toutes choses, qui doiuent estre en l'homme, ce n'est pas toutesfois le plus grand, encor que ce soit le premier. I'ay sauué la vie à mon pere, ie l'ay elleué aux plus grands degrez d'honneur, ie l'ay fait Prince de sa ville, ie l'ay annobly non seulement par nies vertueuses entreprises, que i'ay honorablement acheuées : mais encor ie luy ay donné vn moyen bien asséuré pour s'agrandir, ie luy ay mis entre ses mains des moyens bien faciles pour acquerir beaucoup d'honneur & de gloire, ie l'ay saoulé d'honneurs, de richesses, & de tout ce que l'ambition des hommes peut desirer. Estant deuenu le plus grand de ma cité, i'ay bien voulu esleuer mon pere dessus moy, & m'abaissier dessous luy. Dy-moy, ie te prie, si tu as peu faire toutes ces belles choses, n'est-ce pas par le bien-faiçt de ton pere? Je te respondray moy-mesmes, & te diray qu'ouy, si pour faire tant de belles choses il suffisoit seulement de naistre. Mais si pour bien & vertueusement viure, s'en est la moindre partie que viure, si tu ne m'as donné que ce qui m'est commun avec les bestes brutes, avec les plus petites, les plus desprisées, & les plus vilaines, ie te prie, ne t'attribuë pas ce qui ne procede point de tes bien-faiçts, encor qu'il ne puisse naistre sans tes bien-faiçts. Pren le cas que pour la vie que tu m'as donnée, ie t'aye sauué la tienne : c'est ainsi que i'ay surmonté ton bien-faiçt, par ce que i'ay cognoissance de ce que ie fais, & toy de ce que tu reçois, & que ie te donne la vie, non point pour ma volupté, ou avec ma volupté, ven mesmement qu'il est d'autant plus estimable de pouuoir retenir & conseruer la vie, que de la prendre de nouueau : comme il y a beaucoup moins de peine & de tourment à mourir, & qu'il n'y a d'apprehender la crainte de la mort.

CHAP. 31.
*Raison pour
confirmer
ceste doctrine
ou paradoxe : Il y a
plus de me-
rite au fils
qui sauue son
pere de mors
par ce que le
pere iouy
incontinent
du bien faict
de son fils :
qu'au pere
qui donne la
vie à son fils
en le mettant
au monde.*

I'ay donné la vie à vn qui en pouuoit iouir incontinent : tu me l'as donnée en temps, que ie ne pouuois cognoistre si ie viurois ou non. I'ay donné la vie à vn qui estoit en danger de mort : tu me l'as donnée afin que ie deusse mourir. Je t'ay donné vne vie eniere & parfaite, tu m'as engendré priué de raison & de iugement, pour ne seruir que de charge sur les bras d'autruy. Veux-tu sçauoir comment ce n'est pas vn grand bien de donner vne vie telle que ceste-là : tu me pouuois exposer : & en ce cas tu m'auois plustost fait iniure de m'auoir engendré. Ces raisons me font dire, qu'il ne faut point estimer à grand bien-faiçt que mon pere & ma mere aient voulu coucher ensemble pour m'engendrer, n'estoient les autres bons traitemens, & les peines qu'ils employent apres le commencement de ce premier bien-faiçt, si apres m'auoir engendré, ils ne les confirmoient par vn continuel deuoir. Il n'est pas bon de viure, mais de bien viure. Ouy, mais ie vy bien, aussi pouuois- ie viure mal, par ainsi il n'y a rien du tient, si ce n'est que ie vis. Si tu me veux mettre en compte vne vie qui est de soy toute nuë, abandonnée de conseil, si tu te vantes de cela, comme si tu m'auois donné vn grand bien : ie te prie, considere que tu fais estat d'vn bien duquel les vers & les mouches iouissent aussi bien que moy. En outre afin que ie ne me vante point d'autre chose, que d'auoir mis peine d'apprendre les sciences liberales pour passer plus vertueusement le reste de ma vie : si ie vis par ce moyen sagement, tu reçois en cela plus de bien de moy, que tu ne m'en auois donné. Car tu m'auois doané à moy-mesmes rude & ignorant, mais maintenant ie te fais present d'vn fils, que tu te iustes estimé infiniment heureux, de l'auoir peu engendrer tel qu'il est à ceste heure.

M On pere m'a nourry, si ie fais le mesme, ie luy rends beaucoup plus. Car il ne se resioiüst pas seulement d'estre nourry, mais encor d'estre nourry de son fils, receuant plus de plaisir, & de contentement de ma bonne volonté, qu'il ne fait de la nourriture mesme. La viande qu'il m'a donnée, n'a seulement profité qu'à mon corps. Si quelqu'un s'est tellement aduancé par ses estudes, que son eloquence, sa iustice, ou la gloire qu'il a acquise à la guerre, soient cogneuës par tout le monde: si cela a porté beaucoup d'honneur à son pere, s'il a le premier annobly sa maison, si avec son lustre il a chassé l'obscurité de sa race: n'a-il pas fait vn bien inestimable à ses pere & mere? Qui auroit maintenant cognoissance d'Aristote & de Gryllus, si ce n'estoit par le moyen de Xenophon & de Platon leurs fils? Socrates fait que le nom de Sophroniscus ne mourra iamais. I'aurois trop de peine à compter ceux qui vivent seulement, pource que la vertu de leurs enfans les a fait cognoistre à la posterité. Dy-moy ie te prie, si le pere de Marcus Agrippa (qui encor apres la grandeur de son fils n'a peu estre cogneu dedans Rome) a receu plus de bien de luy, que le pere n'en fit à son fils Agrippa, lequel on vit honoré d'une Couronne nauale; (qui estoit le seul honneur le plus grand qu'on eust accoustumé de donner aux gens de guerre,) qui a dressé dedans Rome des edifices si beaux & si superbes, qu'ils ont surmonté toutes les despences du temps passé, & qui ne pourront estre vaincus par celles qui se feront encores cy-apres. A sçauoir-moi si les bien-faits d'Octauius seront estimez plus-grands à l'endroit de son fils Auguste, que ceux d'Auguste à l'endroit d'Octauius son pere, encore que l'ombre du pere adoptif ait aucungement couuert le bien-faict d'Octauius. Quel contentement & quel plaisir eust receu Octauius, si apres qu'Auguste eut vaincu ses ennemis, & apaisé les troubles des guerres ciuiles, il l'eust veu seul commander en vn temps paisible & plein de repos, & gouverner l'Empire Romain: ne pouuant bonnement comprendre vn si grand bien, ny croire aussi, regardat ce qu'il auoit jadis esté, qu'un si grand Prince eust peu naistre en sa maison? Pourquoy m'amuserois-ie à compter par le menu, ceux qui seroient encore enseuelis en oubly, si l'honneur de leurs enfans ne les eussent tirez hors des tenebres, & n'eussent retenu iusqu'à ce iourd'huy la clarté de leur gloire? Ne nous enquerons-donc plus s'il s'est treuue aucun fils qui ait rendu à son pere plus de bien-faits qu'il n'en auoit receu: demandons seulement si quelqu'un en peut rendre de plus grands. Et bien que les exemples de ceux que l'ay racomptez ne soient point suffisans, & qu'ils n'ayent surpassé les bien-faits qu'ils auoient receu de leur peres, si est-ce que la nature nous peut faire voir à l'aduenir, ce qui n'a encores esté veu aux siecles passéz. Si vn seul bien-faict ne peut surmonter la grandeur des merites paternels, peut estre que plusieurs mis ensemble les surpasseront.

CHAP. 32.
Pareillemēt,
le pere a plus
d'obligation
à son fils qui
le nourrit &
luy donne
du contentement
par sa vertu, que
le fils n'en a
au pere pour
l'auoir seulement
engendré.
Confirmation
par exemples,
De
Xenophon.
De Platon.
De Socrates.
De M. Agrippa.

Plusieurs
fils ne reçoivent
de leurs
peres qu'un
bien faict. &
plusieurs peres
au contraire.

V N iour de bataille, Scipion n'estant encor qu'un ieune homme, pouffant courageusement son cheual contre les ennemis, sauua la vie à son pere: C'est peu que cela: mais pour arriuer à l'endroit où son pere combattoit, il mesprisa tant de dangers, qui pressoient tant de grands Capitaines, il rompit tant d'empeschemens qu'il trouua deuant luy, au premier combat où il se trouua iamais, & n'estant encor qu'un nouveau gendarme, il mit le pied deuant les plus vieux soldats, & fit des vaillances par dessus les forces de son aage. Tu peux encor adiouster à cela, qu'il defendit son pere accusé de crime capital, qu'il le deliura de la conspiration que ses ennemis les plus grands de Rome auoient dressée contre luy, qu'il luy donna vn second & troisieme Consulat, & les autres hōneurs que ceux qui ont esté auparauant

CHAP. 33.
Autre exemple
de Scipion l'Africain,
qu'il par sa vaillance sauua la vie à son pere.

Des Bien-faicts,

Consuls, peuent encor souhaitter, & que le voyant pauvre, il luy donna les biens qu'il auoit acquis par droit de guerre : (& ce qu'un homme qui fait profession des armes trouue encore plus honorable) il le fait riche des despoüilles qu'il auoit gagnées sur ses ennemis. Si cela te sèble encor estre peu, tu pourras adiouster les Provinces qu'il luy donna, & les gouuernemens & charges extraordinaires qui par son moyen luy furent depuis continués. Adiouste encore, qu'apres auoir razé tant de grandes villes, ce braue homme, qu'on peut appeller à bon droit auteur & deffenseur de l'Empire Romain, (lequel il eust estendu de l'Orient iusques en l'Occidēt, sans l'empeschement que les enuieux & ennemis de sa grandeur luy donnerent) annoblit d'auantage celuy qui estoit desia noble. Et encor que tu dies que c'estoit le pere de Scipion, toutesfois le commun & ordinaire bien que les peres font d'engendrer les enfans, a esté sans doute de beaucoup surmonté par la pieté & vertu incomparable de Scipion, laquelle n'a pas moins apporté d'assurance que d'honneur à sa Cité.

CHAP. 34.
Auure prauue de l'excellence des merites d'un fils vertueux enuers son pere.

EN outre, s'il te semble que cela soit encore trop peu, tu peux feindre que quelqu'un ait deliuré son pere de la question, & qu'il ait voulu souffrir la torture pour luy: Car tu peux entendre les bien-faicts des enfans si amplement que tu voudras: Au contraire celuy du pere est simple, facile, & sans trauail, plein de plaisir & de volupté. Que sert-il de faire ce propos si long? Le pere ne sçait qui sont ceux à qui il a donné: il a sa femme, qui a part en ce bien-faict, il desire auoir des enfans pour la recompense que la loy Papia Poppea luy promet, pour le prix & pour le loyer qu'on donne aux peres qui ont engendré plusieurs enfans, pour rendre sa famille & son nom perpetuel. Il regarde plus à toutes autres choses, qu'il ne fait à celuy à qui il donne la vie. Si quelqu'un estoit paruenü à vne parfaite sagesse, & qu'apres il l'eust enseigné à son pere, voudrois-tu mettre en difficulté, qu'il ne luy eust donné quelque chose plus grande qu'il n'auoit receu, veu qu'il a rendu à son pere vne vie bien-heureuse, n'ayant toutesfois receu de luy que la seule vie? Or tout ce que tu pourras jamais faire de beau, (dit-il,) tout ce que tu pourras donner à ton pere, vient du bien-faict mesme du pere. Mais c'est aussi le bien-faict de mon precepteur, si i'ay profité aux sciences liberales. Et toutesfois nous pouuons surpasser les biens que nous auons receus de ceux qui nous ont enseigné, comme nous faisons aussi les biens de ceux qui nous ont appris à lire, & à cognoistre les premiers elements. Et jaçoit que sans eux aucun n'eust peu rien apprendre, toutesfois ce qu'il a depuis appris, n'est pas moindre. Il y a grande difference entre les premieres choses, & les plus grandes: & bien qu'elles ne puissent deuenir grandes sans les premieres, toutesfois pour cela ne faut-il point comparer les premieres aux plus grandes.

CHAP. 35.
Nouvelles raisons à mesme fin, prises de la Philosophie Stoique pour monstrer que le pere peut estre vaincu par son fils en bien-faict.

IL est desia temps que ie déplie quelques pieces de ma monnoye. Celuy qui a donné vn bien-faict, par dessus lequel il s'en trouue vn meilleur, peut estre vaincu. Le pere a donné la vie au fils. Or il y a quelque chose beaucoup meilleure que la vie, par ainsi le pere peut estre vaincu, d'autant qu'il se trouue vn bien-faict plus grand que celuy qu'il a donné. Et core que quelqu'un ait donné la vie, si apres il a esté deux fois deliuré de la mort, il a receu plus de bien qu'il n'en auoit fait. Le pere a donné la vie, mais le fils luy a plusieurs fois sauü la vie: il a receu plus de bien qu'il n'en auoit fait. En outre, celuy qui reçoit vn bien-faict, estimera le recevoir plus grand, d'autant qu'il en aura plus de besoin. Or celuy qui vit, a plus de besoin de sa vie, que celuy qui n'est point encore nay, & qu'on ne peut proprement dire auoir taute

d'aucune chose. Le pere donc reçoit vn plus grand bien-faict, si le fils luy sauue la vie, que le fils n'en reçoit du pere quand il naist. Les biens du pere ne peuuent estre surmontez par ceux que l'enfant luy fait. Pourquoy cela? par ce qu'il a receu la vie du pere, sans laquelle il ne pourroit donner aucun bien-faict. Cela est donc commun au pere, & à tous ceux qui ont sauué la vie à quelqu'un. Car si on ne leur eust sauué la vie, il n'auroient pas moyen de recognoistre vn si grand bien. On ne pourroit aussi par ceste mesme raison faire plus de bien à vn Medecin qui a accoustumé de sauuer la vie, ny a vn marinier qui m'a gardé d'un naufrage. Et toutesfois on peut surmonter les bien-faicts de ceux-là, & d'autres qui nous auroient par quelque autre moyen sauué la vie. Par consequent donc les bien-faicts des peres peuuent estre vaincus. Si quelqu'un m'a fait vn bien qui ne me serue de rien, s'il n'est aidé du bien-faict de plusieurs autres personnes, & si apres ie luy ay donné vn autre bien-faict, qui n'a besoin du secours d'autrui, j'ay donné vn plus grand bien que celuy que i'ay receu. Le pere a donné la vie à son enfant, laquelle il perdoit bien-tost, si elle n'estoit soustenuë de plusieurs autres secours: mais si le fils a sauué la vie à son pere, il l'a donnée telle qu'elle n'a aucunement besoin de secours estranger pour se soustenir d'elle-mesmes. Par ainsi le pere receuant la vie de la main de son fils, reçoit vn bien-faict plus grand, que n'estoit celuy que le pere luy auoit donné.

Ces propos n'abattent point la reuerence qu'on doit aux peres. Cela ne fera point que les enfans ne leur soyent obeyssant, mais au contraire les rendra meilleurs. La vertu est de telle nature qu'elle se nourrist de gloire: elle veut tousiours passer deuant les premiers. La pieté & l'amour des enfans sera encor plus prompt, si elle peut esperer de vaincre les biens qu'ils ont receus. Si tous les peres vouloient consentir à cela, si les loix le vouloient permettre, (parce qu'il y a plusieurs choses, où nous sommes vaincus, pour nostre propre bien,) pourroit-on desirer vn combat plus honneste, vn plus grand-heur pour les peres, que d'estre contrains eux-mesmes de confesser, qu'ils ne sont point assez forts pour rendre les biens qu'ils reçoient de leurs enfans? Si nous n'auons ceste opinion, nous baillons moyen aux enfans des'excuser, nous les rendons plus tardifs & paresseux à recognoistre le bien-faict des peres: au lieu que nous deurions les exciter d'auantage, & leur dire, Courage vertueux enfans, on a ouuert vn combat honneste entre les peres & les enfans, pour sçauoir qui est celuy d'eux qui aura donné plus de bien-faicts, ou qui en aura plus receu. Les peres n'ont pas vaincu pour auoir donné les premiers. Prenez vn cœur digne de vous, gardez que les forces ne vous faillent, pour vaincre ceux qui ne desirent autre chose que d'estre vaincus. Vous n'avez point faute de Capitaines pour entreprendre vn si braue combat, qui vous admonestent de faire comme eux: & qui vous commandent de suiure le mesme chemin pour obtenir la victoire qu'ils ont souuent gagnée contre leurs peres.

CHAP. 36.
Il ne s'ensuis
pas neant-
moins, que
les enfans
doient rien
rabastre de
l'honneur &
obeyssance
qu'ils doi-
uent à leurs
peres. Car la
deuoir de
pieté re-
quiers que
les enfans
sachent à
vaincre
leurs peres
en bien-
faicts.

A Neas a vaincu son pere. Car ayant esté souuent porté entre ses bras au temps de son enfance, & lors qu'il n'estoit gueres pesant, & encor en temps de paix & d'assurance, il porta son pere pesant, & cassé de vieillesse, il le passa à trauers les troupes des ennemis, à trauers les ruines de Troye, qui tomboient à l'entour de luy. Lors que ce deuotieux vieillard tenant embrassez les Dieux domestiques, & les choses sacrées de sa maison, ne pressoit point, tout seul les espaules de son fils qui ne cheminoit qu'à grande peine, toutesfois il le passa à

CHAP. 37.
Ce qu'il con-
firme par
plusieurs
beaux exam-
ples d'ite-
ness.

Des Bien-faicts,

trauers les flammes, & l'embrasement de la ville : (qu'est-ce que la pieté & l'amour d'un fils ne peut !) & le tirant hors de tous ces dangers, il le mit pour estre apres adoré comme Dieu entre les fondateurs de l'Empire Romain. Les ieunes enfans de Sicile ont vaincu & surmonté les peres. Car s'estant le mont *Aetna* esbranlé d'une si grande force, qu'il auoit jetté ses feux sur les villes & campagnes prochaines, & qu'il auoit desia espandu ses flammes sur vne grande partie de l'isle, ils chargerent leurs peres sur le col. On croit que par miracle le feu se separa, & que les flâmes se retirans d'un costé & d'autre, ouvriront vn grand chemin pour laisser passer ces vertueux ieunes hommes, afin qu'ils peussent acheuer sans danger ceste braue entreprise. *Antigonus* pareillement a vaincu, lequel ayât gagné la bataille contre son ennemy, donna à son pere l'Empire de *Cypré*, qu'il auoit conquis en ceste guerre. C'est sçauoir bien regner, de refuser vn Royaume, quand t'as moyen de le pouuoir retenir pour toy. *Manlius* a vaincu son pere, qui luy auoit esté fort rude, & duquel i'auoit qu'il eust receu beaucoup de mauuais traitement, & eust esté chassé hors de sa maison, & renuoyé aux champs pour quelque temps, parce qu'il auoit en sa ieunesse l'entendement fort lourd, toutefois il vint vn iour trouuer le *Tribun* du peuple, qui auoit adiourné son pere à comparoistre en personne, pour respondre d'un crime capital : & luy ayant demandé, combien de temps il auoit donné à son pere pour se presenter, le *Tribun* pensa que *Manlius* voulust mal à son pere, & qu'il ne voulust trahir : cuidant auoir fait chose agreable à ce ieune homme, il luy mettoit deuant les yeux entre autres crimes dont il l'accusoit, comment son pere l'auoit banny & chassé de sa maison : Toutesfois l'ayant ce ieune homme trouué seul en vn lieu secret, & tirant vne dague qu'il portoit cachée sous sa robbe : Si tu ne me iures (dit-il) presentement, de reuoker cest adiournement personnel, ie te mettray la dague dans le sein. Il est en ta puissance de choisir par quel moyen mon pere n'ait plus d'accusateur. Le *Tribun* le promit ainsi par serment, & ne le trompa point : mais il fit entendre en l'assemblée du peuple Romain, pourquoy il s'estoit desisté de ceste accusation. Certainement il ne se fust pas trouué aucun autre dans Rome, qui eust osé ainsi faire teste à vn *Tribun*, sans danger d'estre bien chastié.

CHAP. 38.
Conclusion,
& grans
advertisse-
ment à la
iennesse.

Ily a plusieurs autres exemples des enfans, qui ont deliuré leurs peres d'extrêmes dangers, qui les ont d'un lieu bas esleuez aux plus grandes dignitez de leurs villes : & bien qu'ils fussent des moindres d'entre le menu peuple, leur ont ce neantmoins acquis ce bien, qu'on parlera d'eux honorablement à iamais. Il n'y a langage si beau, il n'y a esprit si grand, qui puisse assez faire entendre, combien la chose est belle, combien elle est digne d'estre louée, combien la memoire sera eternelle de ceux qui pourront dire cecy. l'ay obey à tous les commandemens que mes perens m'ont donné : ie n'ay refusé rien de ce qu'ils m'ont chargé de faire, pour iuste, ou pour iniuste qu'il fust : ie me suis monstré tousiours humble & obeyssant à eux : ie ne leur ay oncques esté rebelle, qu'en vne seule chose, c'est qu'ils ne me peussent vaincre de bien-faicts. Je vous prie donc, enfans, combattez vaillamment. Encore que vous soyez des faicts, redressez derechef vostre armée. Ceux qui vaincront, seront heureux, ceux qui seront vaincus, ne le seront pas moins. Quelle personne recevra iamais plus d'honneur que ce ieune homme, qui pourra dire ailleurs. Mes bien-faicts ont surmonté & vaincu ceux que i'ay receus de mon pere? Y a-il vieillard plus heureux que celuy qui se pourra vanter en tous lieux, & deuant tout le monde, d'auoir esté vaincu par les bien-faicts de son fils? Y a-il rien de plus honorable que de se rendre, & bailler les armes en tels combats?

Fin du troisieme Livre des bien-faicts.



LE QUATRIESME LIVRE DES BIEN-FAICTS DE LVC. ANN SENEQVE.

S O M M A I R E.

Si donner vn bien-faict, & le recognoistre, est chose qu'on doine souhaitter pour l'amour d'elle-mesmes. Que le prix des choses honestes consiste en elles-mesmes. Donner vn bien faict ne procede que de vertu. Blasme les Epicuriens qui mettent la volupté deuant la vertu. Les Dieux nous donnent des biens, sans en attendre de nous. Que la nature n'est autre chose que Dieu, & vne diuine raison en ce monde. Diuers noms de Dieu. Qu'il faut eslire avec grand soin ceux à qui l'on doit donner: ce que nous faisons mieux sur le point mesme que nous mourons. Qu'on doit donner des bien-faicts, sans craindre le dommage ou le danger qu'en peut aduenir. On aime ceux à qui l'on a bien-faict. La cause de redonner encor, est d'auoir desia donné. Ny le profit ny l'ambition, ny la crainte ne nous doit conduire à recognoistre vn bien-faict, mais l'honesteté seule. L'homme a puissance sur toutes les choses du monde, par le moyen de la société, laquelle est entretenüe par les bien-faicts. Vn homme d'entendement ne craint point Dieu. Reprend l'opinion qu'Epicure auoit de Dieu. Deux sortes d'hommes recognoissans. Des biens que le Ciel & le Soleil apportent à l'homme, desquels le seul regard nous deuoit rauir en admiration. Dispute subtilement, si vn homme de bien doit donner à vn qu'il scait estre ingrat, & comment. Les Dieux donnent des biens aux ingrats & aux indignes. Beau discours sur la prouidence de Dieu, & du liure de raisons qu'elle tiene pour recognoistre la vertu des hommes, auant le temps, ou apres. Si l'on doit tousiours faire les plaisirs qu'on a promis: Belle histoire, d'vn qui ayant fait naufrage, fut receu dans la maison d'vn Macedonien, prochain de la mer, & de son ingratitude seuerement punie par Philippe. Qu'on ne doit point reuoquer sa promesse pour peu de choses. Que c'est vne espece d'ingratitude, de vouloir trop tost rendre le plaisir.



N peut aisément voir par tous les discours que nous auons cy-deuât
faicts. (Ebutius Liberalis,) qu'il n'y a rien tant necessaire, ny qu'on
doieue enseigner (comme dit Saluste) avec plus de soin, que le propos
que nous voulons traiter maintenant: A sçauoir, si donner vn bien
faict, & rendre apres la pareille, sont choses qu'on doieue desirer
pour l'amour d'elles-mesmes. Il se trouue des gens qui ayment les choses
honestes pour le gain, &: ausquels vne vertu sans profit ne peut plaire: laquelle
toutesfois n'a rien de magnifique, si elle a rien qu'elle mette à prix. Se peut-
il rien trouuer plus vilain que celuy qui veüt compter aux gets, combien il
faut estimer vn homme de bien? veu que la vertu ne s'esueille point par
le gain, & s'estonne d'aucune perte: & que tant s'en faut qu'elle vyeuille corrom-
pre les hommes par esperance, & par promesse des biens, qu'au contraire

CHAP. I.
Question, si
faire plaisir,
& rendre la
pareille, sont
choses desi-
rables d'el-
les-mesmes.

Des Bien-faits,

elle commande qu'on n'espargne rien apres elle, veu aussi qu'elle commande qu'on employe tout son bien pour l'amour d'elle, & qu'elle se plaist le plus souuent à ce qu'on donne de son gré sans en estre requis. Il faut mettre sous les pieds toute esperance d'utilitez pour la suiure. Il faut aller par tout où elle nous appelle, par tout où elle nous enuoye, sans respecter l'interest de nostre maison, ny de nos affaires priuées, & sans y espargner le sang & la propre vie. Il ne faut iamais refuser ses commandemens. On me demandera, Que pourra-on recevoir à la fin, d'auoir courageusement fait tout cela sans esperance d'aucun profit? Seulement ce que tu auras fait, Mais si par fortune il en vient quelque profit, tu le prendras comme venu de surcroist. Les choses belles & honnestes ont leur prix & leur recompense en elles-mesmes: si les choses honnestes sont à desirer pour l'amour d'elles-mesmes, & que le bien-faict soit vne chose honneste: la condition & la qualité d'un bien-faict ne peut estre autre qu'honneste, veu que de sa nature le bien-faict est honneste. Or il a esté souuent, & assez amplement prouué, qu'on doit desirer les choses honnestes pour l'amour d'elles-mesmes,

CHAP. 2.
*Epicuriens
refusent, en ce
qu'ils assu-
rent, de
posseder
la volupté
à la vertu.*

Sur ce propos, il nous faut combattre contre ceste delicate bande des Epicuriens, demeurans tousiours à l'ombre sans rien faire, ne parlans de la Philosophie, sinon à table, & en leurs banquets, qui font la vertu chambriere de leurs voluptez: elle leur obcyt, elle les sert, elle est contrainte de voir les voluptez assises plus haut qu'elle. Il n'y a (dit-il) aucune volupté sans vertu. Mais pourquoy met-on la volupté deuant la vertu? Tu ne disputes que du lieu qu'elle tient, il faut disputer erctierement de toute la chose: & toutefois on ne s'enquiert que d'une seule partie. Ce n'est pas vertu, si elle souffre qu'on la face venir apres. Elle tient les premiers rangs. C'est à elle à qui il appartient d'aller deuant, c'est elle qui doit commander, c'est elle qui doit tenir le plus haut lieu: & tu veux qu'elle se rende à la volupté, comme à son enseigne? Que t'importe cela? (dit-il.) C'est moy qui soustiens aussi, que la vie ne peut estre heureuse sans la vertu. Je mesprise & condamne la volupté (que j'aime tant, & de laquelle ie me suis rendu esclau) si elle n'est accompagnée de vertu. Nous disputons seulement de ce poinct, si la vertu engendre le souuerain bien, ou si elle-mesmes est le bien souuerain. Prends le cas qu'il ne soit question que de cela: penses-tu qu'il n'y ait que le seul changement du rang qu'elles doiuent tenir? C'est vne vraye confusion, c'est vn manifeste auuglement, d'asseoir les choses dernieres au lieu qui est deu aux premieres. Ie ne suis pas marry qu'on mette la volupté apres la vertu: ie me fasche seulement de ce qu'on la veut en tout comparer à la vertu. La vertu mesprise la volupté, elle s'est declarée son ennemie, & la tuit de plus loin qu'elle la voit, Elle se rend plus familiere du travail & de la douleur, ayant mieux estre employée apres vn labeur digne des hommes, qu'apres ce plaisir effeminé.

CHAP. 3.
*C'est chose
sordide, don-
ner pour a-
uoir recom-
pense, & ne
respecter
ceux qui le
meritent
mieux.*

IL falloit dire cela, (mon Liberalis,) parce que donner vn bien-faict (dont nous parlons maintenant) est acte vertueux: & seroit chose deshonneste, de le donner pour autre respect, que pour l'auoir seulement donné. Car si nous faisons plaisir pour en attendre quelque recompense, nous donnerions tousiours aux plus riches, sans respecter ceux qui le meritent mieux, toutefois nous preferons vne pauvre personne à vn riche fascheux & importun. Ce n'est point vn plaisir, si vous regardez à la grandeur de la fortune. D'auantage, si pour nostre seule utilité nous voulions profiter à quelqu'un, ceux qui le pourront plus aisément faire, les plus riches,

les plus grands, les Roys, & ceux qui se peuvent mieux passer du bien d'autrui, ne deuroient iamais rien donner. Les Dieux mesmes retireroient leurs liberalitez, & ne nous donneroient plus tant de biens, qu'ils versent incessamment sur nous & de iour & de nuict. Car la seule nature & condition des Dieux, leur suffit pour tous biens, & les tient eternellement assurez. & hors de crainte de pouuoir estre aucunement offensez. Les Dieux ne nous feroient iamais aucun bien, si la seule cause de donner, n'estoit autre que de penser à eux, & à leurs commoditez. Le plaisir donc qui est fait en ceste façon, ne se peut appeller bien-faict. C'est vne vsure, si tu regardes, non pas à le bien employer, mais plustost de le donner à celuy qui t'en pourra rendre plus de profit, & de qui tu esperes le pouuoir faire facilement recouurer quand tu voudras. Parce que ceste intention est fort esloignée de celle des Dieux, il s'ensuit qu'ils sont liberaux. Car s'il n'y auoit que la seule vtilité du donneur qui fust cause d'un bien-faict, & que Dieu ne peust esperer aucun profit de nous, il s'en ensuiuroit, que Dieu n'auroit aucune raison de nous donner des biens.

*Abus d'indépendance
qu'il s'ensuit
si l'on donne
pour son profit
si particulier.*

IE sçay bien ce qu'on respôdra là dessus: c'est que Dieu ne nous donne aucun bien, mais viuant avec toute assurance, & ne daignant ietter ses yeux sur ce monde, ou bien il ne pense point à nous, ou bien (ce qu'Epicure repute la plus grande félicité,) il ne fait du tout rien: ayant aussi peu d'enuie de nous donner des biens, comme de nous faire mal. Mais quiconques dit cela, il n'oit point les voix de ceux qui le prient, ny les cris & les vœux qu'un chacun fait, tant en priuë qu'en public, leuant les mains jointes au Ciel. Certainement on ne feroit point cela, tout le monde ne consentiroit pas à cette folie, de parler à vne sourde diuinité, & à prier des Dieux qui n'auroient aucune puissance, si l'on ne tenoit pour certain que les Dieux donnent les biens, tantost de leur bon gré, sans estre priez, & tantost à ceux qui les prient: que ce sont eux de qui nous receuons tant de choses grandes en leur temps, & en leur saison, & qui par leur assistance nous mettent hors de crainte du mal prochain qui nous menaçoit. Qui est celuy pour si miserable, pour si mesprisé qu'il soit: qui est celuy de qui la destinée soit si malheureuse, encor qu'il ne fust nay que pour souffrir des maux, qui n'ait quelquesfois senty ces grandes faueurs & liberalitez des Dieux? Regarde, ie te prie, ceux mesmes qui se plaignent incessamment de leur misere, qui viuent si mal-contentés de leur fortune: encores trouueras-tu qu'ils ne sont point entierement priuez des bien-faits du Ciel, & qu'il n'y a personne sur laquelle il ne soit tombé quelques gouttes de cette douce & gracieuse fontaine. Estimes-tu peu de chose, ce qui est également donné à tous ceux qui naissent en ce monde? Et (pour ne parler point de ce que les Dieux donnent comme il leur plaist, sans aucune égalité de mesure) est-ce peu de chose que nature mesme se soit donnée à nous?

CHAP. 4.
Impiété des Epicuriens, blasphemans contre la liberalité providence de Dieu, refusée par diverses raisons.

Dieu ne nous donne aucun bien-faict? D'où est venu donc tout ce que tu possedes, ce que tu donnes, ce que tu refuses, ce que tu gardes, ce que tu prends? D'où vient ce nombre infiny de choses qui te resioüissent les yeux & l'oüye, & qui te flattent l'esprit? D'où vient encor tout ce que tu apprestes pour tes folles despenses & superfluités? Car ils n'ont pas prins garde seulement à nos necessitez; ils ont encor aimé nos delices & nos plaisirs. De qui auons-nous receu tant de vergers, plantes d'arbres, qui nous portent vne si grande abondance de fruicts, tant d'herbes pour conseruer nostre santé, tant de sortes de viandes, tellement departies par les saisons de l'année, qu'un paresseux mesme trouuera par rencontre sur terre assez

CHAP. 5.
Autres raisons pour prouuer que Dieu est auteur de tous biens.

Des Bien-faictz,

dequoy se nourrir? D'où viennent tant de diuerses sortes de bestes, dont les vnes naissent en terre, les autres dans l'eau, les autres descendent de l'air, afin qu'il n'y eust aucune partie de la nature qui ne nous fust tributaire de quelque rente? Les riuieres mesmes, dont les vnes environnerent les campagnes de leurs plaisans replis, les autres coulans dans leurs canaux creux & nauigeables, portent des marchādises dans les mers estrangeres, quelques-vnes qui reçoient aux plus chauds iours de l'Esté vn esmerueillable accroissement, pour arrouser par leur soudain desbordement les lieux qui estoient desia cuictz & bruslez de l'ardeur du Soleil. Que dis-tu des torrens, & des veines d'eaux medecinales? Que dis-tu des eaux chaudes qu'on void bouillonner sur le mesme bord de la mer.

i. Georgic.

*Et toy grand Lac de Come, & toy Large Benac,
Haussans comme vne mer ses vagues dans ton lac?*

CHAP. 6.
Si l'on appelle bien-faictz les plaisirs qui procedent des hommes, à plus forte raison merissent ce nom, les largesses que nous receuons de la liberalité de Dieu.

SI on t'auoit donné quelques arpens de terre, tu confesserois bien auoir receu vn bien-faict: nieras-tu donc que ce ne soit vn bien-faict, que de t'auoir mis dans vne si large estenduë, & dans de si grands espaces de terre? Si quelqu'vn t'auoit donné de l'argent, s'il auoit emply tes coffres, (parce que tu estimes beaucoup cela) tu l'appellerois bien-faict: Mais tant de metaux que Dieu a cachez dans la terre, tant de riuieres qu'il fait couler sur les sables roulans des lingots d'or-massif, la grand'abondance d'airain & de fer, qu'il a enseuelie presqu'en tous lieux, le moyen qu'il t'a donné de les chercher, & les marques & les signes qu'il a mis hors de terre, pour trouuer les richesses qui sont profondement couuertes au dedans, veux-tu nier que tout cela ne soit bien-faict? Si on te donnoit vne maison enrichie de marbres bien polis: si la couuerture estoit reluisante, & peinte d'or & de belles couleurs, n'estimerois-tu pas beaucoup ce present? Dieu t'a basty vn si grand Palais, qui n'est point sujet au feu, qui ne craint aucune ruine, dans lequel tu vois, non point des lambris & reuestemens plus tenues que la scie de fer qui les coupe, mais de grandes & entieres masses de pierre precieuses, toutes construites d'vne diuersé & differente matiere, dont la plus petite piece te fait esmerueillir sa beauté, le toit duquel reluit autrement le iour, & autrement la nuict. Veux-tu doncques nier n'auoir receu aucun bien? Si tu estimes si cher & precieux tout ce que tu as, ne seroit-ce pas signe d'vne grande ingratitude, de n'en vouloir estre redevable a pas vn? D'où vient ce souffle & ceste haleine que tu tires? d'où vient ceste belle clarté du iour, sur laquelle tu ranges & disposes toutes tes actions? d'où vient le sang, dans le mouuement duquel est contenuë la chaleur de ta vie? d'où viennent tant de viandes, qui de leurs gousts delicats, & de leurs friandes saueurs, te conuient encor de manger apres que tu es saoul? D'où viennent ces choses qui refuicellent tes plaisirs & tes voluptez apres que tu es las? D'où vient cet aise & ce repos dans lequel tu te pourris & te gastes? si-tu estois bien recognoissant, ne dirois-tu pas?

Vir. i. eclou-
gue.

*C'est vn Dieu qui nous fait iouyr de ce repos:
Le luy donneray d'vn Dieu & l'honneur & le los,
Des aigneaux de mon parc luy faisant sacrifices.
C'est luy, comme tu vois, qui fait que mes genisses
Peuuent paistre par tout, & que mon chasmeau
Iouë comme il me plait quelque beau chant nouveau.*

C'est ce Dieu qui ne nous a pas seulement permis de nourrir vn petit nombre de vaches, mais qui en a remply tout le monde de grands troupeaux : qui nourrit toutes les bestes qui errent çà & là en tant de diuers lieux, qui leur donne nouvelle pasture en Esté, apres auoir acheué celle de l'Hyuer, qui ne nous a pas seulement enseigné de chanter sur le chalumau vn vers rustique & mal façonné, (qui nous peut toutes-foit donner quelque passe-temps,) mais c'est luy de qui nous auons appris tant de sciences, tant de diuersitez de langages & de voix : qui nous a donné l'inuention de tant de sons, dont les vns sortent de nostre propre haleine, & les autres se font d'vn soufflé estrangier & emprunté. Car tu ne peux appeller nostre, ce qui procede de nos inuentions, non plus que nous ne pouuons appeller nostre, quand nous croissons, ou quand à certain temps de nostre aage, les forces respondent au corps. Maintenant les dents nous tombent en enfance : tantost nous passons à vn aage, qui en peu d'ans nous baille toute nostre croissance, & lequel apres la puberté, nous faisant deuenir plus robustes, nous met en l'aage parfaict de l'homme. Finalement, nous arriuons à ce dernier poinct qui met fin à la suite, & au cours de nostre vie. Les semences de tous les aages, & de toutes les sciences sont cachées dans nous dès nostre naissance. C'est Dieu, ce bon ouurier & ce bon maistre, qui par vn moyen incogneu aduance & augmente, apres les inuentions & les arts.

C'Est Nature, dit-il, qui me donne toutes ces choses. Ne vois-tu pas qu'en disant cela tu changes le nom de Dieu? Qu'est-ce que nature, si ce n'est Dieu, & la raison diuine meslée dans tout cest vniuers, & dans toutes les parties d'iceluy? Quand tu voudras, tu le pourras appeller autheur de toutes les choses qu'il a mises en nostre pouuoir. Tu le pourras appeller Iupiter, c'est à dire le tres-bon, & le tres-puissant. Tu ne faudras point l'appellant le Tonnant, & l'Arresteur. Ce nom ne luy est point donné, parce que (comme on lit dans les histoires,) voyant les Romains leur armée tourner le dos deuant les ennemis, ils firent des vœux à Iupiter, qui donna le cœur aux soldats qui fuyoiēt d'arrester. Ce n'est pas pour cela, mais pour autant que toutes choses sont arrestées & entretenues de son bien-faict, ces Sages Romains l'ont appellé STATOR, & STATILIO. Tu peux aussi sans mentir l'appeller destin. Car n'estant le destin, qu'vne ordonnance immuable, qui tient liées & enchainées toutes causes, c'est luy qui est la premiere de toutes, & de laquelle toutes celles qui suiuent apres, dependent. Tu le pourras nommer d'autant de noms que tu voudras, pourueu qu'ils signifient la force & les effects des choses celestes. Bref, il peut auoir autant de noms, qu'il y a de biens que nous receuons de luy.

CHAP. 7.
Nature n'est
autre chose
que Dieu
mesme, au-
quel on don-
ne diuers
noms selon
la diuersité
des biens
que nous
receuons
de luy.

Nos gens estiment que ce soit le pere Liber, qu'il soit Hercules & Mercure. Le pere Liber, parce que toutes choses ont pris leur naissance & origine de luy : d'autant que par son moyen nous auons premierement trouué & cogneu le pouuoir & la vertu des semences, qui nous doiuent apres nourrir avec vne douce & honneste volupté. Hercules, d'autant que sa force est inuincible, & qu'apres qu'elle sera lassée de tant de faicts esmerueillables, qu'elle aura heureusement acheuez, en fin, elle se resoudra en feu. Mercure, parce que c'est luy de qui procede la raison, & le iugement, les nombres, les rangs, l'ordre des choses, & toutes les sciences que nous apprenons. Bref, de quel costé que tu te tournes, tu verras tousiours Dieu qui se presentera deuant toy. Il n'y a rien si vuide, qu'il ne s'y mesle parmy.

CHAP. 8.
Dieu & Na-
ture sont sel-
lement con-
nues, que
l'un ne peut
estre confi-
déré sans
l'autre.

Des Bien-faictz,

C'est luy-mesme qui remplit tout ce bel œuvre, & tout cest vaiuers. Tu n'aduan-
ces donc rien, (personne la plus ingrante du monde,) quand tu nies ne deuoir rien
à Dieu mais à nature. Car nature ne peut estre considerée sans Dieu, ny Dieu sans
nature, tous ces deux ne sont qu'un, ils n'ont tous deux qu'une mesme office, & vn
mesme pouuoir. Si tu confessois deuoir à Anneus, ou à Lucius, ce que Senecque t'a-
uoit presté, tu changerois de nom seulement, & non point de creancier. Car soit
que tu l'ayes appellé, ou de son nom propre, ou de son surnom, c'est tousiours luy-
mesme. Appelle-le donc comme tu voudras, ou la nature, ou la destinée, ou la for-
tune : ce sont les noms d'un mesme Dieu, vñant diuersement de sa diuine puissan-
ce. Tout ainsi que la iustice, l'integrité, la prudence, la magnanimité, la temperan-
ce sont les biens & les vertus de l'ame : Si quelque chose de cela te plaist, c'est donc
l'ame qui te plaist aussi.

CHAP. 9.
Dieu nous
estlargit vne
infinité de
biens sans
esperance de
pareille.

MAis afin que ie ne me jette point à quartier, pour entrer en vne autre dispute;
il faut confesser que Dieu nous a donné infinis biens, & de grande valeur, sans
espoir de les-retirer iamais de nous. Car il n'a pas besoin de nos tributs, nous ne
luy pourrions aussi rien donner. Le bien-faict donc se doit desirer pour l'amour de
luy-mesme, & doit-on seulement regarder à l'utilité de celuy qui le reçoit, mes-
prisans la nostre pour nous approcher de celle d'autruy. Tu soultiens (dit-il) qu'il
faut prendre peine de bien choisir ceux à qui nous voudrons donner nos bien-faictz:
veu que les laboureurs mesmes ne veulent semer leurs grains sur le sable. Quand
nous donnons des bien-faictz, nous suiuous nostre profit & commodité, tout ainsi
que nous faisons en labourant & semant la terre. Car le semer n'est point chose
qu'on doie desirer seulement d'elle-mesme. Dauantage, vous demandez à qui il
faut donner vos bien-faictz, ce qu'il ne faudroit iamais faire si donner vn bien-faict
estoit chose qu'on deust souhaitter pour l'amour d'elle-mesme, laquelle en quelque
lieu que ce fust, en quelque façon & maniere qu'on donnast, porteroit tousiours
le nom de bien-faict. Nous ne suiuous l'honesteté pour autre respect, que pour
l'amour d'elle-mesme : & jaçoit qu'on ne doie suiure autre chose que l'honesté-
té, toutesfois nous aduifons ce que nous deuous faire, nous prenons garde au temps
à la saison, & la façon & maniere dont nous deuous vser, parce que l'honesteté est
composée de tout cela. Par ainsi, si ie choisís celuy auquel ie veux faire plaisir, ie le
fais afin que ie ne faille iamais à donner vn bien-faict. Car si l'on donne à vne per-
sonne vilaine & deshonorée, ce n'est ny honneur ny bien-faict.

CHAP. 10.
Des deposts
de la manie-
re de les ren-
dre, & s'il
est loisible de
les nier au-
cunefois.
Les bien-
faictz sui-
uent la mes-
me raison
que les do-
posts.

C'Est vne chose qu'on doit desirer pour l'amour d'elle-mesme, que de rendre
vn depost, toutesfois, ie ne le dois pas rendre à toutes heures qu'on me le re-
demandera, en tous lieux, & en toutes saisons. On feroit quelquesfois aussi peu
de mal de le nier, comme on feroit de bien vne autre fois de le bailler deuant tout
le monde. Ie prendray garde au profit de celuy à qui ie le dois rendre, & si ie con-
nois que ce soit son dommage, ie feray mieux de le refuser. Il en faut vser de mes-
me pour raison des bien-faictz. Ie verray quand, à qui de quelle façon, & pour-
quoy ie dois donner. Car il ne faut rien faire sans raison. Nous ne pouuons appel-
ler bien-faict, ce qui ne fera pas donné avec raison, parce que la raison doit ac-
compagner toutes choses honestes. Nous oyons souuent tenir ce langage à ceux
qui le courroucent à eux-mesmes, d'auoir donné mal à propos, & sans y auoir
bien pensé. I'aymerois mieux (disent-ils) l'auoir perdu de tout, que de l'auoir
donné à cestuy-là. C'est la plus vilaine façon de perdre que soit, quand on donne

follement & sans conseil. Il est beaucoup plus fascheux d'auoir mal employé vn bien-faict, que de n'en receuoir iamais. Car c'est la faute d'autrui, si nous n'en receuons point, mais c'est la nostre, si nous n'auons bien choisi ceux à qui nous voulons donner. Quand ie voudray choisir, ie ne regarderay rien moins qu'à cela que tu prise le plus, sçauoir est, qui aura meilleur moyen de me rendre la pareille. Car ie dois choisir vn qui m'en sçache bon gré, encor qu'il ne le puisse rendre. Bien souuent celuy qui ne le rendra iamais, sera estimé recognoissant : & celuy qui l'aura rendu, demeurera ingrat. Ie n'estime que le cœur & la bonne volonté. Voyla pourquoy ie ne tiendray compte d'vn qui ne le merite point, pour si riche qu'il soit, & au contraire i'aymeray mieux donner à vn pauure qui soit homme de bien, d'autant que la plus grande pauvreté ne le gardera point d'estre recognoissant : & quand tous les moyens du monde luy faudront, il aura au moins bonne volonté. Ie ne cherche point à tirer profit des bien-faicts : ie n'y cherche ny mes plaisirs, ny ma gloire, ie me contente de pouuoir plaire à vne seule personne. Ie donneray à ceste seule fin & intention, que ie face ce que ie dois. Or pour faire ce que ie dois, il faut que ie sois accompagné de iugement & d'ellection, & si tu me demandes quelle elle doit estre?

IE choisiray vn homme entier, vn homme simple, & de bonne foy, qui n'oublie point les plaisirs qu'on luy fait, vn homme recognoissant, vn qui ne ietta iamais ses mains sur le bien d'autrui, qui ne fut oncques chiche du sien; qui ne veut mal à pas vn. Apres que i'auray fait chois d'vn tel personnage, encore que la fortune ne luy ait point donné le pouuoir de le rendre, si est-ce que i'ay fait selon mon delir tout ce que ie souhaitois. Si la seule vtilité, ou l'estat vilain que ie fais de gagner sur vn bien-faict, me rend liberal, si ie ne veux estre profitable à aucun, qu'avec esperance qu'il le fera en mon endroit: ie ne feray iamais plaisir à celuy qui entreprend vn voyage loingtain : ie ne donneray pas à celuy qui ne doit reuenir iamais, ny à vn malade qui s'en va mourir, ny en vn temps, où ie me cognoistrois attaint d'vne maladie incurable : ie ne voudrois sur ce point-là rien donner, car ie n'auois aucune esperance de le recouurer. Mais pour t'apprendre que le bien-faict est chose qu'on doit desirer pour l'amour d'elles-mesmes, voy ie te prie, que si vn estrangier est ietté sur nostre riuage, encor qu'il en doie partir le lendemain, nous l'aidons de ce qui nous est possible : si vn incogneu a fait naufrage sur nostre port, nous luy donnons vn vaisseau, nous le mettons en equipage, afin qu'il puisse retourner en son pays. Il part soudain, sans auoir bonnement loisir de cognoistre celuy qui luy a sauué la vie, & faisant estat de nous reuoir iamais plus, il nous assigne le payement de sa dette sur les Dieux. Il les prie, que puis qu'il n'a le moyen de le payer, il leur plaise le recognoistre pour luy. Cependant nous sommes tres-contens en nous-mesmes d'auoir fait vn tel plaisir, bien qu'il soit sterile. Ne vois-tu pas que lors que nous sommes à la fin de nostre vie, nous ordonnons nostre dernière volonté, nous faisons partage de nos biens, encor que nous n'en puissions rapporter aucun profit? Combien de temps, combien de peine employons-nous à le faire secrettement, & à bien aduiser à qui, & quelles parties de nostre heritage nous donnerons? Car que sert-il de se tant trauailler, de choisir à qui nous donnons, si nous ne pouuons le recouurer de pas vn? Et toutesfois nous ne donnons iamais rien avec plus de respect, nous ne trauaillons iamais tant nostre iugement, que lors que mettans en arriere nostre vtilité, il n'y a rien qui se soit presenté à nos yeux, que le seul point de l'honneur. Car auparauant, durant toute nostre vie, nous

CHAP. II.
A quelle
intention, &
quelles per-
sonnes il
faut choisir
pour leur
bien faire.

Des Bien-faicts,

auions mal cogneu nostre deuoir, pendant que l'esperance & la crainte, & que la volupté (qui est le vice le plus lasche & delionneſte de tous) nous corrompt, & nous empesche de faire ce que nous deuons. Mais lors que l'assurance de la mort nous a fait perdre l'esperance de toutes choses, & qu'elle nous a enuoyé vn iuste iuge & incorrompu, nous cherchons les plus dignes pour leur bailler la iouissance de nos biens apres nous. Il n'y a rien que nous facions plus saintement & soigneusement, que ce partage de biens qui ne sont desia plus à nous.

C H A P. 12.
*Le bien faict
gratuit est
d'auant plus
louable, qu'il
apporte
beaucoup de
consentement
à celuy qui
l'exerce.
Object. on
des Epicu-
riens.
Responce.*

Certes c'est vn grand contentement à celuy qui peut dire en soy-mesme, Je ſe-
ray cestuy-cy plus riche qu'il n'est, & luy donnant vne partie de mes biens,
l'adiousteray encor plus d'honneur à la noblesse de sa maison. Bref, si nous ne don-
nons iamais, qu'avec esperance qu'il nous soit rendu, il nous faut mourir sans fai-
re restant. Vous soutenez (dit-il) que le bien-faict est vne depte qui ne sera ia-
mais payée : & toutesfois vne depte n'est pas chose qui se doie desirer pour l'a-
mour d'elle-mesme. Quand nous disons debte, c'est vne comparaison, & vne ma-
niere de parler : comme aussi nous disons que la loy est la regle de ce qui est iuste
& de ce qui est iniuste. Et toutesfois, la regle n'est pas chose qui se doie desirer
pour l'amour d'elle-mesme, mais nous sommes contrains d'vser de ces mots, pour
mieux faire entendre ce que nous voulons dire. Quand ie dis vne debte, c'est à di-
re, comme vne debte. Veux-tu tout ſçauoir ? l'adiouitte encor, **Qui** ne sera iamais
payée, j'ajoit qu'il n'y ait aucune debte qui ne se puisse ou doie payer. Tant s'en
faut, que nous deuions faire plaisir pour nostre vtilité, que le plus souuent (comme
i'ay dit) il en faut faire avec nostre perte, & avec nostre peril. C'est ainsi qu'e-
bien defendre celuy que ie voy assailly des brigans, afin qu'apres on puisse passer
seurement son chemin. Je soutiens celuy qui est iniustement accusé d'vn crime ca-
pital, contre l'appuy & faueur que ses parties ont : & ne crains point de tourner
sur moy la coniuration des plus grands, & des plus puissans, me mettant, peut-
estre en danger d'entrer au triste & miserable estat qu'il souffroit durant son accu-
sation criminelle, sous ces mesmes accusateurs, bien que ie puisse me rendre d'vn
autre party, & regarder de loing, & avec toute assurance les debats & querelles
d'autruy. Je promets, ie responds de payer toute chose iugée, reuoquant par ce-
ste mienne promesse les caïés & les affiches qui estoient ja mises sur les biens qu'on
auoit faitis à vn mien amy. Finalement, ie mets en danger ma vie & mes biens pour
sauuer la sienne. Celuy qui est tout prest d'achepter vne place aupres de Tusculo,
ou de Tiouoly, seulement pour la douceur de l'air, & pour y passer mieux à l'aise les
chaleurs de l'été, ne regardera point au prix qu'il luy doit couster, mais l'ayant
acheptée il la conseruera. Il y a mesme raison aux bien-faicts. Car si tu me deman-
des, quel profit il nous en peut aduenir, ie respondray, que c'est le seul contente-
ment de nostre conscience. Demandes-tu le profit qui nous aduient d'vn bien-
faict ? Dy-moy plustost quel bien & quel profit nous apporte la iustice, l'innocence,
la magnanimité, la chasteté, la temperance qui est en nous, si tu demandes
autre chose qu'elles-mesmes ?

C H A P. 13
*Comme les
corps supe-
rieurs des-
ploient li-
beralement*

A Quelle fin est-ce que le Ciel continué tousiours son chemin ? à quelle fin est-
ce que le Soleil alonge & racourcit les iours ? Ce sont bien-faicts que tout
cela. Car il se fait pour nostre grand profit. Comme le deuoir, & l'office de cer-
vniuers, est de rouer l'ordre de toutes choses, & de changer les lieux du Soleil,
d'où il se puisse leuer, & où se coucher : & de nous faire tant de beaux effects pro-

fitables & salutaires, sans esperer aucun profit de nous, aussi le deuoir d'un homme, entre autres choses, est de bien-faire à autrui, Demanderas-tu donc pourquoy il donne des bien-faits? C'est afin qu'on ne luy puisse reprocher qu'il ne donne rien, & pour ne laisser perdre l'occasion de bien-faire. Mais c'est tout vostre plaisir & vostre volupté, d'accoustumer vos corps delicats à vne paresseuse oysiueté, & de chercher vn silence & vne seureté semblable à celle de ceux qui dorment: de vous traîner & cacher sous les ombres espaisées, & entretenir l'engourdissement de vostre ame desia gâtée, & la resioüir par douces & agreables pensées, que vous appelez tranquillité & repos d'esprit: d'engraisser vostre corps qui pallit de paresse, à force de boire & de manger tout le iour dans les grottes, & dans les cabinets de vos iardins. Au contraire nous sentons vne volupté, vrayement digne de l'homme, en donnant des bien-faits, encor qu'ils nous apportent beaucoup de peine, pourueu qu'ils en mettent dehors ceux à qui nous les faisons: encor qu'ils soyent pleins de dangers, pourueu que nous en tirions ceux qu'on y auoit plongez: encor que ce soit avec la perte & diminution de nostre bien, pourueu que la necessité & pauvreté d'autrui en soit soulagée. Qu'ay-ie affaire de recevoir des bien-faits d'autrui? quand ie les auray receus, ausi me les faudra-il donner. Le bien-fait regarde seulement le profit de celuy à qui on le donne, & non pas le nostre: autrement nous donnerions à nous mesmes, & non pas à autrui. Et par ceste raison plusieurs choses qui portent grand profit à autrui, perdent leur grace, parce qu'on les met à prix. Le marchand est fort profitable aux villes, les medecins aux malades, & le courtier aux Liens mis en vente. Mais parce que toute ceste maniere de gens ne portent profit à aucun, que pour en faire à eux-mesmes, ceux mesmes ausquels ils profitent, ne se sentent aucunement obligés à eux.

ON ne doit appeller bien-fait ce qu'on met à l'aduanture, sous espoir de gagner. Je donneray cecy pour recevoir cela. C'est vne enchere. Je n'appelleray point chaste celle qui a repoussé son amy, pour l'eschauffer dauantage à l'aimer, ou celle qui a eu crainte de la rigueur des loix, ou de la rudesse de son mary: parce que comme dit Ouide,

*La femme à son amy a desia fait plaisir,
En ne le refusant qu'à faute de loisir.*

On peut iustement mettre au nombre des femmes qui faillent à leur honneur, celle qui garde sa chasteté plus par crainte, que pour l'amour d'elle-mesme. Pareillement celuy qui donne vn bien-fait pour en recevoir autant, il n'a pas donné. Faut-il dire que nous faisons bien aux bestes, que nous engraissons pour nostre seruice, ou pour manger apres? que nous faisons bien aux arbres fructifiers, quand nous les tressoyons, de peur que par secheresse, ou par la dureté de la terre, si l'on n'en tenoit conte, ou si elle n'estoit souuent remuée, ils ne deuiussent malades? Pas-vn ne vient à cultiuer son champ, parce seulement que le laboureur soit chose bonne d'elle-mesme, ny faire aucune autre besongne, si l'esperance du fruit en est dehors. Vne ame auaricieuse & subiecte au gain, ne nous conduira jamais à donner des bien-faits. Il faut que ce soit vn cœur humain & liberal, qui a desir de donner encor apres qu'il a donné, & mettre derechef des nouueaux plaisirs sur les anciens: vn cœur qui ne pense point quel profit en doit aduenir à celuy qui donne: Autrement il seroit meprisé d'un chacun, & demeureroit sans honneur & sans gloire.

CHAP. 14.
Ce qu'on donne a dessein d'y profiter ne merite pas le nom de bien-fait.

Quelle magnificence est-ce à vn homme de s'aimer, de ne penser qu'à son espargne de ne travailler & de n'acquérir que pour soy : mais le vray desir de bien-faire à autrui, nous garde de tout cela, & mettant la main sur nous, nous tire à ceste perte: & desdaignant nostre propre vtilité, se resioit de pouuoir bien faire à quelqu'vn.

CHAP. 15.
L'honneste
conuie cha-
cun à faire
plaisir à son
prochain
ioinct que
l'on se res-
ioit extré-
mement de
l'auoir fait,
& que par ce
moyen on est
injuré à
continuer.

PEut-on faire doute que l'iniure & l'outrage ne soit du tout contraire au bien-faict ? Or comme il se faut garder d'iniurier aucun, pource seulement que l'iniure est chose mauuaise d'elles-mesmes, aussi faut-il desirer de bien-faire pour l'amour seulement du bien-faict. En l'vn la crainte du deshonneur a plus de puissance sur nous, que toutes les recompenses qui nous pourroient esmouuoir à faire quelque chose meschante, & en l'autre l'apparence de l'honnesteté, qui a grande force d'elle-mesme, nous y conuie assez. Je ne meniray point si ie dis, qu'il n'y a pas vn qui n'ayme, & qui ne se resioisse en ses bien-faits, qu'il n'y a homme de si mauuais courage, qui ne sente vn grand aise de voir celuy auquel il a fait plusieurs fois plaisir, & qu'il n'ait enuie de luy en faire encore dauantage, parce qu'il luy en a desia fait. Ce qui n'aduiendroit iamais, si nous ne prenions naturellement plaisir en nos bien-faits. Combien de fois ay-ie ouy dire, Je ne pourrois abandonner celuy à qui i'ay vne fois sauué la vie, & que l'ay desia tiré hors de danger ? Il me supplie que ie defende la cause contre ses aduersaires, qui ont grande faueur & autorité : ie ne le veux point : mais que feray-ie donc ? Je l'ay desia tiré deux fois hors de ce danger. Ne vois-tu pas qu'il y a en ce faict quelque propre vertu & puissance pour nous contraindre de le secourir, & luy faire encore ce bien en sa derniere necessité: premierement, parce que pour nostre deuoir nous le deuons faire, en second lieu, parce que nous luy auons desia auparauant fait vn pareil bien. Et iaçoit qu'au commencement nous n'eussions aucune raison de le secourir, toutesfois nous le secourons à ceste heure, parce que nous l'auons desia fait vne autre fois. Tant s'en faut que l'vtilité nous pousse à faire plaisir, qu'au contraire nous persecurons de bien-faire à des choses inutiles, & les conseruons pour le seul desir de bien-faire. Et si nous auons esté peu heureux à faire plaisir à quelqu'vn, toutesfois il est autant raisonnable de luy pardonner, comme à des mauuais enfans.

CHAP. 16.
Comme c'est
chose desira-
ble d'elle-
mesme de
bien faire à
autrui, pa-
reillement
rendre la pa-
reille est
chose hon-
neste & desi-
rable d'elle-
mesme.

CEux-là mesmes confessent bien qu'ils rendent la pareille, non pas pour ce que soit chose honneste, mais parce qu'il est profitable. Toutesfois ie prouueray avec moins de peine, que cela n'est pas vray. Car les mesmes argumens que l'ay employez à prouuer que les bien-faits estoient desirables pour l'amour d'eux-mesmes, ne seruiront à cela. C'est vne chose tres-assurée, & de laquelle nous tirons nos preuues pour toute ceste dispute, que nous ne prions l'honnesteté, sinon pour ce qu'elle est honneste. Qui oseroit mettre en difficulté que rendre la pareille ne soit chose honneste ? Qui est celuy qui n'a en horreur vne personne ingrante, qui se rend par ce vice inutile à soy-mesmes ? Mais quand tu orras dire que quelqu'vn est ingrat enuers vne infinité de grands & inestimables plaisirs qu'il a receus d'vn sien amy, comment le pourras-tu souffrir ? Sera-ce comme s'il auoit fait chose vilaine & deshonneste, ou comme s'il auoit obmis à faire chose qui luy deuoit estre vtile & profitable ? Je pense que tu l'estimeras vn meschant homme, & que tu iugeras qu'il merite mieux d'auoir quelque peine que d'auoir vn curateur. Ce que tu ne ferois point, si recognoistre le bien qu'on a receu, n'estoit chose honneste, & qu'on deust desirer pour l'amour d'elle-mesme. Il y a bien d'autres cho-

& qui ont besoin qu'on face entendre avec quelque peine, qu'elles sont honnestes: Mais ceste-cy, elle est si apparente, elle est si belle, qu'on ne peut mettre en doute que sa clarté ne reluise grandement. Y a-il rien de plus estimable & digne de louange, & qui soit receü avec plus grand contentement dans l'ame de toutes personnes, que de recognoistre les plaisirs enuers ceux qui ont bien merité de nous?

Y-moy, ie te prie, qu'est-ce qui nous ameine à cela? est-ce le profit? Toute fois si on ne le mesprise, on demeure ingrat. Est-ce l'ambition? & quelle gloire trouueras-tu de te vanter d'auoir payé ce que tu deuois? Est-ce la crainte? l'ingrat n'en a point. C'est la seule chose de laquelle nous n'auons point fait de loy, parce que nature nous commandoit assez d'estre recognoissans. Comme aussi il n'y a aucune loy qui commande d'aimer les peres, ny de bien & doucement traicter les enfans. Ce seroit peine perduë de nous vouloir contraindre à ce à quoy nature nous semond d'elle-mesmes. Et comme il ne faut enseigner à pas-vn de porter amitié à soy-mesmes, laquelle il a tirée avec sa naissance: aussi ne luy faut-il point apprendre de suiure de soy-mesmes les choses honnestes. La vertu nous plaist de sa nature: elle est tant agreable, que les meschans sont naturellement contraints de priser les choses meilleures. Qui est celuy qui ne prend plaisir d'estre estimé bien-faisant? qui lors mesmes qu'il fait plus de tort & d'iniure, ne desire d'estre tenu pour homme de bien? & quand il exerce plus sa tyrannie & sa cruauté, ne la vueille courir de quelque manteau de iustice? qui ne tasche aussi de faire croire qu'il a bien-faict à ceux qu'il a offensez? Voyla pourquoy telles gens souffrent bien que ceux, enuers lesquels ils ont vsé de plus mauuais & cruels traictemens, leur viennent encor rendre graces, feignans d'estre liberaux & humains, parce qu'ils ne le peuuent estre. Ce qu'ils ne feroient point, si le desir qu'on porte naturellement aux choses honnestes, & à celles qui se font souhaitter pour l'amour d'elles-mesmes, ne les contraignoit de chercher vne reputation & vn nom du tout contraire à leur vie, & courir le plus qu'ils peuuent leur malice & mauuaistié, le fruit & l'effect de laquelle leur est agreable, mais elle leur est odieuse, & leur fait honte, parce qu'il n'y a aucun tant esloigné du sentiment de la loy, & de la raison naturelle, aucun qui ait tant oublié la douceur propre à l'homme, qui voulust estre meschant pour son seul plaisir. Demande à ces gallans qui ne viennent que de larcins & rauissemens, s'ils n'aideroient pas beaucoup mieux acquerir du bien par quelque honneste moyen, que par les bringandages & voleries qu'ils font? Certainement celuy qui s'enrichit à destrouffer, & à couper la gorge aux passans, aimeroit beaucoup mieux trouuer leur bourse en vn autre lieu, que de la leur oster. Tu n'en trouueras aucun qui n'aime mieux sans estre meschant, iouir du bien & profit qu'il acquiert par sa meschanceté. Nous deuons recognoistre pour le plus grand bien que nature nous a fait, que la vertu laisse entrer sa lumiere & ses rais dans l'ame d'vn chacun, & que ceux qui ne la suiuent point, à tout le moins la voyent.

Pour t'apprendre que l'affection de recognoistre le bien qu'on a receu, est chose que qu'on doit desirer d'elle-mesmes, il est certain que l'ingratitude doit estre fuyé à cause d'elle-mesmes, parce qu'il n'y a rien qui rompe & deschire tant l'amitié des hommes, que ce vice-là. Car que peut-on trouuer en ce monde, qui donne plus d'assurance à l'estat, & à la vie des hommes, que le secours & le plaisir naturel que nous faisons les vns aux autres? C'est cela seul qui tient nostre

CHAP. 17.
Nj le profit,
ny l'ambitiõ,
ny la honte
n: nous doi-
uons induire
à faire plai-
sir, mais la
vertu, qui
mesmes a de
la force a
l'endrois des
meschans.

CHAP. 28.
An contrai-
re, l'ingra-
titude est o-
dieuse d'elle
mesme, com-
me celle qui
desoist l'u-
nion de la
sõsité hu-
maine, la-
quelle s'en-
tressent par
plaisirs mu-
uels.

Des Bien-faicts,

vie mieux asseurée contre tous dangers inopinez, par la mutuelle communication & trafic des bien-faicts. Pren le cas que nous soyons tous seuls, que sera-ce lors de nous? nous serons la proye & la victime des bestes sauuages, vn sang, dont on tiendra compte, & qu'on pourra facilement esprendre. Par ce que nature a donné à toutes autres bestes, assez de force pour se defendre elles-mêmes. Celles qui naissoient pour viure à l'escart, & separées des autres, sont armées dès leur naissance, l'homme n'est enuironné que de foiblesse & d'impuissance. La force de ses ongles, & de ses dents ne le rend point espouventable aux bestes. Il n'y a que la compagnie & l'assemblée des hommes, qui l'assure & qui le fortifie, encor qu'il soit & nud & foible. Nature luy a donné deux choses, lesquelles encor qu'il fust exposé à tous autres dangers, le rendent toutefois tres-puissant, sçauoir est la raison, & la société. Et par ainsi celuy qui seul & separé, estoit le moindre & le plus foible, s'est rendu maistre de toutes choses, s'est acquis, par le moyen de la compagnie, vn pouuoir souverain sur toutes autres bestes. Dès que l'homme fut mis sur la terre, la société luy donna puissance & commandement sur les choses qui estoient d'une nature estrangere & diuersé à la sienne, voire iusques à estendre son empire & seigneurie sur la mer. C'est la société qui a combattu la force des maladies, qui s'est aduisée de secourir la vicillesse, de donner allegement à la douleur. C'est elle qui nous baille les forces, & qui a fait que nous pouuons resister à la fortune. Si tu veux rompre l'assemblée & la société des humains, tu deferas aussi ceste belle vnitè & conjonction, par le moyen de laquelle la vie des hommes est entretenuë. Or elle se rompra, si tu nous veux persuader que nous ne deuons suir vne ame ingrate pour son propre vice, mais par ce qu'il doit craindre qu'un plus grand mal ne luy aduienne. Car combien voit-on d'ingrats qui n'ont iamais esté punis de leur ingratitude? D'auantage ie veux encor appeller ingrat celuy, qui par crainte reconnoist le bien qu'on luy a fait.

La raison & la société renforcent l'homme.

CHAP. 19.
Les impies & profanes reuerent Dieu, mesme de peur qu'on les estime ingrats. Et ainsi enseignans que c'est chose honneste d'el-le-mesme, de reconnoistre les plaisirs & bien-faicts.

VN homme de bon sens n'eut iamais crainte des Dieux. C'est folie de craindre ceux de qui nous receuons tout nostre bien. L'on n'ayme iamais ceux qu'on craint. D'auantage, (ô Epicure,) tu as defarmé Dieu, tu l'as despoüillé de ses traicts, & de son pouuoir: & ain qu'aucun n'eust peur de luy, tu l'as jetté par delà le mode. Estant donc ainsi que tu dis ceint & enuironné d'une forte & imprenable muraille, separé & retiré hors de la veüe & de l'attouchement des mortels, tu ne dois auoir crainte de luy, veu qu'il n'a aucune matiere de faire bien ou de nuire: Ains demeurant seul au milieu de l'espace, & de la distance qui est entre les Dieux, abandonné de toute compagnie d'animaux, d'hommes, despourueu de toutes choses, il est hors de danger des ruines des mondes qu'il void choir & dessus & à costé de luy, ne tenant compte de nos vœux, & de nos prieres, & n'ayant aucun soucy de nous. Et toutefois tel comme il est, tu veux bien qu'on pense que tu l'honores, & que tu luy portes autant de reuerence qu'à ton pere. Ce que tu fais, comme ie croy, seulement pour n'estre estimé ingrat, ou si tu ne le fais à cette intention, si tu veux qu'on t'estime reconnoissant, parce que tu ne penses auoir receu aucun bien-faict de luy, & que peut-estre les atomes & ces petites miettes que tu as fataliques en ton cerueau, t'ayent temerairement & par rencontre amassé & fait tel que tu es, pourquoy l'honores-tu? C'est (diras-tu) pour l'excellence de sa grande majesté, & pour la nature esmerueillable. Je prens le cas que cela soit ainsi, au moins tu le fais sans esperance d'aucun bien, & sans estre persuadé d'aucune apparence de profit. Il se trouue donc quelque chose qui se fait deiger d'elle-mêmes, la dignité de laquelle te con-

duit à l'aimer. Certainement c'est l'honnesteté. Or y a-il rien plus honneste que d'estre recognoissant ? la matiere & l'estoffe de ceste vertu s'estend aussi loin comme nostre vie.

Mais il y a, (dit-il,) en ce bien-là quelque vtilité cachée. Car quelle vertu y a-il qu'il n'y ait du profit meslé ? Toutesfois nous disons qu'une chose se fait de s'irer pour l'auoir d'elle-mesmes, laquelle ayât des vtilitez hors de soy, neantmoins mettant à part & mesprisant les commoditez, elle nous plaist d'elle-mesmes. Il y a du profit de recognoistre le bien qu'on nous a fait, mais ie le veux faire encore que celame doire nuire. Celuy qui recognoist le bien qu'il a receu, pourquoy le fait-il ? Est-ce pour gagner encore de nouveaux amis, & pour se faire donner d'autres bien-faits ? Quoy, s'il aduient qu'en ce faisant il acquiere la mauuaise grace de plusieurs ? Si quelqu'un est assure de ne gagner rien en rendant le bien qu'il a receu, ains au contraire qu'il luy faille perdre beaucoup de ce qu'il a desia serré dans ses coffres, voudra-il de son bon gré tomber en ceste perte ? Certainement celuy est ingrat, qui en rendant le premier bien qu'il a receu, en espie encore un second, esperant faire profit sur le plaisir duquel il s'acquitte. I'appelle celuy ingrat, qui sert un malade, & ne bouge d'aupres de luy, pour l'esperance qu'il a qu'il face testament, & que pour son seruice il le doie faire heritier, ou luy laisser quelque bon legs. Qui face hardiment tout ce qu'un bon amy, & celuy qui n'oublie rien de son deuoir, peut faire : toutefois si quelque esperance luy est passée par la fantasie, s'il est soigneux seulement du profit, s'il iette son hameçon pour prendre quelque chose, s'il fait comme les oyseaux qui ne viennent que de corps morts, suiuaus de pres les troupeaux malades, & ne regardans sinon que quelque brebis tombe bien tost par terre : il donnera occasion à chacun de penser qu'il n'attend que la mort de son malade, & ne fait que voler à l'entour de sa charongne. Mais un cœur bien recognoissant, ne prend plaisir qu'à la seule vertu de sa bonne intention.

CHAP. 20.
Il les faut
recognoistre
encore que
cela nous
d. 20? appor-
ter du pre-
iudice.

Veux-tu sçauoir cōme cela est vray, & qu'un cœur recognoissant ne se laisse iamais corrompre à l'vtilité ? Il y a deux sortes d'hommes recognoissans. On appelle recognoissant celuy qui rend quelque bien, au lieu de celuy qu'on luy a fait. Cestuy-là parauanture se peut vâter, il peut faire un peu le braue, il a de quoy se tenir fier. Nous appellons aussi recognoissant un homme qui a receu le bien-fait d'une bonne volonté, & qui d'une bonne volonté se sent redevable. Cestuy-là se tient caché dans sa conscience. Mais quelle vtilité peut-il sentir d'une affection profondement cachée ? Or cestuy-là, encore qu'il n'ait le moyen de faire d'auantage, toutefois il est recognoissant, il aime, il confesse deuoir, il a grand desir de rendre la pareille, il n'a faute de rien que tu puisses desirer. Celuy ne laisse point d'estre bon artisan, qui par faute d'outils & d'instrumens, ne peut faire son mestier. On ne dira pas qu'un chantre n'ait belle voix, si le brait qu'on fait aupres de luy empesche qu'on ne le puisse ouïr. Ie veux rendre le bien qu'on m'a fait. Encor n'est-ce pas assez, il y reste quelque autre chose, non pas toutesfois pour estre estimé recognoissant, mais pour estre quitte du bien qu'on m'a fait. Car souuent celuy qui n'a rien payé est estimé recognoissant. Et tout ainsi qu'on estime la valeur & le prix des autres vertus par la bonne affection : pareillement la vertu de bien recognoistre un plaisir se mesure entierement par la bonne volonté qui se voit en nous. Si cestuy-sy s'est mis en deuoir, & qu'il n'ait point eu la puissance de rendre, c'est la seule fortune qu'on en doit accuser. Comme un homme ne laisse point d'estre bien

CHAP. 21.
Deux sortes
d'hommes
non ingrats,
& deux
moyens de
recognoistre
un bien fait.

Des Bien-faits,

disant, encore qu'il soit contraint de se taire, ny d'estre vaillant, encore qu'il ait les mains liés, ny d'estre bon Pilote, encore qu'il soit en terre ferme, parce que ceux-là n'ignorent rien de ce qui appartient à la perfectiō de leur sçavoir, bien qu'ils soient empeschez de n'en vser point : De mesmes celuy qui n'a que la seule volonté, & qui n'a aucun autre tesmoin de son affection, que la propre conscience, est recognoissant. l'adiousteray d'auantage, que l'homme recognoissant quelquesfois est estimé ingrat au iugement de plusieurs, qui tournent ses intentions au rebours, & les prennent en mauuaise part. En quoy donc se fie cestuy-là, sinon en sa conscience ? laquelle se resiouyt encore qu'elle soit incogneuë, & profondement enseuelie dans son estomach, & laquelle estant assez assurée d'elle-mesmes contre les fausses opinions, & les mauuais propos qu'on en tient, ne se fie qu'en son integrité : & voyant vn grand nombre de personnes qui iugent mal de ses intentions, elle ne veut point conter les opinions contraires, mais pense gagner sa cause à son seul iugement. Si elle voit qu'on punisse sa bonne foy de pareille peine qu'on punit vne perfide, elle ne pert point le cœur, & ne s'abaisse point pour cela, mais elle s'arreste ferme contre sa peine.

CHAP. 22.

Le contentement qu'on reçoit d'auoir bien fa. Et à son prochain, est si grand, que l'on ne s'en repent point mesmes les plus grieues afflictions.

I'Ay maintenant (dit la conscience) tout ce que j'ay voulu, j'ay tout ce que j'ay desiré, ie ne me suis point encore repentie, & ne me repentiray oncques d'auoir eu ceste volonté. La fortune pour si contraire & si malheureuse qu'elle me soit, ne me conduira iamais à ce poinct, qu'elle me face dire: Qu'est-ce que ie voulois ? Que me sert-il d'auoir eu si bonne volonté ? Elle me profite estant attaché à la gehenne, elle me profite estant au milieu des flammes, & lors qu'on me les fait sentir par tous mes membres, lors qu'on brulle mon corps tout vif à petit feu. Celuy qui a sa conscience bien nette, qui a son cœur plein d'assurance, encor que le sang degoutte de son corps, il se resiouira de voir les flammes, dans lesquelles sa bonne conscience reluira. Je veux encor redire l'argument dont ie m'estois cy-dessus aidé. Pourquoi est-ce que quand nous mourons, nous auons si grand desir de recognoistre tout le bien qu'on nous a fait ? pourquoi est-ce que nous pesons si soigneusement le deuoir & l'office d'vn chacun ? Pourquoi est-ce que nous iettons nostre memoire sur ses seruiues que nous auons receus durant toute nostre vie, & que nous craignons tant d'en oublier aucun ? Il ne reste rien après nostre mort, que nous puissions esperer. Toutesfois estans venus à ce dernier poinct, nous voulons sortir de ce monde, & abandonner ces choses humaines, avec opinion d'auoir aduantageusement recogneu les seruiues d'vn chacun. Cela se fait parce que ceste belle œuvre est suiuite d'vne grande recompense, & que la force de l'honesteté attire à soy le cœur des hommes : sa beauté s'espand sur nos ames, & les ayant surprises de la merueille de la lueur, & de sa clarté, les rait du tout à soy. Mais encor il en sort beaucoup de commodité. Car la vie des gens de bien est plus assurée, & l'innocence qui est accompagnée d'vne ame recognoissante, est hors de crainte. Nature eust iniuftement fait, si elle nous eust baillé vn si grand bien avec misere, avec danger, & incertitude. Mais regarde, ie te prie, encore qu'on puisse facilement & sans danger souuent paruenir à ceste vertu par vn chemin assuré & facile, si tu l'eusses voulu suiure par des rochers inaccessible, par des chemins pierreux, pleins de serpens, & de bestes sauuages.

CHAP. 23.

Vne bonne chose est de

IL ne faut point toutesfois dire que la chose ne se doie desirer pour l'amour d'elle-mesmes, parce qu'elle soit accompagnée de quelque vtilité qui vient hors

d'elle. Car on voit presque tousiours les plus belles choses estre doiées de beaucoup de profits estrangers, qui les suiuent apres, mais elles marchent les premieres. Faut-il douter que le cours du Soleil & de la Lune avec leurs diuers changemens, ne temperent tout ce grand Palais basty pour la demeure des hommes? & que tous les corps celestes ne soyent nourris de la chaleur du Soleil? & que les terres n'en soyent ouuertes & relaschées? l'abondance des humeurs amoindrie? la rigueur de l'Hyuer (qui gele toutes choses) rompuë & chassée? & que la tiedeur de la Lune n'air vertu de penetrer dans les fruiçts, & les mener à parfaite maturité? Que la fécondité des choses humaines responde à son cours, & que selon qu'elle sera pleine ou voidue, elles ne le soyent aussi? Que le Soleil n'ait fait remarquer l'année, par l'acheuement de son cours? & la Lune le mois, qui s'acheue dans beaucoup moins de temps? Or jajoit que tu leur eusses osté ces vertus-là, & qu'ils ne peussent rien faire de ce que j'ay dit, ne te sembleroit-il pas que le Soleil, encore qu'il ne fist que passer vistemment deuant nos yeux, meritaist d'estre regardé? ne penserois-tu pas qu'il fust digne d'estre adoré de nous? Encore que la Lune eust fait son cours otieusement, & sans porter aucun profit, estimerois-tu qu'elle ne meritaist bien, qu'on haussast la teste pour la regarder? Quand le Ciel durant la nuict jette ses lumieres, & ses clartez çà-bas, quand on voit vne infinité d'estoilles y reluire, qui est celuy qui n'est rauy à les contempler? Qui est celuy qui se voyant surpris d'une si grande merueille, ait loisir de penser lors au bien & au profit qu'elles nous apportent? Regarde comment le Ciel les roule en haut, comment elles tombent apres coyement & sans bruiçt, comment elles desrobent leur vitesses, & la conduisent si doucement, & sous apparence d'un trauail arresté qui ne bouge point: Combien est grand l'ouurage qui se brasse durant ceste nuict, laquelle tu ne remarques seulement que pour sçauoir le compte & la difference des iours, qu'elle grande troupe de choses commencent à rouller au silence des tenebres: Combien grande sera la fuite & l'ordre des Destinées qui se determineront en vne seule nuict, & qui sortiront vn iour à leur terme certain. Les estoilles & les clartez, dont tu penses que le Ciel soit tapissé pour ne luy seruir que d'ornement & de beauté, ne perdent point leur peine: chacun d'elles fait quelque bel ouurage. Il ne faut point que tu penses qu'il n'y en ait que sept seulement, qui travaillent & qui courent à trauers le Ciel, demeurans les autres fixes & arrestées: nous n'en auons apperceu le cours & le mouuement que de bien peu. Mais il y a vn nombre infiny de ces Dieux, qui se font retirer hors de nostre veü, qui ne sont incessammēt qu'à aller & venir, & faire place l'un à l'autre. Et encore de ceux qui se laissent voir à nous, il y en a plusieurs qui sont vn chemin obscur, & passent par des lieux tellement couuerts & caçtez, qu'on ne les peut apperceuoir. Quoy donc ne serois-tu pas contraint de t'esmeruiller: ne serois-tu pas rauy de regarder la grande masse de cest vniuers, encore qu'il te gouuernast, & ne t'assurast sous sa tutelle & deffense? encore qu'il ne t'entretint de sa chaleur, qu'il ne t'engendrast, & qu'il ne t'arroulast de son air, & de ses vents?

OR tout ainsi que ces choses, encore qu'en premier lieu elles ayent leur vsage, & qu'elles soyent necessaires & profitables, remplissent neantmoins toute nostre ame d'admiration de leur majesté: pareillement toute sorte de vertu, & principalement celle d'un cœur bien recognoissant, encore qu'elle nous soit profitable, & qu'elle nous apporte beaucoup d'utilité, ne peut trouuer bon qu'on l'aime pour cela: Elle a dedans soy quelque chose de plus grand, elle n'est pas assez bien cogneuë de celuy qui la prise & l'estime pour l'utilité, & qui la met au nombre des

*semblable de soy
mesme, en-
core qu'elle
ait des com-
moditez en
dehors, ainsi
que le Soleil
qui nourrit
par sa cha-
leur toute la
grand' masse
de cēs vni-
uers.*

CHAP. 14.
*Semblable-
mēt les ver-
tus, notam-
ment la gra-
uité, sont à
disser d'et-
les mesmes,
non pour au-
cune utilité
qu'on en es-
pere ou re-
çoine.*

Des Bien-faits,

choses profitables. Si celuy qui veut estre recognoissant, ne l'est pour autre intention, que pour ce qu'il cuide que cela luy portera profit, il s'ensuit qu'il ne le sera qu'à mesure du profit & de l'utilité qu'il en pourra recevoir. La vertu ne peut permettre qu'un tas de faquins & avaricieux luy fassent l'amour, il faut venir vers elle les bras estendus, & le sein de la robe déplié, sans espoir d'en rien rapporter. L'ingrat ne pense qu'à cecy: Je veux bien rendre la pareille, mais ie crains la despense qu'il faudra faire, le danger où ie me mettray, l'inimitié que j'en pourray acquerir? il vaut mieux que ie pense à mon profit & à mes affaires, & que ie ne face rien dont mal m'en puisse aduenir. Vne mesme raison ne peut faire un homme recognoissant & ingrat, mais comme leurs œuvres sont diuerses, aussi leurs intentions sont differentes. L'un est ingrat, encore que ce soit contre son deuoir, par ce qu'il en tire profit; l'autre est recognoissant, encor que ce soit contre son profit, parce que le deuoir luy commande de l'estre.

CHAP. 21.

La liberalité de Dieu gratuite nous enseigne à faire plaisir sans recompense.

Nous ne deuous auoir autre intention que de viure selon la sagesse de nature mere de toutes choses, & de suiure l'exemple des Dieux. Or en tout ce que font les Dieux, ils ne suiuent autre raison que le desir qu'ils ont de faire ce qu'ils font: sinon que tu voulusses dire que pour le fruit de leur ouurage ils sentent la fumée des entrailles, & l'odeur de l'encens qu'on brusle sur leurs autels. Voy toutefois combien de choses ils font tous les iours, les grands biens qu'ils nous départent, de quelle abondance de fruits ils remplissent les terres, comment ils nous donnent les vents à souhait pour esmouoir la mer, & nous conduire en toutes contrées, comment ils nous enuoyent de grandes & soudaines pluyes pour ramollir la dureté de la terre, pour remplir les veines des fontaines tariées, & leur bailler nouvelle nourriture par des conduits secrets. Ils font tout cela sans recompense & sans aucun profit qui puisse paruenir iusqu'à eux. Il faut aussi que nostre raison, (si elle ne se veut point destourner de l'exemple que les Dieux luy donnent,) se serue cela & qu'elle ne suiue point les choses honnestes, comme si elle estoit louée à gages. Il faut auoir honte de vendre le moindre plaisir que nous ferons. Les Dieux n'attendent aucune recompense de ce qu'ils nous donnent. Si tu veux ressembler aux Dieux, il faut faire plaisir aux ingrats mesmes. Car le Soleil reluit sur les meschans, & les corsaires passent avec assurance sur la mer.

CHAP. 22.

Et le faut faire mesme aux ingrats qui ne pechent qu'à faute de sens mais non à ceux qui s'ocrogneurs estne naturellement enclins à l'ingratitude.

car

Sur ce point, ils s'enquierent, si un homme de bien doit faire plaisir à un ingrat, sachant qu'il est ingrat. Permetts au préalable que ie rompe un peu ce propos, & que ie die quelque chose, pour me garder d'estre surpris par une demande trop subtile. Il y a, suiuant l'opinion des Stoiciens, deux sortes d'ingrats: L'un est ingrat, par ce qu'il est fol, & qu'il a faute de bon iugement. Or celuy qui est fol, est par consequent meschant, & le meschant est remply de toute espee de vices. Le fol donc est plein d'ingratitude. De ceste mesme sorte nous appellons meschans les intempereux & dissolus, les auares, les prodigues, les malicieux: non point que communément tous les vices soient grands & remarquez en une seule personne, mais parce qu'ils y peuuent estre, & de vray ils y sont, pourtant cachez & couuerts qu'on les tiene. L'autre est ingrat, par ce qu'au iugement du peuple, & de tous ceux qui le recognoissent, il est naturellement enclin & subiet à ce vice. A cest ingrat premier, encor qu'il ne soit point exempt de ceste faute, comme il ne l'est aussi d'aucun autre vice, l'homme de bien pourra faire plaisir. Car s'il vouloit reietter les gens de ceste condition-là, il ce donneroit iamais rien. Mais à ce dernier ingrat, à ce

trompeur des bien-faits ; qui a naturellement le cœur addonné à l'ingratitude, l'homme de bien pourra faire plaisir, comme il feroit à vn qui est au guet pour attraper quelque chose. Qui est-ce qui voudroit prester de l'argent à vn prodigue qui a desia despensé follement tout son bien ? Qui est-ce qui voudroit rien bailler en garde à celuy qui a si souuent nié les deposts que plusieurs auoient siéz entre ses mains ? On peut appeller vn homme couïard, quand il est fol. Car cela suit les personnes meschantes, qui sont indifferemment saisies de toute espece de vices : mais on appelle proprement couïard, celuy qui l'est de nature, & qui s'effraye du moindre bruit qu'il oyt. Au contraire vn fol & vn inconsideré a bien en soy tous les vices du monde, mais il n'est point enclin de sa nature esgalement à tous. L'vn est sujet à l'auarice, cestuy-cy aux prodigalitez & despenses outrageuses, & l'autre à vne effrontée meschanceté.

Ceux donc se trompent, qui demandent aux Stoyciens. Quoy ? Achilles est-il couïard ? Quoy ? Aristides, qui a gagné ce beau nom de iuste, pour auoir tousiours vsé de iustice, sera-il nommé iniuste ? Quoy ? Fabius qui remit en assurance l'Etat esbranlé de la chose publique, en mettant les affaires de la guerre en longueur est-il temeraire ? Quoy ? Decius a-t-il crainte de la mort ? Mutius est-il traistre ? Camille a-t-il quitté l'armée des Romains ? Non : Ce n'est pas ce que nous voulons dire, que toute sorte de vices soient si estroitement attachez en tous hommes, comme nous en voyons aucuns se descourrir, & apparoir d'auantage en quelques vns. Mais nous disons qu'vn meschant & qu'vn fol est sujet & enclin à tous vices. De manière que nous ne mettons point le hardy hors de peur, ny le prodigue hors d'auarice. Comme l'homme a tous les cinq sens de nature, toutefois tous les hommes n'ont point la veuë si aiguë que le Lynx : pareillement en celuy qui est fol, tous vices ne sont si desbordez, comme on void quelques vns en quelques hommes. Tous les vices sont en tous hommes, mais tous ne se descouurent point en toutes personnes. Nature induit l'vn à estre auaricieux, l'autre à suiure ses affections impudiques. Cestuy-cy est adonné au vin : au moins s'il ne l'est eneor du tout, il y est tellement accoustumé, que ses mœurs le portent à l'yurongnerie. Par ainsi pour reuenir à mon propos, ie dis, qu'on ne void aucun estre mauuais, qu'il ne soit pareillement ingrat. Car il y a dans son ame toutes les semences de meschanceté. Toutesfois nous appellons proprement ingrat, celuy qui est plus enclin à ce vice. Ie me garderay donc de bien faire à vn tel galand que cela. Bref, comme le pere n'aduise pas au profit de sa fille quand il la marie avec vn homme outrageux & rude, qui a souuent esté repudié : & comme celuy sera estimé mauuais mesnager, qui donnera la charge de son bien à vn qui a esté desia condamné d'auoir mal gouuerné les affaires d'autry : comme celuy fera vne grande folie qui par son testament laissera tuteur de son fils vn qui est estimé pileur & voleur des pupilles : pareillement on dira que celuy employera mal ses bien-faits, qui choisira des ingrats pour leur faire des plaisirs, qui seroat aussi tost perdus comme donnez.

CHAP. 27.
Ingratitudo
& meschanceté
sont
souuents
comioinses
ensemble.

Les Dicux mesmes, (comme il dit,) donnent aux ingrats beaucoup de choses: Mais ils les auoient appellées seulement pour les bons. Toutesfois elles tombent sur les mauuais, parce qu'on ne les peut separer des bons. Encor vaut-il mieux faire du bien aux meschans, pour l'amour des bons, que si l'on abandonne

CHAP. 28.
Dieu fait du
bien aux
meschans
parce qu'ils
se trouuent

Des Bien-faits,

*parmy les
bons, comme
les influen-
ces distribués
leurs com-
moditez à
bons & mau-
uais indif-
feremment,
& comme
sous sans
distinction se
resensent des
largesses pu-
bliques.*

noit les bons pour ne rien donner aux mauuais. Par ainsi les Dieux ont ordonné ces choses que tu racontois, le iour, le Soleil, le retour de l'Esté & de l'Hyuer, la douceur temperée du Prin-temps & de l'Automne, les pluyes, les sources des fontaines, & les soufflemens des vents, qui reuiennent sans faillir à leur tour, & tant de belles choses pour le bien vniuersel & general de toutes personnes, & n'ont peu separer & mettre à part ceux à qui seulement ils vouloient faire du bien. Le Roy donne les honneurs à ceux qui en sont dignes, mais il fait souuent des largesses publiques, & des presens de viures, à qui ne les meritent pas, Le larron, le pariure, l'adultere, pourueu qu'ils soient citoyens, reçoient le froment public qu'on donne tous les ans au peuple Romain, sans respecter les mœurs. S'il y a quelque chose qu'on vueille donner comme à des citoyens, & non point comme à des gens de bien, autant en prend le mauuais que le bon. Aussi Dieu a fait present de quelques choses à tout le genre humain, de l'vsage desquelles aucun n'est empesché. Car il ne se pouuoit faire que le vent ne fust fauorable aux bons, & contraire aux meschans. C'estoit le bien & l'vtilité de toutes nations, que les mers fussent ouuertes & nauigables pour le bien des commerces, & que l'Empire des hommes s'estendit par tout. On ne pouuoit pas donner loy aux pluyes, on ne leur pouuoit pas deffendre qu'elles ne tombassent sur les terres des meschans & des vicieux. Il y a quelques choses qui sont communes aux vns & aux autres. On bastit des villes pour receuoir les bons & les mauuais. Les escriuains & libraires ont mis en lumiere les Liures des hommes sçauans, pour estre leus aussi bien de ceux qui en sont indignes cōme des vertueux. La Medecine sert aux plus meschans du monde. On n'a point voulu interdire la composition des remedes salutaires, pour crainte qu'on auoit que les indignes n'en fussent secourus. Vse de iugement & de choix pour le regard des bien-faits, que tu ne voudras donner qu'à personnes dignes, & non point pour le regard de ceux auxquels on reçoit sans respect toute maniere de gens. Car il y a grande difference, entre choisir vne personne, ou ne la repousser point. Aux Cours on fait indifferement iustice à ceux qui la poursuiuent. Les meurtriers mesmes iouissent de la paix, & ceux qui ont rauy le bien d'autruy, recourent le leur. Les bateurs de paué, & ceux qui ne font que donner coups d'espée par les rués de leur ville, sont en seureté dans les murailles d'icelle. Ceux qui ont plus souuent offensé les loix, sont conferuez & maintenus en toute assurance sous leur autorité. Bref, on ne pouuoit faire iouyr certaines personnes de quelques biens qu'il y a, qu'ils ne fussent departis & donnez vniuersellement à tous. Par ainsi il ne faut point disputer des biens que nous sommes publiquement tenus de donner. Mais ce que ie veux donner par choix & iugement à quelque vertueux homme, ie me garderay bien de le bailler à celuy que ie sçauray deua estre ingrat.

CHAP. 29.
*Obuiction &
response au
discours pre-
cedent, &
quels plaisirs
on peut re-
soudre à l'in-
grat.*

NE donneras-tu point donc conseil (dit-il) à vn ingrat, qui voudra prendre aduis de ses affaires? ne permettras-tu point qu'il vienne puiser de l'eau dans ta fontaine? s'il a failly le chemin, refuseras-tu de le luy faire monstrer? Voudrois-tu bien faire cela pour vn ingrat, & luy refuser apres toute autre sorte de bien? Il faut distinguer cecy. Ie me veux essayer de monstrer la difference qu'il y peut auoir en cela. Le bien-faict est vne œuvre profitable à celuy auquel on le donne, mais il ne s'en suit point que pour cela on doie appeller toute œuvre profitable, bien-faict. Car il y a des choses si petites, & de si peu de valeur, qu'elles ne doiuent pas prendre le nom de bien-faict. Il faut qu'il y ait deux poincts pour

bailler le nom au bien-faict. Premièrement la grandeur de la chose: car y en a qui ne pensent point assez pour meriter ce nom. Qui voudroit appeller bien-faict, auoir donné vne piece de pain, ou quelque vieux tournois, ou permettre de venir prendre du feu en sa maison? Or jaçoit que quelquesfois cela profite dauantage que des biens de plus grande valeur, si est-ce que la petitesse du prix, encore que la necessité du temps les face souuent trouuer precieux, en diminué l'estimation. Dauantage il faut qu'on ait deuant les yeux ce qui est le principal & le plus fort: Scauoir est premierement, que ie le face pour l'amour de celuy à qui ie veux donner mon bien-faict, & que ie l'estime digne de le recevoir. Finalement que ie le face d'un bon cœur, & que ie sente en moy-mesme vne grande ioye du plaisir que ie fais. Et toutesfois il n'y a rien en tout cela de ces petits bien-faicts, dont i'ay parlé cy-dessus, lesquels nous ne leur donnons point comme à personnes qui en soient dignes, mais plustost, mesprisans la petitesse de leur valeur, nous le donnons d'une douceur de nature, & par humanité.

IE ne veux pas nier que quelquesfois pour l'honneur d'autruy, ie ne doie faire plaisir à des gens qui en sont d'eux-mesmes indignes. Côme souuent en la poursuite des honneurs & des dignitez, l'ancienne noblesse des maisons a esté cause qu'on a preferé des hommes inutiles & mal estimez à des hommes scauans & de bon esprit. Non sans cause la memoire des grandes vertus est sacrée. Plusieurs prennent plaisir à se rendre bons & vertueux, s'ils voyent qu'on reconnoisse la vertu des gens de bien encore apres leur mort. Quel merite a fait Consul le fils de Cicero, si ce n'est la memoire du pere? Qu'est-ce qui fit recevoir n'agueres Cinnabenant du camp des ennemis & l'honorer du Consulat? pourquoy en fit-on de mesme à Sextus Pompeius & aux autres qui ont porté le nom des Pompées, sinon pour l'excellence de la vertu d'un seul homme: laquelle fut si grande, que la ruine encore peut esleuer bien haut tous ceux de sa race. Qu'est-ce qui fit paruenir nagues Falius Perficus (que les plus impudiques hommes ne vouloient pas seulement baiser à la dignité Sacerdotale, non point à un Collee seulement, si ce ne fut la souuenance des Verrucosiens, des Allobrogiques, & de trois cens qui tous en vne fois sortirent d'une seule famille pour se presenter aux ennemis, & arrester leurs courses? Nous sommes reueables de cela aux vertus qu'elles se font aymer, non seulement pendant qu'elles sont presentes avec nous, mais encores apres la mort de ceux qui les ont portées avec eux au Ciel. Et tout ainsi que ces braues personnages ont tant fait, qu'ils n'ont pas esté seulement viles en leurs temps, mais leurs bien-faicts sont encor demeurez apres eux: pareillement nous reconnoissons les biens qu'ils nous ont faicts en diuerses saisons & en diuers siecles. Cestuy-cy engendra des enfans vertueux: il est donc digne de recevoir des bien-faicts, quel qu'il soit, parce qu'il a donné des enfans qui les meritent. Cestuy-là descend de grands & vertueux parens: quel qu'il soit, il faut qu'il demeure couuert de l'ombre de l'honneur de les predecesseurs. Comme les lieux sales & obscurs paroissent plus beaux quand le Soleil reluit dessus, aussi faut-il que les faineants reluisent de la vertu d'autruy, & de l'honneur de leurs deuanciers.

CHAP. 30.
On donne
certaines
choses à gens
indignes, en
consideration
du me-
rite de leurs
deuanciers.

SUr ce propos (mon Liberalis) ie veux prendre la deffense pour les Dieux, & les
veux excuser de la plainte qu'on fait contre eux. Quelquesfois nous auons ac-
coustumé de dire, Que vouloit faire la prouidence des Dieux, quand elle mit le
gouuernement d'un Royaume entre les mains d'Aridaus? Penses-tu que ce soit
C P A P. 31.
Mais il n'en
faut point
blasmer la
prouidence.

Des Bien-faits,

*divine pour
ce qu'elle le
permes en
faveur des
peres ou con-
sanguins.*

à luy qu'on a donné ceste grandeur, ç'a esté à son pere, ç'a esté à son frere. Pour-
quoy est-ce qu'elle a donné l'Empire de tout le monde à Cesar Caligula, à cet
homme qui estoit si affamé du sang humain, qu'il commandoit qu'on le fist couler
deuant ses yeux, comme s'il eust eu enuie de le boire? Quoy? Penses-tu qu'on luy
ait donné ceste grandeur pour ses merites? Cela fut donné à l'honneur & à la me-
moire de son pere Germanicus: cela fut donné à son ayeul, à son bisayeul, & aux
premiers de sa race, qui n'ont point vescu avec moindre gloire & renommée que les
derniers venus en leur race, jaçoit qu'ils fussent personnes priuées sans aucun estat
publique. Quand tu faisois Consul Mamerus Scaurus, (ô sagesse des Dieux) ne
sçauois-tu pas bien qu'il receuoit à bouche ouuerte les venins que les chambrieres
eiclaves rendoient en leurs mois? Penses-tu qu'en exerçant ses vilanies il se gar-
dast de pas vn? Penses-tu qu'il en fist le fin, & qu'il se souciaist de l'opinion qu'on
peut auoir, ou de sa meschante vie, ou de son impudicité? Je diray vn propos qu'il
tenoit de luy-mesme, que j'ay souuent ouy raconter en diuers lieux, voire ouy louer
en sa presence. Ayant trouué Pollio Asinius couché sur vn lict, il luy dit (mais ce
fut avec le mot vilain) qu'il luy feroit ce que peut estre il aimoit beaucoup mieux
souffrir. Et voyant que Pollio s'en faschoit, & qu'il commençoit à s'en despiter:
Si j'ay dit rien de mal, ie veux (dit-il) qu'il puisse tomber sur moy & sur ma teste.
C'est luy qui faisoit ce beau conte de soy-mesme. As-tu receu vn homme si ehan-
té, & si ouuertement vilain, aux plus grandes dignitez de Rome? l'as-tu fait mon-
ter au siege de iustice? Certainement quand il te souuient de cet ancien Scaurus,
qui fut jadis Prince du Senat, tu ne peux souffrir que sa race & sa posterité soit ab-
baissée & mise en oubly?

CHAP. 21.
*La promi-
dence divine
aduance
quelques
hommes pour
le merite, ou
de leurs pre-
decesseurs ou
de leurs suc-
cessieurs.*

IL est aisé à voir comme les Dieux traictent plus fauorablement les vns pour les
merites de leurs peres, & de leurs ayeuls, & les autres pour les vertus qui doi-
uent reluire quelque iour en leurs nepueux, & en ceux qui naistront à l'aduenir de
leur posterité. Car les Dieux sçauent bien la suite & l'ordre de leurs destinées: la
cognoissance de tout ce qui doit passer par leurs mains leur est tousiours deuant les
yeux, mais il nous est caché, iusques à tant qu'il soit tout d'vn coup descouvert, &
mis en lumiere. Les choses que nous estimons soudaines leur sont de long-temps
cogneuës & familières. Les Dieux veulent que ceux-cy soient Roys, parce que
leurs ancestres ne l'ont point encor esté, parce qu'ils ont plus aymé suiure la iusti-
ce & la sobriété en leur vie priuée, que d'auoir eu commandement souuerain: &
parce qu'ils n'ont point voulu rendre subiette la Republique à eux, ains ont mieux
aymé s'affubiettir à la Republique. Ils veulent que ceux-cy soient Roys: parce que
leur bisayeul a saintement vescu, parce que la fortune ne luy a iamais peu faire
perdre le cœur, parce qu'au milieu des guerres ciuiles, pour le bien de la Republi-
que, il a mieux aymé estre vaincu, que de vaincre. On n'auoir peu encor durant vn
si long-temps recognoistre celuy, en souuenance duquel ils veulent que maintenant
cestuy-cy commande sur tout le peuple, non point parce qu'il en ait le sçauoir &
la suffisance, mais parce qu'vn autre l'a merite pour luy. Ouy, mais il est contré-
fait de son corps, il a le visage fort laid, il fera dethonneur à la dignité de son
Estat. Je voy desia que les hommes m'accuseront, ils m'appelleront auetgle &
temeraire, ils diront que ie ne sçay point en quel lieu ie mets ce qu'on ne deuroit
donner qu'aux plus grands, & aux plus excellens. Mais ie sçay que donnant main-
tenant à cestuy-cy, ie paye ce que ie deuois, long-temps y a, à vn autre. Comment
peuent ceux qui viennent auourd'huy auoir cogneu celuy qui fuyoit tant, durant sa

vie, l'honneur & la gloire qui le suit maintenant si tard après sa mort ? qui courroit aux dangers des combats aussi vistement, & avec vn visage aussi asseuré, comme les autres s'en recloient ? qui n'a iamais separé la deffenle de son bien d'avec celuy de la republique ? Où est (diras-tu) cestuy-là ? qui est-il ? C'est chez moy que ces liures de raison se tiennent, que telles receptes & despenles se verifient. Je tiens compte de ce que ie dois à vn chacun. Je paye quelquefois les vns long-temps après le terme, quelquefois ie paye les autres deuant la main, comme l'occasion & l'utilité de ma republique le requiert.

IE donneray donc quelquefois à vn ingrat, non pas pour l'amour de luy. Mais (dit-il) si tu ne sçais pas qu'il soit ingrat ou reconnoissant, attendras-tu iusques à ce que tu le sçaches ? ou bien voudras-tu cependant perdre le temps & la commodité de luy faire plaisir ? On pourroit peut-estre trop longuement attendre : car (comme dit Platon,) il n'y a rien si difficile à cognoistre que le courage & la volonté d'un homme. Ce seroit temerité de n'attendre pas. Nous respondons à cestuy-là, que nous ne deuons iamais attendre vne trop exquisé reconnoissance des choses, parce que la recherche de la verité est fort mal-aisée & difficile, mais nous deuons aller là où le vray semblable nous conduit le deuoir & l'office des hommes doit tenir ce chemin. C'est sous ceste incertaine esperance que nous semons nos terres, que nous faisons des voyages sur mer, que nous dressons des armées, & entreprenons la guerre, que nous espousons femmes, que nous esleuons & nourrissons les enfans : combien que l'euement de tout cela soit incertain & mal-asseuré. Mais nous entreprenons toutes choses desquelles nous auons bonne esperance. Car qui voudroit certainement asseurer que celuy qui va sur la mer, puisse arriuer tousiours à bon port ? que celuy qui fait la guerre, vainque ses ennemis ? que le mary rencontre vne femme chaste ? vn pere des enfans qui luy portent reuerence ? Nous suyons, où la raison, & le sens commun, & non point où la verité nous meine. Si tu attends à ne faire rien qui ne soit heureusement conduit, & selon ton souhait, si tu attens iusques à ce que tu ayes trouué la verité, & l'assurance des desseins que tu fais, ta vie deuiendra inutile & otieuse, sans iamais rien oser entreprendre. Tant que le vray semblable ne poussera à faire cecy, ou cela, ie ne craindray point de donner vn bien-faict à celuy que ie penseray vray-semblablement n'en deuoir pas demeurer ingrat.

CHAP. 33.
Moyens de bien faire à un ingrat, & responce à l'objection que l'on pensoit faire à ce propos.

ON me dira, qu'il suruiendra plusieurs cas, ausquels vn mauuais homme sera pris pour bon, & qu'un bon nous desplaira comme s'il estoit meschant. Car nous sommes bien souuent trompez sus l'apparence des choses que nous croyons. Qui est celuy qui puisse nier cela ? mais ie ne trouue rien plus asseuré que le vray semblable pour gouverner & conduire mon iugement & mon dessein. C'est par ce chemin que ie dois suiure la verité. Je n'ay rien qui me soit plus certain. Je mettray seulement peine d'y aduiser de bien près, & de ne croire point de leger. Car il en peut aduenir de mesme en combattant. Il se peut faire que ma main par erreur poussera les armes qu'elle tient, contre mon compagnon, & que ie sauueray la vie de mon ennemy, le prenant pour vn soldat de mon armée. Or cela n'aduiendra guere souuent, & s'il aduient, ce ne sera pas par ma faute : mon vray desir & mon dessein estoit de blesser l'ennemy, & de deffendre la vie d'un mien citoyen. Si ie sçay qu'un homme soit ingrat, ie ne luy feray aucun plaisir. Mais s'il m'a surpris, s'il m'a trompé, en ce cas le donneur n'en est aucunement à reprendre, par

CHAP. 34.
Repliques & responce. Qui donne à celuy qu'il estime estre non ingrat, n'est point à blâmer.

Des Bien-faictz,

*Auueroplique son-
chans celuy
duquel on ne
peut ignorer
qu'il soit in-
grat.*

*Responce en
faueur des
Sageziers,
contre ceux
qui les taxent
d'inconstan-
ce.*

ce qu'il pensoit donner à vne personne recognoissante. On me demandera, Si tu auois promis à quelqu'un de luy faire plaisir, & qu'après tu fusses aduertuy que c'est vn ingrat, tiendrois-tu ta promesse? Si tu la tiens, tu fais vne grande faute, car tu donnes à vn qui ne le merite pas, & à qui tu ne dois rien donner: si tu le refuses tu fauts aussi grandement, de ne tenir ta promesse à celuy à qui tu l'as faite. Vostre se-cte chancelle en cest endroit, & ceste glorieuse promesse que vous auez faicte, que le sage ne se repent oncques de ce qu'il a fait, qu'il ne reforme iamais son ouurage, qu'il ne change iamais de conseil, commence à s'esbranler. Le Sage ne change point d'aduis, si les causes & les circonstances qui luy donnent ce conseil, demeurent encore en leur entier. Et à ceste raison il ne se peut repentir de rien, parce que lors il ne pouuoit plus sagement faire que ce qu'il auoit faict, ne rien mieux ordonner que ce qu'il auoit ordonné. Au reste, toutes choses qu'il entreprend, il les faict avec ceste condition, S'il ne suruiuent rien qui rompe ses sages desseins. Voila pourquoy nous disons que toutes choses luy viennent à souhait, qu'il ne luy arriue rien contre ce qu'il auoit pensé, parce qu'il preuoyoit en son entendement, que plusieurs choses pourroient suruenir, qui rompoient ses intentions. Ce sont les fols qui ont trop de fiance, & qui se promettent trop hardiment la faueur de fortune. Mais le Sage regarde sur l'une & l'autre partie d'icelle. Il cognoist le pouuoir de l'ignorance & de l'erreur qui nous surprend bien souuent: il cognoist combien sont incertaines les entreprises des hommes, combien d'empeschemens se mettent deuant nostre conseil, & combien d'euuenemens contraires rompent nos deliberations. Il suit la fortune variable, & le hazard des choses humaines, avec vne esperance incertaine & douteuse, avec des sages & certains conseils: il entreprend des besongnes incertaines, mais les conditions sans lesquelles il ne commence & n'entreprend rien, le deffendent assez en cela.

CHAP. 35.

*Cas ausquels
on n'est point
sems de faire
plaisir enco-
re qu'on soit
obligé de pro-
misse.*

*Les condi-
tions de la
promesse
change, &
luy leuent
l'obligation.*

I'ay promis de faire plaisir, s'il ne suruenoit aucune chose qui m'empeschast de le faire. Que me diras-tu, si ma patrie m'a commandé de luy donner ce que i'auois promis à vn autre? si par vne ordonnance il a esté depuis defendu qu'aucun ne face ce que i'auois promis de faire pour vn mien amy? Ie t'auois accordé ma fille en mariage, i'ay sceu depuis que tu estois estranger: ie ne puis, sans offenser les loix de mon pays, consentir aux nopces de ma fille avec vn estranger: la loy qui prohibe cela, defend assez ma cause. Ie romprois ma foy, ie serois vn inconstant, si les mesmes conditions qui estoient, quand ie promis, y estoient encore maintenant. Car tout ce qui s'est changé de nouveau, me permet de prendre vn autre conseil & me rend quitte de ma promesse. Ie t'auois promis de plaider ta cause, i'ay depuis apperceu que cela porteroit grand dommage & danger à celle de mon pere: ie t'auois promis de faire vn long voyage avec toy, mais i'ay esté depuis aduertuy que les chemins sont pleins de voleurs: ie te voulois aller tout presentement trouuer, mais mon fils m'est deuenu soudainement malade, & ma femme s'est trouuée surprise de mal d'enfant. Toutes choses doiuent estre en mesme estat qu'elles estoient lors que ie te promis, si tu veux que ma foy te soit obligée. Or quel plus grand changement peut aduenir, que si depuis ie suis informé, que tu sois vn ingrat & vn meschant homme, ie refuseray lors à vn indigne, ce que ie pensois donner à vne personne qui le meritoit: & encore auray-je iuste raison de me plaindre, de ce que tu m'auois trompé.

CHAP. 36.

*Il faut sou-
uent auoir*

Toutesfois i'aduiferay de prés à la grandeur de ce que i'ay promis. Ie prendray conseil, comme ie verray que la chose promise sera grande ou petite. Si

c'est peu de cas, ie le donneray, non pas pource qu'il en soit digne, mais parce que ie l'ay promis. Je ne le donneray point comme si ie luy en faisois vn present, mais seulement pour desengager ma parole, & m'en tireray l'aureille. Je chastieray avec ceste miene perte, la legereté de ma promesse: & afin que ie le sente encore plus au vif, & que d'oresnauant ie sois plus sage à parler, ie m'en mordray (ainsi qu'on dit communément) la langue. Mais si c'est vne chose de grand prix, ie ne voudrois pas (comme dit Mecenas) auoir despendu deux cens cinquante mil escus pour me faire tancer apres. Je penseray l'vn & l'autre. C'est quelque chose que de tenir la parole qu'on a donnée: mais aussi c'est encore plus de prendre garde de ne donner point à vn qui ne le merite pas. Toutesfois, il faut considerer combien nostre promesse est grande. Si c'est vne chose de peu de valeur, il la faut donner comme en fermant les yeux. Mais si cela me deuoit porter grand dommage, si i'en deuois sentir quelque deshonneur, i'aime mieux m'excuser vne seule fois de ce que ie ne l'ay point fait, que d'estre à toutes heures en peine de me deffendre contre ceux qui me feroient reproche de l'auoir donné. Bref, tout gist en cela (dy-ie) de scauoir combien vaut, & à quoy peut estre estimée la promesse que i'ay faicte. Car ie retiendray non seulement ce que i'ay promis, mais encore ie redemanderay ce que i'ay donné. Celuy a perdu le sens qui perseuere en son erreur.

*esgard à la
qualité de la
chose promi-
se, & confi-
derer, si elle
importe ou
non.*

Philippe Roy de Macedone auoit vn vaillant & braue soldat, qui l'auoit fidellement seruy en toutes ses guerres, auquel en recognoissance de sa vertu, il auoit souuent fait bonne part du butin qu'on prenoit sur l'ennemy: & parce qu'il hazardoit volontairement sa vie, sous l'esperance de gagner, il luy donnoit aussi tousiours quelque aduantage pour l'inciter à mieux faire son deuoir. Il aduient que ce soldat fait naufrage sur mer, & que la tempeste & les vagues le iettent à bord, auprès des terres d'un Macedonien, lequel estant aduertty de ceste fortune, y accourt, & le remet presque de mort à vie. Il le porte en sa maison, luy quitte son propre liect. Il traicte si bien cet homme tout esperdu & presque mort, qu'il le remet en ses premieres forces, il le fait seruir trente iours entiers à ses despens: Il le guerit, & luy donne encre de l'argent, pour se pouoir conduire à son armée. Le soldat luy dit plusieurs fois, prenant congé de luy. Si ie puis iamais reuoir mon Prince, ie recognoistray bien tout ce bon traictement. Quelques iours apres, estant arriué au Camp, il ne faillit point de raconter à Philippe la fortune de son naufrage: & oubliant de dire le secours qu'on luy auoit fait, il le pria bien tost apres de luy donner les terres de quelqu'un. Toutesfois, c'estoient les terres de celuy-mesmes de qui il auoit esté si gracieusement traicte, & qui l'auoit avec tant de peine & de soin gardé de mourir. Aucunesfois les Roys octroyent plusieurs choses, & mesme-ment en guerre, les yeux fermez. Mais quoy? Vn homme seul, pour si sage & iuste qu'il soit, ne se peut bonnement deffendre contre l'auarice de tant d'hommes armez. Il n'y a aucun qui en mesme temps puisse iouir le personnage d'un homme de Lien, & d'un vaillant & braue Capitaine. Comme pourroit-on contenter tant de milliers d'hommes qui ne serbient iamais saouls? Qui auront-ils, si chacun garde son bien, & ce qui luy appartient? C'est ce que disoit Philippe en soy-mesmes, lors qu'il commanda qu'on allast mettre ce soldat en possession des terres qu'il luy auoit demandées. Estant ainsi cet hoste chassé de ses biens, il ne fut pas si mal ap- pris d'en faire aucun semblant au soldat: mais portant ceste iniure le plus secrettement qu'il pouuoit sur le coeur, estant encor bien aisé qu'on ne l'auoit donné luy-mesmes pour estre son esclave, il escriuit à Philippe vne petite lettre, par la

CHAP. 37.
Exemple
d'insigne in-
gratitude in-
stement cha-
stiee par
Philippe
Roy de Ma-
cedoine.

*Vice affez
ordinaire
aux gens de
guerre peu
respectueux.*

Des Bien-faits,

*Ingratitude
d'un mau-
vais hoste
dignement
punie.*

quelle toutesfois se plaignoit franchement de l'outrage qu'on luy auoit fait. Laquelle leuë, Philippe fut si transporté de colere, qu'il donna tout aussi tost commandement à Pausanias de remettre ces biens entre les mains de leur premier maistre: & en outre, qu'il fist grauer avec vn fer chaud sur le visage de ce desloyal soldat, de cet hoste le plus ingrat du monde, de ce conuoiteux belistre, des marques qui portassent tesmoignage combien se doit detester l'ingratitude d'un mauuais hoste. Certainement il ne meritoit point qu'on escriuist si doucement ces lettres sur sa face, il estoit digne qu'elles y fussent profondement entaillées avec vn ciseau: Il en estoit digne, parce qu'il auoit despoüillé son hoste, & l'auoit mis tout nud sur le mesme riuage, d'oü il l'auoit auparauant tiré demy mort. Nous verrons apres de quelle plus grande peine il estoit digne. Cependant il luy falloit oster les biens qu'il auoit si meschamment ravis. Mais qui auoit compassion de la peine & supplice de celuy qui auoit commis vn acte, qui seroit cause qu'on n'auoit d'oresnauant aucune misericorde des personnes miserables?

CHAP. 38.
*Honorable
mention de
Philippe,
pour auoir
sagement &
iustement
chastie ce
vilain in-
grat.*

Philippe sera-il contraint de te donner ce bien, parce qu'il te l'a promis, encore qu'il ne le doie pas faire, encore qu'il face iniure à autruy, encore qu'il face luy mesme vne grande iniustice, encore que faisant cela, il ferme les Haures & les Ports à ceux qui seront d'oresnauant naufrage? On ne peut pas estre appellé leger & inconstant de vouloir reparer vne si grande faute, apres l'auoir apperceuë. Il faut franchement confesser, & dire, On m'a trompé, ie pensois que ce fust autre chose. C'est vne sottise gloire, c'est vne folle arrogance, de dire, Ce que i'ay dit vne fois, quoy que ce soit, ie veux qu'il serue d'Arrest: ie veux qu'il soit irreuocable. Il n'est point deshonneste de changer d'aduis avec raison. Escoute ie te prie: Si Philippe eust voulu que ce soldat fust demeuré seigneur de ces terres, & de ce bord de mer qu'il vouloit gagner par son naufrage, n'estoit-ce pas autant que d'interdire la terre à toutes miserables personnes qui seroient d'oresnauant naufrage, & deffendre qu'on ne leur donnast plus à l'aduenir aucun secours d'eau, ny de feu? Il vaut beaucoup mieux, (dit Philippe,) que tu portes par tous les pays de mon obeyssance, ces lettres grauées sur ton front esthonte, afin qu'elles soient leuës des yeux de mes subjects. Apprends maintenant à vn chacun comme tu deuois autrement respecter la maison de ton hoste, & tenir pour chose sacrée la bonne chere, & le gracieux traitement que tu auois receu en sa table. Monstre ton visage, afin que tout le monde y puisse lire ceste loy, par laquelle il est deffendu qu'on ne punisse point de peine capitale ceux qui receuront les personnes miserables en leur maison. Ceste belle ordonnance sera mieux gardée en ceste sorte, que si ie l'auois faicte grauer en Bronze.

*Changer de
dessein avec
raison, n'est
point chose
deshonneste.
L'hospitali-
té est chose
sacrée.*

CHAP. 29.
*Obiection
contre le dis-
cours prece-
dens, Zenon
se bien à vn
indigne, pour
ce qu'il l'a-
uoit promis.*

Pourquoy est-ce donc, (dit-il,) que nostre Zénon ayant promis de prestre cinq cens deniers à quelqu'un, & l'ayant depuis trouué indigne de ce bien-faict, contre l'aduis de ses amys qui luy conseilloyent n'en faire rien, les bailla pour ceste seule raison, qu'il les auoit promis? Premièrement la nature d'une debte est différente de celle d'un bien-faict. Si j'ay presté mon argent à vn mauuais payeur, encor ay-ie moyen de le recouurer: Je le puis faire appeller en iustice, quand le terme sera venu, & s'il fait cession de biens, i'en auray à proportion de ma debte. Mais le bien qu'on a donné à vn ingrat, est du tout perdu, voire aussi tost qu'on l'a fait. D'auantage, celuy qui donne à vn qu'il cognoist estre ingrat, est luy-mesmes mauuais homme, mais celuy qui prestre à vn mauuais payeur, n'est que mauuais meünager.

En outre, Zenon n'eust point presté la somme qu'il auoit promise, si elle eust esté plus grande: ce ne sont que cinq cens deniers: prenant le cas, (comme on dit communément,) qu'il les eust despensez en vne maladie: il ne voulut point pour vne si petite somme reuoker la promesse. Je me trouueray à ce banquet, (encore qu'il face froid) parce que ie l'ay promis, mais s'il neigeoit, ou qu'il list plus mauvais temps, ie ne bougeray de ma maison. Je me leucray du liect pour me trouuer à ces fiançailles, parce que ie l'ay promis, encor que ie n'aye du tout fait ma digestion, mais non pas si la fièvre me surprend. Je me rendray bien caution & pkeige pour toy, parce que ie l'ay promis: mais non point si tu me veux faire obliger pour vne chose incertaine, ou enuers le fisque. Je te dis qu'il y a tousiours vne taillable condition, Si ie le puis faire, si ie le dois faire. Si tu veux que ie tienne ma promesse, fay, quand tu me sommes de la tenir, que les choses soient en mesme estat qu'elles estoient quand ie promis. Ce ne sera pas legereté & inconstance de rompre sa parole, s'il est suruenu quelque chose de nouveau. Pourquoi t'esmerueilles-tu, si ie change de conseil, quand les conditions de ma promesse se sont changées: Je suis prest à ceste heure d'estre le mesme que t'estois lors, si tu me monstres toutes choses au mesme estat qu'elles estoient. Nous auons baillé cautions de comparoir en personne: toutesfois on fait default, il n'est point depeché contre tous. Car s'il y a quelqu'un qui soit empesché par force & par vne legitime cause, il est excusé par exoine.

Cela peut aussi seruir de responce à ceste question: S'il faut par vn moyen, ou par autre reconnoistre, & rendre la pareille du bien que nous auons receu. Sur tout ie dois auoir vn cœur reconnoissant; & qui se souuienne du bien qu'on m'a fait. Au reste, bien souuent ma pauvreté, ou bien souuent les richesses de celly à qui ie dois, m'empesche de rendre la pareille. Que pourrois-ie rendre à vn Roy, & à vn riche Seigneur, si ie suis pauvre? Mesmement qu'il y a tels qui prennent à iniure qu'on leur vueille rendre les bien-faits, & qu'au lieu de les receuoir, ils en font de nouveaux, & rechargent encore sur les premiers? Que puis-ie faire à l'endroit de telles gens, si ce n'est d'auoir vne bonne volonté? Car ie ne dois point refuser vn nouveau plaisir, parce que ie n'ay pas encor rendu le premier: ie suis tenu de le receuoir d'aussi bonne volonté qu'on me le presente. Je m'offriray à mon amy comme suffisante matiere pour employer sur moy tout son bon cœur & toute sa liberalité. Celly qui refuse de receuoir nouveaux plaisirs, fait cognoistre qu'il s'est offensé de ceux qu'il auoit receus. Ouy, mais ie ne rends point la pareille. Que fait cela à propos: il ne tient pas à moy, si l'occasion ne s'y presente, ou si ie n'ay point la puissance de le faire. Quand il m'a fait plaisir, il en a eu le moyen, & la commodité. Celly qui l'a fait, est homme de bien, ou meschant: s'il est homme de bien, ie gagneray tousiours ma cause, s'il est meschant, ie ne la veux point plaider deuant luy. Je ne trouue pas aussi qu'il soit bon de nous haster à rendre la pareille malgré ceux qui nous ont fait plaisir, & que nous les importunions de la receuoir quand ils la refusent. Ce n'est point rendre la pareille de vouloir faire reprendre à ton amy malgré foy, ce que tu auois pris de luy de bon gré. Il y en a que si on leur enuoye quelque petit present, soudain apres sans aucun propos ils renuoyent quelque autre chose, pour se pouuoir vanter de n'estre en rien obligez. C'est vne espee de refuser, quand on veut redonner si tost, & par ce moyen effacer si soudainement vn present par vn autre present. Bien souuent ie me dois garder de rendre vn plaisir, encoire que i'en aye la puissance, sçauoir est, quand la diminution de mon bien, en luy rendant le bien-

*CHAP. 9.
Autre dis-
pense, com-
mens on peut
reconnoistre
le bien receu,
de quelques
estats & qua-
lité qu'on
soit.*

*Cas en quelc
est loisi: le se
ne rendre la
pareille d'un
plaisir: deuy.*

Des Bien-faiçts , Livre quatriefme.

faict ; me porteroit plus de dommage , qu'à luy de profit , & quand il ne ressentiroit aucun aduantage de ce qui me porteroit vne grande perte. Celuy donc qui se haste tant de rendre vn plaisir , n'a pas le cœur d'vn homme recognoissant , mais plustost d'vn debiteur : & pour dire en peu de paroles , celuy qui a tant d'enuie de payer si tost , monstre qu'il a regret de le deuoir. Or celuy qui doit à regret , est entièrement ingrat.

Fin du quatriefme livre des Bien-faiçts.





LE CINQUIESME
LIVRE DES BIEN-FAICTS,
DE LVC. ANN. SENEQVE

SOMMAIRE.

Il dit que les quatre Liures precedens sembloient auoir acheué tout son dessein ; puis qu'il auoit amplement traité comme il falloit donner ou receuoir vn bien-faict, & que s'il s'arreste plus longuement sur ce discours, c'est plustost pour son plaisir, que pour besoin que ce sujet en ait. Et louë Ebutius Liberalis, que quand il fait plaisir, il semble plustost qu'il le rende que s'il le donnoit. Il faut si longuement supporter vn ingrat, qu'on le face deuenir reconnaissant. Que c'est chose honteuse de se laisser vaincre par bien-faicts. Que c'est que d'estre vaincu. On peut demander vn autre bien-faict auant qui payer le premier. Quelle sorte de plaisir peuvent faire Diogenes & Socrates à Alexandre, & à Archelaus. Si quelqu'un se doit vanter de pouuoir faire bien à soy-mesme. Ce mot, deuoir, ou estre redevable, n'a lieu qu'entre deux personnes. Il faut despendre quelque chose pour estre reconnaissant. Celuy qui reconnoistroit à soy-mesme, ne despendroit rien. Il dispute si vn meschant peut receuoir vn bien-faict, & soustient qu'un homme de bien ne peut estre ingrat. Que toutes personnes folles sont meschantes, à l'opinion des Stoiciens, & par ceste raison ingrats. Beau discours sur l'ingratitude de ceux qui ont pris les armes contre leur patrie, & l'exemple de plusieurs qui l'ont fait. Ceux qui regrettent la vie, & craignent la mort sont ingrats. Qu'il faut estre reconnaissant ; non seulement enuers ceux qui nous ont bien-faict, mais qui ont bien faict aux nostres. Que c'est faire bien à celuy qui le reçoit malgré soy. S'il est honeste de redemander vn bien-faict, quand il est besoin. La reconnaissance & memoire que Iules Cesar auoit des plaisirs recens, & l'oubly de Tibere.



L sembloit que i'eusse acheué mon dessein aux Liures precedens, où i'auois traité comme il falloit donner, ou receuoir vn bien-faict : car c'estoit la fin & le but de ce deuoir là. Et si ie m'y arreste d'auantage, ce sera plus pour contenter mon esprit, que pour la necessité de la matiere, laquelle il faut suiure plustost là où elle mene, que là où elle conuie : car il naistra parfois vn argument qui chatouillera nostre esprit de quelque douceur, & ne sera pas inutile, encor qu'il ne soit point necessaire. Toutesfois puis que tu le veux ainsi, apres auoir acheué tout ce qui appartenoit à nostre principale besongne, poursuiuons de rechercher ce qui en approche, encore qu'il ne s'entretienne point à nostre discours : qui est toutesfois tel, que si celuy qui se trauuillera soigneusement de le cognoistre, ne faict point chose de grand prix, au moins ne perdra-il pas sa peine. Tu es de ta nature si bon, tu fais si volontairement plaisir (Liberalis Ebutius) que tu n'es iamais saoul d'oüir louer les bien-faicts. Je n'ay iamais

CHAP. V.
Auant discours qui montre les bonnes & louables condisions de Liberalis, en ce nomment qu'il faisoit volontiers plaisir & priuoit bien aux autres. S'indres qu'il receuoit.

Des Bien-faits,

veu homme qui prisait plus gracieusement les moindres plaisirs qu'on luy fait. Ta bonté est desia venuë iusques-là, que tu penses qu'on te donne, quand tu vois donner à quelqu'un. Tu es tousiours prest (afin que pas vn ne se repente d'auoir fait plaisir) de payer pour les ingrats. Tant s'en faut que tu te vantes de tes bien-faits, ou que tu vueilles longuement tenir aucune personne obligée enuers toy, qu'au contraire, faisant plaisir à autrui, tu veux qu'il pense que tu n'en as pas fait, mais que tu as rendu ce que tu luy deuois. Et par ainsi, ie croy que tes bien-faits retournent plus plainement à toy: car ils suiuent le plus souuent celuy qui ne les redemande point. Et comme l'honneur & la gloire accompagnent de plus en plus ceux qui la fuyent, pareillement les bien-faits respondent avec plus de recognoissance à ceux qui ne se soucient point qu'on leur soit ingrat. Il ne tiendra iamais à toy, que ceux à qui tu as fait des plaisirs, ne t'en puissent encor demander d'autres. Tu ne refuseras iamais de leur en faire, ains oubliant, & ne faisant cas des premiers, tu leur en donneras encore de plus grands. L'intention d'un homme de bien, & d'un cœur vertueux, est de supporter si longuement un ingrat, que tu le faces deuenir recognoissant. Cette façon de faire ne te trompera iamais. Les vices se laissent vaincre à la vertu. Ils perdent en fin le courage, si tu ne te hastes point par trop à les hayr.

CHAP. 2.
On n'est
point blas-
mé pour estre
vaincu en
choses ver-
tueuses, at-
tendu que
l'on regarde
à l'affection
& volonté,
Et non point
aux moyens
qu'on a de
bien faire.

TV prens aussi vn singulier plaisir d'ouïr dire ceste parole magnifique, Que c'est chose deshonneste d'estre vaincu par bien-faits. Certainement on ne demande pas sans cause, si cela est vray: & peut-estre c'est vn discours tout autre que tu ne pense point. Car on ne perd iamais l'honneur pour se laisser vaincre au combat des choses honnestes, pourueu que tu ne quittes les armes, & qu'estant vne fois vaincu, tu vueilles encor vaincre. Tous les hommes n'ont point les forces aussi grandes l'un que l'autre, pour acheuer vne belle entreprise. Ils n'ont point les richesses, & la fortune pareille, de laquelle seule depend l'issuë des plus sages conseils. La volonté qui marche par vn droict chemin, merite d'estre louée, encore qu'un plus vilte coureur luy mette le pied deuant. Ce n'est point comme aux jeux de prix qui se font deuant tout le peuple, où la palme est donnée à celuy qui court le mieux, jaçoit que la fortune a bien souuent aidé vn qui ne couroit pas si bien. Quand on parle du deuoir & que l'un & l'autre desire de s'en acquitter plainement, si l'un d'eux a eu plus de moyens, si l'a eu la puissance pareille à la grandeur de son courage, si fortune luy a permis de faire tout ce qu'il a voulu: & au contraire, si l'autre a eu volonté aussi bonne, encore que ce qu'il a rendu soit de moindre valeur que ce qu'il auoit receu, ou s'il ne l'a encor du tout rendu, s'il a bon desir de le recognoistre quelque iour, s'il ne traueille iamais à autre chose, s'il ne pense tousiours qu'à cela: nous ne dirons point qu'il soit vaincu d'autre façon, que celuy qui meurt les armes au poing, & que son ennemy a peu tuër plustost que faire reculer. Ce que tu estimes à plus grand deshonneur, ne peut aduenir à vn homme de bien, sçauoir est qu'il soit vaincu. Iamais le cœur ne luy faudra: il ne se rendra iamais, il sera tousiours prest de le recognoistre iusques au dernier iour de sa vie. Il mourra sur ce ferme propos, & confessera d'auoir receu de grands biens, & se pourra venter d'en auoir voulu rendre de pareils.

CHAP. 3.
On n'est pas
vaincu en
bien ja Els.

LEs Lacedemoniens ont deffendu à leurs citoyens les cinq combats d'effort, ausquels le vaincu par sa bouche confessoit estre le plus foible. Le coureur qui est plustost au bout de la carrière, passe son compagnon de vitesse, mais non point de

Courage. Le lucteur qui par trois fois a esté porté par terre, a perdu la palme, mais il ne l'a pas baillée au vainqueur. Desirans donc les Lacedemoniens sur toutes choses que leurs citoyens fussent inuincibles, ils leur ont interdit tout jeu de prix, où la victoire se donne, non point par l'opinion des Iuges, ou par l'issuë du jeu, mais par la bouche de celuy qui se rend, & de celuy qui luy commande de se rendre. La vertu & le bon cœur donnent à vn chacun, ce que les Lacedemoniens vouloient entretenir entre leurs citoyens, qu'on ne soit iamais vaincu : car vn bon cœur apres auoir esté surmonté, demeure encore inuincible. C'est pourquoy aucun ne dit, que les trois cens Fabiens ayent esté vaincus : on dit seulement, qu'ils furent tuez, que Regulus fut pris des Carthaginois, & non point vaincu ; & tous autres qui estans accablez sous le faix d'une mauuaise fortune, n'ont point perdu le cœur pour cela. Il en aduient de mesmes aux bien-faits : celuy qui en a receu de plus-grands, de plus precieux, & plus souuent, n'est point pour cela vaincu. Il peut estre que les bien-faits de l'un sont vaincus par ceux de l'autre, si l'on a tenu compte de ceux qu'on a receus, & qu'on a donnez. Mais si tu veux faire comparaison entre le donneur, & celuy qui reçoit, desquels il faut tant seulement estimer le courage à part soy, aucun ne gaignera la palme. Car on a accoustumé de dire, que celuy qui est blessé de plusieurs playes, & celuy qui ne l'est que bien peu, forcent esgaux & pareils du combat, jaçoit que l'un semble estre le plus foible.

pour en recevoir de plus grande & plus souvent qu'on n'en peut faire ou rendre.

Ci qu'il prenne par l'exemple des Spartiates, des Fabiens, de Regulus, &c.

Aucun donc ne peut estre vaincu par bien-faits, pourueu qu'il sçache qu'il les doie, qu'il ait desir de les reconnoistre, & que n'ayant le pouuoir de les rendre, il en ait le courage. Tandis que ce desir le tient, tandis qu'il a ceste bonne volonté, il fait cognoistre par signes l'affection qu'il a. Que sert-il que de l'autre costé on puisse nombrer plus de petits presens ? Tu as la puissance de donner beaucoup, & moy seulement de le pouuoir prendre. Tu es accompagné d'une bonne fortune, & moy d'une bonne volonté. Toutesfois ie suis autant égal & pareil à toy, comme sont égaux ceux qui sont tous nuds, ou qui ne sont armez qu'à la legere, contre vn grand nombre d'hommes armez de toutes pieces. Par ainsi l'on ne peut estre vaincu par bien-faits : car chacun peut se monstrier autant reconnoissant, comme il le voudra estre. S'il estoit deshonneste de se laisser surmonter par bien-faits, il n'en faudroit iamais prendre de la main de ceux qui seroient plus riches que nous, auxquels tu ne pourrois rendre la pareille. Je parle des Princes & des Roys, que la fortune a mis en si haut lieu, d'où il leur est facile de donner vne infinité de grands biens, & n'en recevoir que bien peu, qui ne peuvent approcher à l'estimation des leurs. J'ay mis en ce rang les Princes & les Roys auxquels toutesfois on peut faire des seruices agreables : la grâdeur & la puissance desquels n'est soustenuë que de l'affection, & du commun consentement que les sujets ont de leur obeyr. Il y en a qui ne sentirent iamais aucune conuoitise, qui ne furent oncques touchés d'aucun desir, dont le commun des hommes est picqué, auxquels la fortune mesme ne pourroit rien donner. Il faut necessairement, si Socrates m'a fait aucun plaisir, que ie confesse estre vaincu. Il faut que ie confesse le mesme de Diogenes, qui marcha tout nud sur les richesses & plus precieux meubles des Macedoniens, & soula aux pieds les thresors de leurs Roys. Ne luy sembloit-il pas à bon droit, & à tous ceux qui n'auoient pas les yeux sillez pour bien cognoistre la verité, qu'il estoit plus grand seigneur, que celuy sous la grandeur duquel toutes choses estoient abbaisées ? Certainement il fut plus puissant & plus riche qu'Al-

CHAP. 4.
La bonne volonté de celuy qui reçoit ; equivoque la bonne fortune de celuy qui fait plaisir.

Des Bien-faits,

alexandre, qui s'estoit rendu maistre de tout le monde : car il falloit plus estimer ce que Diogenes n'eust point voulu prendre, que ce que Alexandre eust peu donner.

CHAP. 5.

Nos peres & meres aussi nous vainquent en bien faire, attendu que plusieurs n'ont point de nous reconnoistre les biens receus d'eux, & neantmoins se font victoire ne nous est point honteuse.

Ln'y a point de honte d'estre vaincu de ceux-là. Car ie ne seray pas moins vaillant, si tu me mets en camp clos contre vn ennemy qui ne peut estre bleffé. Le feu n'a pas moins de force pour bruller, s'il est tombé sur vne matiere que les flammes ne peuuent offenser. Le fer n'a pas perdu la force de tailler, si la pierre est si dure qu'on ne la puisse entamer, & si de sa nature elle est si rebelle contre les choses dures, qu'il la faille plustost mettre en pieces. l'en diray de mesme d'un homme recognoissant : Il ne luy est pas à deshonneur d'estre vaincu par les bien-faits qu'il a receus de ceux desquels la fortune est si grande & si haute, & la vertu si excellente, qu'elle a fermé la porte à ceux qui auoient bonne volonté de les rendre. Nous sommes presque vaincus & surmontez par nos peres & meres: car nous les hayssons tandis que nous cuidons qu'ils soient fascheux & insupportables, tandis que nous ne pouuons parfaictement cognoistre les biens que nous receuons d'eux. Mais quand l'age nous a donné quelque peu de sagesse, quand nous commençons de cognoistre que nous les deuous à ceste heure plus aimer, pour les mesmes raisons qui nous les faisoient anciennement hayr, d'estre repris & admonestez d'eux, & iuger que la seuerité dont ils ont vŕe par le passé enuers nous, n'estoit que pour tenir en bride nostre folle ieunesse, c'est lors qu'ils nous sont ravis. Il n'y a que biē peu de peres à qui la briefueté de la vie donne loisir de cueillir le vray fruit qu'ils ont esperé de leurs enfans : le reste des autres n'en ont senty qu'amuy & fascherie. Toutefois ce n'est pas honte d'estre surnommé par les peres. Et pourquoy seroit-ce honte d'estre surnomé d'eux, veu qu'il n'y en a point d'estre vaincu de qui que ce soit? Car nous sommes quelquesfois égaux & inégaux à vne mesme personne: nous sommes esgaux de courage, lequel seulement on demande, lequel seulement nous promettons, mais nous sommes inégaux de fortune, par le défaut de laquelle si quelqu'un est empêché d'estre recognoissant, il ne doit pour cela rougir de honte comme vaincu. Ce n'est pas deshonneur de ne pouuoir atteindre, pourueu qu'on ne se lasse point de suivre. Souuent nous sommes contrains par nécessité à demander d'autres bien-faits, auant qu'auoir peu rendre les premiers. Si est-ce qu'il n'est pas desendu d'en requerir d'autres, nous ne sommes point deshonorez d'en redemander, encore que nous n'ayons le pouuoir de rendre les premiers, & que nous soyons contrains d'en demeurer longuement redeuables, parce qu'il ne tiendra iamais à nous, ny à fante de bonne volonté, que nous ne recognoissions tres-volontiers le bien qu'on nous a fait. Mais il viendra d'ailleurs quelque chose qui nous gardera de nous en acquiter. Toutesfois nous n'aurons point le courage vaincu, nous ne serons iamais honteusement surmontez par les choses qui ne sont point en nostre puissance.

CHAP. 6.

Comparaison à Alexandre & Archelaus avec Diogenes & Socrates, pour d'auoir plus confirmer ce que dessus.

Alexandre Roy de Macedoine se vantoit souuent, que iamais homme ne l'auoit peu vaincre de bien-faits. Il ne falloit point que ce Prince, qui n'auoit le courage que trop superbe, iettaŕt les yeux sur les Macedoniens, sur les Grecs, sur les Cariens, sur les Perles, & sur les autres nations qui luy obeyŕoient sans y entretenir des armées. Il ne falloit point qu'il pensast que ce grand Royaume qui s'estendoit depuis les fonds de la Thrace iusques aux bords de la mer incogneuē, luy eust donne le moyen de pouuoir faire cela. Socrates mesme se pouuoit bien vanter d'en auoir fait autant, & Diogenes aussi, duquel Alexandre fut vaincu. Mais con-

ment n'eust-il esté vaincu ce iour-là, auquel cest homme plus orgueilleux & superbe que ne fut iamais autre Prince, trouua vne personne à qui il ne pouuoit rien donner ny offer? Le Roy Archelaus pria Socrates de le venir voir: on dit que Socrates fit response qu'il ne vouloit point aller trouuer celuy, duquel il seroit contraint de receuoir des biens, qu'il ne pourroit recognoistre. Premièrement, il estoit en sa puissance de ne les prendre point: en second lieu, c'estoit luy qui commençoit de faire plaisir, car il auoit esté prié de venir: & encore Socrate faisoit vn plaisir, que le Roy n'en eust iamais rendu vn pareil. En outre Archelaus ne luy eust donné que de l'or & de l'argent, & n'eust receu de Socrates qu'un mespris de ses richesses. S'ensuit-il pour cela que Socrates n'eust peu rendre la pareille à Archelaus? Ne luy eust-il pas fait autant de bien comme il en eust receu, s'il luy eust fait voir vn homme qui scauoit comme on deuoit vertueusement viure & mourir, & qui tenoit sagement l'un & l'autre chemin? s'il eust enseigné à ce Roy, (qui n'y voyoit goutte en plein midy,) les secrets de nature, de laquelle il estoit si ignorant, qu'un iour d'esclipse de Soleil il fit fermer les portes de son Palais, & (ce qu'on ne fait sinon en temps de duel, ou d'une bien grande aduersité,) fit couper les cheveux à son fils. N'eust-ce pas esté vn grand bien de le tirer des caues, où il s'estoit allé cacher de peur, s'il luy eust donné courage, disant: Le Soleil n'a pas perdu sa clarté: ce n'est que le rencontre de deux astres, quand la Lune estant en son plein, & faisant son chemin plus bas que le Soleil, a mis droitement sa rondeur dessous luy, & tient par son opposition sa lumiere cachée: laquelle ne tenant tantost couuerte que quelque partie de Soleil en passant deuant luy, elle couure ce quartier-là, si elle met vne plus grande partie de sa rondeur deuant luy, elle le cache d'auantage: mais elle efface du tout le visage du Soleil, si elle s'est opposée entièrement & d'un iuste contre-pois au beau milieu du Soleil & de la terre. Toutesfois la vistesse des estoilles separera bien-tost l'une d'auec l'autre: les terres recouureront d'icy à peu leur lumiere, cest ordre s'entretiendra à tous siecles à venir. Il y a des iours certains & destinez que la Lune empeschera le Soleil qui ne pourra rendre la clarté de ses rayons: Attens encor vn peu, tu le verras bien-tost sortir, tu le verras se deschargeant de la Lune comme d'une nuée, & (se deueloppant, comme des empeschemens qui le tenoient) tu le verras rendant librement sa clarté. Socrates donc n'auoit-il pas de quoy rendre la pareille à Archelaus, s'il luy eust enseigné comme il deuoit gouverner son Royaume? eust-il receu vn petit bien-faict de Socrates, si Socrates en eust peu receuoir aucun de luy? Pourquoy est-ce donc que Socrates disoit cela? il prenoit plaisir à passer le temps, il ne faisoit que goster & parler par moquerie, il se moit de tout le monde, & mesmement des grands. Il ayma mieux faire le fin, que le refuser fierement & avec arrogance: Voyla pourquoy il respondit qu'il ne vouloit point receuoir des biens de celuy, à qui il n'en pourroit iamais rendre la pareille. Il eut parauenture peur qu'il ne fust contraint de prendre des biens contre son gré. Il eut crainte qu'on luy fist prendre quelque chose qui fust indigne de Socrates. Quelqu'un dira, qu'il les eust peu refuser, s'il eust voulu, mais qu'il eust indigné vn Roy superbe & insolent, & qui vouloit qu'on estimast beaucoup tout ce qui venoit de sa main. Il ne faut point faire difference, ou de rien refuser à vn Roy, ou de ne vouloir rien receuoir de luy. Il trouue aussi mauuais l'un que l'autre. Et bien souuent vn glorieux se fasche plus de se voir mesprisé que de n'estre pas craint. Mais veux-tu scauoir au vray l'intention de Socrates? Celuy de qui vne cité libre n'auoit peu souffrir la liberté en ses façons de faire, ne se voulut point aller mettre volontairement en seruage.

Des Bien-faits,

CHAP. 7.
*Autre que-
sion, si on
peut faire
plaisir & vñ-
dre la pa-
reille à soy-
mesme.*

Nous auons ce me semble, assez amplement parlé de ceste partie, si c'estoit des-
honneur de se laisser vaincre par bien-faits, mais celuy qui s'enquiert de ce-
la, sçait bien que les hommes n'ont point accoustumé de se faire plaisir à eux mes-
mes. Car on eust assez cogneu par là que ce n'estoit pas honte de se laisser vaincre à
foy, & toutesfois quelques vns des Stoïciens ont disputé si on se pouuoit faire plai-
sir, & si on se deuoit rendre la pareille à soy-mesme. La cause de ceste dispute vient
de ce que bien souuent nous auons accoustumé de dire, *Je me sçay bon gré. Je ne me
dois plaindre d'autre que de moy, Je me desplais. Je me feray souëtter, Je me veux
mal, & vne infinité de propos que nous tenons de nous-mesmes, comme si nous par-
liions d'une tierce personne. Si donc ie me puis nuire (dit le Stoïcien) & me porter
dommage, pourquoy est-ce que ie ne pourray me donner aussi des biens? si ce que
ie fais à l'endroit d'autruy est appelle bien-faict, pourquoy est-ce que le faisant à
moy-mesmes il ne le fera point: si l'ayant receu d'autruy, ie luy en demeure obligé
& redevable, pourquoy est-ce que me l'ayant moy-mesmes donné, ie m'en seray de-
biteur enuers moy? veu que cela ne seroit moins des-honnesté que d'estre auare ou
d'estre cruel ou rigoureux enuers soy, ou de ne tenir aucun compte de ses propres af-
faires. Celuy qui est maquereau de la beauté d'autruy, est aussi mal estimé que s'il
l'estoit de la sienne propre. Certainement on reprend vn flatteur de ce qu'il fait sem-
blant de trouver bon tout ce qu'un autre dit, & de ce qu'il est tousiours prest à louer
faussement toutes choses. Mais celuy n'est pas moins à reprendre, qui se plaist & qui
est rauy de soy, & (s'il le faut dire ainsi) qui se flatte soy-mesme. Les vices desplai-
sent non seulement quand ils sortent hors de soy, mais encor quand ils reuient
sur eux-mesmes. Qui est l'homme qui merite mieux d'estre prisé, qu'un qui peut
commander à soy-mesme, & qui a gaigné toute puissance & autorité sur ses affe-
ctions? il est plus facile de gouverner des nations barbares, & qui n'ont iamais senty
le joug d'un Prince estranger, qu'il n'est de commander à son cœur, & de le pouuoir
assubiectir à soy. Platon, (dit-il,) rend graces à Socrates de ce qu'il auoit appris de
luy. Pourquoy est-ce donc que Socrates ne se rendra graces, de s'estre enseigné luy
mesmes? Marcus Cato est d'aduis que tu dois emprunter de toy ce que tu n'as point.
Pourquoy donc est-ce que ie ne pourray donner à moy-mesmes, veu que ie puis
bien prester à moy-mesmes? Il y a vne infinité de choses où la coustume & l'usage
de parler nous separe de nous-mesmes: nous auons accoustumé de dire; Permetis que
ie parle avec moy, & que ie me tire l'oreille. Mais si cela est vray, tout ainsi que quel-
qu'un se doit courroucer avec soy, il se doit aussi rendre graces: comme il se doit blas-
mer, il se doit louer, & comme il se porte dommage, il se peut aussi porter profit. L'in-
iure & le bien-faict sont choses contraires. Si nous disons de quelqu'un, Il s'est fait
grand tort, nous pourrons aussi dire, Il s'est fait un grand bien. Aucun ne doit rien
à soy-mesme. Or par l'ordre de nature il faut premierement deuoir, que rendre. Il n'y
a point de debteur sans creancier, non plus que de mary sans femme, ny de pere sans
enfans.*

CHAP. 8.
*Responce,
Le deuoir ne
consiste qu'à
se donner ses
performes.*

Il faut que quelqu'un donne, afin que quelqu'autre recoiue. Or ce n'est ny don-
ner, ny prendre, que de chager en la main droicte ce qui est en la gauche. Comme
aucun ne se porte soy-mesmes, iacoit qu'il conduise, & qu'il pousse son corps
comme on ne dit point aussi que celuy qui a plaidé luy-mesme la cause, ait porté ta-
ueur & secours à ses affaires, & ne se dresse point vne statue, comme son patron
& defendeur: & comme un malade qui est guery par son bon gouuernement, n'a
point accoustumé de demander payement à soy-mesmes: Pareillement en quelque

affaire que ce soit, si vn homme à bien fait pour soy, il ne s'en doit point rendre grâces: car il n'a pas vn qu'il puisse remercier. Et si ie t'accorde que quelqu'vn se peut faire plaisir, ie dis qu'en le donnant il reçoit aussi: si ie t'accorde que quelqu'vn recoiue plaisir de soy-mesmes, en le-receuant, il se rend aussi. Ce virement & tournement de parties se fait (comme on dit en prouerbe commun) en ta propre maison: c'est vne dette feinte: car celuy qui donne, n'est autre que celuy qui reçoit. Ce mot icy (deuoir) n'a lieu qu'entre deux diuerses personnes. Comment donc pourroit-il consister en celuy seul, qui s'aquitte au mesme instant qu'il s'oblige? Or tout ainsi qu'en vn balon, ou autre chose ronde, il n'y a ny haut ny bas, ny premier ny dernier, parce qu'en le iouant & tournât, l'ordre de ces choses se change: ce qui venoit derriere est maintenant deuant, ce qui tomboit se releue, & que le tout retourne en fin à vn poinct, en quelque sorte qu'il se renuë: Tu dois pareillemēt penser, qu'il en est de mesmes en l'homme: apres que tu l'auras changé en diuerses façons, en fin ce ne fera qu'vn mesme homme. S'il s'est blessé, il n'a à qui se prendre pour demander reparation de ceste iniure: s'il s'est lié, si luy-mesmes s'est enfermé corame dans vne prison, il ne peut estre condamné de sa propre violence: s'il s'est donné quelque present, il l'a aussi tost rendu au donneur. On dit que la nature mere des choses ne peut rien perdre: car tout ce qu'on luy prend par force reuiet finalement à elle: & rien ne perit, veu qu'il ne peut trouuer aucun lieu pour sortir hors d'elle-mesmes: Tout reuiet à la fin d'où il estoit party. Mais qu'a de semblable cet exemple avec nostre question ie te l'apprendray. Prends le cas que tu fois ingrat, le bien-faiçt ne se perdra point: car celuy qui l'a donné, le retient encores. Prends le cas aussi que tu ueles vucilles point reprendre, il estoit entre tes mains auant qu'il fust rendu. Tu ne peux par ce moyen perdre rien. Car ce qui t'est osté, est toutesfois gaigné pour toy: en prenant tu donnes, & en donnant tu prens.

*Preuue par
similitude.*

IL faut, (ce dit-il,) faire bien à soy-mesmes: & par consequent il se fait rendre la pareille. Le premier poinct est faux. Aucun n'vse de bien-faiçt enuers soy: mais il obeyt à la nature, laquelle de son instinct luy enseigne à s'aimer, & à este soy-gneux de fuyr les choses qui luy sont dommageables, & à suiure de qui luy peut apporter profit. Par ainsi celuy qui donne à soy-mesmes, n'est point liberal: celuy qui se pardonne, n'est point clement: celuy qui a compassion de ses maux, n'est pas misericordieux. Si nous faisons cela pour autruy, on le pourra à bon droict appeller liberalité, clemence, & pitie: mais pour nostre regard, ce n'est que nature. Le bien-faiçt est chose volontaire, mais le profiter à soy-mesmes, c'est vne necessité. Celuy qui a plus fait de plaisir, il en est estimé mieux faisant: mais qui a iamais esté loué de s'estre secouru soy-mesmes: de s'estre sauué de la main des voleurs? Aucun ne se donne vn bien-faiçt, non plus qu'il ne se reçoit pour hoste en sa maison: aucun ne donne à soy-mesmes, non plus qu'il ne peut estre son creancier. Si chaen se fait plaisir, c'est tous les iours qu'il le fait, c'est sans cesse qu'il se donne. Il ne pourroit iamais trouuer le nombre de ses bien-faiçts. Comment donc se pourroit-il rendre la pareille, veu qu'en se rendant la pareille, il se donneroit vn bien-faiçt? Comment pourrois-tu cognoistre, s'il rend le bien-faiçt ancien, ou s'il donne de nouueau, veu que tout cela se fait à vne mesme personne? Si ie me suis deliuré d'vn danger où i'estois, faisant cela ie me suis fait beaucoup de bien. Si derechef ie me deliure d'vn autre danger, rends-ie le premier bien-faiçt, ou si ie m'en donne vn autre de nouueau? En outre encores que ie confesse le premier poinct, que

CHAP. 9.
*Republique
à la responce
precedente,
& resuatio
d'icelle, bien
faire à soy-
mesme n'est
qu'obeyr à
nature & à
la necessité.
Dont il ne
reuiet au
anne lan-
ge à person-
ne.*

Des Bien-faits,

nous pouvons nous donner des bien-faits, ie ne confessay point pour cela l'autre qui s'en suit : car jaçoit que nous les donnions, nous n'en sommes point redevables : pourquoy ? parce que nous les reprenons & recouurons tout incontinent. Il faut premierement recevoir les bien-faits, & apres en estre debiteurs, & en dernier lieu, rendre la pareille. Or en ceux-cy, il n'y a lieu d'en estre redevable : car en mesme instant, & sans demeure nous les reprenons. Aucun ne donne que ce ne soit à autrui, aucun ne doit que ce ne soit à autrui, aucun ne paye que ce ne soit à autrui. Tout cela qui requiert ainsi deux personnes, ne se peut faire en vne seule.

CHAP. 10.

Le bien-fait concerne le profit de quelque autre, & ne se peut donner à soy mesme parce que donner & prendre se voit vne mesme chose.

LE bien-fait proprement est, auoir donné quelque chose qui soit profitable. Or ce mot (auoir donné) regarde du tout sur autrui. N'estimeroit-on pas soy celuy qui diroit auoir vendu à soy-mesmes ? parce que la vente est vne alienation qu'on fait à autrui, & vn transport de la chose vendue, & du droit qu'on a en icelle. Mais comme en vendant, aussi en donnant, il faut faire reel delaiement de la chose, & lascher ce qu'on tient, pour en laisser iouir autrui. Or si c'est vn bien-fait, on ne l'a peu donner à soy. Car aucun ne se peut rien donner : autrement ce seroit loger deux contraires en mesme lieu, & penser que ce fust mesme chose de donner & de prendre. Il y a encor grand' difference entre le donner & le prendre : mais comment n'y en auroit-il, veu que ces deux mots sont mis comme diuers l'vn de l'autre ? & toutesfois si quelqu'un donnoit à soy-mesmes, il n'y auroit lors difference aucune entre le donner, & le prendre. Je disois nagueres qu'il y auoit quelques mots qui se rapportoient du tout à des personnes estrangeres, & qui estoient de telle nature, que toute leur signification sortoit entierement hors de nous. Je suis frere, mais c'est d'un tel : car on ne peut estre frere à soy-mesmes. Je suis pareil & semblable, mais c'est à quelqu'un : car qui est celuy qui est pareil à soy-mesmes ? Ce dont on veut faire comparaison, ne peut estre sans vn second, auquel on le compare. Celuy qui est joint, ne le peut estre qu'avec vne autre personne. De mesme on ne peut donner que ce ne soit à autrui. Et le bien-fait ne peut estre sans vn second. Le mot mesme le monstre assez, dans lequel ceey est contenu, auoir bien-fait. Or il n'y a pas vn qui face bien à soy-mesmes, non plus qu'il ne se porte faueur, non plus qu'il ne suit son propre party. On pourroit demeurer longuement sur ce discours, & y employer force exemples. Comme se seroit-il autrement ? car il faut conter les bien-faits entre les choses qui desirent vne seconde personne. Il y a plusieurs choses fort belles, fort honnestes & pleines de grande vertu, qui ne peuvent auoir lieu qu'à l'endroit d'un autre. La foy & l'integrité est fort louée d'un chacun : elle est prouuée par dessus les plus grandes vertus qui soient entre les hommes : surz-vous tostestois iamais ouy dire qu'aucun ait bien gardé la foy à soy-mesmes ?

CHAP. 11.

Autre consideration en la recognoissance d'un bien-fait, où il faut employer quelque chose du sien à guise d'un debiteur qui s'acquie.

LE viens maintenant à la dernière partie : Celuy qui rend la pareille, doit despendre quelque chose du sien, comme celuy qui paye l'argent qu'il doit. Or celuy qui se rend la pareille, ne despéd rien, non plus que celuy ne gaigne rien, qui dône à soy-mesmes. Le bien-fait, & la pareille qu'on rend, doiuent auer de l'vn à l'autre. Il n'y a point de vicissitude & de changement en vne seule personne. Celuy donc qui rend la pareille, portera profit à son tour à celuy duquel il auoit auparauant receu quelque chose : Mais celuy qui rend la pareille à soy-mesme, à qui fait-il plaisir ? à soy. Qui est l'homme qui ne pense que la recognoissance suit d'un costé, & le plaisir d'un autre ? Celuy qui rend la pareille d'un plaisir, il profite à soy-mesmes. Mais

quel est l'ingrat qui ne l'ait voulu faire, & se donner du profit à soy-mesme? ou plus tost qui est celuy qui ne se soit rendu ingrat, pour faire son profit? Si nous devons (dir-il) rendre grâces à nous-mesmes, nous devons aussi nous rendre la pareille. Toutefois nous disons communément: Je me sçay bon gré que ie n'ay point voulu espouser cette femme, que ie n'ay pas fait compagnie & société avec cestuy-là. Quand nous tenons ce propos, nous le faisons pour nous louer, & pour faire trouuer bon nostre fait, nous abusons des paroles de ceux qui rendent grâces. On doit appeller bien-faict, ce qu'on peut ne rendre point après qu'il a esté donné. Mais celuy qui donne vn bien-faict à soy-mesme, ne peut faire qu'il ne recoiue ce qui s'est donné. Ce n'est donc point vn bien-faict: le bien-faict se recoit en vn temps, & se rend en vn autre. Ce qui est de plus beau, & ce qu'on doit plus estimer en vn bien-faict, c'est que pour faire plaisir il oublie sa propre utilité, il oste à soy-mesme ce qu'il veut donner à autruy. Celuy qui donne à soy-mesme ne fait point cela. Le bien-faict engendre nouvelles alliances, il acquiert douzelles amitez, & obligations. Mais en donnant à soy-mesme, on ne fait point de nouvelles amitez, on n'acquiert point la bonne grace d'autruy, on ne peut obliger aucun: cela ne nous donne point esperance qui nous puisse faire dire, Il faut entretenir l'amitié de cet homme, ie luy ay desia fait des plaisirs, j'espere qu'il m'en fera aussi. Vn bien-faict e'est lors qu'on donne, non point pour le profit du donneur, mais pour la consideration de celuy à qui on le donne. Mais *que c'est* celuy qui donneroit à soy-mesme le feroit pour son profit: il ne peut donc estre appelé bien-faict. *que bien-faict.*

TE semble-il que i'aye menty de ce que i'auois desia dit au commencement? Tu dis qu'au lieu de faire quelque chose de louable ie m'en effoigne, & que pensant bien faire, ie perds ma peire. Attens encor vn peu, & tu le diras plus veritablement, aussi tost que ie t'auray amené dans ces labyrinthes, desquels estant sorty tu n'aurois gagné autre chose, que de sçauoir eschaper à des difficultez, ou tu pourrois bien ne t'enfoncer pas. Quel profit recois-tu à desfaire avec beaucoup de trauail des nœuds que tu as expressément faits, pour auoir apres la peine de les delier? Mais comme on a quelquestois accoustumé, par jeu & par maniere de passe-temps, nouer des cordons si subtilement, que celuy qui ne l'auoit iamais appris, ne les pourroit desfaire qu'avec grande difficulté, n'ayant celuy qui les a liez aucune peine à les démesler, parce qu'il sçait l'assemblage des nœuds, & de la liaison, où il se faut arrester: & toutesfois il y a du plaisir à ces jeux, pource qu'ils exercent les esprits, & les rend plus esueillez: Pareillement ces discours où l'on pense qu'il y ait des tromperies & des embusches, rendent les hommes mieux aduisez & plus soigneux. Ils chassent la paresse & l'engourdissement des esprits, auxquels il faut quelquestois ouuir & dresser de beaux chemins, & quelquestois aussi leur mettre au deuant des empeschemens, & des choses aspres & mal rabottées, d'où ils ne puissent sortir qu'avec grande peine, & où ils ne puissent cheminer qu'avec difficulté. On dit qu'aucun ne peut estre ingrat, & le veut-on prouuer par les argumens qui s'ensuiuent. Le bien-faict porte profit à celuy auquel on le donne: Aucun ne peut porter profe à vn meschant, (comme vous-mesmes Stoiciens le soustenez:) Il s'ensuit donc que le meschant ne recoit aucun bien-faict, & par consequent aussi qu'il ne peut estre ingrat. En outre le bien-faict est vne chose honneste & digne de louage, or le meschant ne donne lieu à pas vne chose honneste & louable, il ne peut donc recevoir vn bien-faict: ne le pouuant recevoir, il ne le doit aussi rendre, &

CHAP. 12.
Diuerses similitudes & raisons pour sustenir ce paradoxe, qu'aucun ne peut estre ingrat.

V'age des discours capiteux.

Des Bien-faicts,

par ceste raison il ne peut deuenir ingrat. Dauantage (comme vous dites) vn homme de bien, fait toutes choses iustement : s'il fait toutes choses iustement, il ne peut estre ingrat. L'homme de bien rend la pareille du bien-faict. Le meschant ne le peut receuoir. Si cela est ainsi, ny l'homme de bien, ny le meschant ne peuvent estre ingrats : & consequemment ce nom d'ingrat ne seroit qu'un nom en ce monde, & encore du tout vain. Nous n'auons qu'un seul bien entre nous, scauoir est l'honneur. Elle ne se peut loger dans le cœur d'un meschant homme : car il cesseroit d'estre meschant, aussi tost que l'honneur entreroit dans son ame. Mais tandis qu'il est meschant, on ne luy peut donner aucun bien-faict : car le bien & le mal sont choses contraires, & ne se peuvent loger ensemble. Par ainsi aucun ne luy peut rien donner qui luy soit profitable : car il ne l'a pas si tost receu qu'il est corrompu par son mauuais & vicieux vsage. Comme vn estomach gasté d'une longue maladie, se remplissant de cholere & de mauuaises humeurs, corrompt toutes sortes de viandes qu'il reçoit, lesquelles au lieu de nourriture ne luy causent que douleurs : pareillement vn esprit auéglé ne fera iamais son profit des enseignemens qu'on luy voudra donner : ce qu'on luy presentera, ne luy seruira que de charge & de malheur, & d'occasion de misere. Ceux donc qui ont plus de richesses, & qui possèdent plus de biens, sont sujets à plus d'orages & de tempestes : ils sont moins secourus de leur conseil & de leur sagesse, lors qu'ils sont tombez en vne plus profonde matiere qui les agite & tourmente. Il ne peut donc tomber rien entre les mains des meschans qui leur porte profit, ny rien qui ne leur soit dommageable. Car tout ce qui leur aduiet, ils le conuertissent en leur nature. Les choses belles & qui pourroient porter profit, si on les donnoit à vn plus homme de bien, ne leur seruent que de malheur & de peste : par ceste raison aussi ils ne peuuent donner vn bien-faict, d'autant qu'on ne peut donner ce qu'on n'a pas, & que le meschant n'a volonté de bien-faire.

CHAP. 23:
Responſe au
discours ſuf-
diſ par la
diſtinction
des diuers
biens, deſ-
quels l'in-
grat ne peut
percevoir
les vns, mais
eſt capable
des autres.

Mais encore que tout cela fust vray, si est-ce qu'un meschant homme peut prendre des choses qui ressemblent à vn bien-faict, & pourra estre iustement appellé ingrat, s'il ne le recognoist. Il y a des biens de l'ame, il y en a du corps, il y en a de fortune. Quant aux biens de l'ame, le fol & le meschant en est du tout priué & incapable. Mais il est receu & admis aux autres biens, qu'il peut receuoir, & qu'il doit rendre apres : & s'il ne le faisoit, il seroit iustement appellé ingrat. Et cela n'est pas seulement de nostre doctrine : les Peripareticiens mesmes, qui ont estendu plus au long & au large la felicité & le bon-heur des hommes, sont d'aduis que quelques petits biens peuuent paruenir aux meschans, & que celuy qui ne les rend point, est ingrat. C'est pourquoy nous auons opinion qu'on ne doit appeller bien-faict, les choses qui ne peuuent rendre nostre ame meilleure. Nous ne nions point toutesfois que ce ne soient des commoditez, & qu'on ne les doie honnestement desirer. Vn meschant peut donner telles choses à vn homme de bien, & en receuoir aussi comme argent, vestemens, honneurs, & la vie mesme, dequoy il faut estre recognoissant, sur peine d'estre iustement appellé ingrat. Mais pourquoy estimes-tu ingrat celuy qui ne rend point ce que tu ne veux pas appeller bien-faict ? Il y a plusieurs choses que nous appellons, contre verité, d'un mesme nom, pour la ressemblance qu'elles ont. C'est ainsi que nous appellons vne boëte, & celle qui est d'or, & celle qui est d'argent. C'est ainsi que nous appellons ignorant non seulement celuy qui ne scait rien du tout, mais celuy aussi qui n'a pas encore gousté les sciences plus hautes & plus difficiles. C'est ainsi que si quelqu'un a rencon-

trévn homme mal vestu, & portant de vieux habillemens deschirez, il dira pour ceste raison auoir veu vn homme tout nud. Ce ne sont point donc à la verité bien-faits : mais ils ont apparence de bien-faits : & comme ils n'en ont que l'apparence, aussi cestuy-là n'aura que l'apparence d'un ingrât, sans l'estre veritablement. Mais cela est faux : car celuy qui les donne, & celuy qui les reçoit, les appelle bien-faits. Pareillement celuy qui a trompé sous l'apparence d'un vray bien-faict, est autant ingrât, comme est empoisonneur celuy qui sçachant bien que c'estoit poison, y a meslé quelque bon goust.

CLeantes le dispute encore plus asprement : Iacoit (dit-il) que ce que le meschant reçoit, ne soit point bien-faict : il est toutesfois ingrât, d'autant qu'il ne l'eust pas rendu, encôre que c'eust esté vn bien-faict. Celuy est meurtrier & brigand deuant qu'il ayt souillé ses mains dans le sang, s'il a pris les armes pour tuer, & s'il s'est mis en deuoir d'executer la volonté qu'il auoit de se rendre voleur & coupeur de gorges. Ceste meschancetés'exerce & se descouure par l'œuure, mais elle ne commence pas lors. Ce qu'il a pris, n'estoit point vn vray bien-faict, il n'en auoit que le seul nom. Les sacrileges sont punis, encôre qu'ils ne puissent mettre la main sur les Dieux. Comment peut-on (dit-il) estre ingrât à l'endroit d'un meschant, veu qu'on ne luy peut donner aucun bien-faict? C'est pour autant qu'il a receu quelque chose que le vulgaire ignorant estime bien-faict : & parce qu'encôre qu'il soit meschant, il doit toutesfois, s'il en a le moyen, rendre la pareille en mesme matiere qu'il a receu : & parce aussi que quels que soient les biens qu'on luy a donnez, s'il les a receus pour bons, il les doit aussi rendre pour tels. On dit bien qu'un homme doit de l'argent, encor qu'il doise ou de l'or ou de la monnoye de cuir, marquée du coing public, comme il y en auoit en La:edemone, de laquelle on se seruoit au lieu d'argent. De mesme sorte que tu seras obligé, de la mesme sorte il te faut acquitter.

CHAP. 47.
Seneca. fop.
sise sa res-
ponse par le
dire de Clé-
antes.

Vous n'avez que faire de vous informer que c'est qu'un bien-faict, ou si la grandeur & la dignité d'un nom si honorable peut estre employé pour seruir à vne matiere si basse, & si desprisée : il appartient à d'autres de iuger de la verité. Mais reglez vostre ame par la seule apparence de ce qui est vray, & cependant que vous dites qu'une chose est honneste, quoy que ce soit, si on la tient pour honneste, ie vous conseille de la priser. Comment se peut-il faire, dira quelqu'un, que maintenant à vostre dire il n'y ait aucun ingrât, & que soudain apres vostre dire mesme, tous le monde le soit? Car comme nous disons que tous les fols sont meschans, & que celuy qui est taché d'un vice, est aussi taché de tous, pareillement tous ceux qui sont fols sont aussi meschans : il s'en suit donc que tous hommes sont ingrâts. Que sera-ce donc? n'est-ce pas de tous costez qu'on fait iniure à tout le genre humain? n'est-ce pas vne plainte publique, & commune de tout le monde, que tous les biens qu'on fait sont perdus, & qu'il s'en trouue bien peu, qui ne rendent des plaisirs au lieu du bien qu'on leur fait? Il ne faut point que tu penses que nous soyons seuls qui faisons ceste plainte qui murmurons, & qui mettons au nombre & au compte des choses plus meschantes & corrompuës, tout ce qui se fait contre le deuoir. Car pour si peu qu'une chose soit mal-faicté, voila soudainement ie ne sçay quelle voix, ne sortant point toutesfois de la maison des Philosophes, qui commence à crier au milieu de l'assemblée d'un peuple laquelle va par tout pour condamner toutes sortes de gens & de nations.

CHAP. 48.
Autre para-
doxe con-
traire au
precedent.
Tous hom-
mes sont in-
grats.

Des Bien-faits.

i. *Metamorph.*

*Vn baste ne se pent de son baste assweo,
Le beau-pere du gendre : on ne voit point durer
Des freres l'amitié : Et le mary n'espie,
Ny la femme au mary, que la fin de sa vie.*

*Desordres
communs
et publics
à Rome.*

Mais il y a bien pis, les bien-faits sont convertis en meschanceté : on ne pardonne plus au sang de ceux pour la deffense desquels on deuroit despendre la vie. Nous recognoissons les bien-faits avec l'espée au poing, & avec le poison. Celuy est aujourd'huy estimé le plus grand, celuy est le plus honoré, qui sçait mieux estrangler la liberté de sa patrie, & l'opprimer par le moyen des grandeurs & des estars qu'elle luy a donnez. Celuy pense estre nay de trop bas lieu, qui ne s'effaye de la fouler aux pieds. Nous employons contre elle l'armée qu'elle auoit fiée entre nos mains. Les chefs des armées, en haranguant les gens-d'armes, ne leur tiennent autres propos que ceux-cy, Combatez hardiment contre vos femmes, combattez contre vos enfans, ne craignez point d'assaillir vos temples & vos autels, ny vos propres maisons, ny vos Dieux domestiques. Vous qui ne deuez entrer dans Rome, encore que ce fust pour triompher, sans la permission & commandement du Senat : vous deuant lesquels, ramenant vne armée victorieuse, le Senat deuoit donner lieu hors de la ville pour vous ouyr rendre raison de vos charges : ayans maintenant tué tant de citoyens, estans encore tous souillez du sang de vos proches parens, entrez hardiment dans la ville les enseignes desployées. Que l'ancienne liberté de Rome soit contrainte de se taire entre les guidons des gens-d'armes. Que ce braue peuple (qui auoit acquis la paix par toutes les nations de son Empire, qui auoit chassé les guerres hors de ses Prouinces, qui ne craignoit puissance qui fust sur la terre) se voye maintenant assiéger dans ces murs, & ne soit estonné que de ses aigles & de ses propres bannieres.

*CHAP. 16.
Divers ex-
ples de per-
sonnages in-
grats enuers
leur patrie.
Coriolanus.
Catilina.
C. Marius.*

Certainement Coriolanus est de ceux-là : il est ingrat, il s'est trop tard repenty de sa meschanceté : il a posé les armes, mais ç'a esté au milieu du parricide. Catilina est pareillement ingrat. Il n'estimoit rien de prendre Rome, s'il ne la destruisoit de fons en comble, s'il n'amenoit contre elle les Regimens des Sauoyards & Gruyers, si l'ennemy qu'il auoit appellé par delà les Alpes, ne venoit prendre vengeance des vieilles querelles, & se fouler de la haine qu'il portoit à la ville de Rome, & si les Capitaines Romains ne payoient les sacrifices qui estoient si longtemps deus aux sepulchres des Gaulois. Caius Marius est ingrat, lequel de simple soldat estant fait Consul, s'il n'eust fait autant de meurtres dans Rome, comme il en auoit dehors contre les Cimbres, s'il n'eust donné le premier signe de massacrer & de couper la gorge à ses propres citoyens, voire si luy-mesme n'en eust esté le signe, il eust pensé n'auoir point changé de fortune, il eust pensé n'estre point deuenu grand, & n'estre point bougé d'un lieu. Lucius Sylla est ingrat, qui voulut guerir sa patrie avec des remedes plus aigres & plus dommageables que n'estoient les dangers mesmes de la maladie : qui reuenant du Chasteau & du fort de Prénest, marchant tousiours dans le sang des soldats tuez, jusques à la porte Colline, donna d'autres batailles au milieu de la ville, & fit encores d'autres meurtres nouveaux : qui massacra deux legions de soldats (chose cruelle) & apres la victoire, (chose tres-meschante !) encore apres la foy donnée, les ayant au préalable fait serrez dans vn petit coing de ville : qui premier s'aduusa de confis-

*Ennius
Sylla.*

quer le corps & les biens, & qui premier ordonna, (ô Dieux souverains ! que celui qui auroit tué vn citoyen Romain, auroit non seulement vne couronne, qui se donnoit anciennement à ceux qui auoient sauué la vie à vn citoyen, mais impunité, & vne grande somme d'argent. *Cneus Pompeius* est ingrat, lequel pour recompense d'auoir trois fois esté Consul, & de trois triumphes qui luy furent decernez, au lieu de recognoistre tant d'honneurs, dont il en auoit receu la plus grande partie auant le temps en rendit vn si beau loyer à la chose publique, qu'il y mit dedans encore d'auers nouueaux Seigneurs, pensans par là se descharger de l'enuie qu'on portoit à sa grandeur & à son autorité : comme si ce qui ne deuoit estre souffert à pas vn, se voyoit maintenant permis à plusieurs. Cependant qu'il brigoit les Gouvernemens & les puissances extraordinaires, cependant qu'il departoit les Prouinces pour choisir celle qu'il aymeroit le mieux ; cependant qu'il diuisoit tellement la chose publique entre les mains des trois, que les deux parties en demeureroient toujours en sa maison : il mena le peuple Romain à tel point, qu'il ne se pouuoit tirer hors de son mal-heur que par vne seruitude, & par la perte de sa liberté. *Caius Iulius Cesar* ennemy & vainqueur de *Pompée*, a esté aussi luy-mesme ingrat, qui a tiré la guerre du fonds de la Germanie & des Gaules deuant les murailles de Rome. C'est luy qui se disant tant amy du peuple, qui faisant si grand semblant de soustenir son party, alla toutesfois mettre le Camp dans le Colisee de *Flaminius*, & le porta plus près de la ville que ne fust iamais celui de *Porcenna*. Il est bien vray qu'il addoucit la cruauté que le droict de la guerre, & la victoire luy permettoit : il fit ce qu'il auoit accoustumé de dire, qu'il ne tua iamais aucun, qu'il ne feust trouué les armes au poing contre luy, Qu'est-ce dont de Cesar ? Les autres dont nous auons parlé, ont vü des armes plus cruellement, toutesfois quand ils ont esté souls de tuer, ils les ont mises bas : mais cestuy-cy print les armes bien ieune, & ne les posa iamais. *Antonius* a esté ingrat enuers son Dictateur : car il dist deuant tout le peuple Romain, que Cesar auoit esté iustement meurtry, & donna des Prouinces & des Gouvernemens à ceux qui l'auoient massacré. Mais quant à la cité de Rome, jaçoit qu'elle fust toute deschirée, & demy-morte, à cause de tant de confiscations, de tant de courses d'ennemis & de saccagemens, & par le moyen de tant de guerres, toutesfois apres tous ces malheurs & calamitez publiques, il ordonna que Rome, qui auoit jadis rendu la liberté & la franchise aux Achéens, aux Rhodiens, & à plusieurs autres citez renommées, & qui les auoit remises en leurs anciens droicts & immunitéz, payeroit tributs non pas à des Roys Romains, mais à des Eunuques & chaffrez.

Cneus Pompeius.

C. Iulius Cesar.

M. Antonius.

LE iour me faudroit plustost que i'eusse raconté ceux desquels l'ingratitude a esté si grande qu'ils ont porté vne fin malheureuse à leur patrie. D'autre costé ie n'aurois point moins de peine, si ie voulois discourir, combien de fois la chose publique a esté ingrante à l'endroit des meilleurs & des plus affectionnez citoyens, qu'elle eust, & comment elle n'a pas moins souuent failly enuers eux, qu'ils peuuent auoir failly enuers elle. Elle enuoya *Camille* en exil, elle donna congé à *Scipion*, *Cicéron* fut banny apres *Catilina*, sa maison mise par terre, ses biens pilléz & saccagez : on exerça cõtre luy toutes les cruantez que *Catilina* mesme eust peu faire. *Ruilius* ne porta aucun loyer de son innocence, que de s'aller cacher en *Asie*. Le peuple Romain refusa vne fois à *Caton* d'estre Preteur, & l'empescha de iamais estre Consul. Bref, nous sommes tous en general ingrats. Que chacun parle à soy-mesmes, il ne se trouuera pas vn qu'il n'ait à se plaindre de quelque ingrat. Or

CHAP. 17.

Autres exemples de l'ingratitude du public enuers les particuliers.
Camilla.
Scipion.
Cicéron.
Ruilius.
Caton.

Des Bien-faicts,

Tout le m^o. de est non seulement ingrat, mais confis en tous vices.

il ne se peut faire que tout le monde se plaigne, si on ne le veur aussi plaindre de tout le monde. Tout le monde donc est ingrat. Est-ce tout? Tout le monde encor est sujet à l'avarice: tout le monde est malicieux: tout le monde est coïard & craintif: & principalement ceux qui font plus des braues, & des assurez. Tu peux encor dire que tout le monde brusle d'ambition, que tout le monde a oublié la pieté. Mais il ne se faut point mettre en cholere pour cela: il faut que tu leur pardonnes. Tout le monde a perdu l'entendement. Je ne veux point parler des choses incertaines: regarde seulement combien la ieunesse de ce temps est ingrate. Qui est celuy (quelque opinion qu'on ait de son innocence) qui ne souhaite la mort de son pere: Qui est celuy pour si modeste qu'il soit qui n'attende son dernier iour? Qui est celuy pour si religieux & pirovable qu'on le die, à qui sa vie ne semble trop longue? Combien trouue-l'on de marys qui regrettent la mort de leurs femmes, pour si vertueuses & honnestes qu'elles soient, sinon de peur de racompter la dor? Qui est celuy, de qui on a deffendu la cause, à qui la memoire d'un si grand bien, dure plus que iusques au premier affaire qui luy suruiet? cela n'est que trop certain. Qui est celuy qui meurt sans se plaindre, & sans se facher de laisser ceste vie? Qui est celuy qui ose dire en mourant.

*Je n'ay que trop vescu, j'ay acheué le cours
Dont fortune a borné le nombre de mes iours?*

Qui est celuy qui ne sort de ce monde avec larmes & regrets? & toutesfois c'est à faire à vn ingrat, de ne se contenter point du temps qui luy est ordonné. Le temps te semblera tousiours court, si tu le compte. Fais estat que le souuerain bien n'est pas à la longueur du temps: prends en bonne part ce que nature t'en donne. Pour reculer la mort de quelques iours, tu n'en sentiras point plus de felicité: parce que l'attente ne fait point la vie plus heureuse, elle ne l'a fait que plus longue.

Exhortation à la gratitude. O combien il vaut mieux, rendant graces aux Dieux, des honnestes plaisirs que nous auons receus, ne s'amusant point à compter les années d'autrui, estimer gracieusement les nostres, & penser que c'est autant de vie gagnée pour nous! Dieu m'a estimé digne d'une longue vie. C'est assez vescu: il me pouuoit faire viure plus longuement, toutesfois, ie luy rends graces des biens qu'il me fait. Soyons donc recognoissans enuers les Dieux, enuers les hommes, & non seulement enuers ceux de qui nous auons receu des biens, mais encor enuers ceux qui en ont fait aux nostres.

CHAP. 18. *Autre question, Si fait sans plaisir à quelq'un, ou s'oblige, aussi les parents d'iceluy.* **T**V. m'oblige (diras-tu) à vne infinité de personnes, quand tu dis, aux nostres. Celuy qui fait du bien au fils, en fait aussi, comme tu dis, au pere. Je veux que tu me faces entendre en premier lieu, ce que ie te demandois: & apres ie desire scauoir si celuy qui fait plaisir au pere, en fait aussi au frere, s'il en fait à l'oncle, s'il en fait aussi à son ayeul, à sa femme, à son beau-pere. Dy-moy, où est-ce que ie me dois arrester? iusques à combien veux-tu que ie suiue l'ordre & le rang de tant de personnes? Si i'ay labouré ton camp, ne t'ay-ie pas fait plaisir? si i'ay esteint le feu qui brusloit ta maison, ou si ie l'ay faite appuyer, de peur qu'elle ne s'enfonçast sur toy, n'est-ce pas vn bien-faict? Si i'ay sauué la vie à ton esclau, ie puis dire que c'est pour te faire plaisir: & si i'ay sauué la vie à ton fils, n'auras-tu pas receu ce bien-faict de moy?

Tu m'ameines des exemples differens & dissemblables. Car celuy qui laboure ma terre, ne fait pas le bien à la terre, c'est à moy. Celuy qui veut estayer ma maison, de peur qu'elle ne tombe, ne le fait que pour mon profit, car ma maison n'a aucun sentiment: ie luy en seray redevable, autrement ma maison ne le seroit pas. Et celuy qui laboure mon champ, ne veut point faire plaisir au cháp, mais à moy. l'en diray autant de mon serf, qui m'appartient en pleine propriété: c'est mon profit qu'il ne soit point mort, & parce ie te dois reconnoistre pour luy. Mais mon fils est capable de recevoir bien-faiçt, & par ainsi il prend le bien-faiçt, & ie m'en ref-jouys. Cela me touche bien, mais pourtant ie n'en suis point redevable. Je veux bien que tu me respondes, toy qui penses n'en estre point obligé, la santé du fils, la bonne fortune, la felicité, les richesses, ne touchent-elles de rien au pere? Certainement il en sera plus heureux, si son fils est sain & sauve: comme il en seroit plus malheureux, s'il estoit mort. Quoy donc? celuy à qui ie porte vn bon-heur, & qui par moy est deliuré d'un grand malheur, ne reçoit-il pas vn bien-faiçt de moy? non, (ce dit-il) car on donne des choses à quelques personnes, qui d'elles viennent apres iusqu'à nous. Mais on doit redemander tout à celuy auquel on a donné, comme aussi l'on demande l'argent à celuy à qui on l'a presté, jaçoit que par quelques autres moyens il soit venu entre mes mains. Il n'y a aucun bien-faiçt, de la commodité & profit duquel nos parens ne se ressentent, voire ceux qui sont encor plus es-loignez de nous. Il ne faut point rechercher entre les mains de qui, celuy qui aura receu vn bien-faiçt le voudra remettre: il ne faut que regarder à qui tu l'auras premierement donné: il te faut tousiours reprendre du principal debteur, & de celuy qui l'a receu le premier. Responds-moy donc, ie te prie? Ne dis-tu point? Vous m'avez donné mon fils: s'il fust mort, ie n'eusse pas voulu viure apres luy. Ne voudras-tu point donc estre redevable pour la vie de celuy que tu as plus estimée que la tien-ne propre? Si l'ay sauté la vie à ton fils, ne te viens-tu pas jeter à genoux deuant moy? ne vas-tu pas rendre tes vœux & tes graces aux Dieux, comme s'ils t'auoient sauué toy-mesme? Ces paroles t'eschappent mal-gré toy, C'est autant comme si tu m'auois sauué la vie: tu en as sauue deux ensemble, & moy principalement. Pourquoi dis-tu cela si tu ne penses auoir receu vn grand bien? Parce que si mon fils a emprunté de l'argent que ie veux payer à son creancier, ie n'en seray point toutesfois le debteur: & que si mon fils a esté surpris en adultere, i'en rougiray bien de honte, toutesfois ie ne seray point l'adultere. Je dis donc, que ie te suis obligé pour mon fils, non pas pource que ie le fois, mais pource que ie m'of-fre volontairement payer pour luy. Ouy, mais sa santé m'apporte vn extrême plaisir: ie reçois vn bien inestimable de sa vie, i'espargne la grande playe, & la ruine que sentent ceux qui meurent sans enfans. Or nous ne disputons pas maintenant si tu m'as apporté du profit, mais si tu m'as donné vn bien-faiçt. Car vne beste, vne pierre, vne herbe me sont profitables: toutesfois elles ne me donnent point des bien-faiçts, parce qu'il n'en peut estre donné que par celuy qui a intention d'en donner: mais quant à toy, tu voulois donner au fils, & non pas au pere, lequel cependant tu ne cognois point. Par ainsi quand tu voudras faire cest argument. N'aurois-je point faict vn grand bien au pere, en sauuant la vie à son fils? fais-en aussi vn autre, & dis au contraire, Comment pourrois-je auoir bien-faiçt au pere, lequel ie ne cognois point, auquel ie n'ay iamais penlé? Et quoy, n'aduent-il pas quelquesfois que tu hayras mortellement le pere, & toutestois tu voudras sauuer la vie au fils? voudrois-tu dire auoir donné vn bien-faiçt à ce pere, duquel lors tu estois ennemy mortel? Mais laissant à part ces questions

CHAP. 19.
 Responce à
 la susdite
 question.
 Le plaisir me
 ches qu'en
 creatures
 sensibles &
 raisonnables.

ne se veur aussi plaindre de
 tout? Tout le monde encor
 le mode est couiard & craint
 & des assurez. Tu peux en
 ut le monde a oublié la pie-
 : il faut que tu leur pardon-
 x point parler des choses in-
 temps est ingrate. Qui est
 i ne souhaite la mort de son
 de son dernier iour? Qui est
 i si sa vie ne semble trop lon-
 mort de leurs femmes, pour si
 de raconter la dox: Qui
 boire d'un si grand bien, dire
 cela n'est que trop certain.
 her de laisser cette vie: Qui

regrets? & toutesfois c'est
 qui luy est ordonné. Le
 état que le souverain bien
 ce que nature t'en donne,
 point plus de felicité: par-
 l'a fait que plus longue.
 les honnestes plaines que
 es d'autruy, estimer gra-
 aignée pour nous? Dieu
 pouuoit faire viure plus
 il me fait. Soyons donc
 seulement enuers ceux
 ux qui en ont fait au

and tu dis, aux nostres.
 is, au pere. Je veux que
 : & apres ie desire sça-
 il en fait à l'oncle, s'il
 y, où est-ce que ie me
 & le rang de tant de
 air? si l'ay ekéint le feu
 qu'elle ne s'enfonçast
 laue, ie puis dire que
 uras-tu pas receu ce

Des Bien-faits,

*Autres res-
ponce selon
le droit.*

que ie traictois par dialogues, ie veux maintenant respondre en Iuriscōsulve. Il faut donc auoir esgard à l'intention du donneur : il n'a donné bien-faict, sinon à celuy à qui il a voulu donner. Tout ainsi que s'il l'a fait pour l'honneur du pere, c'est le pere qui a receu le bien-faict : pareillement le pere ne sera point obligé, pour le bien qu'on a faict au fils, encor qu'il se ressent de ce bien-faict. Toutesfois, si l'occasion se presente, le pere ne fera point mal de vouloir aussi donner quelque chose, non point qu'il soit contraint par necessité de rien payer, mais parce qu'il pourra auoir trouué suffisante cause de commencer à faire plaisir. Il ne faut donc point redemander au pere le bien qu'on a faict au fils : & s'il aduient qu'il en rende la pareille, il doit plustost estre estimé iuste que recognoissant : car autrement on n'auroit iamais acheué. Si ie donnois au pere, on pourroit dire aussi, que l'aurois donné à la mere, à l'ayeul, à l'oncle, aux enfans, aux alliez, aux amis, à ses esclaués, à son pays. Où est-ce donc que le bien-faict commence de s'arrester? Car ie me trouue estre tombé dans cest argument appellé des Grecs *Sorites*, qu'on n'acheue iamais, parce qu'il se traîne, & coulant peu à peu, ne cesse d'aller tousiours en auant. On fait communément ceste question : deux freres ont grande inimitié ensemble, si ie sauue la vie à l'un, ay-ie vñ de bien-faict enuers l'autre, qui sera marry de ce que son frere n'est mort? Il n'y a point de doute que ce ne soit vn bien-faict, encore que ce soit malgré celuy qui le reçoit : comme au contraire, celuy ne donne point de bien-faict, qui apporte profit malgré soy.

*Autres que-
stions, sou-
chant celuy
qui sauue la
vie à l'un,
des freres
qui s'enre
hassent
morselle-
mens.*

CHAP. 10.
*Si ce qui est
fâcheux,
peut estre ap-
pellé bien-
faict.*

VEux-tu appeller bien-faict (dira-il) ce qui le fâche & le tourmente : Il y a plusieurs bien-faicts qui ont le regard triste & fâcheux, comme quand il faut inciser vn homme, quand il le faut attacher, quand il luy fait donner des boutons de feu pour le guarir. Il ne faut point regarder si quelqu'un est marry apres auoir receu vn bien-faict : Il faut voir s'il a eu occasion de s'en relieuir. Vne piece d'argent n'est pas faulse, si quelque estranger & barbare la refuse pour n'en cognoistre pas le coing. Il hayt le bien-faict, & toutesfois il le reçoit, pourueu qu'il luy soit vtile, pourueu que celuy qui l'a donné, l'ait faict afin qu'il fust profitable. Il n'impoite de rien, si quelqu'un reçoit vne bonne chose d'vne mauuaite volonté. Mais vien-ça, pren ce faict au contraire, que quelqu'un vueille mal à son frere, & que toutesfois ce soit son grand profit qu'il viuë. Je l'ay tué. Ce n'est pas luy porter profit, encore qu'il pense que cela soit son bien, & qu'il s'en resioüisse. Celuy nous nuit avec vne grande trahison, quand il luy faut rendre graces des iniures, & des torts qu'il nous faict. Je voy bien que c'est, si vne chose vous est profitable, vous l'appellerez bien-faict, si elle vous porte dommage vous ne la prendrez point pour bien-faict. Mais ie vous veux donner vne chose qui ne vous portera ny profit ny dommage, & toutesfois ce sera vn bien-faict. I'ay trouue le pere de quelqu'un estendu mort au milieu d'un desert, i'ay enseuely le corps : il semble que ie ne luy aye porté aucun profit, parce qu'il ne se soucioit plus de quelle sorte il deust pourrir : il semble aussi que ie n'aye rien faict pour le fils, car que peut-il auoir gagné à cela? Toutesfois ie vous diray ce que le fils a gagné, il s'est acquitté par mon moyen d'un deuoit pitoyable & necessaire, & d'un office solemnel. I'ay faict à son pere, non seulement ce que le fils mesmes eust voulu, mais ce qu'il eust deu faire. Toutesfois le fils ne me sera pas redeuable de ce bien-faict, si i'ay enseuely son pere par vne affection commune d'humanité, & par pitié que l'homme porte à son semblable, suiuant laquelle i'eusse faict mettre en terre le corps de quelque estranger. Toutesfois il me sera redeuable, si i'ay recogneu le corps de son pere, si en le mettant

*Si c'est bien
faire à au-
rny s'em-
ployer pour
luy en chose
qui semble
ne luy nuire
ne profiter.*

mettant en terre l'ay pensé faire ce bien à son fils. Mais si l'ay couuert de terre le corps d'un homme incogneu, il n'y a aucun qui m'en soit redevable : car ie ne l'ay fait que pour la seule pitié qu'on porte publiquement à tous hommes. Quelqu'un me dira, Pourquoi te travailles-tu tant à sçavoir qui est celuy à qui tu as fait plaisir comme si tu le devois quelque iour redemander ? Il y en a qui ont estimé qu'il ne falloit iamais redemander un plaisir, & se seruent des raisons suiuentes : Un indigne ne le rendra iamais, encor, que vous le redemâdiez : celuy qui en estoit digne, le rendra de luy-mesmes, sans attendre qu'on le demande. D'auantage, si tu l'as donné à un homme de bien, attens, afin qu'en le demandant, tu ne luy faces tort, comme s'il ne le deuoit iamais rendre de sa franche volonté : si tu l'as donné à un meschant, pren patience. Au reste pren garde que tu ne gastes & corrompes le bien-faict avec reproches & mauuaises paroles, & d'un plaisir, n'en fay point vne chose prestée. En outre, la loy qui n'a pas commandé de redemander un bien faict, l'a assez deffendu. Cela est vray, pendant que la necessité ne me presse point, pendant que la fortune ne me contraint pas, ie laisseray plustost en arriere le bien que i'ay fait, que de le redemander. Mais si c'est pour sauuer la vie à mes enfans, si ma femme est en danger de la sienne, si la liberté & le bien de ma patrie me contraint d'aller, où ie ne voudrois point : ie commanderay lors à ma honte, ie protesteray auoir plustost enduré toutes choses, auant qu'il me fust force de demander secours à un homme ingrat. En fin le besoin & la necessité que i'ay de recouurer le bien que i'auois donné, vaincra la honte que i'auois de le redemander. D'auantage, quand ie fais un plaisir à un homme de bien, c'est avec telle condition de ne le repeter iamais, si la necessité ne m'y contraint. Mais la loy (dit-il) ne permettant point de le demander, le deffend assez.

Si l'on peut redemander un plaisir.

Cas auxquels on le peut faire honnestement.

Il y a plusieurs choses dont on n'a point fait de loy, & pour la poursuite desquelles on n'a pas encor dressé d'action : toutesfois il y a vne coustume & maniere de viure entre les hommes plus forte que nulle loy, qui nous y donne entrée. Il n'y a aucune loy qui deffende de reueler le secret de ton amy : il n'y a loy qui commande de garder foy à l'ennemy. Quelle ordonnance nous contraint de tenir les promesses que nous auons faictes ? Il n'y en a point. Si est-ce que ie me pourray iustement plaindre contre celuy qui aura descouuert mon secret : ie me despiteray à bon droit, si apres m'auoir donné la foy, on ne me l'a pas gardée. Mais doncques d'un bien-faict (dit-il) vous en faites vne dette. Nullement : car ie n'vse point de contrainte pour le faire payer, ie le redemande : & pour mieux dire encor, ie ne le redemande point, ie l'en aduertis seulement. La plus extrême necessité ne me pourroit contraindre d'aller chercher un homme, avec lequel il faut contester longuement. Celuy qui est si auant ingrat, qu'il ne se contente point d'estre aduertý & admonesté, ie le laisseray-là, ie ne l'estimeray point digne qu'il merite d'estre contraint à se rendre recognoissant. Comme les vsuriers se gardent de faire conuenir quelques-vns qu'ils sçauent auoir mangé tous leurs biens, ou estre deuenus si pauvres qu'ils n'ont rien plus à perdre qui leur puisse faire honte : pareillement ie ne tiendray compte de quelques-vns qui se sont rendus ouuertement eshontez & opiniaistres en leur ingratitude. Je ne redemanderay le plaisir, sinon à celuy qui me le rendra volontairement, & non point à celuy, des mains de qui il faudroit l'arracher par force.

CHAP. 27. Replique à ceste dispute touchans la restitution des biens faictes.

Des Bien-faictz,

CHAP. 22.
Il faut ad-
uerir & re-
memorer
ceux qui sont
tardifs &
pensans a re-
cognoistre les
plaisirs ve-
neus.

IL y en a plusieurs qui ne scauent nier le bien qu'ils ont receu, ny le rendre quand il en est besoyn, qui ne font point si bons que les recognoissans, ny si meschans que les ingrats: ils sont tardifs & nonchalans. Ce sont debtes qui ne sont point perduës, mais qui se recourent bien tard. Je ne sommeray point telle maniere de gens, mais ie les aduertiray, & puis qu'ils ne pensent pas à leur deuoir, ie les en feray souuenir. Je suis assureé qu'ils respondront tout incontinent, Pardonnez-moy, ie vous prie: ie ne scauois point que vous eussiez enuie de parler à moy de cela, si ie l'eusse pensé, ie le vous eusse presenté de moy-mesmes. Je vous prie, ne croyez point que ie voullusse estre ingrat, i'ay bonne souuenance du bien que vous m'auiez faict. Pourquoi craindray-je de rendre ces gens-là meilleurs qu'ils ne sont, & pour leur honneur, & pour mon profit? Je garderay tous ceux que ie pourray, de ne faire point de faute: à plus forte raison empeschera-je que mon amy n'en face point, & principalement contre moy. Je luy donne encor vn bien-faict tout nouueau, quand ie ne permets pas qu'il deuienne ingrat. Toutesfois ie ne luy reprocheray point asprement le bien qu'il a receu de moy, mais i'en parleray le plus doucement qu'il me sera possible, ie luy en rafraischiray seulement la memoire, afin qu'il s'aduise de me rendre la pareille, ie le prieray de me faire vn plaisir: & lors il pensera bien que ie le fais pour redemander le mien. Quelques fois i'y feray de paroles rigoureuses s'il y a esperance que par ce moyen il se doie amender. Mais pour le regard d'une personne desplorée, qui a du tout perdu la honte, ie ne le piqueray point d'auantage, afin que d'un ingrat ie n'en face vn ennemy. Toutesfois si nous voulons du tout n'admonester point les ingrats, nous les rendrons plus paresseux, & ferons cause qu'ils recognoistront plus tard les biens qu'on leur fera. D'autre costé nous laisserions perdre quelques-vns qui peuuent encor receuoir guerison, & qui peuuent deuenir bons si quelque sentiment leur touche la conscience: & si on leur donne vn aduertissement semblable à celuy duquel le pere a souuent corrigé son enfant, la femme a reduit quelquefois son mary qui se desbauchoit, l'amy a redressé la toy qui se commençoit à refroidir en son amy.

CHAP. 23.
Mais en
particulier
& modestement
pour
ne conuertir
son biē-faict
en iniure.

IL y a des dormeurs qu'il ne faut point battre pour les esueillier, il ne faut seulement que les toucher vn peu. Pareillement il y en a qui ne sont point hors de volonte de rendre vn iour les plaisirs qu'ils ont receus, mais ils y vont laschement. Il faut esueillier ceste volonte. Ne sois point cause que ton bien-faict se conuertisse en iniure. Tu me ferois tort, si tu ne me voulois point me redemander le plaisir que tu m'as faict, pour me faire deuenir ingrat. Quoy? & si ie ne scay point ce que tu voulois que ie fisse pour toy? si i'ay esté empesché en d'autres affaires qui m'ont tenu de si pres, que ie n'ay peu prendre l'occasion de le recognoistre? Je te prie, fay-moy entendre ce que ie puis, & que tu desires de moy. Pourquoi te detaches-tu de moy, auparauant que m'essayer? Pourquoi te hastes-tu tant à perdre tout en vn coup & ton amy & ton bien-faict? Comment scays-tu si ie te dois refuser, ou si ie l'ay oublié? si i'ay faute de bonne volonte, ou de puissance? Essaye-le plustost. Je l'en aduertiray donc, mais non point deuant le monde, ny avec paroles fascheuses. Je le feray si modestement, qu'il pensera estre reuenu de luy-mesmes en sa memoire, & n'y auoir pas esté ramené.

CHAP. 24.
Histoire me-
morable à ce
propos, d'un

VN soldat des vieilles bandes qui auoit vse de quelque violence enuers ses voisins, estant venu respondre deuant Iules Cesar des excès qu'on luy mettoit sus, voyant par le plaidoyer de ses parties, qu'il estoit fort chargé, Sire, auez-vous

souuenance, (dit-il,) quand vous vous tordistes le pied aupres de la riuere de Suc- car? Et comme Cesar luy eust respondu, qu'il s'en souuenoit bien, le soldat conti- nuant son propos luy dit, Vous n'aurez donc point oublié que vous estant couché sous vn arbre qui ne donnoit guere d'obre, où vous vouliez reposer pour fuyr l'ar- deur du Soleil, en vn lieu rude & pierreux, dans lequel il n'y auoit que ce seul ar- bre qui s'estoit poullé entre les pointes des rochers, il y eut vn de vos soldats qui estendit son marteau dessus vous. Apres que Cesar luy eut dit, Pourquoi ne m'en souuiendrois- il? ie me souuiens que i'estois demy-mort de soif, & que ne pouuant aller sur mes pieds iusques à vne proche fontaine, ie m'y voulois trainer, si vn de mes soldats (qui estoit des plus vaillans de mon armée) ne m'eust porté de l'eau dans son morion. Empereur, (dit ce soldat) pourriez-vous bien maintenant reco- gnoistre cet homme & ce morion? Cesar respondit qu'il ne cognoistroit point le morion, mais qu'il recognoistroit fort bien le soldat, & dit en outre, fâché, comme ie pense, de ce qu'il vouloit interrompre le plaidoyer de la cause, pour ouyr ce vieil conte qu'il luy faisoit, ie croy, mon amy, que ce n'est pas toy. Cesar, (dit le soldat) vous n'avez pas tort de m'auoir ainsi melcogneu: car du temps que cela se fit, i'es- tois bien autre que ie ne suis maintenant. Depuis ce iour-là ie perdis vn œil à la bataille de Mondaga: & encor les chirurgiens me tirerent des os de la teste. Je pense que vous pourriez aussi peu cognoistre le morion, si ie le vous monstrois: car il fut party en deux pieces d'un coup de coutelas d'Espagne. Cesar commanda qu'on ne le trauaillast plus, & donna à son soldat quelques petites terres, où estoit le droict de chemin pretendu par les voisins, qui auoit esté cause de ceste querelle, & du procez qu'on auoit commencé contre luy.

*soldat ramé-
renant à Ce-
sar son bien-
faict.*

Q Voy donc? ne demandera-il point son bien-faict à l'Empereur, qui auoit des- ja sa memoire chargée & confuse d'une infinité de choses, & à qui la gran- deur de la fortune, pendant qu'il dresseoit ses armées, ne donnoit point loisir d'en- tendre à la necessité d'un chacun de ses soldats? Ce n'est point le redemander, ce n'est que le reprendre, le trouuant tout prest en vn bon lieu, où il auoit esté mis en garde: toutesfois pour le reprendre, il faut estendre la main. Je le redemanderay donc, si ie suis contraint de le faire, ou par necessité, ou pour l'honneur de celuy avec qui i'ay affaire. Quelqu'un voulant parler à Tibere, Cesar commença son pro- pos ainsi, Sire, ne vous souuiens- il point? lors sans luy donner loisir de dire aucune autre marque de leur ancienne familiarité, Tibere respondit: Je ne me souuiens de rien que i'aye esté. Tant s'en faut, qu'il fallust redemander vn plaisir à cet hom- me là, qu'il valloit mieux desirer d'en auoir perdu la memoire. Il desdaignoit la cognoissance de tous ses anciens amis & compagnons: il vouloit qu'on respectast seulement sa fortune presente, qu'on ne se souuint, & qu'on ne parlât d'autre cho- se: il prenoit son ancien amy pour vn inquisiteur. Il vaut mieux redemander en temps & lieu, & le plaisir que vous auez fait autrefois, que d'en requerir vn tout nouueau: mais il faut parler si modestement qu'un ingrat mesme ne puisse seindre l'auoir oublié. On pourroit bien se taire pour quelque temps, & prendre patience, si ceux avec qui nous viuons estoient sages: & toutesfois ce ne seroit point encore mal-fait de faire entendre aux sages l'estat de nos affaires, & le besoin que nous au- rions. Nous prions bien les Dieux qui cognoissent toutes choses: les prieres n'ob- tiennent point ce que nous leur demandons, elles les aduertissent seulement de ce que nous voulons auoir d'eux. Ce Prestre qui parle dans Homere, repre- sente aux Dieux l'honneur qu'on leur fait, & les autels qu'on leur dresse deuotieu-

*CHAP. 25.
Exemple con-
traire en Ti-
bere, qui ne
voulus ef-
conter celuy
qui le vou-
lois ramé-
renant de
chose sem-
blable.*

*Moyen de
redemander
à son amy le
plaisir qu'on
luy a fait.*

Des Bien-faits,

sement, afin qu'il les rende propices à ses prieres, & ils obeyssent. C'est vne seconde vertu de vouloir estre admonesté, & de pouoir souffrir vne remonstrance. Il faut conduire l'ame çà & là, en luy secoiant doucement la bride. Il y en a peu qui se soient parfaitement bien gouvernez par elle : mais ceux qui par honnestes aduertissemens retournaent au bon chemin, tiennent le second lieu. Il ne leur faut point oster la guide qui les conduit. Quand nous fermons nos yeux en dormant, nous ne perdons point pour cela la veüe : il est bien vray que cependant nous ne faisons rien, mais le lendemain la clarté du iour que les Dieux nous ennoyent, les rappelle à leur travail accoustumé. Les instrumens & les outils reposent sans rien faire, si l'artisan ne les employe à la besongne : cependant il a bonne volonté dans son ame : mais la paresse ou la desbauche, ou l'ignorance de son mestier le fait chomer. Nous deuous donc rendre meilleure nostre volonté, & ne la deuous point par despit laisser longuement en son vice : mais suiuant la façon des Pœcepteurs qui ensoignent des ieunes enfans, nous deuous endurer patiemment, & pardonner s'ils ont oublié quelque chose par vne mauuaise memoire. Et tout ainsi qu'en leur disant vn mot ou deux, ils leur remettent entierement le texte de leur leçon en ressouuenance : pareillement il faut avec quelque petite remonstrance, faire souuenir les oublicux de nous rendre la pareille.

Fin du cinquième liure des Bien-faits.





LE SIXIÈME

LIVRE DES BIEN-FAICTS,
DE LVC. ANN. SENEQVE.

SOMMAIRE.

Si un bien-faict peut estre osté. Difference entre la chose qui on donne, & l'action du bien-faict. Marc Antoine voyant sa fortune le delaisser, s'escria n'auoir rien que ce qu'il auoit donné. Nous ne sommes que procureurs & depositaires de nos biens pour autruy. Quand vne iniure suiuaute surmonte le bien-faict, si on la peut venger & vser de compensation. Il n'y a point de bien-faict, s'il n'y a vne precedente pensée d'amitié & bien-vueillance. On peut ignoramment recevoir un plaisir, mais aucun n'en peut faire qu'il ne sçache le vouloir faire, comme celuy ne faict point iniure qui ne la pense faire, Quelqu'un nous apporte profit pour s'en faire à soy-mesmes, à sçauoir-moi si nous luy en sommes reuenables, & les exemples à ce propos. Ce qu'on doit au Medecin & au Precepteur, qui ont soin de nous comme nos amis. Si le Prince auoit faict citoyens de Rome tous les Gaulois, & donné immunité aux Espagnols, comment en seront-ils reuenables? Dequoy & en quelle façon nous sommes reuenables au Soleil & à la Lune, à Dieu, à la nature, aux peres & meres. De ceux qui desirerent des aduersitez aduenir à ceux de lesquels ils ont receu quelque bien-faict, pour apres les en retirer, & se monstrer recognoissans. Dequoy ont besoin les plus grands Princes du monde, & ce qui deffaut à ceux qui ont tout le monde en leur possession, & de fort beaux exemples à ce propos, mesmement de Xerxes & Auguste. De ceux qui faisoient deux rangs entre les amis qui les venoient saluer. Ou est-ce qu'on doit chercher les vrais amis. Celuy qui se haste trop d'estre recognoissant, se rend ingrat. Du bannissement de Callistratus Grec, & Rutilius Romain. Si le Medecin, l'artisan, ou le marchand peunent desirer des maux à leurs Citex pour faire leur profit. Il y a auant de vice à recevoir & prendre ce que tu ne dois point, comme de ne donner point ce que tu dois donner.



Ly a des questions, (mon bon Liberalis) qu'on propose seulement pour exercer l'esprit, & qui sont tousiours hors de la carriere. Il y en a d'autres qui donnent beaucoup de plaisir en les disputant, & apres les auoir debatues, nous sont grandement profitables. Je t'en veux presenter de toutes façons. Commande donc comme il te plaira, ou que ie les pourliuue du tout, ou que ie les presente seulement sur le theatre, pour voir à quel rang elles deuront parler en nos jeux, & encore que tu commandes qu'on les face incontinent retirer, on aura neantmoins auancé quelque chose: parce qu'il fait bon aucunesfois cognoistre ce qui seroit inutile d'apprendre. Je te regarderay donc au visage, & comme ie verray que tu y prendras plaisir, ou que

CHAP. I.
Les discours se font pour exercer l'esprit pour le resiouyr & luy profiter.

Des Bien-faiçts,

tut'en fâcheras, i'en retiendray les vnes plus longuement, & en chasseray les autres.

CHAP. 2.
*Premiere
question, se
vn bien fait
nous peus
estre oste.*

*Responce,
nature ne
reuoque
point ce
qu'elle a
donné.*

Nous auons demandé cy-deuant, si vn bien-faiçt peut estre osté. Quelques-vns disent que cela ne se peut faire. Car le bien-faiçt n'est point vne chose, c'est vne action. Tout ainsi que le present est vne chose, & la donation vne autre, & que celuy qui va sur mer est vn, & la nauigation vn autre, & que le malade n'est point sans maladie, & toutesfois ce n'est pas tout-vn que le malade & la maladie: pareillement le bien-faiçt est vne chose à part, & ce qui vient entre nos mains par le moyen du bien-faiçt, en est vne autre. Le bien-faiçt n'a point de corps qui se puisse toucher, il ne se peut aneantir, encor que la matiere du bien-faiçt soit pourmenée çà & là, & qu'elle change souuent de maistre. Par ainsi ce seroit oster à toy-mesme Nature mere de toutes choses ne peut reuoquer ce quelle a vne fois donné. Elle peut bien ne continuer point son bien-faiçt, mais elle ne le peut pas abolir. Celuy qui meurt, à esté jadis en vie. Celuy qui a perdu les yeux, voyoit auparauant. On peut bien faire que ce que nous auons ne soit plus, mais il ne se peut faire qu'il n'ait autresfois esté. Vne partie du bien-faiçt, voire la plus certaine, est celle qui est déjà passée. Quelquesfois on nous empesche bien de iouir plus longuement d'une bien-faiçt: mais vn bien-faiçt ne se peut point effacer du tout. Iaçoit que nature y voulust employer toutes ses forces, elle n'a toutesfois aucun pouuoir sur le passé. On peut bien oster & rair vne maison, vne somme d'argent, vn esclau, & tout ce, surquoy le nom de bien-faiçt se peut estendre: mais le bien-faiçt demeure ferme & immuable. Il n'y a force ny violence au monde, qui puisse faire que cestuy-cy n'ait donné, & que l'autre n'ait receu.

CHAP. 3.
*Ce qu'il con-
firme par la
propos de
M. Antoine
reduit a la
nécessité de
se tuer.
Parole qui
monstre quel
bien les
grands pen-
uent faire
au moyen
de leurs ri-
chesses.*

Certainement il me semble que Marc Antoine parloit en hōme de grand cœur dans les vers du Poëte Rabirius, lors que voyant sa fortune changée se retirer ailleurs, & qu'il ne luy estoit plus rien demeuré que la seule commodité de se tuer (encore faillit-il qu'il l'embrassast bien-tost pour ne la perdre point) il s'escria hautement, le n'ay rien maintenant que ce que i'ay donné. O combien en pourroit-il auoir d'auantage, s'il eust voulu. Ce sont les richesses les plus assurées, qui ne bougeront iamais d'un lieu, pour si grand changement que l'inconstance des choses humaines, & la fortune puisse amener. Car d'autant plus qu'elles seront grandes, elles seront suiues & accompagnés de moins d'enuie. Pourquoy veux-tu espargner tes richesses; comme si elles appartenoint seulement à toy? tu n'en es que procureur. Tous ces biens qui vous rendent ainsi enflés, qui vous rendent orgueilleux, & qui semblent vous eleuer dessus les grandeurs du monde, vous contraignent oublier vostre petitesse: toutes ces richesses que vous cachez si soigneusement sous des portes de fer, où vous tenez nuit & iour garde de soldats, tout ce que vous auez acquis aux despens du sang & de la vie d'autrui, ce que vous defendez avec la vostre, ces biens, pour la conuoitise desquels vous conduisez vne troupe de nauires pour ensanglanter la mer, ces biens pour lesquels vous allez assieger des villes, ignorans cōbien de sortes d'armes la fortune appretie contre ceux à qui elle se rend contraire: pour l'ambition desquels, (apres auoir si souuent rompu les traictez de paix qu'on auoit faite entre les allies, entre les amis, entre ceux d'un mesme ordre, & d'un mesme college:) pour lesquels on a veu toute la terre froissée & rompuë entre les forces & les armées de deux qui s'entre-faisoient la guerre: ces biens, dis-ie, & ces richesses ne sont point à vous, elles ne sont entre vos mains, que par maniere de deposit, elles appartiennent déjà à vn autre maistre. L'ennemy sur lequel vous les auez pillées, ou le successeur de l'ininitié qu'il vous portoit, les viendra tout à ceste heu-

re raiir. Mais veùx-tu ſçauoir par quel moyen tu pourras faire qu'elles ſoient du tout à toy? Ce ſera en les donnant à quelqu'un. Auiſe donc à tes affaires. Acquiers-toy vne plus aſſeurée poſſeſſion des choſes qui ne te pourront iamais eſtre raiies. Tes richelles n'en ſeront pas ſeulement plus certaines, elles en ſeront plus honorables. Ce que tu admires & priſes tant, ce que tu penſes qui te face ſi riche & ſi puiſſant, tandis que tu le retiens entre tes mains, n'a le nom que d'une vilaine auarice, c'eſt vne maiſon, c'eſt vn eſclau, c'eſt de l'argent, mais apres que tu l'as donné, il reçoit vn nom plus honneſte, & s'appelle bien-faiçt.

TV confeſſes bien (dit-il) que nous ne ſômes point quelquefois redevables à ce luy de qui nous auôs receu vn bien-faiçt, il nous a eſté dôc oſté. Il y a pluſieurs cauſes qui nous mettêt hors d'obligatiô du bié que nous auôs receu, non pas qu'il ait eſté raiy, mais parce qu'il s'eſt corrompu par vn autre moyé. Quelqu'un a plaidé ma cauſe, lors que i'eſtois accuſé d'un crime capital, touteſois il a pris ma femme par force. Il ne m'a pas oſté le bien qu'il m'auoit donné, mais en m'offenſant apres d'un deſhonneur, & d'un outrage pareil, il m'a deſchargé de ceſte dette. Et ſ'il m'a offenſé d'une iniure plus grande que n'eſtoit le bien que i'auois receu de luy, nô ſeulement il a perdu la grace de ſon bien-faiçt, mais il eſt en ma puiſſance de m'en plaindre, & de m'en véger, ſi faiſant cõparaiſon du bien-faiçt, ie trouue l'iniure plus peſante. Par ainſi donc le plaiſir ne ſe perd point, mais il demeure effacé & ſurmonté. Quoy: ne ſe trouue-il point de peres ſi cruels & ſi meſchans, qu'il eſt permis & loiſible aux fils de le mettre hors de leur obeyſſance, & de fuyr leur compagnie? Nous ont ils pour cela oſté ce qu'ils nous auoient deſia donné? Non. Mais l'impieté, & le mauuais deuoir dont ils ont vſé enuers nous depuis quelque temps en çà, efface & cõuure tout le bien, & tout le gracieux traictement qu'ils nous auoient faiçt par le paſſé. Le bien-faiçt premier n'eſt pas effacé, mais ſeulement le gré que i'en deuois ſçauoir. Ils ne font point que ie n'aye encor le bien-faiçt deuers moy, mais ils font que ie n'en ſois point redevable. Si quelqu'un m'a preſté de l'argent, & apres il ait bruſlé ma maiſon, ſa dette. doit eſtre compenſée avec le dommage qu'il m'a faiçt: ie ne l'ay point payé, neantmoins ie ne luy dois rien. Pareillement celuy qui m'ayant quelque temps traicté doucement, & m'ayant eſté auparauant liberal, a vſé apres de cruauté, de brauades, & d'outrage enuers moy, m'a depuis remis en ma franche liberté, & m'a fait tel comme ſi iamais ie n'auois rien receu de luy. Car c'eſt luy qui a fait tort, & qui a vſé de violence enuers ſes bien-faiçts. Le ſeigneur d'une terre ne peut point contraindre ſon metayer de payer le prix de la ferme (encore que l'inſtrument ne ſoit point cancellé) ſ'il eſt venu fouler aux pieds les bleds qui eſtoient en herbe, ſ'il eſt venu couper les arbres fruitiers: nô point, parce qu'il n'a encor receu le prix conuenu, mais parce qu'il eſt cauſe que le fermier ne le peut payer. Et voyla comment le creancier eſt ſouuent condamné enuers ſon débiteur, ſ'il a pris pour quelque autre cauſe plus que ce qu'il a preſté ne monte. Le Iuge ne s'eſt point aſſis entre le creancier & le débiteur pour dire ſeulement, Tu as preſté de l'argent. Que dira donc le Iuge? Tu as emmené ſon beſtail, tu luy as tué vn eſclau, tu iouis d'une ſiêne terre qu'il ne t'a point vëdué. Apres que tout cela ſera bien compté & calculé, tu eſtois venu creancier, retourne-t'en redevable. Souuent auſſi le bien-faiçt demeure entre nos mains, ſans que nous ſoyôs obligez de le rendre, ſi le donneur s'en eſt repenty, ſ'il a dit qu'il eſtoit bien malheureux de l'auoir donné, ſi en le donnant il a ſouſpiré, ſ'il a renfrongné le viſage, ſ'il a dit qu'il penſoit l'auoir pluſtoſt perdu que donné, ſ'il l'a fait pour ſon profit ou non point pour l'amour de moy, ſi apres il n'a ceſſé de le reprocher, de ſ'en gloſifier,

CHAP. 4.
L'outrage
qu'en reçoit
aucunſois
de ceux auſ-
quels on a
de l'obliga-
tion, excuſe
de recognoi-
ſtre le bien
receu d'eux.

Des Bien-faictz,

de s'en vâter, s'il est cause qu'on trouue aigre & desplaisant son bien-faict. Par ainsi vn plaisir peut demeurer entre nos mains, encore qu'il ne soit point deu : comme il y a quelques sorte de deniers desquels on refuse ordonner rëboursement au créancier: ils luy sont vrayement deus, mais il n'en peut poursuiure le payement.

CHAP. 5.
D'ailleurs, le plaisir & l'iniure recens d'vne mesme personne, leuons toute obligation de l'un à l'autre.

IL faut pareillement venir à compte des bien-faictz & des iniures. Tu m'as fait vn plaisir, mais aussi tu m'as fait bien tost apres vn outrage. On doit recognoistre le bien-faict, on doit aussi véger l'iniure. Je ne luy dois aucune grace, il ne me doit aussi aucune peine. L'un est quitte enuers l'autre. Quand nous dilons, le luy ay rendu la pareille, nous ne dilons point, le luy ay rédu le mesme bien qu'il m'auoit fait, mais nous luy en rendons vn autre pour le sien. Car rendre est bailler vne chose pour vne autre, Pourquoy non? veu que le payement ne rend point la chose prestée, mais elle en rend autant. Nous dilons, le luy ay rendu son argent, encore que nous ayôs payé en piéces d'or, encore qu'il n'y ait aucune monnoye, encore que ie l'aye payé en cedulles & cessions de sommes qui m'estoient deuës, encore qu'il m'ait quitté la dette. Il me semble que tu me dis que ie perds ma peine. Car qu'ay-ie affaire de sçauoir, si de ce qui n'est pas deu, il en demeure encore obligation? Ce sont de ces vaines subtilitez des Iuriconsultes, qui disent qu'on ne peut prescrire vne heredité, mais qu'on peut bien prescrire les choses qui sont de l'heredité. Il vaut mieux que tu faces en cecy vne distinction qui ne sera pas hors de nostre propos, sçauoir est, si vn homme m'a fait vn plaisir, & qu'apres il m'ait fait vn outrage, si ie luy dois rendre la pareille du plaisir, & neantmoins me venger de l'iniure, & satisfaire separément comme à deux diuerses debtes: ou plustost compenser l'un avec l'autre, & pour n'auoir rien plus à demesler avec luy, faire que le bien-faict demeure effacé par l'iniure, & l'iniure par le bien-faict. Car ie voy que cela se garde par les Cours. C'est à vous à sçauoir quelle resolution il s'en fait en vos escholes. Les actions sont separées, & l'on nous poursuit de ce que nous poursuiuons. Il y a confusion d'instances & d'actions, si quelqu'un a mis vn depest deuers moy, & qu'apres il m'ait desrobé: car i'auray mon action pour le larcin contre luy, & au contraire, il aura la sienne pour le depest contre moy.

CHAP. 6.
Par la comparaison de l'outrage & du bien fait receus, il faut iuger lequel excède.

Les exemples que tu m'as proposez, (mon Liberalis,) sont contenus dans certains loix qu'il faut necessairement suiure. Car vne loy ne se mesle point avec l'autre, chacune uét son chemin separé: le depest a son action à part, aussi bien que le larcin. Le bien-faict n'est point sujet à aucune loy: i'en suis l'arbitre tel qu'il me plaist. Il m'est permis d'estimer cöbien on m'a fait de plaisir, ou cöbien on m'a apporté de dommage: & ce fait ie prononceray ma sentence, s'il m'est plus deu que ie ne dois. En iugeant par les loix & ordonnances, ie n'ay aucun pouuoir, il faut aller où elles me cöduient: mais quand il est question d'un bien-faict, i'ay toute liberté de iuger cöme ie voudray: & par ainsi, ie iuge sans les separer, & sans departir les actions, ie s'enuoye les iniures & les bien-faictz deuant vn mesme iuge: autrement tu me commanderois d'aimer & de hayr en mesme temps vne mesme personne, me plaindre de luy, & luy rendre graces: ce que nature ne peut permettre. Il me sera bien plus aisé, en comparant l'iniure & le bien-faict l'un avec l'autre, cognoistre par mesme iugement, & determiner, s'il me restera plus à deuoir de l'iniure qu'il m'a faite, que ie ne luy deuray de son bien-faict: comme si sur mon escriture, quelqu'un tirait de nouuelles lignes sur celles que i'auois desia faites, il n'osterait point les premieres lettres, il ne feroit que les effacer & couvrir, tout ainsi l'iniure qu'on fait de nouveau, couure le premier bien-faict, & empêche seulement qu'on ne le peut bonnement lire.

Autre question, si nous avons de l'obligation à celuy qui nous a fait du bien contre son gré, & à son dessein.

Ton visage, (par lequel ie me veux gouverner,) commence de se renfrongner, tu rides le front, comme si ie m'en escartois desia trop loin: Il me semble que tu me dis,

*Où vas-tu à main droite, esloigné de ce port?
Dresse ta course à moy, & reviens sur ce bord.*

Je ne puis-m'en approcher davantage. Parquoy si tu penses que ceste question soit assez traictée, passons maintenant à vne autre: si nous sommes redevables à celuy qui nous a fait quelque bien mal-gré soy. Je pouvois dire cela plus ouvertement, mais il falloit que la proposition fust plus confuse, afin que la distinction qui suiivoit apres, monstrast que nous disputons l'un & l'autre point: sçavoir est, si nous sommes redevables à celuy qui nous a porté profit, sans avoir eu volonté de le faire, & à celuy aussi qui nous a profité sans qu'il le sçeust. Car quant à celuy qui nous a fait plaisir malgré soy, il est tout certain que nous ne luy en sommes de rien redevables. Cela est si clair, qu'il n'est pas besoin d'y prendre aucunes paroles. Ceste difficulté est aisée à dissoudre, & toutes autres semblables à ceste là, si lors qu'on les voudra disputer, nous pensons cecy, sçavoir est qu'il n'y a aucun bien-faict, si le cœur & la pensée de celuy qui le donne, ne le porte iusqu'à nous, & si ceste pensée n'est gracieuse & amiable. C'est pourquoy nous ne rendons jamais graces aux rivières, jaçoit qu'elles trainent de grands vaisseaux, jaçoit qu'elles portent les armes dans leurs larges & profonds canaux, qu'elles soient pleines de poissons, qu'elles soient delectables, & encores qu'elles passent apres de nos champs pour les arrouser. Aueun ne pense estre redevable au Nil, aucun ne luy peut mal vouloir, s'il a inondé & couvert ses terres, ou s'il s'est retiré trop tard. On ne reçoit point de bien-faict du vent, encore qu'il soit doux & favorable, ny des viandes qui nous sont saines & profitables. Car celuy qui me voudra donner vn bien-faict, il doit non seulement me porter profit, mais il doit aussi avoir la volonté de le faire. Voila pourquoy nous ne deuons rien aux bestes brutes, & toutesfois à combien d'hommes la vitesse des cheuaux a sauué la vie? ny aux arbres, & toutesfois combien de personnes presque mortes de chaleur se sont venuës rafraischir sous leur ombre? Mais quelle difference y a-il entre celuy qui m'apporte profit sans son sçeu, & celuy qui ne l'a peu sçavoir, veu que l'un & l'autre a eu faute de volonté? Quelle difference y a-il de vouloir que ie sois redevable à ce nauire, à ce chariot, à ceste lance, ou à celuy qui auoit eu aussi peu de volonté de me faire plaisir, comme ces choses-là, & qui ne m'a esté profitable que par fortune.

Un bien fait il faut considerer le profit & la volonté.

Nous pouuons bien recevoir vn plaisir, sans sçavoir de qui: mais aucun n'en peut recevoir de celuy qui ne sçauoit point qu'il en fist. Comme il y a plusieurs personnes qui ont esté guaris par vn cas fortuit, toutesfois cela ne merite point d'estre appellé remede: comme quelques-vns ont recouuré leur santé pour estre tombez dans vne riuere, en temps qu'il faisoit grand froid: comme quelques autres ont perdu la fièvre quarte à grands coups de foüets: ou comme vne soudaine crainte qui auoit saisi l'esprit, le tenant empesché de nouvelles fascheries, trompoit l'heure que l'accez auoit accoustumé de venir: & toutesfois rien de tout cela n'est estimé salutaire, jaçoit qu'il ait apporté santé. Pareillement il y a des hommes qui nous profitent sans le vouloir, ou plustost parce qu'ils ne le veulent pas faire: si est-ce que pour cela nous ne leur sommes de rien redevables. Quoy? si quelque

Diverses raisons & similitudes pour monstrer que nous ne sommes de rien si nous à ce luy qui nous a bien fait, ay-n volonté de nous mal faire.

Des Bien-faicts,

bonne fortune auoit changé leur mauuais conseil en vne meilleure fin, penserois-tu que ie deusse rien à celuy qui me voulant tuer, auoit tué mon ennemy? à celuy qui m'eust fait mourir, si sa main n'eust failly? Souuent vn tesmoin qui se pariueroit au sçeu de tout le monde, a osté la foy qu'on adiuoustoit aux tesmoings qui disoient verité, & a fait que pensant que ce fust vne calomnieuse conspiration, les Iuges ont en pitié de l'accusé. Souuent le trop grand pouuoir & autorité de l'aduerfaire a osté le criminel d'entre les mains des Iuges, lesquels sur la faueur & credit de l'accusateur ne vouloient point perdre celuy; qu'ils eussent autrement condamné par la iustice de la cause. Toutesfois ce que ces gens-là font, encore qu'il soit profitable, ne se peut appeller bien-faict, parce qu'il faut considerer plustost où l'on enuoyoit le traict, que non point où il a touché. C'est la volonté & le dessein qui separe le bien-faict d'avec l'iniure, & non point l'euenement. L'aduerfaire qui m'accuse, quand il alleguera deux choses contraires, quand il offensera le Iuge par sa superbe, & par son insolence, quand il aura obmis par imprudence de faire ouyr quelque tesmoing, donne grand aduantage à ma cause. Je n'ay que faire de mettre deuant mes yeux, si c'est à mon profit qu'il a failly: car son intention estoit de me nuire.

La volonté, non l'euement separe le bien-faict d'avec l'iniure.

CHAP. 9.
Vn plaisir merise le nom de bien-faict il n'est conioinct avec la volenté.

Certainement pour estre recognoissant, ie dois vouloir faire ce qu'il a fait. S'il vouloit que ie prinse cela pour vn bien-faict, il en deuoit auoir eu la volonté. Y a-il rien plus iniuste, que celuy qui veut mal à vn homme, de ce qu'en vne grande foule de peuple il a marché, on luy a faict sauter de la bouë dessus luy, ou en le pouissant, l'a fait aller plus vifte qu'il ne vouloit? Toutesfois quelle autre raison est-ce qui empesche qu'il ne s'en puisse plaindre, attendu que c'est iniure de faire tout cela, si ce n'est qu'il n'y pensoit pas quand il l'a fait? Ceste mesme chose qui a empesché que l'un n'a sçeu faire plaisir, a aussi empesché que l'autre n'a point fait d'iniure. C'est la volonté qui nous fait estre amis, ou ennemis. Combien en voit-on qu'une maladie a retenus de n'aller point à la guerre? Vn adjournement personnel, qu'un ennemy auoit obtenu contre quelques-vns, les garda de ne se trouuer point dans leur maison, lors qu'elle s'enfonça. Il y en a encore qui par vn naufrage ont cuité de tomber entre les mains des coursaïres, Toutesfois nous ne sommes redevables à ce malheur-là d'aucun bien-faict, parce qu'un cas fortuit n'a aucun sentiment d'amitié, ny à nostre ennemy, qui nous vouloit trauailler par procès, & tenir en l'arest. Ce n'est point bien-faict, s'il ne prouient de bonne volonté, & si celuy qui l'a donné ne recognoist l'auoir voulu donner. Si quelqu'un m'a porté profit sans y penser, ie ne luy en dois rien: il m'a fait bien, lors qu'il me vouloit nuire, ie feray comme luy.

CHAP. 10.
Mais la seule volonté ne suffit pas pour acquerrir de l'obligation sur quelqu'un.

Pour reuenir au premier poinct, tu ne veux que pour rendre la pareille, ie face quelque chose: & toutesfois celuy qui m'a porté profit, n'a rien fait. Parlons à ceste heure du second. Tu veux que ie le recognoisse, & que ie luy rende d'une bonne affection ce qu'il m'a donné, encore qu'il n'en eust auene volonté. Que pourrois-je dire du troisieme, duquel l'iniure s'est changée en bien-faict? Pour me rendre redevable enuers toy, ta seule volonté de m'auoir voulu bien-faire n'y suffiroit point: & pour ne te deuoit rien, il suffit que tu ne m'ayes rien voulu donner. Car la seule volonté ne peut pas donner le nom à vn bien-faict. Mais tout ainsi que ce ne seroit point vn bien-faict, si vne bonne & pleine volonté estoit abandonnée de la fortune: pareillement ce n'est point vn bien-faict si la volonté n'a marché deuant la fortune. Car il ne suffit pas que tu m'ayes porté quelque profit, il faut, pour t'en estre obligé, que tu m'ayes par vne affection premeditée voulu profiter.

Cleantes vſe de ceſt exemple : I'ay commandé (dit-il) à deux de mes eſclaves d'aller prier Platon, qui eſtoit à l'Academie, de venir parler à moy : l'un d'eux l'a cherché par tout le Portique, il eſt allé en tous les lieux, où il penſoit le pouuoir trouuer, en fin ayant perdu ſa peine il eſt reuenu bien las à ma maiſon : l'autre s'eſt amuſé au premier baſteleur qu'il a trouué, il a couru les ruës avec quelques autres eſclaves deſbauchez, en fin comme il iouoit avec eux, il a trouué Platon qui paſſoit par la ruë, quand il ne le cherchoit point. Nous deuons louer le ſeruiteur qui print tant de peine pour faire ce qu'on luy auoit commandé, & ferons foüetter celui qui a eſté plus heureux en ſa pareſſe. C'eſt la volonté qui loge le bien-faict dans nous, & qui eſt de telle condition, qu'elle ſeule m'oblige à rendre ce que ie prens. C'eſt peu de choſe qu'il ait eu la volonté ſans apporter profit. C'eſt peu de choſe d'auoir porté profit, ſans en auoir eu la volonté. Pren le cas que quelqu'un ait eu volonté de donner, & que toutesfois il n'ait point donné. I'ay bien ſa volonté, mais ie n'ay point le bien-faict, qui ne ſe peut conſommer & parfaire qu'avec la choſe & la volonté. Tout ainſi que ie ne dois rien à celui qui m'a voulu preſter, & ne l'a point fait, pareillement ie ſeray bien amy de celui qui m'a voulu faire vn plaifir, & ne l'a peu faire, tout ſeſois ie ne luy ſeray de rien redeuable. I'auray bien la volonté de luy donner, parce qu'il a eü enuers moy. Au reſte ſi la fortune m'eſt plus fauorable, & que i'aye le moyen de luy donner quelque choſe, ce ne ſera pas luy rendre la pareille, ce ſera luy donner vn bien-faict, lequel apres il deura recognoiſtre enuers moy, parce que i'ay commencé de donner.

CHAP. II.
Elle ſeſtopim
ſans l'eſſeſſ,
& un plaifir
fait par ha-
zard, oblige
auſſi pen.

Intens à ceſte heure que tu veux demander, il ne faut point me le dire, ton viſage parle aſſez : Sommes-nous redeuables à celui qui pour faire profit à ſoy-melme, nous en a fait auſſi ? Car ie t'ay ſouuent ouy plaindre qu'il y a des perſonnes, qui mettent ſur le compte d'autrui, ce qu'ils donnent à eux-melmes. Ie te reſpondray à cela, (mon Liberalis :) mais ie veux premierement diuiſer ceſte petite queſtion en deux, & ſeparer ce qui eſt iuſte, d'avec ce qui eſt inique parce qu'il y a différence, ſi quelqu'un nous donne ou pour ſon profit ſeul, ou pour le noſtre ſeul, ou pour ſon profit & pour le noſtre enſemble. Celui qui ne penſant qu'à ſon profit ſeul, nous eſt toutesfois profitable (parce qu'il ne peut autrement faire ſans profit) doit eſtre mis en meſme rang que ceux qui font prouiſion de paſture pour nourrir l'Hyuer & l'Eſté leur beſtail, ou qui nourrissent bien les eſclaves pris en guerre, ou qui engraiſſent les vaches & les tiennent bien frotrées & bouchonnées, pour les vendre plus chèrement, ou le maïſtre des eſcrimeurs à outrance, qui enſeigne la famille de ſes eſclaves le plus ſoigneuſement, & la tient la mieux armée qu'il luy eſt poſſible. Il y a grande différence (comme dit Cleantes) entre le bien-faict & la negotiation.

CHAP. II.
Autre que-
ſtion touchés
ceux qui ſont
du bien à
autrui pour
en recevoir
eux-melmes.
Diſtinction
ſur ce pro-
pos.

Av contraire ie ne ſuis point ſi meſcognoiſſant, que ie ne vueille deuoir à celui, qui m'ayant apporté du profit, en a auſſi fait pour ſoy. Ie ne deſire point qu'il regarde tant à mon vtilité, qu'il oublie du tout la ſienne. I'ayme mieux que le bien qu'il m'aura fait, luy ſoit profitable qu'à moy : & pourueu que celui qui donne, regarde à nous deux, & qu'il ait party le bien-faict entre luy & moy, ie ne me ſoucie point que ſa part ſoit la plus grande. Mais ſ'il m'a fait compagnon de ſon bien, ſ'il a penſé à nous deux, ie ſerois non ſeulement iniuſte, mais encore ingrat, ſi ie ne me reſouuiſſois, que ce qui m'a eſté profitable, luy ait pareillement porté profit. Ce ſeroit vne grande malice, ſi nous n'appellions bien-faict, que cela

CHAP. II.
Il me ſaut
points ſans
affrèter ſon
profit parti-
culier, que
ce ſoit au
premièr e on
deſa- uenue-
ge du pro-
hain.

Des Bien-faictz.

seulement qui porte incommodité au donneur. Je respondray autrement à celsuy qui faict du bien pour en tirer profit. Pourquoy diras-tu, que tu m'ayes plustost apporté profit que moy à toy ? Pren le cas (dit-il) que ie ne puisse paruenir à vne dignité que ie poursuis, sans rachepter dix citoyens d'un grand nombre qu'on retenoit captifs : si tu estois du nombre de ces dix, ne me serois-tu pas redevable de ce que ie t'auois mis hors de la chaisne, & que ie t'auois deliuré de ceste seruitude : & toutesfois ie ne le fais que pour mon regard. A cela ie veux respondre que tu le fais en partie pour l'amour de toy, & en partie pour l'amour de moy. Tu le fais pour l'amour de toy, parce que tu es contraint de rachepter, & pour l'amour de moy, parce que tu me choisis : car si tu n'auois esgard qu'à ton seul profit, tu estois quitte de rachepter ceux qu'il t'eust pleu. Par ainsi ie te suis redevable, non point parce que tu me racheptes, mais parce que tu me choisis, veu que tu pouuois obtenir ce que tu poursuiuois, en racheprant vn autre au lieu de moy. Tu departs le profit de cest acte avec moy, tu me reçois à moitié d'un bien-faict, qui sera profitable à tous deux quand tu me prefers à tant d'autres, tu ne fais cela que pour l'amour de moy. Par ainsi doncques si pour rachepter dix citoyens captifs, tu pouuois estre Preteur, & que nous ne fussions seulement que dix prisonniers, aucun de nous ne te seroit redevable : car tu ne te pourrois lors vanter d'auoir rien faict qui ne fust tout à ton profit. Il me semble que ie n'interprete point malicieusement le bien-faict ie ne desire point qu'il tombe tout sur moy, ie veux que tu t'en ressentes aussi.

CHAP. 14.
*Quelle obligation portons les plain-
srs faictz
par hazard.*

Q Voy donc ? si l'eusses faict jetter vos noms par fort, & que le tien se fust trouué. Entre ceux qui deuoient estre racheptez, ne me serois-tu de rien redevable ? Certainement ie te deurois quelque chose, mais ce seroit bien peu. Je te veux dire combien ie te deurois. Tu fais quelque chose pour moy, de ce que tu me mets en fortune & en condition de pouuoir estre rachepté : Mais si mon nom est tiré, si ie dois à la fortune & à toy qu'il en ait peu sortir, tu m'as seulement donné l'entrée à ton bien-faict, duquel i'en dois la plus grande partie à la fortune : mais ie te dois cela que par ton moyen i'ay peu deuoir à la fortune. Je ne parleray aucunement de ceux de qui le bien-faict s'achepste à beaux deniers comptans : & quand le donneur ne regarde à quelles personnes, mais à quel prix il laissera la chose qui doit reuenir entierement à son profit. Quelqu'un m'a vendu du blé, ie ne pourrois viure sans en achepter : toutesfois ie ne luy dois point ma vie, parce que ie l'ay achpé. Je n'estime pas le besoin que i'auois d'une chose sans laquelle ie ne pouuois viure : mais ie regarde si ce que ie ne pouuois auoir sans l'achepter, m'a esté gratuitement donné. Je regarde qu'en le faisant porter, le marchand n'a point pensé quel bien m'en pouuoit aduenir, mais seulement quel profit il y pouuoit faire. Bref ie ne dois rien de ce que i'ay achepé.

CHAP. 15.
Quelle obligation nous auons à nos Medecins & Precepteurs.

P Ar ceste raison aussi (dit-il) tu penserois n'estre redevable au Medecin, si ce n'est de quelque petit salaire, ny au Preteur aussi, parce que tu luy aurois donné quelque argent pour ses gages : & toutesfois nous les auons en honneur & reuerence, & leur portons beaucoup d'amitié. On respond à cela, qu'il y a des choses qui se doiuent plus priser qu'elle ne coustent. Tu achepstes du Medecin vne chose qu'on ne peut estimer, la vie, & la bonne santé : & d'un Precepteur qui t'enseigne les bonnes lettres, tu achepstes les sciences liberales, la vertu, l'ornement & la richesse de ton ame. Par ainsi on ne paye point à ceux-là le prix de ce qu'ils nous donnent, on ne les paye que de leur peine, parce qu'ils nous seruent & qu'ils abandonnent leurs propres affaires, pour se tenir près de nous. Ils ne prennent

point payement de leurs merites, mais seulement de leurs occupations. Il se peut toutesfois dire quelque chose plus vraye, dont ie parleray maintenant, apres que i'auray monstré comme on peut confuser ceste opinion. Il dit qu'il y a des choses qui valent plus qu'on ne les a vendues, & qu'à ceste cause tu m'en dois encore par dessus le marché, plus qu'elles ne t'ont cousté. Premièrement pourquoy se doit-on enquerir, si elles valent dauantage, apres que l'achepteur & le vendeur sont d'accord du prix? En outre cela n'a pas esté vendu à son estimation, mais à la ricme; Il vaut plus (dit-il) qu'il ne s'est vendu: mais il ne s'est peu vendre dauantage. C'est le temps qui donne le prix aux choses, Apres que tu les auras bien louées, elles ne peuvent valoir dauantage que du plus haut prix qu'il s'en est trouué. Outre ce on ne doit rien au vendeur, apres qu'on a bien achepté. Dauantage si ces choses valent plus, tu ne dois point entreprendre de les estimer par ta façon de faire, & par ton vsage, ains par la coustume & par le prix commun du marché qu'on les doit estimer: Quel prix veux-tu mettre à la peine de celuy qui te porte sur les mers, & qui va par le danger des flots, tenant, aussi tost qu'il a perdu la terre de veüe, vn chemin certain, qui voit venir de loing vne furieuse tempeste, & lors qu'on pense estre plus assuré, qui commande d'abaissier les voiles, & des-арmer la nauire, & se tenir prest pour soustenir ce soudain orage? & toutesfois pour vne si dangereuse entreprise on ne luy paye que l'argent & le prix de sa voicture. Combien doit-on estimer le logis qu'on trouue au milieu d'vn grand desert, la commodité d'estre mis à couuert au temps d'vne grande pluye, ou d'vn baing, ou d'vn bon feu, lors qu'on meurt de froid? Et toutesfois ie sçay combien ie dois payer de tout cela, & pour combien i'en dois estre quitte entrant dans l'hostellerie. Quel bien receuons nous de celuy qui garde nostre maison de tomber, qui l'appuye avec grand artifice, & la soustenir en l'air, contre les fentes & les creuasses qui la faisoient ent'ouurir? Si est-ce que l'estaye & le soustenement ne me couste pas beaucoup. Les murailles des villes nous tiennent assurez contre l'ennemy, & nous defendent contre les courses des voleurs: toutesfois on voit bien ce que peut gagner vn masson trouuillant à iournée, qui bastit ces belles tours, & ces beaux bouleuars qui doiuent seruir d'assurance publique.

Si l'acheteur doit en core quelque chose au vendeur par dessus le prix de son marché.

Ce seroit vne peine infinie, si ie voulois rechercher plus grand nôbre d'exemples, pour monstrer qu'il y a des choses grandes & precieuses qui ne coustent pas beaucoup. Que sera-ce donc? pourquoy est-ce que ie dois quelque plus grande chose à mon Medecin & à mon Precepteur? Pourquoy est-ce que ie ne me pourrois acquitter enuers eux, quelque salaire que ie leur payasse? Parce que de Medecins & Precepteurs ils deuiennent nos amis, & qu'ils ne nous obligent pas seulement par leur art, & par leur science qu'ils ont accoustumé de vendre, mais par la gracieuse & familiere volenté qu'ils nous portent. Par ceste raison là, vn Medecin ne fait autre chose pour moy que de me venir taster le pouls, s'il me met au roolle de ceux qu'il va voir en passant & par maniere d'acquit, s'il me commâtle & ordonne sans aucune particuliere affection, ce que ie dois faire, & ce dont ie me dois garder, ie ne luy dois que le salaire de sa peine, d'autant qu'il ne m'est point venu voir comme amy, mais parce que ie luy auois commandé de venir. Ie ne suis aussi tenu de porter aucune reuerence à mon Precepteur, s'il n'a tousiours tenu comme au troupeau de ses autres disciples, ne m'a estimé digne qu'il employast quelque soin particulier sur mes estudes, s'il n'a iamais dressé sa pensée dessus moy, si en respondant sur les autres enfans ce qu'il scauoit, ie ne l'ay point

CHAP. 15.
Pourquoy nous sommes obliges à nos Medecins & Precepteurs de plus que de leurs salaires.

Des Bien-faits,

appris, mais plustost recueilly. Pourquoy donc est-ce qu'on est de tant redevable aux autres? Ce n'est point que ce qu'ils nous vendent, vaille plus que nous ne l'achetons: mais parce qu'ils nous ont particulieremēt donné quelque chose de plus. Cestuy-cy a pris plus de peine qu'un Medecin n'est tenu de faire, il a eu plus de crainte de ma santé, que de perdre la reputation de son art, il ne s'est pas contenté de m'apprendre les remedes, mais luy-mesme les a appliquez. Cependant il estoit tousiours assis aupres de moy, il veilloit pour aller au deuant de l'accés à l'heure qu'il me devoit prendre: il n'a desdaigné, il ne s'est iamais fasché de me faire toutes sortes de seruices, s'il m'oyoit plaindre, il en estoit en peine: entre tous ceux qui l'appelloient, il a tousiours plus de soucy de moy, il n'a employé aucun temps à visiter autre malade que celuy que ma santé luy permettoit: certainement ie ne luy suis point redevable comme à un Medecin, mais comme à un mien amy. Pareillement au Precepteur qui a pris beaucoup de peine & de travail à m'enseigner, qui outre celle que les Regens employoient à l'assemblée des escholiers, a eu particulierement soın de m'apprendre, qui m'a tousiours admonnesté de mon deuoir, qui a esueillé le bon naturel qu'il cognoissoit en moy, qui m'a loué pour me donner courage, qui par douces remonstrances a chassé ma paresse, & a retiré (comme l'on dit) avec la main mon esprit pesant qui se vouloit enfoncer dans le corps, qui ne m'a point enseigné malicieusement ce qu'il sçauoit, afin qu'il me fust plus longuement necessaire, qui a eu desir, s'il eust peu, de verser tout en un coup son sçauoir dans mon ame, ie serois ingrat, si ie ne mettois son amitié entre celles qui me sont les plus agreables.

CHAP. 17.
Si l'on donne quelque chose aux bons artisans outre le marché fait avec eux, à plus forte raison à nos Precepteurs:

ON donne tousiours aux artisans, pour si mecaniques que soient leurs mestiers, quelque chose par dessus le marché, si nous voyons qu'ils ayent mieux travaillé & plus aduancé d'ouurage que nous ne pensions: & à ceux qui conduisent vne besongne pour si petite qu'elle soit, encore qu'ils ne se loient qu'à iournées, nous leur donnons quelque chose de surcroist. Mais pour le regard des sciences & des arts qui nous apprennent comme nous deuons heureusement viure, & qui rendent nostre vie meilleure, celuy seroit ingrat qui ne penseroit rien deuoir par dessus ce qu'il auroit promis. En outre l'apprentissage qu'on fait en telles estudes, lie & joint les cœurs des vns & des autres d'une estroicte amitié, apres laquelle on paye seulement la peine que le Medecin ou le Precepteur ont employée, mais on leur demeure redevable de leur affection.

CHAP. 18.
En don fait comme à vne personne vulgaire ou commune n'oblige pas beaucoup.

APres que Platon eut passé vne riuere à bateau, & que le nautonnier eut refusé de prendre argent de luy, pensant qu'il fist cela pour l'honneur qu'il luy portoit, il luy dit qu'il ne perdrait rien au plaisir qu'il auoit fait à Platon: mais s'estant incontinent apperceu qu'il en auoit aussi passé quelques autres, sans argent, il luy dit qu'il auoit perdu ce qu'il auoit à Platon. Car afin que ie te fois redevable du bien que tu me fais, tu dois non seulement me le donner, mais le donner comme à moy. Tu ne peux pas demander à un seul ce que tu espans sur tout un peuple. Que sera-ce donc? n'est-il rien deu pour cela? rien comme par vne seule personne, mais ie payeray avec tout le peuple ce que tout un peuple doit.

CHAP. 19.
Confermation des edicts courts precedents.

TU nies (dit-il) que celuy qui me porte dans son bateau sur la riuere du Po, s'asçait qu'il me couste rien, v'se enuers moy de bien-fait? Ouy, ie le nie. Ie confesse bien qu'il fait quelque chose de bon pour moy, mais ie n'accorde pas que ce soit

Vn bien-faict : car il le fait pour l'amour de soy , au moins ne le fait-il pas pour l'amour de moy. En somme luy-mesme ne pense point vsér de bien-faict enuers moy , mais il le fait pour le peuple Romain , ou pour les voisins , ou pour seruir à son ambition , ou bien il attend vn plus grand profit , & de plus grande valeur que celuy qu'il prendroit des passans. Quoy donc ? si le Prince auoit donné à tous les Gaulois droit de bourgeoisie dans la ville de Rome , s'il auoit donné exemption & immunité à tous les Espagnols , chacun ne sera-il pas redeuable particulièrement de ce bien-faict ? Pourquoy ne le seroit-il ? certes il en sera redeuable ; non point toutesfois comme d'un bien-faict particulier , mais comme de la part qu'il a en vn bien-faict public. Mais il n'a (dit-il) pensé aucunement à moy. En ce temps qu'il fit tant de bien à tous les Gaulois , il ne vouloit pas proprement me faire particulier citoyen de Rome , il n'a eu aucune affection sur moy. Pourquoy donc luy deuray-ie rien , si lors qu'il fit ceste grace aux Gaulois , ie neluy entray iamais en la fantasia , & s'il ne pensa iamais à moy ? En premier lieu , quand il pensa faire bien à tous les Gaulois , il le pensa aussi de moy , parce que i'estois Gaulois : & i'açoit qu'il ne m'ait point compris sus mon nom & marque particuliere , toutesfois ie l'ay esté sous vn nom & marque publique. En second lieu , ie ne luy seray point redeuable comme si le bien estoit proprement & particulièrement mien , ie le seray comme vn d'entre le peuple. Je ne payeray point comme si ie payois pour moy tout seul , mais i'y contribueray comme pour le bien commun de ma patrie.

Des bien-faicts receus du Prince ou du public.

Si quelqu'un prestoit de l'argent à la ville d'où ie suis nay , ie ne diray point que ie sois son debteur , ie ne diray point que ce soit argent qu'on m'ait presté , ie ne le deuray point , encore que ie poursuiuisse & briguaissè vne dignité , & encore que i'en fusse pleige & caution : toutesfois pour payer ceste debte i'en contribueray ma part. C'est en ceste sorte que ie nie que ie sois redeuable du bien qu'il a fait à tout vn peuple , parce que l'ayant fait , ce n'a pas esté pour mon respect , & que m'ayant ainsi donné , il ne scauoit point s'il donnoit à moy. Toutesfois ie l'ay bien qu'il faut que i'en paye quelque portion , parce que ce bien apres vn long tour cest paruenu iulques à moy. Le bien qui me tient obligé & redeuable , doit auoir esté fait pour moy seul. Par ceste raison doncques , tu ne deurois rien ny au Soleil ny à la Lune , car ils ne courent point le Ciel pour l'amour de toy : toutesfois cheminans ainsi pour la conseruation de tout l'vniuers , ils se meuent aussi pour moy , d'autant que ie suis vne partie de ce grand vniuers. D'auantage la condition des autres & la nostre sont fort dissemblables. Car celuy qui m'a porté profit , afin que par mon moyen il en fente pour luy , ne m'a pas donné vn bien-faict , il m'a seulement rendu instrument de son bien & de son vtilité : mais si le Soleil & la Lune ne nous sont profitables , ils ne le sont point avec intention qu'ils se puissent ressentir du bien qu'ils nous ont , car qu'est-ce que nous auons en tout nostre pouuoir qui leur puisse estre profitable ?

CHAP. 10. Quelle obligation chascun particulier a pour vn bien-faict donné au public.

CHAP. 21. Quel profit nous pourrions apporter les citoyens imaginés nous pourrions le Soleil & la Lune. Ne changer point est si-gne de ferme constante volonté.

IE scauray bien (dit-il) que le Soleil & la Lune auront vouloir de nous porter profit , s'ils ont puissance de ne le vouloir point : mais il n'est pas en leur puissance de s'arrester , & pour abreger , qu'ils s'arrestent & qu'ils delaisent leur travail accoustumé. Voy ie te prie par combien de raisons l'on peut confuter ceste opinion. Celuy n'a pas moins de volonté qui ne peut ne vouloir point , ains au contraire c'est vn grand argument d'une ferme & constante volonté , de ne se pouuoir iamais changer. Vn homme de bien ne peut vouloir qu'il ne face le bien qu'il fait : car s'il ne

bles
l'a-
lus.
de
tente
toie
heure
ce tou-
s ceux
temps
nt ie ne
ny. Pa-
seigner,
, a eu par-
non deuoit,
our me don-
tère (comme
le corps, qui
fust plus lon-
coup son se-
e celles qui m-
nt leurs mesties
yent mieux m-
x qui conduicent
ent qu'à iournees,
ard des sciences &
t viure, & qui ren-
ien deuoit par des-
en telles estudes, lie
, apres laquelle on
employée, mais a
nautonnier eut refu-
ir l'honneur qu'il luy
ait à Platon : mais s'e-
s autres, sans argent,
que ie te sois redeuable
, mais le donner com-
ains sur tout vn peuple.
par vne seule personne,
doit.
sur la riuere du Po, s'as
Duy, ie le nie. le conseil-
u'accorde pas que ce soit

Des Bien-faits,

le faisoit, il ne seroit point homme de bien. Par là il s'ensuyuroit, qu'un homme de bien ne pourroit donner vn bien-faict : parce qu'il fait ce qu'il doit, & qu'il ne peut faire qu'il ne face son deuoit. D'auantage il y a grand' difference, si tu dis, Il n'a point pouuoir de ne le faire, ou parce qu'il est contraint de le faire, ou parce qu'il ne peut ne le vouloir faire. Car s'il est contraint de le faire, ie ne luy seray point redevable de son bien faict, ains à celuy qui l'a contraint de le faire : mais s'il luy est force d'auoir ceste volonté, parce qu'il n'a rien de meilleur qu'il puisse vouloir, c'est luy-mesme qui se contraint, de maniere que si ie ne luy dois rien comme à celuy qui est contraint, ie luy dois comme à celuy qui s'est luy-mesme contraint. Faites-leur perdre (dit-il) ceste volonté. le te prie, pense vn peu sur cela. Qui est l'homme si despourueu d'entendement, qui vueille nier, que ce ne soit vne libre volonté en celuy qui laissant de faire quelque chose, ne se met en aucun danger, si pour faire tout autrement il ne souffre aucune perte : veu qu'au contraire il semble qu'aucun ne doit auoir la volonté plus libre que celuy duquel la volonté est si certaine, qu'elle est eternelle & ne se change iamais? Si l'on dit que celuy veut qui peut apres incontinent ne vouloir point, dira-on que celuy ne veut pas, duquel la nature est telle, qu'il ne peut ne vouloir point?

CHAP. 22.
Les astres
font leur
cours ordi-
naire pour le
commun
profit des
hommes.

OR sus donc (dit-il) s'ils ont pouuoir de s'arrester tout court, qu'ils le facent. C'est autant comme si tu disois, Que ces astres qui sont separez par grands interuales l'un de l'autre, qui sont rangez d'un si bel ordre, pour conseruer & entreténir tout l'vniuers en son entier, abandonnent leurs places : que les Estoilles troublées d'une soudaine confusion courent l'une contre l'autre, & ayans rompu le repos & la concordance de toutes choses, que le Ciel mesme tombe en ruine, que la cours d'une si roide viffesse, qui auoit promis de ne se rompre iamais, s'arreste au milieu de son chemin, que le Ciel & les astres qui se mouuoient nagueres l'un apres l'autre d'une si iuste mesure, qui temperoient esgalement & par saisons couuenables tout ce monde, soient bruslez d'un soudain embrasement : qu'une si grande-variété de toutes choses soit dissolue & abolie, qu'elle reuienne à vne seule, que le feu saisisse tout, qu'apres vne nuit tenebreuse & paresseuse obscurcisse ce monde, & qu'en fin vn gouffre vienne deuorer & engloutir ce grand nombre de Dieux. Il ne faut point voir vn dommage si pernicieux : il ne faut point qu'il couste si cher pour te faire mentir. Les astres ont le pouuoir de te donner tout ce bien mal-gré toy : ils font leurs cours & chemin ordinaire pour ton grand profit, iacoit qu'il y ait vne autre plus grande & premiere cause, qui les meut.

CHAP. 23.
La providence
de dieux est
immuable,
conserue
l'vniuers
le assemblé,
Et nous ve-
pene iamais
de son pre-
mier conseil.

D'auantage il n'y a aucune cause estrangere qui puisse contraindre les Dieux : C'est leur eternelle & inuiolable volonté qui leur sert de loy : ils ont ordonné ce qu'ils ne changeront iamais : parquoy il semble qu'ils ne puissent rien faire de nouueau, iacoit qu'ils n'en ayent aucune volonté : car ils ont voulu que les choses qu'ils ne pouuoient delaisser ny abandonner : durassent eternellement. Iamais les Dieux ne se repentent de leurs premiers aduis : sans doute il faut qu'ils soient fermes & arreztez en leurs conseils : ils ne se peuuent desdire de leurs premieres deliberations. Ce n'est point par foiblesse & par faute de puissance, s'est par leur propre pouuoir & par leur propre force, qu'ils demeurent en leurs premiers desseins, & parce qu'ils ne peuuent departir des choses bien ordonnées, & qu'ils ont arresté de tenir tousiours ce chemin. Il est certain qu'entre les premieres ordonnances qu'ils firent en bastissant cest Vniuers, ils ont regardé à nous, & ont eu grande conside-
ration

raison à l'homme : & par ainsi il semble qu'ils ne continuent point à desployer leurs beaux ouurages seulement pour eux-mesmes. Car nous sommes partie de ce bel ouurage. Nous sommes donc redevables au Soleil, à la Lune, & aux autres puissances celestes du bien qu'elles font. Car encore qu'ils soyent plus grands que tout ce surquoy ils jettent leur clartez, toutesfois pensant à des choses plus grandes que nous ils nous aident de beaucoup, ils nous aident (dis-ie) par l'ordonnance du destin : & par ceste raison nous leur sommes obligez, d'autant que ce n'est point par fortune, ou par leur ignorance que nous tombons en leurs bien-faits, & qu'ils scauent bien ce que nous deuons prendre, & ce que nous receuons d'eux. Et encore que leur intention soit plus haute, & le fruit de leur trauail plus soucieux, que de nourrir & conseruer les choses mortelles, si est-ce que dès le premier commencement du monde, ils ont aduancé leur pensée sur nos vtilitez : ils ont donné telles ordonnances & telles loix au Ciel, qu'il appert bien que le soin qu'ils ont eu de nous, n'estoit point des derniers. Nous deuons honneur & reuerence à nos peres, & toutesfois plusieurs ont souuent couché avec leurs femmes sans desir de nous engédrer. On ne peut dire que les Dieux ayent ignoré ce qu'ils doiuent faire, veu qu'ils nous ont tout aussi tost donné la nourriture, & autres choses qui nous estoient necessaires. Les Dieux n'engendrent iamais par nonchalance ceux, pour la faueur desquels ils auoient engendré tant de choses. Certainement nature a pensé à nous deuant que de nous engendrer : Nous ne sommes pas vn ouurage de si peu d'importance, quelle ne se soit aucunement souuenü de nous. Voy le grand pouuoir qu'elle a mis entre nos mains : voy comment la condition de l'Empire & du commandement qu'elle a donné à l'homme n'est pas seulement sur les hommes : voy en combien de lieux & d'endroits les corps peuuent aller & courir, voy comme elle ne les contraint dans aucune certaine borne de terre, ains les a enuoyez par toutes les parties, & par tous les coings de son monde : voy la hardiesse des entendemens humains, voy comme seuls ils peuuent auoir cognoissance des Dieux, comme ils la cherchent, & comme se dressans vers le Ciel, ils suiuent tousiours les choses diuines. Croy donc que l'homme n'est point vn ouurage temerairement fait, & sans y auoir bien pensé. Entre les plus grandes choses de la nature, elle n'a rien qui la rende plus glorieuse, elle n'a rien qu'elle ait voulu remplir de plus grande gloire. Quelle fureur est-ce de mettre en doute les biens que les Dieux nous font ? Comment sera celuy recognoissant enuers ceux ausquels il ne pourroit rendre la pareille sans se mettre en despense, qui nie auoir receu aucun bien de ceux qui luy en donnent tous les iours de tres-grands, & qui les luy continueront à iamais, sans qu'ils en puissent oncques sentir aucune recompense ? Quelle mescognoissante nature est-ce, de ne vouloir point estre redevable à quelqu'un, parce qu'il est liberal enuers celuy mesme, qui nie le bien qu'il luy donne : & de vouloir appeller la continuation & l'ordre immuable de leurs bien-faits, vne matiere & vne contraincte necessaire de donner ? & dire, Je n'ay que faire de ses biens, qu'il les garde pour soy : qui est-ce qui les luy demande ? & vne infinité d'autres semblables propos, sortans d'une ame impudente, que tu peux mettre avec ceux-là. Toutesois celuy ne merite pas moins de toy, & ne luy est pas moins redevable, duquel tu sens la liberalité, lors mesmes que tu la nies, & des bien-faits duquel, cestuy-cy est le plus grand, qu'il est tout prest de t'en donner lors mesmes que tu te plains de luy.

*Nature a
preneu ce
qui estoit
necessaire à
l'homme de-
uant que
l'engendrer.*

*Discours de
l'ingratitude
humaine en-
uers Dieu.*

*Propos in-
grat ordi-
naires aux
ames frón-
ties.*

NE vois-tu pas comme les peres contraignent les enfans en leur plus tendre ieu-
nesse, de s'accoustumer à souffrir les choses qui leur sont salutaires & pro-
H

CHAP. 24.
Cor. fr. mas. b
de la prece-

Des Bien-faits,

*dente de-
strins, par
l'exemple de
l'infirmité
& non d'innu-
re des en-
fants.*

fixables! Il enuëloppent soigneusement ces petits corps pleurans, & les serrent malgré eux, & craignent, s'ils les laissent trop au large que ceste liberté trop aduancée ne leur face tordes quelque membre: ils les estreignent plus fort pour les faire tenir droicts. Apres estans sortis hors d'enfance, ils leur presentent les sciences liberales, vsans de menaces s'ils refusent de les apprendre: & finalement estans deuenus plus grands, ils les enseignent à estre sobres, & ne faire rien qui leur doiuë porter honte à suiure les bonnes mœurs: & si leur ieunesse ne sçait encore bien obeyr, ils les y contraignent par force. Puis ayans atteint l'aage de pleine adolescence, & commençans à se gouverner eux-mesmes, si par intemperance, ou par crainte ils rejettent le conseil & les remedes qu'on leur baille pour leur profit, on vse de violence iusques à les attacher comme esclaves: de maniere que les plus grands biens que nous receuons de nos peres, c'est lors que nous les cognoissons moins, ou que nous les refusons du tout.

*CHAP. 15.
Autre vice
de ceux qui
per vne vai-
ne gloire
souhaitent
du mal à
ceux aus-
qu'ils ont
de l'obliga-
tion, pour
paroitre re-
cognoissans
en leur ren-
dans la pa-
ueille.*

ACes ingrats qui refusent de receuoir les bien-faits, non pas qu'ils ne les desirerent, mais pour n'en demeurer pas redevables, sont semblables ceux qui au contraire veulent estre trop recognoissans, qui souhaitent que quelque aduerlité & quelque malheur aduienne à ceux à qui ils sont obligez, pour auoir argument & occasion de leur faire cognoistre la bonne souuenance du bien-faict, & le desir qu'ils auoient de le rendre. On demande, si telles gens sont bien de souhaitter cela, si leur desir est honneste. Leur ame est semblable à ceux qui transportez d'une rage d'amour indiscret, desirent que celles qu'ils ayment soyent chassées & bannies de leurs pays pour les suiure lors qu'elles s'enfuiront abandonnées de tout secours, ou qui souhaitent qu'elles tombent en pauvreté, pour leur faire part de leurs biens, quand elles en auront nécessité, ou qu'elles soyent malades pour les seruir & ne bouger d'aupres d'elles. Bref ces amis-là souhaitent tous les maux qu'un ennemy pourroit desirer. Certainemēt peu s'en faut que l'issuë de ceste amour folle & de la hayne, ne soit du tout pareille. En ce mesme inconuenient tombent ceux qui desirent des miseres à leurs amis, pour les en retirer apres, & qui ne viennent à faire plaisir que par le chemin d'une iniure: combien que ce seroit plus sainctement faict, de cesser du tout, que de chercher occasion de s'aquiter de son deuoir par vne meschanceté. Que seroit-ce si le patron d'un nauire prioit les Dieux de luy enuoyer un soudain orage & vne tempeste cruelle, pour faire par ce peril trouuer plus agreable son art & son sçauoir? Que seroit-ce, si le Gouverneur d'une armée supplioit les Dieux qu'une grande force d'ennemis vint enceindre son camp, qu'elle gaignast de prim-saut les trenchées, qu'elle mist par terre les rempats, qu'elle vint planter les enseignes ennemies deuant les portes du fort, afin qu'il receust plus d'honneur & de gloire d'auoir secouru son armée en ceste extrême danger, & au poinct qu'on estimoit son camp du tout desfaict & perdu? sous ceux-là conduisent lieurs bien-faits par un detestable chemin, qui prient les Dieux contre celuy qu'ils veulent apres secourir, qui souhaitent que leur amy tombe par terre, pour apres le releuer. La nature de tels courages est cruelle & inhumaine. Elle recognoist tout au rebours les biens qu'elle reçoit, faisant des souhaits contre celuy qu'elle ne peut honnestement abandonner.

*CHAP. 26.
Obi. Et. on
responc à
ceux qui à*

MOn souhait (dit-il) ne luy porte aucun dommage: car ie desire le perir & le secours tout ensemble. C'est auant comme si tu disois, que tu fais quelque petite faute, mais que tu peches moins que si ton souhait estoit sans remede. C'est

mal-faict de plonger vn homme dans l'eau , pour , apres l'en tirer, de ruiner, pour apres rebastir, d'emprisonner ; pour eslargir. Ce n'est pas vn bien-faict que l'intention d'vne iniure. Celuy ne merite point la bonne grace d'vn homme , pour luy offer le mal qu'il luy auoit apporté. J'aime mieux que tu ne me blesses point , que de me guarir. Tu peux bien gagner ma bonne grace de me guarir, si ie suis blessé, mais non point si tu blesses pour me guarir apres. Jamais la cicatrice ne nous rejouit, qu'il ne nous souuienne de la playe : & si nous sommes bien aises de la voir reprise; nous aimerions mieux toutesfois n'auoir iamais esté blessez. Si tu desirois cela à vn qui ne t'eust iamais bien-faict , ton souhait seroit encore inhumain : de combien donc est-il plus cruel, si tu le souhaittes à celuy enuers qui tu es redeuable d'vn bien-faict.

sonhaitens mal à autruy afin que par un autre bien-faict, ils s'acquiescent de celuy qu'ils ont receu.

LE souhait aussi en mesme instant (dit-il) que ie luy puisse donner secours. Pre- micrement pour te surprendre au milieu de ton souhait, tu es desia ingrat, parce que ie n'ay point encore entendu l'aide que tu luy veux dōner, mais ie sçay bien ce que tu veux qu'il endure. Tu luy souhaites des ennemis, des effrois, & des maux encore plus grands , afin qu'il ait besoin de secours : cela est encore contre luy. Tu desires qu'il ait besoin de ton aide: ce souhait regarde ton profit, tu ne le veux point secourir, tu le peux payer. Celuy qui se haste tant, a plus d'enuie d'estre quite, que de payer. De maniere que la seule chose qu'on pouuoit trouuer honneste en ton souhait (de ne vouloir rien deuoir) est deuenüe vilaine & ingrate : car tu ne souhaites point d'auoir les moyens & la puissance de luy rendre la pareille , mais tu desires le voir en telle necessité, qu'il soit cōtraint de te venir requerir à mains jointes. Tu te veux rēdre plus grād que luy: & encōre (ce qui est indigne d'vn bō cœur) tu veux que celuy qui a tant meritē de toy, se vienne maintenant icetter à tes pieds. O qu'il vaudroit beaucoup mieux se sentir redeuable d'vne bonne & honneste volōté que de payer d'vne si mauuaise mōnoye. Ta faute ne seroit pas si grāde de nier le bien qu'il t'a fait : car il n'y perdrait que ce qu'il t'auoit donné. Tu voudrais maintenant qu'il fust sujēt à toy, avec la perte de tous ses biens. Tu voudrais que changeant d'estat, & de libre deuenant serf, il fust si abbaissé, qu'on le vist moindre que ceux ausquels il auroit autrefois fait du bien. T'estimeray-ie recognoissant ? ie le seray , si tu fais tes souhaits en la presence de ceux à qui tu veux porter profit, Appelles-tu souhait le desir duquel la moitié est propre à vn homme recognoissant, & l'autre moitié à vn vray ennemy ? & qui est tel , que si l'on en taisoit la dernière partie, tu ne doubterois pas que ce ne fust le souhait d'vn ennemy mortel ? Il y a des ennemis qui ont souhaité de prendre des villes pour les cōseruer, & de vaincre pour pardonner apres aux vaincus: & toutesfois ce sont vœux & souhaits d'ennemis, desquels tout ce qui est de plus doux ne viēt qu'apres la cruauté. Finalement quels penfes-tu que soient tes souhaits, s'il n'y a perlonne en ce mōde qui desire moins qu'ils aduiennent, que celuy mesme pour qui tu les faisois? certainement tu t'acquites mal de ton deuoir enuers celuy contre qui tu desires que les Dieux soient courroucez, afin qu'il ait besoin de tō secours. Tu t'en acquites encore plus mal enuers les Dieux: car tu veux qu'ils soient cruels, afin que tu sois humain. Ouy vrayement, les Dieux nuirōt à quelqu'vn afin que tu luy portes profit? Si tu luy dressois dessous main vn accusateur, & qu'apres tu le fisses desiliter de l'accusation, si tu le faisois mettre en procez, & qu'apres tu l'en retirasses, aucun ne doubteroit que ce ne fust le tour d'vn homme meschant. Quelle difference y a-il, si tu entreprends cela, ou par tromperie, ou par vœux & souhaits? si ce n'est qu'en priant

CHAP. 17.
Diverses raisons pour prouuer la responce precedente.

Il vaudroit mieux nier le bien fait receu, que le vouloir rendre au preiudice du bien-faicteur.

Des Bien-faits,

les Dieux tu luy cherches des ennemis plus puissans. Il ne faut point que tu dies. Quel tort luy fais-je? Ou vn vœu ne sert de rien, ou il est iniurieux. Il est plustost iniurieux, encore qu'il n'ait aucun effect. Si tout ce que tu desires n'aduient point, c'est par la bonté des Dieux: mais tout ce que tu souhaites, est plein d'iniustice & d'iniure, Cela suffit. Nous t'en deuons sçauoir autant de mauuais gré, comme si tu l'auois fait.

CHAP. 28.

*Auues rai-
son: sendans
à mesme fin,
pour refuser
vls souhaits.*

SI mes souhaits auoient lieu (dit-il) ils auroient lieu pour te mettre hors de tout danger. Premièrement tu me souhaittes vn peril tout certain, sous vn secours douteux. En outre, prens le cas que le danger & le secours soient certains: souuesois celuy qui me porte dommage, vient tousiours le premier. D'auantage tu sçois bien la condition de ton souhait: mais la tempeste me surprend incertain si ie trouueray part & moyen de me sauuer. Quel tourment penses-tu que i'aye souffert de m'estre veu en pauuereté, encore qu'apres i'aye receu ton Lien? & de la crainte que i'ay eu de la tempeste, encore que i'en sois apres deliuré? & d'auoir souffert vn procez criminel, encor qu'on m'ait absous? Iamais la fin d'vne crainte ne nous est si agreable, comme vne assurée & constante félicité nous donne de plaisir & de contentement. Souhaite donc que tu ayes le pouuoir de me rendre le plaisir quand il sera besoin, mais ne souhaite point que i'en aye besoin. Si ce que tu me souhaitois eust esté en ta puissance, tu l'eusses desia fait.

CHAP. 29.

*Quels sou-
haits il faut
faire en fa-
ueur de no-
stre bien-
faict.*

CE souhait seroit beaucoup plus honneste, Ie desire le voir tousiours en sa grandeur, afin qu'il ait le moyen & la puissance de secourir ses amis, & qu'il n'ait jamais faute de biens: que la matiere pour se moustrer secourable & liberal enuers ceux qui en auront necessité, le suiue tousiours, qu'il n'ait jamais faute de moyens de donner beaucoup, & qu'il n'ait jamais occasion de s'en repentir. Ie souhaite que sa nature, qui est de soy prompte & encline à douceur, a pitié, & à clemence, soit encor esueillée, & prouoquée par vn grand nombre d'hommes qui recognoistront ses bien-faits, lesquels soient tousiours prests de luy rendre la pareille, & que toutesfois il n'en ait pas besoin: Qu'il ne soit facheux ny difficile à s'appaiser enuers tous, & qu'il n'ait besoin d'appaiser aucun: Que la fortune luy soit de plus en plus si fauorable & si gracieuse, qu'il n'ait besoin qu'aucun luy rende la pareille, que par conscience & bonne volonté. De combien sont plus iustes & plus raisonnables les souhaits qui ne te renuoyent point à vn autre, & qui te font sur l'heure mesme recognoistre le bien-faict que tu reçois? car qu'est-ce qui nous empesche de pouuoir rendre la pareille à celuy qui iouit d'autant de richesses & de fortune qu'il veut? combien auons-nous de moyens pour rendre aux plus riches, & aux plus grands, les biens que nous auons receus d'eux? les conseiller fidelement, conuerser assiduellement, & parler gracieusement avec eux? leur tenir des propos ioyeux & agreables sans aucune flatterie? s'ils delibèrent avec nous comme ils se doiuent gouverner, les escouter soigneusement, tenir leurs entreprises secretes assurées, manger familièrement & avec priuauté dans leur maison? Iamais la fortune n'a esleu à vn homme si haut, que lors qu'il semble n'auoir faute d'aucune chose, il n'ait encor plus de besoin d'vn amy.

*Par quels
offices nous
pouuons
rendre la
pareille aux
plus grands
& plus ri-
ches.*

CHAP. 30.

*Diuerses rai-
sons pour*

IL faut oster ceste miserable & triste occasion, il faut souhaiter qu'elle soit chassée bien loing de nous. Faut-il pour recognoistre le bien qu'on nous fait, desirer que les Dieux soient courroucez contre nos amis? Ne cognois-tu pas bien

que tu faux, quand ce ne seroit que par ce que la condition de ceux enuers qui tu es ingrat, est meilleure? Pense vn peu en toy-mesme la misere d'vne prison, les fers, la crasse, & les habillemens deschirez d'vn pauvre criminel: la seruitude, la guerre, la pauvreté: voila toutesfois les belles occasions & le subiect de tes souhaits. Si quelqu'vn a eu affaire avec toy, voila la monnoye de laquelle tu le payes. Pourquoi est-ce que tu ne souhaites plustost, que celuy à qui tu dois tant de biens, soit riche & soit heureux? Qui t'empesche (comme i'ay desia dit) que tu ne puisses rendre la pareille aux plus grands & aux plus riches, veu que tu n'as que trop de matiere & de moyen de le faire? ne sçais-tu pas bien qu'on peut payer ce qu'on doit, voire mesmes aux plus riches? Mais afin que malgré toy ie ne te presse par trop, prens le cas qu'vne grande richesse, qu'vne heureuse fortune semble t'en oster tous moyens: toutesfois ie te veux monstrer dequoy sont pauvres les plus grands Princes, & les plus grandes altesses de ce monde, & dequoy ont faute ceux qui possèdent tant de biens. Ils ont faute d'vn homme veritable, lequel lors qu'ils sont ravis des menteries, que ceux qui sont aupres d'eux leur font croire (lors que par vne coustume qu'ils ont prise de n'ouyr que flatteries au lieu de choses vrayes, on les a amenez à tel point, qu'ils n'entendent iamais vne verité) les sçache retirer de la croyance, & du consentement qu'ils donnent à toutes ces faussetez. Ne vois tu pas comme ces Princes perdans toute leur liberté, & se rendans subiects à croire tout ce qu'on leur dit, se jettent à corps perdu en tous les dangers du monde? lors qu'aucun ne les conseille ny desconseille comme il l'entend? lors que tous les courtisans se combattent à qui flattera mieux? & que ceux qui se disent amis, ne trauaillent & ne songent que par quels moyens ils les pourront plus honnestement tromper? Ils n'ont iamais cogneu leurs forees: & pensans estre aussi puissans, comme ils l'oyent dire à ces flateurs, ils ont excité des guerres sans aucun besoin, qui les ont en fin amenez en danger de perdre leurs empires. Ils ont rompu les tréues & les alliances qui leur estoient vtils & necessaires: ils ont suiuy leur cholere, parce que pas vn ne les en destournoit. Ils ont espandu beaucoup de sang, pour verier bien tost apres le heur, quand ils vouloient se venger: sans plustost auoir voulu cognoistre, si l'occasion estoit vraye, & quand ils pensoient qu'il leur seroit auant de honorable de ployer vn peu, comme d'estre vaincus: quand ils croyent que la grandeur de leur fortune (laquelle est plus dangereuse de choir, lors qu'elle s'est plus esleuée) fust assurée à iamais, sans crainte de changement. Ils ont rompu & destruit de grands Royaumes, la ruine desquels en fin deuoit tomber sur eux-mesmes: & n'ont iamais peu cognoistre qu'estans montez sur vn eschafaut, qui ne reluisoit que de la beauté des richesses vaines, & qui passent aussi tost qu'elles sont venuës, il ne deuoient attendre que malheur, & toute fortune contraire, depuis l'heure qu'ils n'ont peu ouyr aucune verité.

monstrer qu'il faut recognoistre les plaisirs veceus autrement que par l'incommodité de ceux auxquels nous sommes redevables.

Quels seruiteurs sont diuisibles, voire necessaires aux grands, qui bien souuent se laissent rminer aux meneries des flamens.

Lors que Xerxes fit declarer la guerre contre toute la Grece, il n'y eut pas vn qui n'allumast le courage superbe de ce Roy, qui auoit desia oublié qu'il se fioit à vne fortune pleine d'inconstance & de fragilité. L'vn luy disoit que les Grecs n'oseroient seulement attendre le heraut d'armes qui les viendroit desfier: qu'à la premiere nouvelle de la venuë de son armée ils tournerois le dos. L'autre luy vouloit faire croire que sans doute ses forces estoient si espouventables, que non seulement la Grece seroit vaincuë, mais qu'elle ne demeureroit accablée à iamais. Ou il falloit plustost craindre que les villes ne demeurassent vuides & abandonnées des citoyens: & que s'estans les Grecs desia sauez & retirez, on ne verroit que deserts

CHAP. 37.
Exemple de Xerxes, de la misere des grands rminés par la sedition des flateurs.

Des Bien-faits,

sans trouver aucun contre qui l'on peust employer les forces. Cettuy-cy luy disoit que tout l'vniuers n'estoit point assez grand pour le receuoir : que les mers seroient estroites pour ses nauires: que le soldat ne trouueroit point de pays assez grand pour camper : que les plaines ne seroient point assez larges pour ranger la caualerie : que le Ciel n'auroit point assez d'espace pour laisser voler les flèches, & les traicts qu'on descocheroit en l'air. Mais cependant que tout le monde faisoit ainsi le braue, & que chacun pouffoit ce Prince, qui n'estoit desia que trop furieux de l'opinion qu'il auoit conceuë de soy : Demaratus Lacedemonien seul luy osa dire, que ce grand nombre de soldats qui luy plaisoit tant, & que cette grande troupe d'hommes pesante, mal-rangée & sans ordre, deuoit faire peur & donner estonnement à celuy qui la conduisoit : car elle n'auoit point de forces : elle n'auoit qu'une lourde pesanteur. Que les choses trop grandes & desmesurées ne se pouuoient iamais bien conduire : & que ce qui ne se pouuoit bien gouverner, ne pouuoit aussi durer longuement. Du beau premier coup les Laconiens (dit-il) se viendront presenter à toy sur la premiere montagne que tu voudras passer : ils te feront cognoistre quelles gens ils sont : trois cens soldats Grecs arresteront tant de milliers d'hommes. Ils se tiendront plantez fermement aux passages, & defendront brauement les destroits & les choies qu'on leur donnera en garde : ils les fermeront entierement de leurs corps : Toute l'Asie n'aura pas assez de puissance pour les faire reculer. Ces braudes & ces grandes menaces, & les forces impetueuses presque de tout le genre humain, qui faisoit estat de fondre sur eux, seront soustenuës par vn fort petit nombre d'hommes. Et quand bien nature changeant ses loix, t'aura fait passer en Grece, tu te verras arresté en vn petit chemin : tu penseras lors aux pertes que tu dois receuoir apres : mesmement quand tu conteras le dommage que tu auras desia souffert au destroit des Thermopyles. Tu-croiras lors qu'on pourra mettre ton armée en fuite, quand on t'aura peu arrester. Le pense bien qu'en quelques lieux ils te feront place, & s'enfuyront deuant toy, comme ils seroient deuant vn torrent desbordé, duquel la premiere violence passe par tout avec vne grande frayeur : mais ils viendront apres t'assaillir & t'accableront de tes propres forces. Il est certain, comme on t'a dit, que l'armée que tu as apprestée est si grande, que le pays à qui tu veux faire la guerre ne la pourra loger : mais cela mesme nous est dommageable. La Grece te vaincra seulement, parce qu'elle ne te peut receuoir : tu ne pourras te seruir de tes forces entieres. D'auantage le moyen qui nous fait plustost gagner vne bataille & sauuer vne armée, t'est defendu : car tu ne te pourras trouuer aux premieres rencontres : tu ne pourras secourir ceux qui seront plus chargez : il ne te sera possible de soustenir le quartier de l'armée qui commencera de bransler, & de se mettre en route. On te vaincra plustost que tu ne sçauras auoir esté vaincu. Au surplus, il ne faut point que tu penses qu'on ne puisse bien soustenir la force de ton camp, parce que la grandeur est incogneuë à celuy mesme qui la conduit, & qu'il n'en sçait pas bonnement le nombre. Il n'y a choie si grande qu'elle soit, qui ne puisse perir, veu que la cause de son malheur & de sa ruine naist de sa propre grandeur, sans se mettre en peine d'en rechercher autre raison. Tout ce que Demaratus auoit discouru, aduint. Lors que Xerxes pensoit remuer & le ciel & la terre, lors qu'il changeoit tout ce qui luy pouuoit donner empeschement, trois cens soldats seulement luy commanderent de s'arrester. En fin s'estant estendu & eslargy par toute la Grece, il commença de cognoistre la difference qu'il y auoit entre vne vraye armée, & vn amas infiny de gens confus & ramassez. Ainsi Xerxes estant deuenu plus miserable de sa honte, que de sa perte, rendit graces à Demaratus de luy auoir dit la verité: &

Voile conseil de Demaratus Lacedemonien à Xerxes.

*Tous les perditions attireront leurs effects
Quels honneurs en venant ont
conseillers*

luy permit de requerir tout ce qu'il voudroit. Il luy demanda qu'il peust faire son entrée sur vn chariot de triumphe dans la ville de Sardis, (qui estoit la plus grande cité de l'Asie) portant vne tiare pointuë sur sa teste : chose qui n'estoit permise seulement qu'aux Roys. Certainement Demaratus meritoit qu'on luy presentast cest honneur auant qu'il l'eust demandé. Mais ces gens ne sont-ils pas miserables, entre lesquels il n'y eut iamais homme qui dist vne seule verité au Roy, sinon celuy qui ne l'auoit point dite pour son profit?

L'Empereur Auguste bannit sa propre fille, & la confina, parce qu'elle estoit deuenue si eshontee, qu'on ne pourroit assez mesdire de son impudicité. Il descouurit à tout le monde les vilaines & detestables choses qui se faisoient dans la maison d'un si grand Prince, comme les adulteres s'y rédoient à grâdes troupes: comme elle passoit toutes les nuicts à banqueter çà & là par les maisons de la ville: comme elle auoit bien osé prendre ses plaisirs avec ses paillards, en la place publique, où pendoient les becs des nauires, & où l'on auoit accoustumé de faire les harangues au peuple: voire sur le mesme lieu où son pere auoit autrefois publié la loy contre les adulteres: Et en outre l'assemblée des ieunes hommes qui venoient ordinairement deffous la statuë de Marsyas: apres que l'Adultere s'estant renduë courtesane publique, elle faisoit mestier de suiure les bordeaux, afin qu'elle peust micux à son aise, & avec plus de licence faouler ses deshonestes plaisirs avec vn rusien incognu. Ce pauvre Prince, qui deuoit plustost taire cela, que de le véger, (parce que le deshonneur de quelque chose tombe souuent sur celuy qui les veut punir) ne pouuant commander à sa iuste douleur, alla descouurer la vilanie de sa fille. Mais quelquetëps apres que la cholere fist place à sa honte, se plaignant qu'il n'eust tenu secret ce qu'il auoit ignoré si longuement, & dequoy il ne pouuoit deormais parler qu'avec sa vergongne: il dit plusieurs fois en s'escriant, ce malheur ne me fust iamais aduenu, si Agrippa ou Mecenas eussent encore vesçu. Voy comme il estoit difficile à vn Prince, qui auoit tant de milliers d'hommes sous luy, d'en recouurer deux autres semblables à ceux-là. Auguste a souuent perdu des legions entieres que l'ennemy auoit passées au fil de l'espée: mais le lendemain il s'en enroloit autant. Si l'armée de mer estoit desfaite, bien tost apres il en mettoit sus vne plus grande. Il a fait mettre le feu à des edifices publics, qui ont esté rebastis plus beaux qu'ils n'estoient auparauant. Mais tant qu'il a vesçu, il n'a peu trouuer deux autres amis pour tenir la place d'Agrippa & de Mecenas. Penscray-ie qu'il y eust faute de personnes semblables pour mettre en leur lieu? ou croiray-ie que ce fust la faute d'Auguste, qui aimoit mieux qu'on le recherchast, que de rechercher les amis? Il ne faut point que nous croyons qu'Agrippa & Mecenas seuls eussent accoustumé de luy dire la verité: & s'ils eussent vesçu, qu'ils n'eussent aussi bien dissimulé que les autres. Mais c'est la façon de faire des Princes, de louer ceux qu'ils ont perdu, pour faire deshonneur aux viuans: & parlans des morts, leur attribuer la vertu d'auoir tousiours dit verité, parce qu'ils sont hors de danger d'ouyr plus aucune chose d'eux.

Mais pour reuenir à mon propos: voy combien il est facile de recognoistre les Lien-faiçts aux plus grands & aux plus riches de ce monde. Dy leur hardiment, non point ce qu'ils veulent ouyr, mais ce qu'ils seront bien aïcs, tant qu'ils viuront, d'auoir ouy de toy: fay que leurs oreilles, qui sont desia pleines de haterie, reçoient quelquestois vne verité: donne leur vn conseil profitable. Veux tu sçauoir quel profit tu peux faire à vn grand & riche Seigneur? aprens luy

CHAP. 32.
Autre exemple à mesme fin en Auguste, qui faute de bon conseil trouua sa maison enuicéppée de grands troubles.

Costume des Princes, faire semblans de regresser leurs Conseillers desfunctz.

CHAP. 33.
Moyens de recognoistre & s'entre aux plus grands les bien faits reueus d'eux & de seruir & profiter grandement à euz.

Des Bien-faïts,

*qui font est-
leur aux
plus hauts
grades en ce
monde.*

à ne croire point trop à sa fortune : fay qu'il cognoisse qu'elle se doit entretenir par les mains de plusieurs personnes loyales & fideles. Feras-tu peu de chose pour luy si tu luy fais perdre vne folle assurance qu'il a, que sa grandeur doive durer tousiours? si tu luy fais croire que les biens que fortune donne, sont pleins d'inconstance, & sujets à changement? qu'ils s'en reuont beaucoup plus viste qu'ils ne viennent? qu'on ne se recule point peu à peu, ny de la mesure qu'on s'estoit aduancé? que bien souuent il n'y a point de difference entre la plus grande fortune, & la dernière? Tu ne sçais point combien vne amitié doit estre prisée, si tu ne pen- ses donner beaucoup à celuy auquel tu donnes vn amy : c'est vne chose qui est rare, non seulement dans les Palais des Princes, mais encore dans tout vn siecle : & la- quelle se trouue plus difficilement aux lieux, où l'on croit qu'il y en ait abondance. Quoy? Penses-tu que ceux, les noms desquels on escrit dans les roolles, que la me- moire & la main des nomenclateurs & controolleurs ne peut bonnement com- prendre, soient amis? ce ne sont point amis, ceux qui viennent à grands troupes beurrer aux portes des grands Seigneurs : & à qui l'on donne les entrées chez les Princes, les rangent les vns dans vne salle plus prochaine du cabinet, & les autres dans vn autre plus esloignée. C'est vne vieille coustume qu'ont les Roys, & ceux qui contrefont les Roys, de faire enrooller vn grand peuple d'amis, & les faire es- crire par nom & surnom : c'est vne chose propre à la superbe & à l'orgueil, d'esti- mer beaucoup l'entrée & l'attouchement de la porte de leur Palais : & de permet- tre pour vn grand honneur que tu approches le plus pres de leur cabinet, que tu faces le premier pas dans leurs maisons : dans lesquelles il y a plusieurs issus, pour apres en faire sortir ceux qui seront entrez.

CHAP. 34.
Exemple de
cette vanité
en Grachus
& Drusus,
qui les sepa-
rent leurs
surnoms par
troupes &
rangs.

GRacchus, & bien-tost apres luy Liuius Drusus, furent les premiers à Rome, qui firent separer & mettre à part leurs troupes, receuas les vns en des lieux plus se- crets, mettent les autres avec quelques-vns qui estoient plus choisis, & laissant le reste du peuple tous ensemble. Par ainsi ils eurent des amis du premier & du second rang : mais ny les vns, ny les autres ne furent iamais vrais amis. Appelles-tu amy celuy que tes gens font ranger par ordre, pour saluer? Pourras-tu trouuer la foy & la loyauté de celuy ornerte, à qui l'on n'ouure point ton huis : mais qui s'escoule & se iette à demy par force dans ta maison, & par vne porte qu'on ouure comme par delpit? Celuy pourroit-il tellement lier sa liberté, à qui l'on ne permet de dire, qu'à son rang, ce mot, Bon-iour, qu'on a accoustumé de dire cōmunément à toutes per- sonnes, & à ceux-mesmes qu'on ne cognoist point? Par ainsi si tu t'approches de quel que ce soit de ces salueurs, qui font trembler toute la ville de leurs reuerces : & que tu trouues les cantons assiegez d'une grande assemblée de peuple, & que les chemins soient tous serrez des troupes de ceux qui vont & viennent pour te saluer : ie veux bien que tu sçaches, qu'encore que tu viennes en vn plein d'hommes, tou- tesfois tu le trouueras vuide d'amis. Il faut chercher vn amy dans ta poictrine, & nō point à l'entrée de ta maison : c'est dans le cœur qu'il le faut loger, c'est là qu'il le faut conseruer : c'est dans la memoire & dans l'ame qu'on le doit retenir. Apprens leur cela, & tu seras recognoissant. Tu as mauuaise opinion de toy, si tu pen- ses ne pouuoir estre profitable qu'aux personnes miserables, & si tu pen- ses ne pouuoir ser- uir de rien qu'à tes propres affaires. Tout ainsi comme tu te monstres prudent aux choses incertaines, aux contraires, & aux ioyeuses, te conduisant sagement aux dangers, patiemment en la mauuaise fortune, & modestement en ta prosperité : pareillement tu te peux monstret en toutes choses profitable enuers ton amy, si

*Quels sont
les vrays
amis, & où
il les faut
trouuer.*

tu ne l'abandonnes point au temps de son aduersité, ou que tu ne luy en souhaittes point. Toutesfois sans ton souhait il pourra suruenir, en tant de grands changemens de fortune, assez d'occasion & de matiere pour employer souuent ta fidelité enuers luy. Comme celuy qui desire des richesses à quelqu'un pour en auoir sa benne part, encore qu'il semble souhaiter pour l'autre, souhaite toutesfois pour soy: aussi celuy qui desire que son amy soit pauvre & necessiteux, afin que par son secours & par sa fidelité il le puisse tirer hors de ceste misere, (desir propre d'un homme ingrat & mefcognoissant) veut prendre aduantage sur son amy, & ne se soucie point de le voir milerable, afin qu'il le puisse faire estimer recognoissant, deuenant toutesfois par ce moyen ingrat. Car il ne desire que de s'acquiter, & se descharger d'un fardeau qui luy semble trop peser sur le dos. Il y a grand' difference, si tu te hastes de rendre la pareille, ou pour payer seulement le bien-faict, ou pour ne deuoir rien du tout. Car celuy qui veut payer seulement le bien-faict, attendra la commodité de son amy, & desirera que le temps vienne à propos: mais celuy qui ne cherche qu'à se descharger de sa debte, y voudra paruenir par tous moyens, chose qui procede d'une tres-mauuaise volonté.

Qui desire voir son amy miserable pour le secourir deuiens ingrat.

C'Est à faire à vn ingrat, de tant se haster: ie ne te puis dire plus ouuertement que repetant encore ce que i'auois dit. Tu ne veux point rendre le bien-faict, mais tu t'entuis de luy. C'est autant comme si tu disois, Quand sera-ce que ie n'auray rien plus à faire avec cet homme-là? Il faut que t'eslaye tous les moyens du monde pour ne luy deuoir rien. Si tu desirois de le payer de son argent propre, tu serois bien esloigné du deuoir d'un homme recognoissant. Ce que tu desires, est encore plus melchant: car tu le detestes, tu le maudis, tu pries que mal aduienne sur sa teste, que tu deuois tenir pour sainte & sacrée. Aucun (comme ie pense) ne feroit difficulté de t'appeller cruel & inhumain, si tu luy souhaittois ouuertement & tout haut paureté, prison, faim, & frayeur. Quelle differéce y a-il, si tu le souhaittes, ou de parole, ou dans ton cœur? Mais quand tu serois deuenu sage, voudrois-tu faire aucun de ces souhaits? Va donc, & pense maintenant si vn homme recognoissant feroit ce qu'un ingrat mesmes ne voudroit pas faire: ie ne dis pas, vn ingrat qui seroit paruenu iusques-là, de hayr celuy qui luy auroit faict plaisir, mais celuy encores qui voudroit seulement nier son bien-faict.

CHAP. 35.
C'est ingratitude, chercher moyen de s'acquiescer d'un plaisir, pour n'auoir plus d'obligation à son bien-faicteur.

Qui pourroit croire qu'Enée eust aucun sentiment de pieté dans son ame, s'il souhaittoit que la ville fust prise, pour auoir l'honneur de sauuer son pere d'entre les mains des ennemis? ou les ieunes hommes Siciliens, si pour seruir d'un exemple de vertu à la posterité, ils auoient souhaitté que le mont Gibel iectast à l'impourueu vne abondance de flamme plus grande que de coustume, qui leur donnaist occasion de faire cognoistre leur amour & leur pieté, en sauuant leurs peres, & les portant sur leurs espauls par le milieu de cet embrasement? Rome ne seroit redevable d'aucune chose à Scipion, s'il auoit desiré que la guerre de Carthage durast longuement, afin que ce fust luy seul qui eust l'honneur de l'auoir mise à fin. Rome ne deuroit rien aux Deciens, d'auoir sauué leur patrie par leur mort, s'ils auoient auparauant desiré que l'extrême danger, où Rome se voit reduitte, leur donnaist occasion de uoier courageusement leur vie aux Dieux, pour le bien de tout le peuple Romain. C'est vne grande honte à vn Medecin, de souhaiter d'estre employé. Plusieurs qui auoient fait croistre & empirer les maladies, afin qu'ils euf-

CHAP. 36.
Raisons recueillies de plusieurs histoires pour confirmer ce que dessus.

Des Bien-faictz,

font plus d'honneur de les guarir, n'ont peu apres en venir à bout, ou s'ils l'ont fait, ç'a esté apres auoir miserablement tourmenté les malades.

CHAP. 37.

Autre confirmation par les responses necessaires de Calistratus & Rutilius.

ON dit que Callistratus (c'est Hecaton qui en est l'auteur) s'en allant en exil avec plusieurs autres bannis, que la cité d'Athenes, pleine lors de seditions (vsant outrageusement de sa liberté) auoit chassé dehors, & souhaitant quelqu'un d'entr'eux, que les Atheniens se vissent bien tost reduits à telle necessité, qu'ils fussent contraincts de r'appeller les bannis, eut grand horreur de ce souhait. Nostre Rutilius parla encore plus vertueusement & en homme de plus grand cœur. Car comme quelqu'un en le consolant, l'asseuroit qu'on reuiendrait bien tost aux guerres ciuiles, & qu'auant peu de iours les bannis retourneroient dans Rome: *Quel desplaisir t'ay-ie fait? quelle occasion t'ay-ie donnée (dit-il) de me souhaiter vn plus mauuais retour que n'a esté ma sortie? L'ayme beaucoup mieux que ma partie rougisse de honte de m'auoir iniustement banny, que si elle pleuroit à l'occasion de mon retour. Ce n'est point vn exil, quand il ne se trouue aucun qui n'ait plus de honte, que le condamné mesmes. Tout ainsi donc que Callistratus & Rutilius ont fait comme bons citoyens, de n'auoir souhaitté de rentrer en leurs maisons & dans leur ville par l'ouuerture d'une calamité publique, parce qu'il valoit mieux que deux personnes priuées fussent iniustement punies d'une peine particuliere, que tout vn peuple ruiné d'une guerre ciuile: pareillement celuy n'a pas le cœur & l'affection d'un homme recognoissant, qui souhaite voir en extreme necessité, vne personne qui autresfois luy a fait des biens, afin qu'il le puisse apres rachepter de ceste calamité. Car jaoit que sa pensée soit bonne, toutesfois ses vœux & ses souhaits sont meschās. C'est vn pauvre secours, & vne bien petite gloire, d'auoir esteint vn feu que tu auois expressément allumé. Il y a des citez qui ont puny vn meschant & detestable souhair, aussi seuerement qu'un crime.*

CHAP. 38.

Troisiesme confirmation par le fais de Demades, condamnant celuy qui auoit souhaist de profiter sur la marchandise, par la mort de plusieurs. Examen de ceste sentē. Il ne se fait point de gain qu'une p.ise ne precede.

DEmades condamna celuy qui vendroit dans la ville d'Athenes, les choses necessaires aux entretenemens des trespassez, apres auoir prouué qu'il auoit souhaité de faire grand profit sur sa marchandise: & ce qui ne pouoit aduenir sans la mort de plusieurs citoyens. Toutesfois on a souuent disputé, s'il y auoit esté condamné iustement: parauanture n'auoit-il pas souhaité de la vendre à plusieurs personnes, mais de l'achepter à bon marché pour la vendre cherement. Car puisque le trafic de marchandise se fait en acheptant & vendant, pourquoy tires-tu son souhait à vne seule partie, si le profit consiste en toutes deux, & aussi bien en l'achapt, qu'en la vente? En outre il faudroit aussi condamner tous ceux qui font ce trafic, & qui viuent de ce mestier: car il n'y a pas vn d'eux qui ne vueille le semblable, & qui n'en souhaite autant dans son cœur. Il faudroit pareillement condamner la plus grande partie des hommes. *Qui est celuy qui face gain, que ce ne soit avec la perte & dommage d'autrui? Le gendarme desire la guerre, le labourcur se releue quand les denrées se vendent cherement: les plus éloquents Aduocats du Palais ne demandent que procez. Vne année contagieuse & mal saine est profitable aux Medecins: la ieunesse prodigue & dissoluë enrichit bien-tost les vendeurs de parfums, & de marchandises delicates. Si la vieillesse du temps, si le feu ne ruinoit les maisons, les charpentiers n'auoient gueres de presse. On a descouuert le souhait de ce seul homme, mais celuy d'un chacun est semblable. Penses-tu qu'Arruntius, Aterius, & tous ceux qui faisoient profession de flatter les vieilles gens, pour auoir vn testament à leur profit, ne filient les mesmes souhaits que font les maistres des ceremonies fu-*

mebres, & ceux qui enseuelissent les morts? Encore ceux-là ne sçauent de qui ils desirent la mort: mais ces autres souhaitent de voir mourir leurs plus familiers amis, pour l'esperance grande qu'ils ont de se ressentir de leur amitié. Ceux qui viuent longuement, ne portent aucune despense à ceux qui sont mestier d'enleuelir les morts, mais celuy qui demeure trop à mourir, appauurit & destruit les autres. Ils desirent donc la mort de leurs amis, non seulement pour jouir du bien qu'ils esperent gagner avec vne vilaine seruitude: mais pour se descharger de la despence, qu'ils font ordinairement à les nourrir de leur bourse. Il ne faut donc point faire doute que tous ceux-là ne souhaitent plus souuent ce qui a esté repris par Demades. en vn seul homme, veu que ceux qui leur doiuent porter profit en mourant, leur porte dommage de si longuement viure. Toutesfois les vœux & les souhaits de telle canaille, encor qu'ils soyent cogneus de tout le monde, demeurent impunis. Et quand tout est dit, que chacun prenne conseil de soy, que chacun descende dans la conscience, & qu'il se souuienne de ce qu'il a desiré autresfois dans son cœur, il trouuera beaucoup de ses souhaits, qu'il n'oseroit confesser à soy-mesmes, & en trouuera peu, qu'il osast faire deuant tesmoins.

Fausse de ceux qui desirent la mort ou autre mal à autrui, pour auoir moyen de luy rendre vne pareille.

MAis tout ce qu'on peut reprendre, ne merite pas d'estre condamné, comme est le cruel souhait de l'amy, dont nous parlions n'agueres qui ne sçauoit pas vser de sa bonne volonté, & qui tomboit en la faute laquelle il vouloit fuyr: car alors qu'il se hastoit trop d'estre estimé recognoissant, il deuenoit ingrat. Qu'iceluy (dit-il) puisse tomber entre mes mains, qu'il puisse auoir besoin de ma faueur, que sans moy, sa vie, son honneur, ses biens ne luy puissent estre assurez: ie desire le voir si miserable, qu'il ait occasion d'estimer pour bien-faict la pareille que ie luy en rendray. Oses-tu bien tenir ces propos deuant les Dieux qui oyent toutes choses? Ie desire qu'il soit en danger d'vne trahison domestique, qu'autre que moy ne la puisse empescher, qu'il soit poursuiuy viuement d'vn fort & puissant ennemy, qu'vne populace seditieuse esleuee en armes le cherche pour le massacrer, que le creancier le vienne traouiller d'vn costé, & l'accusateur d'vn autre.

CHAP. 39.
Lesquelles merisons bien reprehension, mais non d'estre condamnées.

VOy ie te prie, si tes souhaits sont iustes: Tu ne luy eusses iamais desiré aucun de ces malheurs, s'il ne t'eust auparauant faict plaisir. Et pour ne parler point des autres plus grandes fautes que tu fais, en rendant ce qui est le plus mauuais en ce monde, pour ce qu'il estoit le meilleur, certainement tu fautencores en cecy, que tu ne veux pas attendre le temps & la saison des choses, veu que ceux qui ne la suiuent point faillent autant que ceux qui l'aduancent par trop. Tout ainsi qu'il ne faut point receuoir vn bien-faict en tout temps, pareillement on ne le doit pas rendre en toutes saisons. Si tu estois estimé à bon droit ingrat de me le vouloir rendre, lors que ie n'aurois pas enuie de le receuoir, de combien seras-tu estime plus ingrat si tu me veux contraindre, & me mettre en necessité de le desirer? Atten, ie te prie, pourquoy veux-tu que mon bien-faict demeure si peu entre tes mains? Pourquoy est-tu marry d'estre obligé? Pourquoy te hastes-tu tant de sortir de mes papiers, & arrester ton compte avec moy, comme si tu auois affaire avec vn meschant vsurier? Pourquoy desires-tu me voir empesché d'affaires & de malheurs? Pourquoy veux-tu rendre les Dieux courroucez contre moy? De quelle sorte dois-tu contraindre tes debtors, si tu payes ainsi tes creanciers?

CHAP. 40.
Il vandrois mieux ne s'estre iamais obligé telles personnes qui cherchent à s'acquiescer d'une pareille honte de saison.

Des Bien-faicts,

CHAP. 41.
Instruction pour reconnoistre en temps & lieu les plaisirs reçeus, puis que le desir de s'acquiescer trop tost, siens de l'ingras.

A Prenons donc sur toutes choses (Liberalis) à estre de bon cœur redevables des bien-faicts, à bien prendre garde à l'opportunité que nous aurons de les payer, & ne forger point nous-mêmes de nos mains l'occasion pour les rendre. Ayons souvenance de ce desir si chaud qu'on a de s'acquiescer si tost, appartient proprement à vn ingrat: comme aussi il donne bien à cognoistre que ce qu'il ne veut pas tenir longuement entre ses mains, luy sert plustost d'un pesant fardeau, que d'un agreable present. O qu'il est beaucoup plus honneste & plus iuste de monstrer à tout le monde les bien-faicts des amis, les leur offrir, & ne presser point de les prendre, sans faire toutesfois estat d'estre endebté pour cela! parce que le bien-faict est vn commun bien qui joinct deux personnes ensemble. Il vauz mieux dire, Il ne tient point à moy que ton bien-faict ne reuienne: ie ne desire autre chose, sinon que tu le reçois d'un cœur ioyeux. Si la necessité presse l'un ou l'autre de nous deux, si c'est quelque volonté des Dieux que tu sois contraint de reprendre ton bien-faict, ou moy d'en recevoir encores d'autres de toy, que celuy de nous le face qui a accoustumé d'en donner. Quant à moy, ie suis tout prest de le faire, ie n'ay autre desir: ie suis prest dès ceste heure, tu ne trouueras point en Turnus aucun retardement. Je monstreray la volonté que i'en ay aussi tost que le temps me le permettra. Cependant les Dieux m'en feront tefmoins.

CHAP. 42.
Quel moyen il faut garder à faire ou reconnoistre un plaisir.

I'Ay souuent (Liberalis) remarqué en toy, & quasi touché au doigt, vn desir qui brusle d'ardeur, vne honte que tu as d'estre estimé paresseux à t'acquiescer de ton deuoir. Mais vn cœur bien reconnoissant ne se doit point mettre en peine de cela contre l'assurance de sa bonne volonté. La conscience d'une vraye amitié doit mettre ce soucy hors de nous. Il y a autant de faute à reprendre ce que tu ne dois point encores recevoir, comme il y en a de ne donner point ce que tu dois donner. Voicy donc vne loy pour celuy qui aura le premier donné vn bien-faict: Qu'il soit en sa puissance de choisir le temps qu'il le voudra reprendre. Mais ie crains qu'on parle de moy autrement que ie ne voudrois. Cestuy-là faict vne grande faute, qui ayme mieux estre reconnoissant pour son honneur & pour sa reputation, que pour sa conscience. Tu as deux iuges pour ceste cause, l'un est toy mesmes, que tu ne peux tromper, & l'autre est ton amy, que tu peux bien deceuoir: Mais si ie ne trouue iamais occasion de le rendre, demureray-je tousiours en obligation de ceste dette: tu seras debeur, mais ce sera ouuertement & deuant tout le monde: mais ce sera de bon cœur, mais ce sera avec grand plaisir & contentement, avec lequel tu regarderas ce bien-faict, qui demurera cependant comme vn deuoir deuers toy. Celuy montre qu'il se repent d'auoir receu vn plaisir, qui est marry de ne l'auoir encores rendu. Si tu as estimé vne personne digne, de qui tu deusse recevoir vn bien-faict, pourquoy t'estime-tu maintenant indigne que tu luy sois redevable?

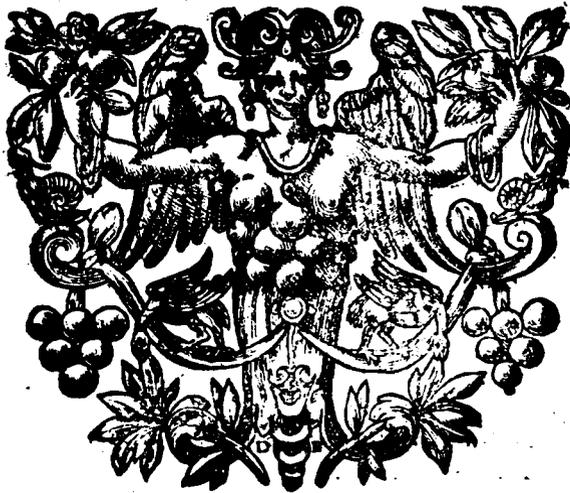
CHAP. 43.
Il n'y a moins de generosité à bien recevoir & reconnoistre un deuoir un bien-faict, qu'à le faire.

CEux-là se trompent grandement, qui pensent que ce soit chose digne d'un cœur genereux de faire beaucoup de plaisirs, de donner, & d'emplit le sein d'autrui & enrichir sa maison: veu que c'est plus souuent la grandeur des richesses & de la fortune qui fait cela, que non pas la grandeur de courage. Ils ne scauent point qu'il y a quelquesfois plus de difficulté & de sagesse à recevoir des bien-faicts, qu'à les verser & prodiguer par tout: car (afin que ie n'oste rien de la gloire de l'un ou de l'autre, parce que quand ces deux actes se font par vn desir de vertu, ils sont esgalement à estimer) il n'y a pas moins de bon cœur à deuoir vn bien-faict, qu'à le donner: & encor y a-il plus de difficulté à l'un qu'à l'autre, parce qu'il y a plus

de peine à bien garder ce que nous auons pris, qu'à le donner. Par ainsi il ne faut point craindre de ne le rendre assez tost, il ne se faut pas haster hors de saison & mal à propos. Car on ne fait pas moindre fauce de choisir vn temps qui n'est pas cōuenable, qu'on seroit de ne le rendre point quand l'opportunité se presenteroit. L'ay encore le bien-faict en depost entre mes mains, ie ne dois aucunement craindre qu'il se perde, ny pour luy ny pour moy, il est en toute assurance, il ne le peut perdre qu'en me perdant : encore ne le peut-il pas perdre quand ie me perdroy, car ie ne l'en ay desia remercié, c'est à dire que ie l'ay rendu. Celuy qui se trauaille trop à rendre vn bien-faict, a opinion que l'autre pense trop à le recouurer. Il faut qu'il se tienne prest à faire l'vn ou l'autre. S'il veut reprendre son bien-faict, rendons-le luy, ioyeux de ce qu'il veut receuoir. Mais s'il aime mieux que nous le gardions deuers nous, qu'auons-nous affaire de fouiller & desenterrer son thresor : Pourquoy refusons-nous de le garder deuers nous ? Certainement il merite qu'il luy soit permis de faire l'vn ou l'autre qu'il voudra, ou de le reprendre, ou de le nous laisser. Mettons l'opinion & la reputation que nous voulons qu'on ait de nous, en tel rang, qu'elle n'aille iamais la premiere, mais qu'elle vienne apres.

Qui le rend hors de saison ne fait moindre fauce que celuy qui ne le rend pas en lieu.

Fin du sixiesme Livre des Bien-faicts.





LE SEPTIEME.

ET DERNIER LIVRE DES BIEN- FAICTS DE LVC. ANN. SENEQVE.

S O M M A I R E.

Il dit vouloir prendre garde non point à ce qu'il doit dire de nouveau, mais seulement s'il a rien oublié à dire. Qu'il vaut mieux auoir appris peu de preceptes de sagesse, & les sçauoir bien mettre en vsage: que d'en auoir appris beaucoup, & ne s'en pouuoir pas seruir. Nature a mis au descouuert, tout ce qui nous peut faire meilleurs & bien-heureux. Discours de la fausse & de la vraye volupté, & du bien qu'elle nous apporte. L'ambition insatiable d'Alexandre, de Cyrus & de Cambyfes. Si toutes choses sont au sage, qu'est-ce qu'on luy peut donner, & à l'amy aussi, avec lequel toutes choses nous sont communes: aux Republiques, & aux Roys. Le sage doit reietter les biens & les richesses. Beau discours contre l'auarice. Monstre quelles choses nous sont propres & particulieres, & quelles nous sont communes avec d'autres. Comme il faut payer vne somme d'argent, & s'acquitter d'un bien-faict, & la comparaison & difference entre ces deux choses. Il faut retrancher toutes excuses aux ingrats. S'il n'y a que le sage qui puisse recevoir un bien-faict, on ne le peut aussi rendre qu'au sage. Si on peut donner ou rendre un bien-faict à un tyran cruel & detestable, & comment. Il monstre qu'il nous faut nous-mesmes appeler en iustice pour rendre un bien-faict, par l'exemple d'un Pythagoricien. On peut quelquefois reprocher un bien-faict pour le redemander, & comment. Il ne se faut iamais repentir d'auoir donné un bien-faict. Les derniers bien-faicts ne doiuent pas effacer la memoire des premiers. Il ne se faut iamais plaindre d'auoir perdu un bien-faict. Il faut vaincre la malice par vne opiniastre bonté. Il achene ce discours par l'exemple des Dieux, qui commencent de faire du bien à ceux qui les ignorent, & les continuent enuers les ingrats: & nous apprend qu'on monstre la grandeur de son courage, non pas en donnant & perdant, mais en perdant & donnant.

CHAP. I.
L'intention
de ce dis-
cours est de
façonner les
esprits en
bonnes
mœurs ainsy
qu'és liures
precedans.



Ourage, mon amy Liberalis:

Desia nous prenons terre: icy de vains discours.

De longs auant-propos, & de fascheux desflours.

Je ne te resierdray.

Ce liure ne seruira que d'amasser les reliques & les demeurans de mon discours. Car ayant desia despendu toute la matiere que i'auois, ie ne regarde plus ce que ie diray: ie songe seulement, si i'ay laissé quelque chose à dire. Tu pren-

dras toutesfois en bonne part ce qu'on te presentera de surplus, apres qu'il t'en sera demeuré de reste. Si i'eusse voulu faire trouuer mon œuure plus beau, ie le deuois faire croistre peu à peu, & en garder quelque partie pour la fin, qui cust peu encore remettre en appetit ceux qui estoient desia saouls : Mais i'ay présenté des le commencement, tout ce qui estoit plus necessaire, maintenant ie ramasse ce que i'ay oublié. Certainement si tu me demandois ce qu'il m'en semble, ie te respondrois, qu'apres auoir dit tout ce qui appartenoit à l'instruction des mœurs, il ne sert pas beaucoup de poursuiure le reste, qui ne peut porter aucun profit à nostre ame, & qui n'a esté trouué que pour seruir d'exercice à l'esprit. Car Demetrius le Cynique (qui à mon iugement a esté vn grand homme, & le quel on peut comparer avec les plus renommez) disoit fort bien, qu'il valoit mieux sçauoir peu de preceptes & d'enseignemens de sagesse pourueu qu'on s'en peut seruir promptement, & les mettre en vsage familier, que d'en auoir appris beaucoup, sans les auoir soudainement en main, & s'en pouuoir ayder. Tout ainsi (dit-il) que celuy est vn braue luitéur, qui sçait non pas toutes les liaisons & entortillemens des iambes, de tous lesquels on ne se peut seruir contre son aduersaires, mais qui s'est exercité & rendu adroit à le bien joindre & nouier d'vn bon tour ou de deux, avec lesquels il attend l'occasion de le ruer par terre : parce qu'il n'importe rien de sçauoir beaucoup, mais qu'il en sçache assez pour demeurer vainqueur : Pareillement il y a plusieurs choses en l'estude de Philosophie qui plaisent grandement, mais il y en a peu qui nous font vaincre. Combien que tu ne sçaches point quelle puissance cause le flux & reflux de la mer Oceane, pourquoy la septiesme année faict signe & iugement de l'aage des personnes, pourquoy c'est que la rigueur des portiques a l'œil de ceux qui les regardent de loin ne retient sa proportion, mais elle va tousiours en estreiffant, & les arcades des colonnes semblent au fonds se joindre du tout & s'entrebaïser : combien que tu ne sçaches point que c'est qui peut separer la conception de deux jumeaux, & ce qui les joint au temps de la naissance & de l'enfantement, si pour coucher vne seule fois avec sa femme, d'vn seul coup on peut conceuoir deux enfans, ou s'ils sont engendrez d'autant d'embrassemens, pourquoy ceux qui sont nays en mesme heure, ont diuerses destinées, pourquoy ceux de qui les nayssances aduiennent presque en mesme temps, ont souuent leurs fortunes toutes contraires : si est-ce que tu ne perdras pas beaucoup en mesprisant ce que tu ne peux, & qui ne profite aucunement d'apprendre. La verité se tient toute couuerte, & cachée dans des profonds abysses. Nous ne pouuons iustement nous plaindre que nature nous soit mauuaise, parce que l'inuention d'aucune chose n'est fascheuse & difficile, sinon de celle qui ne nous apporte aucun fruit, que de l'auoir inuentée. Tout ce qui nous pouuoit rendre meilleurs, tout ce qui nous pouuoit faire plus heureuse, nature l'a mis pres de nous, & au descouuert, ou en nostre pouuoir. Si nostre ame a mesprisé le pouuoir de fortune, si elle a mis toute crainte sous les pieds, si elle n'entreprend & n'embrasse vne infinité de choses d'vn desig affamé & conuoiteux : & au contraire, si elle est apprise vne fois de demander à soy-mesmes les richesses donc elle a besoin, si elle a despoüillé la crainte qu'elle auoit des Dieux & des hommes, si elle sçait qu'il ne faille guere craindre les mortels & n'auoir aucune peur des Dieux, si elle mesprise tout ce qui tourmente & tyrannise nostre vie, lors que nous la voulons rendre plus honorable, si elle est paruenüe iusqu'à ce point de cognoistre que la mort ne nous apporte aucune matiere de tourmens & de maux, & que c'est elle qui en donne la fin à plusieurs : si l'homme s'est du tout consacré & dedié à la vertu, s'il pense que le chemin pour aller là

Carqu'il confirme par le roche des grones discours de Demetrius, qu'il uaut mieux s'estudier à sagesse & uerité, qu'à beaucoup de doctrine.

Des Bien-faits,

ou elle nous appelle, soit fort beau, si c'est un animal pour vivre en société & en compagnie, s'il est nay pour estre en communauté, s'il estime que tout ce monde ne soit qu'une seule maison, s'il a ouvert sa poitrine & sa conscience devant les Dieux s'il vit toujours: comme s'il vivoit devant tout le monde, ayant plus de honte & de crainte de soy-mesme que d'autrui, si s'estant osté hors des tempestes & de l'orage de ce monde, il s'est retiré en lieu ferme & assuré, s'il a fait tout cela, certainement il est venu à bout de ses estudes, il s'est consommé en la science qui luy est la plus necessaire & profitable: toutes autres choses ne sont que passe-temps qu'on prend à loisir. Car jaçoit que nostre ame se soit retirée en lieu d'assurance, elle pourra toutesfois après se jeter sur quelques honnestes recreations, qui apportent communément plus d'ornement & d'honneur, qu'elles ne font de force ou de fermeté en nos courages.

CHAP. II.
Instruction
à discerner
le vice d'a-
vec la vertu
Quels fruits
on recueille
de l'estude de
sagesse, &
quels maux
apportent
les appais-
de la chair
& les desirs
ambitieux.

VOyla les preceptes & les instructions que nostre Demetrius commande toujours tenir à deux mains, à celuy que veut profiter à l'estude de la sagesse, & ne les abandonner iamais, mais plustost les coudre sur soy, & les enchasser en sa poitrine, comme une partie de son ame: les estudier & ramentevoir si souvent, que les plus profitables & salutaires enseignemens se presentent d'eux-mesmes devant ses yeux: qu'il ne les ait pas si tost souhaittez, qu'ils ne soyent tous prests, principalement la difference & distinction qu'on doit faire entre ce qui est vilain, & ce qui est honneste, qu'il sçache qu'il n'y a aucun vice qui ne soit vilain; ny aucun bien qui ne soit honneste. Il faut que ceste regle conduise toutes choses sous ceste loy: & qu'il estime les plus miserables & malheureux d'entre les hommes (pour si grandes richesses qui reluisent en eux) ceux qui se sont laissez vaincre à leur ventre, & à leurs desordonnez appetits, & desquels le cœur s'est engourdy de paresse & de nonchalance. Il faut qu'il die cecy en soy-mesme. La volupté est fragile & de peu de durée, elle se fasche de ce qu'on luy met devant: d'autant plus qu'on s'en est saoulé, c'est lors qu'elle tombe plustost en un autre desir contraire, duquel il faut en fin par necessité qu'elle nous apporte une honte & un repentir: il n'y a rien en elle d'honorable & de vertueux, il n'y a rien en elle qui soit digne du cœur d'un homme qui veut s'approcher des Dieux. La volupté est une chose basse & desprisée, qui fait seulement service aux membres les plus vilains & deshonnestes du corps, qui nous conduit toujours à quelque fin honteuse & miserable. Mais voicy la volupté qui est digne de l'homme, & mesmement de l'homme vertueux, de ne remplir le corps & ne l'engraiffer pas, de ne prouoquer point les voluptez, qu'il vaudroit mieux laisser dormir qu'esveiller, vivre exempt de toute passion d'esprit, mesmement celle qui esmeut l'ambition de ceux qui ont noises & debats ensemble: & encore de ceste passion intolerable, laquelle venant de plus haut, nous a fait croire des Dieux tout ce que la renommée & les fables en disoient, & nous a mis en opinion de les mesurer par nos propres vices. Celuy duquel nous tirons icy le pourtraict, iouit de ceste volupté qui sera toujours entiere, & semblable à soy qui sera hors de toute crainte, de laquelle il ne se faschera iamais. Celuy, dis-ie en iouyra pleinement, qui estant bien appris (par maniere de dire) au droict divin & humain, se resioit aux choses presentes, & ne s'attend aucunement à celles qui sont à venir. Un homme ne vit iamais en assurance, qui s'appuye sur des espoirs incertains. Mais celuy qui se contente de son bien present, vit exempt de ces soucis, & des peines qui ont accoustumé de ronger l'esprit. Il ne desire, & n'espere rien plus, & ne se fie aucunement aux choses douces & incertaines

nes. Ne pense point qu'un tel homme soit content de petites richesses. Tout le bien de ce monde est à luy, non pas de la façon qu'Alexandre possedoit son bien : lequel ayant subiugué tout ce qui estoit iusques au bord de la mer rouge, en desiroit encore plus, que ce qu'il y auoit conquis en y venant. Les pays mesmes qu'il auoit vaincus, & mis sous son obeysance, n'estoient point à luy : veu qu'il auoit enuoyé Onesicritus general de ses Galeres pour descourrir l'Ocean, & chercher encore la guerre sur vne mer incogneüe. Ne monstroit-il pas assez sa pauureté, de vouloir porter la guerre par delà les bornes & frontieres que la nature auoit mises en ce monde, & se precipiter par vne conuoitise si aueuglée, dans des mers profondes, qui n'auoient encor aparauant esté recherchées d'aucun, & dont l'on ne pouuoit trouuer le bord? Que luy sert-il d'auoir rauy tant de Royaumes & Empires, d'en auoir tant donné, d'auoir rendu tant de pays tributaires, veu qu'il a encore faute de tout ce qu'il desire?

*Exemple en
Alexandra
le grand.*

CE vice n'a pas esté seulement en Alexandre qui suiuoit avec vne heureuse ou-trecuidance le chemin du Dieu Liber & d'Hercules : mais ç'a esté aussi la faute de tous ceux que fortune a charoüillez en les remplissant de ses biens & de ses faueurs. Commence à Cyrus & à Cambyfes, & compte sur tes doigts toute la race de l'Empire des Perles : en pourras-tu trouuer vn seul qui se soit contenté de son Empire, & qui n'ait perdu la vie sur des entreprises qu'il faisoit d'acquérir encore plus de Royaumes nouveaux : Il ne se faut point esmerueiller de cela. Tout ce qui vient entre les mains d'un conuoiteux & d'un affamé, est aussi tost despendu & englouty. On n'auance rien de jeter tousiours dans vn gouffre qu'on ne peut remplir ny saouler. Au seul Sage appartiennent toutes choses qui ne luy coustent gueres de garder. Il n'a pas besoin d'enuoyer les Ambassadeurs delà les mers : il n'a que faire de poser son camp sur le riuage de ses ennemis, ny de mettre garnisons dans les chasteaux de ses frontieres : il n'a que faire d'auoir des regimens d'infanterie, ny des compagnies de gens d'armes. Mais comme les Dieux immortels, sans s'ayder d'aucunes armes pour le gouvernement de leur Empire, entretiennent leur grandeur en toute assurance, sans se bouger de ce lieu haut & plein de repos : aussi le Sage gouverne & conduit les affaires de son Estat, encore qu'ils s'estendent bien loin, sans se tourmenter, & sans faire aucun bruit. Il se voit le plus riche, le plus puissant, le meilleur de tous : il voit que tout le reste des hommes viennent & marchent apres luy. Tu t'en moqueras si tu veux, toutesfois c'est vne chose digne d'un braue cœur, apres que tu auras jetté ton entendement sur le Leuant & sur l'Occident, & que ton esprit aura encore trauersé les lieux les plus escartez de ce monde, où les deserts nous empeschent de pouuoir arriuer : apres que tu auras veu vne si grande quantité d'animaux, vne telle abondance de toutes choses que nature a mis en ce monde pour nostre richesse : de pouuoir dire (langage vrayement propre à Dieu.) Tout cela est à moy : d'où il aduient qu'il n'a rien plus à desirer.

*CHAP. 3.
Autres exē-
ples de grāde
qui se sont
perdus en ne
pouuant se
contenter
de leur con-
dition.
Le seul Sage
est seigneur
de toutes
choses dont
l'acquisition
& la conser-
uation luy
est fort fa-
cile.*

TV me diras, C'est ce que ie voulois entendre : ie te tiens maintenant : le veux voir comme tu eschapperas des fillets, où tu t'es venu jeter toy-mesmes. Dy moy comment pourroit-on donner rien à vn Sage, si toutes choses luy appartiennent? car ce qu'on luy donneroit, seroit desia sien : par ainsi on ne pourroit donner aucun bien à vn sage, d'autant que tout ce qu'on luy donneroit luy appartient desia : & toutesfois vous dites qu'on peut donner à vn Sage. Vous sçaez bien que ie puis faire mesme demande pour le regard des amis. Vous avez opinion que tou-

*CHAP. 4.
Puis que le
Sage possede
toutes cho-
ses, & quel
d'aillurs
toutes cho-
ses sont com-*

Des Bien-faits,

*manes entre
amis, on
pourroit in-
ferer, que
ny le Sage
ny l'amy ne
peut recevoir
bien-faict
d'au. un, is-
sant de qu'ils
possederont
cefa' ce
qu'on leur
aonn. voit.
Resp. n. e. à la
precedente
obiection.*

*En quelle
maniere on
peut donner
au Sage.*

*Refutation
d'un amy
argumens
pareil au
precedent.*

*CHAP. 5.
Par exem-
ples fami-
liers, il mō-
stre que
quelqu'un*

tes choses nous sont communes avec eux : ils s'en suit donc qu'aucun ne peut rien donner à son amy : car il luy donneroit vn bien qui est commun entre eux. Il n'y a rien qui empesche qu'une chose n'appartienne au Sage, & à celuy qui la possède, & à qui elle a esté particulièrement baillée & assignée pour en iouyr. Quand ie dis que toutes choses appartiennent au Sage, i'entens neantmoins que chacun retient le droit particulier & la Seigneurie qu'il a en son propre bien. Par les loix ciuelles toutes choses sont aux Roys : toutesfois les heritages dont la generale & souveraine possession appartient aux Roys, sont departis à plusieurs maistres, & chacun d'eux à son particulier propriétaire : & neantmoins nous pouons donner au Roy vne maison, vn esclave, vne somme d'argent, sans qu'on ait opinion qu'on luy face tels presens de ses biens. Car les Roys ont vne puissance souveraine sur tout, mais la proprieté appartient particulièrement à leurs subiects. Nous disons bien, les marches & frontieres des Atheniens, & du peuple qui habite la terre de labour : jaçoit que les voisins les ayent departis entr'eux par confins & par bornes particulieres. Ainsi dit-on que tout ce terroir appartient à ceste Cité ou à ceste chose publique : toutesfois il est distribué par arpens à des seigneurs, & à des maistres particuliers. Voila pourquoy nous pouons donner nos terres à la republique, encore qu'on die qu'elles luy appartiennent : parce qu'elles sont de la republique d'une forte, & sont nostres par vn autre droit tout diuers. Qui doute qu'un serf, & tout l'argent qu'il trafique, ne soit à son maistre ? cependant il luy peut donner vn bien-faict. Il ne faut point dire qu'un serf n'ait rien, parce qu'il ne le pourroit auoir, si son maistre ne le vouloit. Il ne faut point dire que ce qu'il a volontairement donné, ne merite d'estre appellé don : pource que le maistre l'eust peu auoir par force, encor que le serf ne l'eust voulu donner. Tout ainsi que nous auons proué que toutes choses appartiennent au Sage (car nous sommes desia d'accord de cela) pareillement il faut à ceste heure monstrer comme nous auons plus de matiere qu'il ne faut pour donner liberalement à celuy auquel nous confessons toutes choses appartenir. Tout ce qui est en la puissance du fils, appartient aussi au pere : mais qui est celuy, qui ne sçache bien que le fils peut donner quelque chose au pere ? Toutes les richesses de ce monde appartiennent aux Dieux : toutesfois nous auons souuent porté des dons sur leurs autels, & auons plusieurs fois jetté vne piece d'argent dans leurs temples. Diras-tu que ce que i'ay, n'est pas mien, pour autant qu'il est aussi à toy ? Vne mesme chose peut estre à toy & à moy. Tu voudras pareillement dire que celuy à qui appartiennent les esclaves prostituées, est maquereau : Or toutes choses appartiennent au Sage, & les prostituées se doiuent mettre au compte de toutes choses : Il s'en suit donc que les prostituées appartiennent aux Sages. Celuy est maquereau à qui les prostituées appartiennent : par consequent doncques le Sage est maquereau. Par vn argument semblable ils veulent empescher le Sage d'achapter : car ils disent, Aucun n'achapte ce qui est sien : or toutes choses sont au Sage : le Sage donc ne peut rien achapter. Ils le veulent pareillement empescher de rien emprunter : parce qu'aucun ne payeroit interest de ses propres deniers. Ils ont vne infinité de telles sottises & jazerics, pour se moquer de ceste opinion, jaçoit qu'il n'y ait aucun d'eux qui n'entende bien ce que nous voulons dire.

MAis au contraire i'entends que toutes choses appartiennent au Sage, avec telle condition, qu'un chacun demeure maistre & seigneur propre de son bien : comme sous le gouvernement d'un bon Prince, lequel possède toutes

done qu'aucun ne peut rien commun entre eux. Il n'y a & à celui qui la possède, & r en iouyr. Quand ie dis que moins que chacun retient le ore bien. Par les loix ciuiles ont la generale & souuerain- plusieurs maistres, & chacun nous pouuons donner au Roy on ait opinion qu'on luy face ce souuerain sur tout, mais

choses par droict de regale & de souueraineté, & chacun de ses subjects par seigneurie particuliere. Nous n'oublions pas à prouuer cecy en temps & lieu : cependant il suffira, pour resoudre nostre question, que ce qui est à moy par vn moyen, & qui est au sage par vn autre, ie le puis donner au sage. Il ne se faut pas esmerueiller, si on peut donner quelque chose à celui à qui tout appartient. I'ay pris à louïage vne maison de toy : par ce moyen il y a quelque chose du tien : il y a aussi quelque chose du mien : la maison est tienne, mais l'usage est à moy. Et par ceste mesme raison tu n'oses mettre la main sur les fructs de ton propre bien, contre le vouloir de ton fermier, jaçoit qu'ils croissent en ton fonds : & si par fortune les viures encherissent, s'il suruient vne grande famine,

*pour rece-
voir le sien
comme chose
de laquelle
on luy fait
presens.*

*Tu jetteras tes yeux, ô miserable, en vain,
Dessus le bled d'autruy, & sur vn tas de grain:*

qui sera creu toutesfois en tes champs, qui sera battu dans ton aire, & qu'on portera dans les greniers de ta propre metayrie. Tu n'oserois entter dedans ce que ie tiens à louïage de toy : n'y m'oster l'esclau que tu m'as louïé à iournées. Si i'ay prins de toy vn chariot à louïage, tu estimeras que ie te fais vn grand plaisir, si ie permets que tu sois assis dans ton chariot. Voy donc comme il se peut faire que quelqu vn receuant ce qui est sien, le reçoie, comme si on luy en faisoit presens.

ts. Nous disons bien, les mar-
ite la terre de labour : jaçoit
s & par bornes particulieres,
é ou à ceste chose publique
& à des maistres particuliers
republicque, encore qu'icelle
publique d'vne sorte. I'ay
vn fert, & tout l'argent qu'il
ut donner vn bien-faict. Il ne
pourroit auoir, si son maistre
ntairement donné, ne mérit
auoir par force, encor qu'il
prouue que toutes choses (sa
de cela) parcelllement il n'a
ere qu'il ne faut pour deuez
oses appartenir. Tout ce que
is qui est celui, qui ne sça
e ? Toutes les richesses de ce
s souuent portées des loys sur
argent dans leurs temples.
u'il est aussi à toy ? Vne médi-
ement dire que celui à qui
Or toutes choies apparten-
ompte de toutes choses : il
ges. Celuy est maquerreau à
ques le Sage est maquerreau,
ge d'achapter : car ils disent,
Sage : le Sage donc ne peut
de rien emprunter : parce
ne vne infinité de telles loc-
dit qu'il n'y ait aucun d'eux

EN tout ce que ie viens de dire, & l'vn & l'autre est maistre d'vne mesme chose. Comment cela? Parce que l'vn est maistre de la chose, & l'autre l'est de l'usage. Nous disons que ces liures sont de Ciceron : Dorus libraire dit aussi qu'ils sont siens : & l'vn & l'autre dit verité. Car l'vn soustient qu'ils luy appartiennent, comme en estant l'auteur, & l'autre comme les ayant achaptez. Et par ainsi on ne ment point de dire qu'ils soient à tous deux : car ils sont de l'vn & de l'autre : mais c'est par diuers moyens. Et par ceste mesme raison Tite-Liue pourroit recevoir en don, ou achapter de Dorus ses propres liures. Ie puis donner au sage ce qui m'appartient de mon chef, jaçoit que tout soit sien : parce qu'ayant le sage acquis dans son ame & dans sa conscience la possession de toutes choses par vne souueraineté Royale : estant toutesfois la propriété & la seigneurie d'icelles espandue çà & là en la main d'vn chacun particulier : il peut recevoir vn present ; il en peut estre redevable, il le peut achapter, & prendre à louïage. Toutes choses sont à Cesar : mais son fisque & son particulier domaine n'a que ce qui est de son patrimoine : Toutes choses sont sous sa puissance souueraine : mais de son domaine, il n'a que les biens qui sont propres à luy. On peut demander, qu'est-ce qui est sien, & qu'est-ce qui ne l'est pas, sans tomber en crime de leze-Majesté : car ce qu'on oste à autruy, pour adiuuger au Prince, luy appartient par autre moyen. Et par ainsi le sage possède par le contentement de son esprit tous les biens du monde : & par droict de seigneurie particuliere il est maistre de son propre patrimoine.

CHAP. 7.
Examen &
refutation
des impiés
arguments de

BIon prouue maintenant, que nous sommes tous sacrileges : & tantost apres il prouue qu'aucun ne l'est. Quand il veut precipiter tout le monde d'vn rocher en bas, comme sacrilege, il argue ainsi : Quiconque a prins & despandu, ou

partienent au Sage, avec
& seigneur propre de son
e, lequel possède toutes

Des Bien-faictz,

*Bien pour
prouver que
cha. un est
le sacrilege, &
qu'aucun ne
l'est.*

conuertiy en ses propres vsages ce qui appartenoit aux Dieux, est sacrilege: or toutes choses appartiennent aux Dieux: tout ce doncques qu'un chacun prend, c'est du bien des Dieux, ausquels toutes choses appartiennent: par ainsi quiconque prend quelque chose, il est sacrilege. Et apres quand il commande qu'on saccage & ruine les Temples, & qu'on pille le Capitole, sans craindre la vengeance des Dieux, il foustient qu'on ne peut faire aucun sacrilege: car tout ce qui a esté pris d'un lieu qui appartient aux Dieux, est transporté en vn autre lieu qui appartient aussi aux Dieux. Mais on peut respondre à cela, qu'il est bien vray que toutes choses sont aux Dieux: mais toutes choses ne leur sont point dediées & consacrées: & que nous ne croyons point qu'un sacrilege soit commis: sinon des choses qui ont esté par deuotion consacrées aux Dieux. C'est pourquoy nous disons que tout cet vniuers n'est que le temple des Dieux immortels, seul digne de loger leur majesté & leur magnificence. Toutesfois les choses sacrées sont estoignées & separées des choses profanes & communes: & ne nous est aucunement permis de faire sous vn petit coin de terre, que nous auons appellé Temple, ce que nous pouuons faire deuant les yeux du ciel, & sous la veüe de toutes les estoilles. Vn sacrilege ne peut faire aucune injure à Dieu: car sa propre diuinité l'a mis hors des coups, & de la puissance de l'homme sacrilege. Si est-ce qu'il est puny, & son outrage est estimé comme fait à Dieu: car l'opinion que nous & luy auons de Dieu, l'oblige & le rend sujet à la peine. Or tout ainsi qu'on prend pour sacrilege celuy qui desrobe quelque chose sacrée, encore qu'en quelque lieu qu'il puisse porter son larcin, il le porte dans l'enclos de ce monde, la seigneurie duquel appartient à Dieu: pareillement on peut desrober le bien du sage. Car on luy oste, non point ce qui estoit à luy, comme maistre de toutes choses de ce monde: mais on luy oste le bien dont il estoit appellé seigneur, & dont il se seruoit pour ses propres & particuliers vsages. Il recognoistra bien ceste generale autorité & possession qu'il a de toutes choses: mais il ne voudroit point estre particulièrement maistre & seigneur de toutes, encore qu'il fust en la puissance de les auoir. Il prononça ceste braue parole que dit vn chef-d'armée Romain, quand pour recompenser sa vertu, & le bon gouuernement qu'il auoit fait de la republique, on luy presentoit autant de terroir qu'il en pourroit entourner en labourans tout vn iour: Vous n'auz pas besoin (dit-il) d'un citoyen qui ait necessité de plus de bien, qu'il n'en faut à vn citoyen. De combien pèls-tu que la vertu de cet homme fust plus grâde, en refusant ce bien-là, qu'elle ne fut de l'auoir merité? Plusieurs grands Capitaines ont bien rompu & osé les bornes de leurs voisins, mais pas vn ne veut borner son ambition.

*Toutes choses
appartiennent
aux Dieux, mais
toutes ne
leur sont pas
consacrées &
que c'est que
sacrilege.*

*Comment on
peut oster au
sage son
bien.*

de

CHAP. 3.
*Comment
toutes choses
luy appartiennent.*

*Par la vertu
& louage
de Demetrius
il con-*

S I doncques nous regardons l'ame du sage, qui a puissance sur toutes choses, & qui a estendu sa seigneurie sur tout le monde, nous pouuons dire que tout luy appartient: mais si on a esgard aux loix communes, il ne baillera que la declaration & denombrement de ses biens. Il y a bien à dire, si l'on doit estimer ses biens par la grandeur de son cœur, & par le moyen de sa seule vertu & sagesse, ou par sa possession & denombrement. Il a en horreur d'estre seigneur & maistre propriétaire de tout le bien de ce monde dont tu parles. Je ne veux point parler de Socrates, de Chryssippus, de Zenon, & de ces autres grands personages, qui sont auourd'huy estimez encore plus grands, parce que l'enuie n'empêche point la louange de ceux qui ont vescu aux siecles passez. Il n'y a guere que j'ay parlé de Demetrius, que nature (comme il me semble) a voulu faire naistre en nostre siecle, seulement pour monstrier que nous ne l'auons peu corrompre, & qu'il ne nous a peu rendre

meilleurs. Certainement c'estoit vn homme d'une parfaite sagesse (encore qu'il l'ait voulu nier) & d'une ferme & inmutable constance, en ce qu'il auoit entrepris & deliberé. Quant à son eloquence (qui est fort requise aux choses magnanimés & vertueuses) c'estoit vn langage assez mal orné, & d'un homme qui se soucioit fort peu de farder ses paroles: mais il poursuiuoit son propos comme la vehemence le portoit avec vne grande ardeur de courage. Je ne doute point que la prouidence des Dieux ne luy ait donné ceste belle vie, & ceste si grande force de parler, afin que nostre siecle n'eust point faute d'exemple de bien viure, ou de quelqu'un qui fist honte à nos vices.

firmes encore ce qu'il a dit des moyens de donner & offrir au sage.

I'Ose bien assurer, que si quelque Dieu vouloit donner tous nos biens à Demetrius, pour en iouyr à ceste condition, de ne s'en pouuoir deffaire, & de ne les pouuoir apres redonner, qu'il les refuseroit, & qu'il diroit: Je ne me veux pas attacher à ce facheux fardeau, duquel ie ne me pourrois descharger à mon aise. Je ne veux pas plonger cet homme si net & si franc d'auarice, dans l'ordure & dans le boubier de ces choses. Qu'as-tu affaire de m'apporter ce qui ne sert que de malheur & d'infelicité à tous les peuples de ce monde: & ce que ie ne voudrois recevoir, encor que ce fust pour le redonner incontinent, parce que ie croy qu'il y a plusieurs choses que ie ne pourrois honnestement donner? Je veux voir ce qui esbloüist la veüe des Roys & des peuples. Je veux contempler les choses que vous acquetez au prix de vostre sang, & de vos propres vices. Monstre-moy premierement la despoüille & le butin de la superfluité, & de la folle despençe, ou soit que tu la vueilles despoüiller piece à piece, ou que tu vueilles (ce qui sembleroit estre meilleur) la mettre toute en vn monceau. Je vois vne grotte voûtée, enrichie de diuerses poinctes de cailloux menus: ie voy des coquilles de plusieurs vilâines lourdes bestes, qui ont esté autresfois acheptées à grand prix d'argent, sous lesquelles on a si bien adiancé vne agreable varieté & bigarrure de couleurs, qu'on diroit proprement qu'elle est naturelle. Je vois en ce mesme lieu les tables & le bois qui fut achepté autant que valoit tout le bien d'un Senateur, & qui fust estimé plus precieux de ce que le malheur & l'infelicité de l'arbre l'auoit retors & replié d'une infinité de nœuds. Je voy là mesmes des vases de crystal, lesquels d'autant qu'ils sont plus fragiles & dangereux à casser, d'autant plus se vendent-ils chèrement: parce que le plaisir & la volupté que les ignorans prennent en toutes choses, s'augmente, & se rend plus grande, pour le danger qui les nous deuroient faire hayr. Je voy des vases de Cassidoine, comme si la superfluité, & la folle despençe n'eust pas esté assez prisée, s'ils n'eussent vomy dans de grands vaisseaux de pierre precieuse, le trop de vin que l'un auoit beu à l'enuy, & à la bonne grace de l'autre. Je voy qu'on ne se contente point de porter vne perle seule à l'oreille: on a desia accoustumé les oreilles à porter vn fais, & vue charge pesante: on attache plusieurs perles ensemble, & s'il n'y en a que deux, on y en adiouste encore d'autres. La rage & l'insolence des femmes n'auoit pas assez assubicctis & rendus esclaves mes maris, s'ils ne leur eussent encor permis de laisser pendre à chacune oreille la valeur & le prix de deux, voire de trois riches patrimoines. Je voy des robbes de soye (si robbes on les doit appeller) où il n'y a rien qui puisse couvrir ny le corps, ny les hontes, & qui sont si claires & si minces que la femme qui en sera veltuë, n'oseroit bonnement iurer qu'elle ne soit nuë. On faict venir ces belles choses des pays incogneus, pour les rachepter chèrement de ceux, avec lesquels nous n'auons faict auparavant aucun commerce ny trafiq de marchandise, afin que nos Damoiselles ne puissent

CHAP. 9.
A propos de Demetrius, il monstre que le Saga mstriso les choses serriennes & caduques, bien qu'il soit seigneur de sonnez.

Descrie la superfluité, la folle despençe & les desbanches de son temps.

Des Bien-faits,

pas montrer plus de faueur & de beauté secrette à leurs mignons de couche, & à leurs adulteres, quand ils seront enfermez dans leurs cabinets, qu'elles en veulent faire voir par les ruës à tout le peuple.

CHAP. 10.
Il inuictiue à l'opposi- tion contre l'auarice & la folle conuoi- sise des hom- mes, en ce qu'il recher- chens des choses plus precieuses que l'or & l'argent, que nature te- noit cachées dans ses en- trailles, pra- uoyans quel- mauueses caueroient au monde.

A Varice que fais-tu? combien y a-il maintenant de choses plus cheres que ton or? Tout ce que ie viens de dire est encore plus estimé & plus precieux. Je ne veux point recognoistre tes richesses, qui sont les larmes d'or & d'argent, apres lesquelles nostre conuoiſſe & nostre desir s'esbloiuit. Certainement la terre qui auoit engendré & mis dehors tout ce qui nous estoit necessaire & profitable, auoit profondement enſeuely ces metaux, & y auoit jetté dessus toute sa pesanteur, comme sur des choses nuisantes & dommageables, & qui n'en pouuoient sortir que pour seruir de malheur & de ruine à toute sorte de gens. Je voy qu'on a tiré le fer de ces profondes tenebres, d'où l'on auoit pris aussi l'or & l'argent, afin qu'il n'y eust ny faute d'inſtrumens pour nous entre-tuer, ny faute dequoy payer le prix aux meurtriers. Toutcſfois ces metaux ont encor quelque matiere precieuse, qui peut tromper nostre esprit, & nous faire ſuiuire l'erreur & l'aucuglement de nos yeux. Mais ie voy ces obligations, ces cedules, & ces contracts, qui ne sont que ſimulachres vuides, & que feintes de nostre richesses, ne seruans que de faire ombre à nostre auarice desbordée, & de tromper l'ame de ceux qui se reſioiſſent trop de la ſeule opinion des choses vaines. Je vous prie qu'est-ce que tout cela? qu'est-ce que les liures de raisons? qu'est-ce que l'vſure? ne sont-ce pas des noms ſeints & recherchez hors de la nature pour seruir à l'auarice & l'ambition des hommes? Je me veux plaindre iuſtement contre la nature mere des choses, de ce qu'elle n'a encore plus profondement caché & l'or & l'argent, de ce qu'elle ne leur a jetté dessus des pesanteurs & des montagnes si grands, qu'il ne fuſt poſſible de les aller fouiller si bas. Mais qu'est-ce que ces papiers, ces liures, & ces comptes d'interet, ce temps que l'on vend, & les ſanglants vſures à douze pour cent? Ce ſont mauues qui ſont engendrez par nostre ſeule volonté, que nous auons fait naïſtre par nostre ſeule ordonnance. Ce ſont mauues qui n'ont rien que nous puiffions voir de nos yeux, ou toucher de nos mains: ce ne ſont que ſonges d'vne auarice, qui ne manie rien. O que celuy est miſerable, qui ſe plaît à voir vn grand liure & denombrement de tous ſes biens, & faire labouret à c'eſt eſclaues couplez à chaines de fer par le col, de grands & larges pays, d'auoir infinis troupeaux de beſtail qu'il fait nourrir par les Prouinces & par les Royaumes, d'auoir vne famille & vne quantité d'eſclaues plus grande qu'il n'y a de peuple en quelques nations belliqueuſes, d'auoir fait baſtir des Palais & maiſons priuées plus larges & plus ſpaticuſes, & Leaucoup de grandes villes qu'il y a! Quand il aura regardé tant de choses & tant de lieux, où il eſt eſpandu & mis les richesses, quand il ſera deuenu orgueilleux & ſuperbe de tant de bien, s'il veut comparer tout ce qu'il a avec ce qu'il deſire & qu'il voudroit auoir encores d'auantage, certainement il eſt pauvre. Laissez moy aller, remettez-moy en mes biens & en mes richesses. Je ſçay que le Royaume de la ſageſſe eſt infiniment grand, qu'il eſt plein de toute ſeureté. Toutes les richesses ſont à moy, avec telle condition, qu'elles ſont aussi à tout le monde.

Mauues qui gendrent l'auarice.

CHAP. 11.
Laquelle il deſſe par la conſideratiō du miſpris que Demetrius faiſoit des richesses.

C Est pourquoy quand Cesar voulu donner deux cens talens à Demetrius, il ſe print à rire & les reſuſa, eſtimant que ceste ſomme n'eſtoit pas allez grande, ny allez digne qu'il ſe peult vanter & ſe donner gloire de l'auoir reſuſe. O Dieux & Deſſes, que Cesar vouloit avec bien peu d'argent honorer, ou rompre ce cœur vertueux! Il faut teſmoigner tout ce que nous ſçauons de l'hon-

neur de ce grand personnage. I'ouys vne fois vn braue propos qu'il tenoit, s'esmerueillant de la folie de Caius, qu'il pensoit qu'il deust changer de vie & de façon de faire pour vne chose de si peu de valeur? S'il auoit deliberé de me tenter, il falloit (dit-il) que pour esbranler ma vertu il y employast tout son Empire.

IL est donc possible de donner quelque chose au sage, encore que toutes choses appartiennent au sage. Comme aussi il n'y a rien qui nous empesche de donner à nos amis, jaçoit que nous disions que nos biens sont communs avec nos amis. Car mes biens ne sont pas communs avec mon amy, de la mesme sorte qu'ils sont communs à celuy avec lequel i'ay fait compagnie: à qui vne moitié en appartient, & l'autre moitié à moy: mais ils le sont comme les enfans sont communs entre le pere & la mere: de sorte que s'il y a deux enfans, chacun n'a point le sien particulièrement: c'est chacun d'eux à qui tous les deux appartiennent. Premièrement ie feray entendre à celuy, quel qu'il soit, qui veut faire compagnie avec moy, que ie n'ay rien de commun avec luy: pourquoy cela? car ceste association ne peut estre qu'entre les sages, qui seuls entendent & practiquent l'usage de la vraye amitié: les autres ne sont non plus amis qu'ils ne sont compagnons. D'auantage, les biens sont communs en diuerses sortes. Les sieges du theatre destinez à receuoir les cheualiers, appartenoyent à tous les cheualiers Romains: toutesfois la place que ie prendray sera mienne: si apres ie quitte ceste place, pour y mettre quelqu'un, jaçoit que i'aye quitté vne chose commune, si est-ce qu'il semble que ie luy aye donné cela. Il y a des choses qui appartiennent à quelques-vns sous certaines conditions. I'ay ma place aux sieges des cheualiers, non point pour la vendre, ny pour la louer, ou pour y habiter tousiours: ce n'est que pour voir les jeux & les spectacles publiques. En outre, ie ne mentiray point, si ie dis que i'aye ma place aux sieges des cheualiers: mais estat arriué au theatre, si desia les sieges des cheualiers sont tous pleins ie retiens encor le droict & l'authorité que i'ay en ce lieu: pour autant qu'il est en ma puissance de m'y asseoir vne autre fois: & si ie ne l'ay point pour ceste heure, c'est parce que mon lieu estoit occupé par ceux, entre lesquels le droict de ces sieges est commun avec moy. Pense maintenant qu'il en est de mesme entre nos amis. Tout ce qui appartient à nostre amy, est commun à nous & à luy: mais il est propre & particulier à celuy qui le tient, & qui l'a entre ses mains: ie n'en puis pas vser malgré luy. Tu te moques de moy (dis-tu) si ce qui appartient à mon amy, est aussi à moy qu'il me soit permis de le vendre. Non, il ne t'est pas permis de le faire: non plus qu'il t'est permis de vendre les sieges qui sont communs à toy, & à tous les autres cheualiers Romains. Ce n'est pas à dire qu'une chose ne soit pas tienne; parce que tu ne la peux vendre: parce que tu n'en peux vser à ton aise, que tu ne la peux changer en pire ou en meilleure façon. Car vne chose est tienne, encor qu'elle soit tienne sous certaines loix & conditions, l'en ay prins: mais tu n'en as pas moins pour cela.

POUR ne te mener pas plus loin, vn bien-faict ne peut estre plus grand qu'un autre: mais les choses avec lesquelles on donne le bien-faict, peuuent estre plus grandes & plus precieuses. On peut donner plus souuent, selon qu'une bonne affection s'estendra, & qu'une amitié s'abandonnera: cōme font deux amoureux l'un à l'autre, auxquels vn plus grand nombre de baisers & d'embrassemens plus serrez ne fait point croistre l'amour d'auantage: mais le nourrit & l'entretient entr'eux. Quant à la question suiuaute, nous l'auons cy-deuant assez debarüé, & par ainsi nous la trouuerons maintenant en peu de paroles: car nous pourrions employer icy les argumens dont nous auons vsé aux questions precedentes. le demande

C H A P. 11.
Conclusion du discours precedens, en laquelle il prenuet par diuers argumens, que l'on peut donner quelque chose au sage, bien qu'il soit seigneur de sonns.

C H A P. 12.
Il semble que le commentaires de ce chap. soit la fin d'une dispute, si un bien-faict peut estre plus grand qu'un autre.

Des Bien-faicts,

*Laquelle nous est pe-
sée par l'in-
iure du vey
comme plu-
sieurs autres
passages qui
demeurent
encore musi-
lez. Desor-
mais il trai-
te vne au-
tre question,
ou plus tost
rentre sur
les sermes
d'une qu'il
a desama-
nite cy des-
sus, si l'on est
guise de son
devoir, pour
avoir receu
c'estes moyes
de rendre la
pareille, sans
sousespis
les avoir peu
trouuer.*

si on peut dire que celuy qui a faict tout ce qu'il pouuoit, pour rendre la pareille d'un bien-faict, l'a rendu. Pour sçauoir (dit-il) qu'il ne l'a pas encor rendu, il ne faut que voir, qu'il s'est mis en tout son deuoir de le rendre : il appert donc qu'il n'a pas encor fait ce qu'il n'a eu encor moyen de faire, comme celuy n'a point payé l'argent qu'il deuoit à son creancier, qui pour ce faire en a cherché par tout, & n'en a peu trouuer. Il y a des affaires de telle condition, qu'il les faut mener entierement à fin: il y en a d'autres qu'il suffit de s'estre mis en deuoir de faire tout ce qu'il estoit pos- sible pour y paruenir. Si le Medecin a fait tout ce qu'il a peu, pour faire recouurer la santé à vn malade, il e'est entierement acquité de son deuoir. Apres qu'un cri- minel a esté condamné, pour cela l'orateur ne perd point l'honneur de son clo- quence, s'il a employé tout ce qui estoit de son art pour le sauuer. Le chef d'une armée, & le capitaine vaincu, est encore leué, s'il n'a rien oublié de la sagesse, de la force, du courage, des loix & des ruses de guerre, dont il deuoit vser. Il s'est mis en son deuoir, il a fait tout ce qu'il a peu pour te rendre la pareille: mais ta grandeur & ta richesse l'ont empesché. Tu n'as iamais senty aucune mauuaise fortune, qui peut essayer la bonne amitié qu'il te portoit. Il ne pouuoit donner à vn homme qui estoit plein de richesses, il ne pouuoit point demeurer au cheuet d'une personne sai- ne, & qui n'estoit point malade: il ne pouuoit secourir celuy qui a tousiours esté heurceux, & qui n'a eu oncques vn seul mauuais iour en sa vie. Il t'a rendu la pareil- le, encore que tu n'ayes receu aucun bien-faict de luy. En outre, celuy qui a incef- samment pensé à cela qui a tousiours attendu le temps, & guetté l'occasion, qui a prins tant de peine, qui a esté si soigneux à trouuer l'heure de se pouuoir acquiter, certainement celuy-là a plus traouillé & a plus fait, que celuy qui a bien tost peu rendre la pareille.

CHAP. 14.
*Celuy qui s'est mis en deur d'auoir pour re-
cognoistre un bien faict receu, n'est moins digne de louange, que celuy qui peut es-
ficiter sa volantié.*

L'Exemple du debteur est fort dissemblable à cestuy-cy: car ce n'est rien fait d'aucun cherché de l'argent par tout, s'il ne-paye en effect. Il a tousiours vn fas- cheux creancier sur ses espauls, qui ne laisse passer vn seul iour sans interest. Mais celuy qui t'a fait plaisir, est si gracieux, que quand il te verra en peine & en tra- uail, courant çà & là pour luy rendre la pareille, il te dira,

*Mets ie te prie hors de ton cœur
Ceste peine & ceste douleur.*

Ne te soucie plus de cela, ie suis content: tu me fais tort si tu penses que ie desire rien plus de toy: i'estime autant de ta bonne volonté: i'en suis entierement satis- fair. **Quoy?** (dit-il) penferois-tu que cestuy-là fut quitte & deschargé du bien-faict pour auoir rendu vne telle pareille? si cela est ainsi, il faudroit estimer autant ce- luy qui ne l'a pas renduë. Au contraire, prens le cas que quelqu'autre ait oublié le bien-faict qu'il a receu, & qu'il ne se soit mis en aucun deuoir de le recognoistre: voudrois-tu dire qu'il eust rendu la pareille? Mais cestuy-cy dont nous parlons, s'est lassé iour & nuict: il a quitté tous les autres affaires pour penser seulement à cestuy-cy: il a esté perpetuellement en peine, pour ne perdre point l'occasion de re- cognoistre le bien que tu luy auois fait. Voudrois-tu donc faire mesme estat de ce- luy qui ne s'est plus souuenu du bien-faict, & ne s'est aucunement soucié de le ren- dre, côme tu dois faire de l'autre qui n'a iamais pensé à rien plus? Tu fais iustement de me demander ton bien-faict, si tu cognois que iamais ie n'aye eu faute de bonne volonté. Pour faire court, prens le cas que tu fus es prisonnier entre les mains des

*Preuve par auerles op-
pessions &
comparai-
sons.*

corsaires: & que pour te rachepter, ayant engagé tous mes biens à vn creancier, qui les auoit prins en assurance de l'argent que i'empruntois de luy, ie me fois mis en mer au milieu d'un fort hyuer: i'ay passé toutes les costes, où les escumeurs brigandoient: i'aye souffert tous les perils qui peuuent encore suruenir sur vne mer paisible: & apres cela ayant trauersé tous les deserts, cerchant ceux que tous les hommes du monde fuyroient, en fin i'aye trouué les pirates, des mains desquels vn autre t'auoit desia retiré: diras-tu maintenant que ie ne t'aye rendu la pareille? Si en faisant ce chemin, i'ay perdu par naufrage l'argent que i'auois amassé pour te sauuer la vie: si ie suis tombé moy-mesme en faisant ce voyage, à la chaisue, & en la seruitude de laquelle ie te voulois retirer, ne confesseras-tu pas que ie t'aye rendu la pareille? Les Atheniens appellerent bien Harmodius & Aristogiton tyrannicides, jaçoit qu'ils ne tuerent point le tyran: & la main de Lucius Sceuola qu'il perdit sur l'autel des ennemis, est autant estimée, comme si elle n'eust point failly à tuer le Roy Porfenna. La vertu qui a voulu combattre pour quelque beau-faict contre la fortune, jaçoit qu'elle n'ait point heureusement acheué son entreprise, n'a point pour cela esté moins honorée. Celuy s'est monstré plus vertueux qui a eu le cœur de suiure les occasions qui fuyoient deuant luy, & qui ayant perdu vne commodité, en a encores recherché vne autre pour rendre la pareille: que n'a fait ccluy, qui sans aucune peine & sans suer, a peu sur la premiere occasion qui s'est présentée, rendre le bien qu'on luy auoit fait.

Tucid li. 6.

Tite Live,
Plusarque,
& autres.

La (dit-il) employé deux choses pour toy, & la volonté, & le bien-faict: & par ainsi tu luy en es redeuable d'autres deux. Tu aurois raison de dire cela contre celuy qui n'auroit eu que la seule volonté oisue, & qui ne se seroit mis en aucun deuoir de le mettre en œuvre. Mais tu ne peux pas parler ainsi de celuy qui a voulu, & qui en outre a essayé tous moyens, qui n'a rien laissé à remuer: car de tant qu'il luy a esté possible, il a fait l'un & l'autre. Dauantage, il ne faut point compter toutes choses à compte pareil. Quelquesfois vne seule en vaut bien deux: & par ainsi vn courage si affectionné, vne volonté si desircuse de rendre la pareille, doit estre prise pour le bien-faict. Et s'il estoit air si que la seule volonté sans quelque autre chose, ne fust suffisante pour recognoistre vn plaisir, il n'y auroit aucun qui peust estre recognoissant enuers les Dieux, ausquels nous ne pouuons seulement presenter que nos cœurs. Aussi n'auons-nous (dit-il) rien plus que nous puissions donner aux Dieux: Mais si ie n'ay autre chose pour donner à celuy, à qui ie suis redeuable d'une pareille, que ma bonne volonté: pourquoy ne seray-ie estimé recognoissant enuers les hommes, en leur presentant tout ce que ie puis donner aux Dieux?

CHAP. 15.

Par la comparaison de nostre recognoissance enuers Dieux, il monstre que la seule volonté suffit pour cuisier le blasme & le nom d'ingrats, si les moyens manquent de l'estimer.

CHAP. 16.

Deuoir de celuy qui fait, & de celuy qui reçoit le plaisir: mais ce dernier doit nécessairement par son mesme nommer une fin, & auant de se reconnoistre le bien & plaisir.

Toutesfois si tu demande ce qui me semble, si tu veux souscrire à mon aduis, ie te diray qu'il faut que l'un pense auoir receu la pareille, & que l'autre sache qu'il ne l'a pas encore rendu: que l'un face quittance, & que l'autre confesse qu'il est encore debteur: que l'un die, ie suis payé: & l'autre, ie le doy. En tous les discours que nous faisons, nous deuons mettre le bien public deuant nos yeux. Il faut couper chemin à toutes les excuses que les ingrats pourroient chercher, & faire qu'ils n'ayent aucune excuse pour couvrir le refus qu'ils feroient pour ne s'acquiescer point de leur deuoir. I'ay fait tout ce que ie pouuois: fais encore maintenant d'auantage. Penses-tu que nos majeurs fussent li peu sages, qu'ils n'entendissent bien que ce seroit iniustement fait, de ne mettre point de difference entre celuy

Des Bien-faictz,

qui auoit despendu en paillardises & en jeux, l'argent qu'il auoit emprunté : & vn autre qui auoit perdu, ou par vn feu, ou par la violence des voleurs, ou quelque autre fortune encore plus mal-heureuse, & l'argent qu'il auoit emprunté, & le sien? Toutesfois ils ne voulurent point receuoir ces excuses, ny empescher que le creancier ne fust payé : afin que les hommes sceussent qu'il faut acquiter sa foy. C'est pourquoy il valloit beaucoup mieux reietter les excuses de quelques-vns, encores qu'elles fussent iustes, que de permettre qu'un chacun en forgeast à son aise. Tu as fait tout ce que t'a esté possible pour rendre la pareille : il se doit contenter de cela : mais tu dois auoir opinion de n'auoir encore rien fait. Car tout ainsi que celuy qui a veu le deuoir où l'on s'est mis, & la peine qu'on a longuement & soigneusement prise pour s'acquiter enuers luy, s'il n'en tient aucun compte, est indigne qu'on luy rende la pareille : par mesme raison tu serois ingrat, si tu ne te sentoies plus franchement redevable à celuy qui prend ta bonne volonté en payement, & te quite par ce moyen ce que tu luy dois. Ne te ferts point de cela : n'en prens point tesmoins. Cherche tousiours les occasions & les moyens de t'acquiter. Rends à l'un, parce qu'il le redemande : & à l'autre, parce qu'il le quitte : rends à cestuy-cy, parce qu'il est meschant, & à cestuy-là, parce qu'il ne l'est point : & par ainsi il ne faut pas que tu penses que ceste question te puisse seruir de rien : sçauoir est, si celuy qui a receu vn bien-faict d'un homme quand il estoit sage, est tenu de le rendre apres qu'il seroit deuenu fol, & qu'il ne seroit plus homme de bien. Car tu rendrois bien vn depost que tu aurois pris d'un, lors qu'il estoit sage, & l'argent qu'un meschant t'auroit presté : pourquoy donc ne rendras-tu aussi vn bien-faict? Te changas-tu pource qu'il s'est changé? Quoy? si tu auois receu quelque chose d'un homme sain, ne le voudrois-tu pas rendre quand il seroit malade? veu que nous sommes plus redevables à nos amis, lors qu'ils sont foibles, & qu'ils en ont plus de besoin : Cestuy cy est malade de l'esprit : il luy faut aider, il le faut supporter. La folie est vne maladie de l'ame. Mais pour le faire micux entendre, il me semble que nous deuons vser de ceste distinction.

*Qui ne se
consente du
devoir qu'on
a faict me-
rite vne pa-
reille à son
bien-faict.*

*Autre ques-
tion,
S'il sans re-
cognoistre
le bien re-
ceus d'un
mauuais
homme
Respon-
se qu'ouy,
mais*

CHAP. 17.

*Par vne
distinction
sirde de l'es-
chole des
Stoyciens
ainsi que cel
le du hapi-
ere suiuant.*

ILy a deux sortes de bien-faictz : l'un que le sage seul peut donner à vn autre sage; c'est le vray & le plus certain bien-faict : l'autre qui est vulgaire & de peu d'estime, dont il se fait trafic & vsage entre nous qui sommes ignorans. Il n'y a point de doute que ie ne doies rendre ce dernier bien-faict à celuy de qui ie l'ay receu : soit qu'il soit deuenu meurtrier, ou larron, ou adultere. Les meschancetez & les crimes ont des loix pour les punir : le iuge chastie micux ces mauuaises gens que ne ne seroit point vn ingrat. Pren garde qu'aucun ne te face deuenir meschant, parce qu'il est meschant. Ietteray donc au meschant le bien qu'il m'a fait : & rendray à l'homme de bien, celuy qu'il m'a donné : à l'homme de bien, parce que ie luy suis redevable : au meschant afin que ie ne luy doies rien plus.

CHAP. 18.

*Par laquelle
le sage ne
peut rendre
le bien-faict
receu qu'à
vn sage, ar-
sendu que
s'il n'estoit
plus sage, il
ne seroit pas
capable de
le receuoir.*

ILy a encores doute en l'autre sorte de bien-faictz, lesquels si ie ne suis capable de receuoir, que ie ne sois sage, ie ne les dois pareillement rendre qu'à vn sage. Pren le cas que ie vueille rendre à vn qui n'est pas sage : il ne les peut receuoir, il n'est plus capable de cela, il a perdu la science & l'vsage du bien. Que seroit-ce, si tu me commandois de ietter le balon à vn manchot? ce n'est que folie de donner à qui n'a puissance de receuoir. Et afin que ie commence de respondre par le dernier, ie ne luy doaneray point ce qu'il pourroit receuoir : mais ie luy rendray le bien qu'il m'a fait, jaçoit qu'il ne le puisse prendre. Car ie ne puis obliger sinon celuy

qui a puissance de receuoir, & ne me puis autrement acquitter qu'en rendant. Ouy mais il ne sçaura pas iouir du bien que ie luy rendray : ie m'en rapporte à luy, qu'il y prenne garde s'il veut : ce sera sa faute, non pas la mienne.

Rendre, n'est autre chose, que d'auoir baillé entre les mains de celuy qui deuoit receuoir. Car si tu deuois du vin à quelqu'un, & qu'il te commandast que tu le vuidasses dans des filets, ou dans vn crible : voudrois-tu dire que tu l'eusse rendu ? ou bien luy voudrois-tu rendre vne chose qui se perdrait entre toy & luy, cependant que tu la baillerois ? Rendre est bailler ce que tu dois à celuy à qui il appartient, & qui a volonté de le receuoir. Pourueu qu'il ait ce qu'il a receu de moy : ie ne suis tenu de faire autre chose : car ie ne luy en dois pas la garde, ie dois seulement m'acquitter de ma foy. I'ayme beaucoup mieux qu'il n'ait rien, que si ie ne luy rendois le bien qu'il m'a fait. Je rendray à mon creancier, encoré que ie sçache qu'il enuoyera incontinent à la boucherie ce qu'il receuera de moy : encoré qu'il m'ait baillé charge de le payer à vne femme adultaire qu'il entretient : encoré qu'il doine jetter l'argent dans son sein destaché pour le perdre, ie le dois bailler. Car ie ne suis tenu que de rendre, & n'ont point de garder ce que i'auray rendu, ny le defendre. Je dois soigneusement garder le bien que i'ay receu, & non point celuy que i'ay rendu. Cependant qu'il demeurera deuers moy, ie prendray garde qu'il ne se perde point. Au reste quand il deuroit s'escouler d'entre les mains de celuy qui le reçoit, il le faut rendre quand on le redemande. Je le rendray à l'homme de bien quand il luy sera profitable : & au meschant ie le rendray quand il le demandera. Mais tu ne peux (dit-il) luy rendre le bien-faict tel que tu l'as receu. Car l'ayant prins d'un Sage : tu le rends à vn fol. Certainement ie le rends maintenant tel qu'il le peut receuoir : il ne s'est pas empiré par moy, c'est luy qui en est cause. Je rendray ce que i'ay receu : & s'il recouure la sagesse, ie luy rendray du tout tel que ie l'ay receu : cependant qu'il est meschant, ie le rendray tel qu'il le peut receuoir. Mais quoy ? s'il n'est seulement meschant : mais s'il est devenu cruel & forcené, comme furent Apollodorus & Phalaris, luy rendras-tu bien que tu auois receu de luy ? La nature ne souffre point vn si grand changement aduenir en l'ame du Sage : car jaçoit qu'il puisse tomber d'une extreme bonté en vne extreme meschanceté, il faut toutesfois necessairement qu'il retienne quelque marque de vertu entre ses meschantes mœurs. La vertu ne s'esteint iamais si auât dans les hommes, qu'elle n'ait imprimé quelques marques qu'on ne peut effacer par aucun changement. Les bestes sauuages mesmes qui ont esté nourries entre nous, si elles peuent par fortune regaigner les forests, retiennent quelque chose de leur ancienne douceur & priuauté : elles demeurent entre deux, & ne sont pas plus estoignées des bestes douces & domestiques, qu'elles le sont de vrayes teres sauuages, qui n'ont iamais senty la main & le traitement de l'homme. Iamais celuy n'est tombé en vne extreme & desesperée meschanceté, qui a pris autrestois plaisir à la vertu, & à la sagesse : il a tant beu de ceste premiere teinture, qu'il est mal-aisé de la pouuoir effacer, & luy faire receuoir vne autre couleur. D'auantage, ie demande, si celuy dont nous parlons est seulement sauuage & cruel en son ame : ou s'il prend plaisir de porter vne ruyne & vn mal-heur public à tout le monde. Car tu m'as mis en jeu Apollodorus & Phalaris, tyrans à la nature & aux mœurs desquels si le meschant ressemble dans son ame, pourquoy ne luy rendray-ic son bien-faict pour m'en deffaire bien tost, & pour n'auoir rien à demesler avec luy ? I'ou-

CHAP. 19.
Autre question s'il faut rendre à celuy qui doit mesurer de ce qu'on luy rendra.
Responce qu'ouy.

Sçauoir-mo s'il faut recougnostre enuers vn cruel & sanguinaire le bien ve. en de luy parauant qu'il se fust fait recougnostre pour tel.

Resp: ne qu. non.

Des Bien-faicts,

*Cas auquel
on est dis-
pensé de re-
cognoistre
le plaisir ve-
cun d'un au-
tre.*

mais s'il se resioüist de faire mourir & les vieux & les ieunes : s'il exerce vne insatiable cruauté sur toutes sortes d'ages : s'il ne fait point cela de couroux , mais d'une soif de faire des meurtres : s'il coupe la gorge à l'enfant deuant les yeux du pere : si ne se pouuant contenter de les faire legerement mourir , il les bourrelles : il leur tire les membres à la gehenne : s'il ne brulle pas seulement ceux qu'il veut faire mourir , mais s'il les fait rostir à petit feu , s'il ne pense iamais qu'à trouuer nouveaux moyens d'espandre le sang : si son Autel est tousiours souillé de nouveaux meurtres & massacres : la faute n'est pas grande de ne luy rendre iamais le bien-fait. Le respect que ie luy portois , le lien qui estoit entre luy & moy , a esté couppé lors qu'il a rompu par sa cruauté & par sa tyrannie le droit & les loix de la societé humaine. S'il auoit fait quelque chose pour moy : si i'auois receu quelque bien de luy , & qu'apres il eust prins les armes , & eust fait la guerre contre ma patrie : il auroit perdu les biens qu'il m'auoit fait. Il seroit reputé meschant , si ie le recognoissois , & si ie luy rendois la pareille. Mais s'il ne vient point assaillir ma Cité , & que ce soit seulement dans la sienne qu'il exerce ses meurtres & son impieté , & si ne faisant aucun mal à ma nation , il trauaille seulement la sienne : si est-ce que l'impieeté d'une telle ame doit encore rompre le lien qui nous tenoit attachez : & si cela ne suffit pour le rendre mon ennemy , au moins ay-ie occasion pour le hayr : & le respect du deuoir qu'il me faut porter au bien commun des hommes , merite auoir plus de pouuoir sur moy , que l'obligation que i'ay à vne seule personne.

*CHAP. 20.
Moyen de
recognoistre
le bien-faict
vece des en-
nemis du
genre hu-
main , sans
l'interrest du
public , &
sans donner
moyen à ces
gens de
se renforcer
en leurs in-
solences.*

OR combien que cela soit ainsi , & qu'il me soit permis de faire contre luy tout ce que ie pourray , & que dès l'heure qu'il a violé les droicts des Dieux & les hommes , il ait donné occasion de le traicter comme vn ennemy public : toutesfois ie dois croire que si le bien que ie luy veux faire , ne luy apporte point plus grandes forces pour nuire à tout le monde , ou que sa tyrannie s'en rende point plus assurée pour cela : c'est à dire que ie le puisse faire sans la ruine de la republique , ie luy rendray son bien-faict. Je pourray donc sauuer la vie à vn sien enfant , qui seroit encore dans le berceau. Quel dommage apporte ce bien-faict à ceux qu'il met en piéces par sa cruauté ? Mais ie me garderay bien de luy fournir de l'argent pour payer les soldats de sa garde. S'il demande des marbres , ou des riches habillemens , il n'y aura point de danger de luy bailler ce qui l'entretient en ses folles despeses , pourueu que ie ne luy baille ny armes ny soldats. S'il me demandoit pour vn grand bien : des ioueurs de farces , des putains , & autres choses qui pussent adoucir sa cruauté , ie les luy dois volontairement offrir. Au lieu de luy enuoyer des Galaires armées , de vaisseaux de guerre , ie luy enuoyeray seulement des gondolles , des galiotes chambrées , & telles semblables choses , ausquelles les Roys prennent leurs passe-temps quand ils veulent folastrier sur mer. Si on auoit du tout perdu l'esperance qu'il puisse deuenir homme de bien , d'une main ie rendray le bien-faict à tout son peuple & à luy aussi , attendu que le plus grand remede de ces meschantes ames , seroit de ne viure plus. Le mieux qui peut arriuer à celuy qui est hors d'esperance de reuenir à sa sagesse , c'est de mourir. Mais on ne voit guere de ces grandes meschancetez , elles sont rares : on les a estimées comme monstres & signes de quelque grand malheur : on les craint comme des ouuertes & enfoncemens de terres , ou comme de grands feux qui sortent de quelque profonds abysses de la mer : & par ainsi il les faut laisser-là. Parlons seulement de celles que nous detestons sans horreur. Je rendray la pareille à vn meschant.

homme, tel que l'en puis assez rencontrer en toutes places, encore que tout le monde le craigne. Il ne faut point que ie m'excuse sur cela, ny que ie face mon profit de sa meschanceté. Je ne me dois point soucier, si retournant à sa maison il est homme de bien, ou meschant. Mais si pour luy rendre ce que ie luy dois, ie m'enquerois si diligemment, ô que ie regarderois bien de plus pres, si ie luy donnois! Il faut qu'à ce propos ie vous face vn conte.

VN Philosophe de la secte de Pythagoras, auoit achepté à credit d'un cordonnier vne paire de gros souliers, cet achapen'estoit pas grand. Quelques iours apres il reuiet à sa boutique pour le payer, & l'ayant trouuee fermée, il heurta longuement à la porte: en fin vn voisin luy dit, Pourquoy perds-tu ta peine? le cordonnier que tu demandes est mort, son corps est desia emporté & bruslé. Cela peut estre bien fascheux à nous qui perdons nos amis pour iamais: mais tu ne t'en soucies gueres, parce que tu crois qu'il renaistra bien tost. Il disoit cela pour se mocquer de ce Pythagorique: & toutesfois nostre Philosophe ne se fascha pas beaucoup d'ouïr ces nouvelles, & print assez de plaisir d'en remporter ses trois ou quatre deniers à sa maison, les faisant souuent sauter entre ses mains: & apres s'estant accusé du plaisir qu'il auoit senty de ne payer point, & cognoissant la friandise qu'il auoit commencé de goustier à l'esparque de son argent, il retourna derechef à la mesme boutique, disant à soy-mesme, Ton cordonnier vit encore, paye-luy ce que tu luy dois: & voyant que le deuant de la boutique estoit vn peu entr'ouuert à l'endroit du verrouil, il ietta ses quatre deniers dedans, se chastiant luy-mesme de sa meschante auarice, pour ne s'accoustumer point à retenir le bien d'autruy.

CHAP. 21.
Plaisans conse, pour monstrer que ce qu'on reuient du bien d'autruy, ne souuient point à gain.

Cherches donc à qui tu puisses rendre ce que tu dois: & si pas vn ne le te redemande, mets-toy en iustice toy-mesme. Tu n'as que faire de t'enquerir s'il est homme de bien ou meschant: recognois ta faute, reprends-toy, & rends le bien qu'on t'a fait. Souuienne-toy comment les deuoirs sont diuisez entre nous. On luy a defendu de ne s'en souuenir plus, & à toy commandé de n'en perdre iamais la memoire. Toutesfois celuy se trompe qui pense quand nous luy deffendons de ne se souuenir iamais plus des plaisirs qu'il a faits, que nous luy vrellons faire perdre entierement la souuenance de la plus honneste chose qu'il scauroit faire en ce monde. Nous deffendons des choses plus estroitement qu'il ne faut, pour les faire reuenir à la mesure raisonnable. Par ainsi quand nous disons qu'il ne s'en doit pas souuenir, c'est à dire, il ne le doit point prescher par tout, il ne s'en doit point vater: il ne le doit point reprocher. Car il y en a qui content leurs bien-faits en toutes les compagnies qui se sont assemblées aux rués pour caqueter, ils ne parlent d'autre chose. Estans encor à ieun, ils ne s'en peuuent taire, quand ils sont yures, ils le font scauoir, & à ceux qu'ils ne cognoissent point, & à leurs amis. Or afin que ceste memoire trop grande ne fust cause de tant de reproches, nous auons commandé que celuy qui auroit bien fait à son amy, ne s'en souuinst iamais: nous luy auons commandé vn silence perpetuel, encore qu'il luy fust impossible de faire ce que nous luy commandions.

CHAP. 22.
La qualite du bien-faicteur ne doit encourager ny descomprocher à rendre le bien recem. En quelle sorte le bien-faicteur doit mestre en oubly son bien fait.

Si tu ne te fies pas entierement de ceux à qui tu commandes, il leur faut demander beaucoup plus qu'il n'en est besoin, afin qu'ils facent ce qui est raisonnable. La façon de parler que les Grecs appellent hyperbole, a esté mise seulement en vlsage, afin que par vn mensonge on paruint à la verité. Et par ainsi quand le

CHAP. 23.
Comme se doit enseigner le terme d'oublier son b.é fait.

Des Bien-faits,

Poëte disoit,

Æcid. 11.

*Qui la neige en blancheur encor surpasseroient,
Et les vents à la course aussi demanceroient,*

(ce qui estoit impossible) il parloit ainsi afin qu'on creust qu'ils estoient aussi blancs & aussi legers que nature les pouuoit faire : & l'autre qui dit,

*Elle s'esmeut si peu qu'un rocher, & sa rage
Est plus forte que l'eau qui sort de son riuage:*

vouloit persuader que celle dont il parloit, se remuoit aussi peu qu'un rocher. Ceste façon excessiue de parler, n'espere point qu'on en croye autant qu'elle en ose bien dire : elle assure des choses incroyables pour paruenir à vne facile creance. Quand nous disons qu'il faut que celui qui a fait vn plaisir, l'oublie du tout, c'est à dire qu'il face semblant de l'auoir oublié : il ne faut point qu'on s'apperçoie qu'il en ait souuenance, ny que sa memoire se refuseille. Quand nous disons qu'il ne faut point redemander vn bien-faict, nous ne voulons pas oster tous les moyens qu'on a de le redemander: quelquesfois il faut requerer le meschant, & admonester l'homme de bien. Quoy donc? ne luy monstreray-ie point l'occasion qu'il a de me rendre la pareille? s'il ne s'en aduise pas, ne luy descouriray-ie point mes necessitez : afin qu'il ne soit pas marry de ne les auoir sceuës ou qu'il ne face point semblant de ne les auoir entenduës. Il le faut quelquesfois aduertir, mais que ce soit modestement, sans crier apres luy, sans le mettre en procez.

*CHAP. 24.
Il y a souuent
amant de
fautes à ce
luy qui fait
qu'à celui
qui reçoit
plaisir, &
bien plus.
Ce qu'il
prouue par
l'exemple de
Socrates.*

SOcrates, tous ses amis l'oyans, l'achepterois volontiers (dit-il) vn manteau, si i'auois de l'argent : en disant cela, il ne demandoit rien à pas vn: mais il donnoit vn aduertissement à tous: de maniere qu'ils se debatoient apres entr'eux qui seroit celui de qui Socrates en prendroit. Mais pourquoy ne l'eussent-ils fait? Car combien estoit de peu de valeur ce que Socrates receuoit? Toutesfois c'estoit beaucoup qu'il s'en trouuaist vn duquel Socrates l'eust voulu prendre. Il ne les pouuoit point chastier plus doucement : l'achepterois (dit-il) vne robbe si i'auois de quoy. Qui-conque fut pourtant qui s'aduança de donner à Socrates apres ces paroles, ce fut trop tard qu'il le fit : Socrates auoit desia eu faute de robbe. Nous deffendons de redemander les bien-faits, pour la crainte que nous auons qu'on le face rudement: non point qu'on ne les puisse bien redemander, pourueu que ce soit modestement & avec douceur.

*CHAP. 15.
Reprocher
un bien fait,
c'est con-
traindre à
devenir in-
grat.*

ARistippus ayant quelquefois pris grand plaisir à vne bonne senteur, & à vn excellent parfum : le desire (dit-il) que malheur puisse aduenir à ces mignards effeminez qui ont descrié & donné mauuais bruit à vne si bonne chose. Il en faut icy dire de mesmes : Malheur puisse tomber sur ces meschans & facheux vsuriers de leurs bien-faits, qui sont causez qu'entre les amis on n'vse plus de ces beaux & honnestes aduertissemens. Toutesfois ie me seruiray tellement de ce droit d'amitié que ie ne craindray point de redemander mon bien-faict à celui, à qui au besoin i'eusse demandé vn plaisir & qui pensera encore receuoir vn nouveau plaisir, s'il a moyen de me rendre celui que ie luy ay fait. Pour quelque grande occasion que i'aye de me plaindre, ie me garderay toutesfois de dire,

*Le ty trouuay tout nud, ietté par la tempeste
Sur le bord de la mer, & d'un recueil honnestes,
Folle, ie te fis part de mon septre royal.*

Æneid. 4.

Ce n'est point vne admonition ou vn aduertissement : c'est vne iniure & vn reproche : c'est faire hayr les bien-faicts : c'est donner occasion de faire deuenir à bon droit vn homme ingrat ; ou de se resioiir de l'estre. Il suffit de rafraichir la memoire d'un bien-faict familièrement, & avec la plus douce parole, qu'on peut :

*Si j'ay donc merité quelque chose de toy.
Si en as rien trouué d'agreable dans moy.*

Et l'autre pourra dire ; Comment ne l'aurez vous pas merité ? Vous m'avez retiré dans vostre maison, apres que la tempeste m'eut jetté sur le bord de la mer, despourueu de tous moyens.

MAis nous n'auons (dit-elle) rien aduancé : il faict le sourd, il faict semblant de l'auoir oublié : qu'est-ce que ie dois faire ? Certainement tu entres en vne question fort necessaire : & par laquelle ie veux acheuer & mettre fin à mon œuure, en monstrant comme il faut supporter les ingrats : cest avec vne grandeur de courage, & vne façon douce & gratieuse. La mesconnoissance d'un ingrat, pour si inhumain & oublieux qu'il soit enuers toy, ne te doit iamais tant offenser, qu'elle t'empesche de te resioiir, & d'estre bien aise de luy auoir faict plaisir. Il ne faut point que le tort & l'iniure que tu reçois de luy, te face iamais dire, le voudrois ne l'auoir point faict : il faut que tu te resioiisses en la perte de ton bien-faict. L'ingrat se repentira tousiours ; s'il void qu'encores iusques icy tu ne t'en repens point. Tu ne t'en dois pas fascher, comme s'il t'estoit arriué quelque cas tout nouueau : tu deurois plustost t'esmerueilleir s'il n'estoit point aduenu. L'un craint la peine, l'autre la despense. Cestuy-cy craint le danger, l'autre la honte de confesser en le rendant, qu'il l'auoit auparauant receu de toy. L'un ignore son deuoir : l'autre est paresseux & a des affaires. Ne vois-tu pas comme l'ambition & l'auarice des hommes, à tousiours la bouche ouuerte, & les mains estenduës pour demander encore d'auantage ? Ne t'esmerueille dont point si ceux ne rendent pas, qui ne peuvent assez prendre. Qui est celuy d'entre tous ceux-là qui ait la volonté si bonne, & si ferme, que tu puitte fier avec toute assurance tes bien-faicts entre ses mains. L'un est deuenu fol en sa pailardise : & l'autre s'est du tout adonné à son ventre & à la friandise. L'un est si auaricieux & si subiect au gain, qu'il n'est iamais content : cestuy-cy est trauaillé d'enuie : & l'autre d'une ambition si auéglée, qu'il se jetteroit sur les espèces nuës : Tu peux encore mettre en ce nombre ceux qui ont l'entendement engourdy : ou qui sont desia surpris de vieillesse : & ceux aussi qui au contraire ont tousiours l'esprit en inquietude & troublement perpetuel. Tu y peux adiouster aussi ceux qui ont vne telle presomption d'eux-mesmes, & qui sont deuenus si insolents & insupportables, qu'ils en sont mesprizez de tout le monde. Que diray-ic de l'opiniastreté d'aucuns, qui suiuent tousiours les choses mauuaises & corrompues ; & de l'inconstance & legereté de quelques autres, qui renuent tousiours choses nouvelles ? Parlons aussi d'une outre-cuidance precipitée, & de la crainte qui ne pourroit iamais donner vn fidele conseil ; & de mille autres erreurs & imperfections

CHAP. 26.

Derniere

question,

Comment il

faus sup-

porter les

ingrats.

Comme il les

faus compa-

rer avec les

autres qui

faillent en

la civile com-

uersion.

Des Bien-faits,

où nous sommes profondement plongez : de la feinte hardiessé que monstrent les plus grands couiards : des querelles qui suruiuent entre ceux qui se haurent plus familièrement : & (ce qui est auioird'huy le mal le plus commun) de la fiance que nous mettons aux choses les plus incertaines , & du mespris & desdaing des biens dont nous sommes desia possesseurs , pour en poursuiure d'autres , que nous ne pouuons aucunement esperer.

CHAP. 27.
Parmy tant de vices qui regnent au monde, il ne se fait estimer si le nombre des ingrats est grand: joins que tel s'en plaint, qui luy-mesmes est coupable d'indisgrace.

VEux-tu chercher la foy , qui est la plus paisible chose de ce monde , parmi les passions les plus violentes de l'ame ? Si la vraye image de nostre vie se presentoit deuant tes yeux , il te sembleroit que tu verrois le saccagement d'une grande ville prise d'assaut , dans laquelle sans respecter la honte ny aucune iustice , l'ennemy vse de force & de violence au lieu de conseil : comme si on luy auoit permis à cry public d'exercer à son aise toute espee de brigandage. Le feu & le fer n'y font point espargnez : les meurtres & les meschancetez ne se punissent pas. La Religion mesme qui a souuent entre les armes des ennemis sauue la vie à ceux qui se mettoient à genoux deuant eux , & ne peut auioird'huy retenir les hommes qui se jettent sur le pillage. L'un prend par force le bien d'une maison priuée , l'autre d'une publique : cestuy-cy rait les choses profanes , & cét autre les sacrées : l'une rompt , l'autre passe par dessus : cestuy-cy ne se pouuant contenter d'un chemin estroit , rué par terre ce qui l'empesche de passer & faire son profit de ceste ruine. L'un saccage tout sans faire meurtres , l'autre emporte les despoüilles sanglantes en ses mains. Il n'y a aucun qui ne pille quelque chose d'autrui. Certainement tu as trop oublié nostre malheur commun , si en ceste auarice affamée des hommes , tu en penfes trouuer vn seul recognoissant parmi tant de voleurs , ny qui rende le bien qu'on luy a fait. Si tu te plains qu'ils soyent ingrats , plains-toy aussi qu'ils sont prodigues : plains-toy qu'ils sont auares , plains-toy qu'ils sont impudiques : plains-toy que les excez & les vices les ont faits deuenir malades & desfigurez , & tomber auant le temps en vne passe vieillesse. Je confesse bien que l'ingratitude est vn vice fascheux & intolerable , qui rompt la societé des hommes , & qui porte dommage à l'amitié de laquelle nostre foiblesse & nostre imbecilité est souuentuë : mais ce mal est auioird'huy si commun & vulgaire , que celuy-mesmes qui s'en plaint ne le peut fuir.

CHAP. 28.
Il n'y a personne au monde qui se puisse vanter à bon tiltre d'estre exempt d'ingratitude.

PEnse ie te prie , en toy-mesme , si tu as rendu la parcille à tous ceux à qui tu estois redeuable : si iamais quelque plaisir de ceux qu'on t'a fait s'est perdu : si tu as eu tousiours souuenance des bien-faits que tu as receus d'autrui : tu trouueras qu'auant que tu fusses deuenu grand , tu auois desia oublié le bien qu'on t'auoit fait en enfance : & que la memoire de ce qu'on t'auoit donné en ta ieunesse , n'a pas duré iusques à ta vieillesse. Nous auons perdu quelques choses , nous en auons reiecté d'autres : quelques-vnes se sont d'elles-mesmes esuanoüies de deuant nos yeux , & nous auons retiré nostre veüe des autres. Mais pour excuser la faute , ie dis premierement que nostre memoire est fragile , & ne se peut souuenir longuement d'un si grand nombre d'affaires. Il faut necessairement qu'elle en reiecte autant comme elle en recoit , & que les choses nouvelles enseuelissent le souuenir des anciennes. Voila comment tu estimes peu ta nourrice , parce que la longueur du temps a mis en arriere le bien qu'elle t'auoit fait. Voila pourquoy tu ne portes aucunes reuerence à ton precepteur. De là aussi est aduenü que ceux qui briguent en l'assemblée qui se fait pour la creation des Consuls , ou qui poursuiuent les dignitez de Prestre , ne se

uténent plus de ceux qui les ayderent à estre Questeurs. Peut-estre que si tu recherches bien, tu trouueras dans ton sein ce vice duquel tu te plains tant. Tu fais iniultement, de te courroucer contre vn mal commun, & follement de te fâcher contre le tient. Pour te faire declarer innocent de ce crime, tu n'as remede de le pardonner à autruy : tu le rendras meilleur en le supportant, & au contraire par reproches, tu le feras meschant. Il ne le faut pas rendre du tout eshonné : s'il a encor quelque peu de honte qui luy reste sur le front, permets qu'il la retienne. Il s'est souuent veu que les reproches & les iniures ouuertes, chassoyent la modestie douteuse qu'on vouloit garder. Si l'on a mauuaise opinion de quelqu'un, il ne craindra iamais de se monstrier tel qu'on pense qu'il soit : la honte se perd quand elle est surpris.

I'Ay perdu le plaisir que j'auois fait. Mais dirons-nous que nous ayons perdu les choses que nous auons consacrées? Le bien-faict doit estre mis au rang des choses consacrées : pourueu qu'on l'ait bien employé, encor qu'il soit mal recogneu, s'il ne s'est point monstrier tel que nous auons esperé, soyons tels que nous auons esté, soyons dissemblables à luy. Nous cognoissons à ceste heure la perte que nous fismes dès lors que nous luy donnâmes. Vn ingrat n'est point accusé par nous sans nostre grande honte. Car la plainte d'auoir perdu vn bien-faict, est signe qu'il a esté mal donné. Deffendons le plus qu'il nous sera possible enuers nous-mesmes la cause d'un ingrat : & disons, Peut-estre qu'il n'a pas encor le pouuoir de le recognoistre : par aduenture qu'il n'a iamais sçeu le besoin que j'auois d'estre secouru : peut-estre se pourra-il encore acquitter de son deuoir. Vn sage & gracieux creancier quelquesfois a recouru la dette qu'il tenoit pour perdue, en attendant son debteur & luy donnant haleine. Il nous en faut faire de mesmes : nourrissons la foy de ceux qui s'oublient, & s'allanguissent.

CHAP. 29.
Obiection ordinaire, que le bien-faict à vn ingrat est perdu: laquelle respondant il vauv mieux excuser qu'accuser l'ingrat, attendu que la faulse viene principalement d'auoir mal colloqué le bien-faict.

I'Ay perdu le plaisir que j'auois fait. O fol que tu es! tu ne cognois point en quel temps tu as fait ceste perte : si tu l'as perdu, ce fut dès l'heure mesme que tu le donnois : mais tu ne t'en est apperçeu qu'à ceste heure. Il a bien seruy à quelques-vns, d'auoir sçeu patiemment porter les dommages des choses qu'ils pensoyent auoir perduës. Il faut manier aussi doucement les vices, & les playes de l'ame, comme celles du corps : souuent la longueur du temps & la patience a mis fin à des fâcheux affaires. L'opiniastrife de ceux qui tiroient trop fort, a souuent rompu ce que l'attente pouuoit deuider. Que sert-il de tant mesdire? que sert-il de tant se plaindre & mal parler? Qu'as-tu que faire de dire ie l'en quitte, ie le mets hors d'obligation? s'il estoit ingrat, il ne te deuroit desia rien. Quelle raison as-tu d'irriter & d'agrir celuy, à qui tu as fait tant de bien, pour apres d'un amy incertain, le rendre certain ennemy : & luy donner moyen de pouuoir mieux deffendre sa cause avec ta propre honte? & pour faire apres qu'on puisse dire, Il y a quelque chose de mauuais. S'il n'a peu supporter celuy de qui il auoit receu tant de biens, il doit auoir quelque grande occasion de ne le connoistre point. Aucun ne se plaint iamais d'un grand Seigneur, qu'il ne noircisse quelque peu son honneur, s'il ne le souille du tout. Il n'y a pas vn qui se

CHAP. 30.
Autre faulse commise par ceux qui colloquent mal leurs bien-faictz en ce qu'ils ne prenoyent pas la perte qu'ils en font.

Des Bien-faicts,

contente de scindre vne legere occasion : car il tasche d'estre creu par la grandeur de sa menterie.

CHAP. 31.

Instruction pour se comporter enuers les ingrats sans les aigrir, & par extrême rigueur les mesre hors d'ensie de reuenir à leur deuoir. Et bien-faicts il faut en suivre la nature de Dieu, qui fait du bien à ceux mesmes qui ne le recognoissent nullemens.

NE vaudroit-il pas mieux suiure vn autre chemin, par lequel on le retienne en esperance & opinion de nostre amitié, mesmes s'il se recognoist & s'il reuient à son deuoir? Vne douceur continuelle vaincra la mauuaistié des ingrats. Il n'y a aucun qui ait le cœur si dur & si contraire à ce qu'il doit aymer, qu'il ne soit attiré par force de porter quelque amitié aux gens de bien, auxquels il commence encore estre redeuable, de ce que sans aucun reproche il ne leur rend point la pareille. Il te faut donc desormais penser à cecy? on n'a pas esté recognoissant enuers moy, mais que feray-ie? Ce que font les Dieux auteurs de toutes choses bonnes: qui commencent de donner les biens à ceux qui ne cognoissent point d'où ils viennent, & perseuerent encor d'en donner aux ingrats. L'vn les accuse qu'ils n'ont aucun soin de nous, l'autre qu'ils ont mal departy les biens. Il y a tel qui les chasse du tout hors de son monde, & les laisse-là sans clarté & sans aucun pouuoir de rien faire. Vn autre dit que le Soleil, auquel nous deuous d'auoir party le temps entre le trauail & le repos, & de ce que sans estre plongez dans des profondes tenebres, nous sommes guarantis de l'obscurité & de la contusion d'vne eternelle nuit: de ce que par ton cours il tempere les saisons de l'année, qu'il nourrist les corps, qu'il produit les semences, qu'il meine les fruiçts à maturité, n'est qu'un grand caillou ardent & embrasé, ou quelque feu engendré par vn rencontre fortuit, & luy baille plustost toutes autres sortes de noms que celuy d'un Dieu. Ce neantmoins les Dieux ressemblans les bons peres, qui se rient & passent leur temps aux iniures que leurs petits enfans leurs disent, ne cessent point de faire bien à ceux-mesmes, qui ne peuuent croire que les bien-faicts viennent de leur main liberale, & continuent tousiours à distribuer d'vne mesme façon leurs biens à tous peuples, & à toutes sortes de gens n'ayant seulement retenu pour eux, que le pouuoir de bien faire. Ils arrousent les terres à nostre souhait, ils donnent les vents pour esmouuoir la mer, ils nous marquent le temps par le cours des estoilles, ils adoucissent les chaleurs de l'Esté, & les froids de l'Hyuer par des solemens gracieux. Ils pardonnent, ils portent doucement & benignement les erreurs & les pechez de nos ames. Mettons peine de leur ressembler: & jaçoit que nous ayons perdu les biens que nous auons cy-deuant donnez, ce neantmoins donnons-en en core d'autres: donnons encor à ceux-mesmes, entre les mains desquels nous auons perdu nos premiers bien-faicts. Aucun ne s'est gardé de bastir vne maison, de crainte qu'elle se deult vn iour ruiner. Si le feu à brullé le lieu de nostre demeure, nous faisons les fondemens sur la place qui est encor chaude du preecedent embrasement: nous bastissons des villes sur les mesmes terres où elles se sont bien souuent enfoncées: tant nous auons le courage opiniastre apres les bonnes esperances. Il n'y auroit auourd'huy aucun beau baultiment, ny aucune belle besongne sur la terre ny sur la mer, si l'on n'eust pris plaisir de reieuer les ruines qui estoient delia tombez par terre.

CHAP. 32.

L'ingrat deuo & plus tost argui-

Si est ingrat, ce n'est point à moy qu'il a fait tort, il s'en est fait à soy mesmes. Lu luy donnant, j'ay fait entierement ce que ie voulois faire du bien que ie luy donnois: & pour cela ie ne seray pas plus paresseux & retenu à

donner ; ie n'en donneray que plus volontiers : ie recoureray des armes , ce que
i'ay perdu avec luy. Ou plustost ie donneray encor à luy-mesme , & feray eom-
me vn bon laboureur , qui surmonte l'infertilité de sa terre à force de bras & de
peine qu'il y employe. Ie n'y pers que mon bien-faict : mais l'ingrat se perd en-
uers tout le monde. Ce n'est point vn acte fort vertueux de donner , & de perdre
mais c'est vn acte d'vn cœur genereux , apres auoir perdu , de vouloir encore don-
ner.

*ser qu'es-
mousser la
volonté de
donner , &
sans y aincire
par bien-faict
la peruersité
d'un man-
nain naturel,
à l'exemple
du bon la-
boureur.*

Fin du septième & dernier Liure des Bien-faicts.



Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Une ou plusieurs pages sont omises
ici volontairement.



TABLE DES MATIERES

PRINCIPALES ET CHOSES DE REMARQUE,

contenuës dans les ceuures de Senecue.

DRESSEE EN FORME DE LIEVX COMMVNS PAR
ordre Alphabetique a, denote la premiere page, b, la seconde du feuillet.

A



Age nul exemps de vice, fuiciller 203. a
 Age lequel a acquis vne longue experience, est plus propre pour rendre vne ame posee & moderée, 139. a
 Brieueté de l'Age de l'homme. 443. b
 Voyez Vie,
 L'Age & le temps de la vie s'esoute sans le sentir, 140. a
 les Ages different, mais on est tousiours le mesme, 344. a
 Abatos, pierre sur laquelle aucun n'ose monter que les Pontifes, & qui sent le premier accroissement du Nil, 513. a
 Abeilles, & leur adresse & industrie en la confection du miel, 166. b
 Abstinance des animaux introduicte par Pithagoras & Sextus: & pourquoy? 223. b
 Abstinance louée, 155. a
 Abstinance trop grande irrite les esprits, 380. a
 Academiciens tant vieux que nouveaux n'ont laissé aucun successeur, 543. b
 Academiciens ont introduict vne nouvelle science, laquelle conclud qu'on ne sçait rien, 178. a
 Academiciens refusez, 143. a
 Accidens qui sont hors de remedes esbranlent les cœurs bien assurez, 184. b
 Accidens extraordinaires d'où vient que nous les estimons nouveaux, 526. a
 Accusations sous Tybere Cesay frequentes, 9. a

Achaye agitée par tremblement de terre, 525. a. b
 Achepte seulement ce qui est necessaire: sentence de Caton, 193. a
 Luc Acbernisien, 122. a
 Achilles: auteur de la mort de Pompée, 365. a
 Achilles, 315. a. 419.
 Achilles courtois enuers son ennemy Priam, 319. a
 ans d' Achilles & Patrocle, 175. b
 Actions de nostre vie sont mesurtes par l'object: bonnesté ou desbonnesté, 151. a
 Actions du sage differentes de celles des autres hommes, 170. a
 diuersité des Actions en quoy consisté, 134. a. b
 toutes les Actions des vertus sont pareilles, ibid.
 il vaut mieux iuger les Actions que le langage, 233. b
 Action concedée aux Medes contre l'ingratitude, 19. a
 l'Admiration excite l'ambition, 196. a
 l'Admonestement est vne espece d'exhortation, ibid.
 il ne faut pas Admonester indifferemment toutes personnes, 208. b
 Admonitions reitrees, & leur profit, ibid. & 144. a. b
 Admonition profitable, quelle? 195. a
 l'Admonition doit estre bonteuse, 71. b
 l'Admonition ne doit auoir lieu entre les bienfaits, 9. b
 l'Adolescent doit fuyr la solitude, 82. a
 l'Adolescent triste est preferé à celuy qui est joyeux, 106. a. b
 20 & ioyeux,

Table des Matieres.

les vices des Adolescens,	85. a	vn Aigleux immolé pour empêcher la grêle,	
Adrumetum, ville.	23. a	516. a	
l'Advenir est incertain,	439. b	l'Air n'est composé d'atomes,	488. b
Aduersitez comme sont souhaitables.	137. b	l'Air est vn corps plein, & non pas vuide,	489. a
Aduersitez fortifient l'ame, & la redent plus resoluë contre tous sinistres euenemens,	84. a	son agitation & ses effets,	489. b
Aduertir & conseiller en quoy different,	495. a	l'Air est meslé parmy la terre & les eaux,	489. b
Aduertissement aux gens de ville pour estre guarantis des desbauches publiques,	196. b	situation & qualitez diuerses de l'air, <i>ibid.</i>	
Adultere de Clodius avecques la femme de Cesar,	203. a	combien l'Air sert à l'effect des tonnerres, & comment,	493. a
Adultere reputé pour vne espeece tres-bonneste de fiancailles,	5. a	l'Air conuerti en eau sous terre, s'il est cause estoiente des eaux,	502. a
Adultere perpetré sans aucune bonte,	21. b	Air male & femelle selon les Egyptiens,	502. b
Atacus, homme tres-iuste,	510. b	Air pourquoy est inconstant,	490. a
Aegialus, tres-diligent pere de famille,	171. b	l'Air est froid de soy & obscur,	489. b
Aeschines, pauvre disciple de Socrates, n'ayant rien pour luy offrir, se dedica luy-mesme à luy,	4. b	l'Air a vne vertu naturelle de se mouuoir,	529. a
Aesope, & de son plat iadis fort renommé,	198. b	a quelque chose de vital en soy,	<i>ibid.</i>
Aetna, auioy d'huy Montgibel,	157. a	l'Air n'est iamais immobile,	518. b
Affections: belle dispute sur ce subiet,	35. a	l'Air, tant plus pres est de la terre, d'autant est-il plus espais.	516. a. b
Affections & passions chastes par les Stoyciens temperées par les Peripateticiens,	35. a	l'Air est pestifere apres vn tremblemēt de terre,	533. a
Affections & passions, sçauoir si elles se trouuent aux bestes,	358. a	pourquoy l'Air sortant du creux de la terre, est pestilenc & mortel,	<i>ibid.</i>
il se faut addonner aux affections honnestes,	217. a	l'Air ne produit point les cometes,	541. a
Afflictions fortifient l'esprit, & le rendent plus resolu contre tous sinistres euenemens,	84. a	ce qui s'enflamme par la corruption de l'Air, ne peut subsister,	<i>ibid.</i>
Africanus, ou Libs, vent.	522. a	l'Air est vne partie du monde,	488. b
Afrique separée d'Espagne par la mer,	533. b	dequoy il est composé,	<i>ibid.</i>
l'Afrique a bien peu de fontaines, & pourquoy	501.	la difference de l'Air & du vent,	518. a
Agato, grand chicaneur, du temps de l'Empereur Claudius,	549. a	trois parties de l'Air, leur nature, & leur force	
M. Agrippa seul beureux entre ceux que les guerres ciuiles auoient esteuez.	144. b	Aux chapitres 8. 9. & 10. du 4. liu. des Quest. natur.	488. b 489. b
Agrippa gendre d'Atticus,	93. b	Albinouanus, homme de fort plaisant discours,	346. a
Agrippa loüé,	26. b	Alcestis n'a receu aucun de son pays dans sa maison,	474. a
Agrippina mere de Neron, femme de grand esprit empoisonne l'Empereur Claudius son mary,	545. a	Alcibiades tres-opulent,	4. b
Aiax deuenu furieux par cholere,	376. a	vaincu par Aeschines,	<i>ibid.</i>
Aigle, enseigne militaire,	46. b	Alemans portoient leurs cbeneux gaillonez,	349. b
l'Aigle & le Corbeau pourquoy sont les auspices des plus importants affaires,	493. b	Alemand se faisant mourir d'une estrange mort,	141. a
		Alexandre n'a refusé le tiltre de citoyen de Corinthe,	7. b
		Alexandre se vante n'auoir esté vaincu par aucun en plaisirs & courtoisies,	42. b
		Alexandre a suuy la trace d'Hercules,	65. a
		Alexandre frappé d'un coup de sagette,	128. a

Table des Matieres.

<i>Alexandre tua Clitus son amy en banquetant,</i> 165. b	<i>la beauté d'icelle,</i> 134. a
<i>Alexandre a appris la Geometrie,</i> 185. b	<i>son origine,</i> 186. a
<i>Alexandre commandé par la cholere,</i> 230. b	<i>ses affections,</i> 133. a
<i>vaincu par le vin,</i> 165. b	<i>l'Âme n'est point souillée par la vilainie du</i> <i>corps : mais par la beauté d'icelle le corps est</i> <i>embelly,</i> 233. b
<i>comme il met sur l'Ocean nouvelles caravel-</i> <i>les,</i> 340. a	<i>l'Âme doit abhorrer les querelles & discordes,</i> 21. a
<i>Alexandre en temps de paix au son de la trom-</i> <i>pette sonnée par Xenophantus vait la main à</i> <i>l'espée,</i> 340. b	<i>l'Âme doit estre plus riche que le corps. En</i> <i>la preface du premier liure des Quest.</i> <i>natur.</i> 476. a
<i>comme il fut admonnesté de se garder de</i> <i>Philippe son medecin,</i> 371. b	<i>Âme immortelle;</i> 124. a
<i>comme il exposa Lysimachus aux lyüs,</i> 382. b	<i>Âme se perfectionne par la cognoissance du bien</i> <i>& du mal,</i> 175. a
<i>comme il traita cruellement Telephorus</i> <i>Rhodien,</i> 383. b	<i>l'Âme se rend stupide, & son action est emous-</i> <i>see & rebouchee par le trop manger & boire,</i> 233. b
<i>comme il tua Callisthenes Philosophe de</i> <i>grand esprit,</i> 531. b	<i>l'Âme prend sa force de la contemplation de na-</i> <i>ture,</i> 534. a
<i>comme estant blessé il cogneut qu'il estoit</i> <i>bonne & non fils de Iupiter,</i> 128. b	<i>l'Âme emprunte sa grandeur de la vertu,</i> 133. b
<i>Alexandre tua Darius,</i> 531. b	<i>l'Âme ne peut estre reduite en seruage,</i> 22. b
<i>dire notable d'Alexandre,</i> 120. b	<i>l'Âme porte la semence des choses bonnes en</i> <i>soy,</i> 193. a
<i>estrange venité d'Alexandre & de Xerxes.</i> 523. a	<i>l'Âme trouue entre la pauvereté matiere d'estre</i> <i>liberale,</i> 4. b
<i>Alexandrie, region exempte de neiges,</i> 514. a	<i>Âme generense est de sa nature enflammee à ef-</i> <i>pouiser l'bonnesteté,</i> 108. a 115. a
<i>perfidie Alexandrine,</i> 441. b	<i>est douée d'une douceur,</i> 40. b
<i>Alpes, montagnes d'admirable hauteur, sont</i> <i>fort froides,</i> 516. b	<i>se dedie à Dieu,</i> 221. b
<i>Alpheus, fleuve,</i> 506. b	<i>marque d'une bonne Âme,</i> 215. a
<i>celebré par les Poëtes,</i> 527. b	<i>l'Âme mauuaise conuertit tout en mal,</i> 204. b
<i>Amateur de vertu ne devient iamais meschant,</i> 70. a	<i>Amitié fidelle recree l'homme;</i> 421. b
<i>Ambition,</i> 94. a 146. a	<i>Amitié ne doit estre appuyee sur l'vtilité,</i> 81. b
<i>Ambition inconstante,</i> <i>ibid.</i>	<i>Amitié se trouue entre Dieu & les gens de bien,</i> 391. b
<i>Ambition, mere d'ingratitude,</i> 13. b	<i>Amitié a beaucoup de force,</i> 70. b
<i>Ambition demande vn eschafaut,</i> 196. a	<i>Amitié du temps,</i> 80. b
<i>Ambition forte,</i> 159. b	<i>Amitié vraye entre les sages,</i> 68. a
<i>Ambition excitée par admiration,</i> 195. b	<i>Amitié rend les choses communes,</i> 68. a
<i>Ambition ne permet que l'homme s'arreste en</i> <i>quelque mesure d'honneurs,</i> 13. b	<i>Amitié & inimitié prennent naissance en la vo-</i> <i>lonté,</i> 53. b
<i>Ambracius, gouffre de mer,</i> 520. b	<i>des Amis defuncts la memoire est douce.</i> 130. a
<i>Âme des plantes & arbrisseaux,</i> 125. a	<i>ou se doit plus fascher de la mort de son Amy</i> <i>que de celle de son fils,</i> 109. b
<i>l'Âme ne meurt point.</i> 222. b	<i>il y a plus de plaisir de faire vn Amy que d'en</i> <i>auoir,</i> 80. a
<i>immortalité de l'Âme prouuee.</i> 236. b	<i>qui est le vray Amy,</i> 75. a
<i>l'Âme & l'esprit extolle les choses petites, il-</i> <i>lustre les choses sordides, & auilit les choses</i> <i>grandes,</i> 7. a	
<i>l'Âme est vn Dieu logé dans le corps humain,</i> <i>c'est le Roy de l'homme,</i> 233. a	
<i>veud l'homme noble,</i> 111. b	

Table des Matieres.

<i>Amy ne doit estre esprouué en un báques,</i>	492. a	<i>Apicius gourmand,</i>	402. a
<i>Amy doit estre possédé du cœur,</i>	122. a	<i> finit sa vie par poison,</i>	407. a
<i>Aime si tu veux estre aimé,</i>	80. a	<i>Apocolocyntose, discours plein de moquerie sur</i>	
<i>Amour de soy-mesmes,</i>	13. b	<i> la mort de l'Empereur Claudius,</i>	545. a
<i>d'Amour fol & d'une baine mesme fin,</i>	57. b	<i>Appalodorus,</i>	70. a 305. a
<i>Amour trop grand nous engendre des craintes</i>		<i>Apollonius Pytha,</i>	511. a
<i> & solitudes,</i>	86. a	<i>Apophthegme de Caton,</i>	340. a
<i>Amphitheatre,</i>	129. b	<i> de Crispus Passienus,</i>	7. a
<i>Amplification de l'Empire Romain par Scipion,</i>		<i> de Demetrius,</i>	286. a
26. a		<i> d'un Empereur Romain,</i>	68. a
<i>Anacharsis inuëteur de la roné d'un potier,</i>	183. a	<i> du Roy Philippe,</i>	31. a
<i>Anaxagoras dit que le feu peut estre distillé de</i>		<i>Apophthegme notable de Crates,</i>	81. b. 82. a
<i> l'air,</i>	490. a	<i> de Mecenas,</i>	30. a
<i> fait le feu cause du trëblement de terre,</i>	528. a	<i>Apophthegme & comparaison notable touchant</i>	
<i> dit que la terre mesme est cause de son mou-</i>		<i> l'ingratitude,</i>	161. a
<i> vement,</i>	528. a	<i>Apophthegme enseignant plustost à changer</i>	
<i>Anaximander rapporte tout à l'air & au vent,</i>		<i> d'esprit que d'air,</i>	99. b
491. a		<i>Apophthegme touchant la vie paisible,</i>	158. b
<i>Antaximandrus,</i>	ibid.	<i>Apoticaires & parfumeurs pourquoy bannis de</i>	
<i>Anaximenes,</i>	ibid.	<i> Lacedemone,</i>	517. b
<i>Angleterre,</i>	450. b	<i>Appion Gramanairien,</i>	128. a
<i>Anguilles naissent en lieux latebreux,</i>	504. b	<i>Appius aueugle,</i>	154. b
<i>un Animal n'est point plus sçauant que l'autre,</i>		<i>Apprehension de pauvereté ne doit desloigner</i>	
344. b		<i> l'homme de l'estude & l'amour de sagesse.</i>	97. b
<i>Animaux surpassent en quelque chose l'homme,</i>		<i>Apprehension vaine ou vraye, comment se peut</i>	
14. 15. b		<i> cognoistre,</i>	84. b
<i>cognoissance que les Animaux ont de leur natu-</i>		<i>Apprendre,</i>	222. a 387.
<i> rel,</i>	343. b	<i>Apprendre faut tant qu'on viue,</i>	151. b. 152. b
<i> d'où elle procede,</i>	343. b 344. a	<i>Allemagne,</i>	222. b 450. a
<i> comment ils cognoissent ce qui leur est nuisi-</i>		<i>Araignée fait vne tissure laquelle nul homme ne</i>	
<i> ble,</i>	344. a	<i> peut imiter,</i>	344. b
<i>Anneus Serenus fort regresté par Senèque,</i>	130. b	<i>Aratus,</i>	484. b
<i>Annales de Tammisus peu loüees,</i>	191. a	<i>Araxes, fleuve, ne peut souffrir qu'on luy dresse</i>	
<i>Annibal vainqueur vaincu par les vices,</i>	118. a	<i> un pont.</i>	530. a
<i>Sp. Amnius ennemy de clarté,</i>	346. a	<i>Arc en ciel,</i>	480. a
<i>apres cinquante ans la loy ne contraint le soldat,</i>		<i>Arcadie, ville,</i>	502. b
<i> apres soixante elle ne cite le Senatour,</i>	444. b	<i>Arceflaus, pour secourir un sien amy pauvre &</i>	
<i>Antigonus?</i>	11. b	<i> bontoux, mit sous le coussin du liët d'iceluy</i>	
<i>Antipater le Philosophe,</i>	186. b 174. b 186. b	<i> une bourse pleine d'argent,</i>	9. b
<i>Antipodes,</i>	133. b	<i>Archelaus,</i>	43. a
<i>Antoine Triumvir perdu par le vin & l'amour.</i>		<i> exacte observateur de l'antiquité,</i>	528. b
166. a. fut ingrat à sa patrie,	47. a	<i> dit que le vent est cause du tremblement de</i>	
<i>le Nil demonstre comme l'Empire d'Antoine &</i>		<i> terre,</i>	ibid.
<i> Cleopatre desfaillit,</i>	514. a	<i>Archidemus,</i>	343. a
<i>Apathie des Stoyques, & autres Philosophes</i>		<i>Ardea, ville,</i>	185. b
<i> que c'est,</i>	80. b	<i> pays d'Ardea,</i>	219. b
<i>Apennin,</i>	103. b	<i>Arenes vastes entre l'Egipe & l'Ethiopia,</i>	
<i>Appetit contraire à la raison,</i>	94. a	234. a	

Table des Matieres.

<i>Arène accablée vn exercite,</i>	493. a	<i>subilité des Grecs.</i>	495. b
<i>Atropages, iuges tres-religieux,</i>	420. b	<i>Attalus Roy d'Asie,</i>	432. b
<i>Arechuse, fontaine,</i>	107. a 527. b	<i>Attilius brutal, & sa dissolution,</i>	345. b
<i>Arens, Philosophe,</i>	456. b	<i>Attius, poëte.</i>	125. a
<i>Argent,</i>	68. a 422. a	<i>Auarice,</i>	14. a
<i>ne fait pas vn homme riche,</i>	340. a	<i>description d'Auarice,</i>	184. a
<i>Voyez Riche sses.</i>		<i>Auarice a distingué les proprieté en possessions,</i>	146. a 179. b
<i>Aristarchus,</i>	127. a	<i>Auarice n'est iamais assouie,</i>	195. b
<i>Aristide le iuste,</i>	36. a	<i>n'est bonne enuers aucun,</i>	221. b
<i>on cracha à sa face, comme on le menoit au</i>		<i>l'Auarice & l'ambition causes de grands maux,</i>	67. b
<i>supplice,</i>	472. a	<i>Auarice du temps est honneste,</i>	436.
<i>Aristippus,</i>	71. b	<i>Auentin, montagne.</i>	441. b
<i>Aristochinus,</i>	101. 179. a	<i>Auguste,</i>	7. a 16. a 396. a 438. b. 450. a
<i>Ariston,</i>	101. 191. a 191. b	<i>451. 455.</i>	
<i>Ariston & Gryllus,</i>	26. a	<i>Auguste a fait & dit plusieurs choses dignes de</i>	
<i>Aristogiton meurtrier des tyrans.</i>	69. b	<i>memoire,</i>	384. b
<i>Aristote,</i>	132. b 361. b	<i>Auguste deux contre Cinna qui auoit conspiré sa</i>	
<i>dit que la cholere est l'esperon de la vertu,</i>		<i>mort,</i>	394. a
<i>361. b 378. b</i>		<i>a deliuré Lentulus d'un labour vain,</i>	13. b
<i>s'enfuit afin de n'estre condamné par les</i>		<i>a relegué sa fille, & pourquoy?</i>	60. a
<i>Atheniens,</i>	415. a	<i>Aulus Cremutius Cordus,</i>	453. b
<i>Aritmetique apprend d'accommoder les doigts</i>		<i>Auspice,</i>	493. b
<i>à l'auarice,</i>	175. b		
<i>Arruntius,</i>	232. a	B	
<i>Arruntius & Asterius ont fait profession de</i>		<i>Baba,</i>	88. a 546. b
<i>receuoir testaments,</i>	61. b	<i>Babillius excellent en toutes sortes de scien-</i>	
<i>Art à autre que l'artisan,</i>	16. a	<i>ces,</i>	475. a
<i>Art n'est pas ce qui vient à quelque effect ca-</i>		<i>Babylone, ville.</i>	430. a
<i>suuellement,</i>	101. a	<i>Bacchus,</i>	6. a 30. a 427. a
<i>Arts seruent,</i>	169. b	<i>Bata, ville.</i>	118. a
<i>Arts en quatre manieras,</i>	175. a	<i>Bain de Scipion,</i>	170. a
<i>Arts inuentez par les Philosophes,</i>	180. b	<i>Bain des libertins,</i>	ibid.
<i>Asclepiades,</i>	197. a	<i>Bain ancien & tenebreux,</i>	169. b
<i>Asclepiodotus,</i>	492. b 493. a	<i>Bains,</i>	405. b 422. b
<i>Asie,</i>	525. a	<i>Bains eschauffez sans feu,</i>	505. b
<i>Asie agitée d'un tremblement de terre,</i>	ibid.	<i>Barbebar, poisson deliciaux,</i>	153. b
<i>Asiaticus Valerius,</i>	434. a	<i>les diuersex couleurs qu'il prend en mourant,</i>	
<i>Asinius Gallus,</i>	121. b	<i>404. a</i>	
<i>Astrologie,</i>	176. a 493. b	<i>Barbebar pesant quatre liures & demie presen-</i>	
<i>Atabulus, vent infecte la Pouille,</i>	522. a	<i>té à l'Empereur Tyberre, qui le fit vendre: &</i>	
<i>Atalanta, isle,</i>	532. a	<i>fut achepté deux cens escus par Publius</i>	
<i>Arbenas,</i>	460. a	<i>Offanius,</i>	200. a
<i>Arbenodorus,</i>	419. b	<i>B. Bassus,</i>	383. a
<i>Atomes,</i>	39. b	<i>Bassus Aufidius,</i>	101. b
<i>Attalus,</i>	80. a 130. b 146. a 496. b	<i>Batillus,</i>	543. b
<i>precepteur de Seneque,</i>	223. a	<i>Bellienus Bassus,</i>	383. a
<i>aime l'austerité,</i>	223. b	<i>Bellerophon,</i>	194. b
<i>a meslé avec la discipline des Hetrusques la</i>			

Table des Matieres.

Bellone,	395. a	l'action est appellee bien-faict,	16. a
Benacus, fleuve,	29. b	Bien-faict de deux manieres,	69. a
Berosé interprete a Belus,	509. a	à qui se doiuent donner,	2. b
Bibliothèque ornement necessaire d'une maison,	422. a	comment doiuent estre faictz,	2. b
Bibliothèque d'Alexandrie bruslee,	ibid.	s'ils se doiuent tous recevoir,	12. a
Bien, qu'est-ce?	339. a 339. b	ne sont pareils,	19. a
Bien qui est donné peut estre osté,	80. a	comparez au balon,	11. b
Bien qui n'est marié avec l'bonnesteté, ne peut estre doüé du nom de bien,	143. b 339. a	Bien-faict de Dieu infiniement plus grands que des hommes,	29. b
Bien & mal ne s'assemblent en vne mesme personne,	358. a	Bien-faict des parens enuers leurs enfans,	58. b
Bien des mortels est mortel, le vray bien ne meurt point,	338. a	Bion,	66. a 421. a 425. b
Bien public,	69. a	Bocchus Roy,	441. b
Bien souverain,	80. a 103. a 146. a	en Bœotie y a deux fleuves qui colorent les troupeaux,	505. b
Bien souverain, qu'est-ce?	404. b	Bonté,	33. a 339. a 319. b
Biens de trois sortes,	45. b	Bon, qui est?	105. b
Biens vrayz quels ils sont?	147. b 148. a	Bon & bonnesté comment different,	336. a b
ne se partagent,	146. a	Boreas,	521. b
Biens presens ne sont solides,	18. b	Bras & iambes lauez par les anciens,	170. b
Bien-faict que c'est?	4. a	Brebis estouffées durant vn tremblement de terre,	524. b
en quoy consiste;	ibid.	Brocards de Natta Pinaris,	146. a
demeure.	3. b	de Scaurus contre Ariston Philosophe,	101. a
est chose incorporelle,	ibid.	de C. Cesar contre Asiaticus Valerius,	434. b
dure, encore que la chose qu'on doute vicine à perir,	ibid.	contre vn Philosophe Pythagoricien,	71. b
n'est iamaïs perdu,	2. b	Brutus & sa mort honteuse,	163. a 459. a
à qui bien colloqué,	7. a	Brutus a escrit vn liure de la vertu,	200. a
est donné trop tard par celuy qui attend qu'on le prie,	8. a	Burrus preuost de Neron,	600. a
superbement fait est odieux,	9. b	C	
gracieulement receu paye la premiere pension,	13. b	Cacilius,	230. a
receu plaisir,	ibid.	Cacilius vsurier,	338. b
est chose louable,	45. a	Cacinna homme eloquent,	497. b
comment se doit faire,	7. b	Calius orateur,	380. a
comment se doit recevoir,	12. a	Caius Cassius durant sa vie ne beut que de l'eau,	165. a
depend de la volonté de celuy qui le fait,	56. a	Caius Cesar donna la vie à Pompée Pennus,	10. a
est vn lien,	62. b	C. Cesar assiege la ville de Corfmium,	23. b
ne doit estre regretté,	40. a	Caius Getulicus,	511. b
n'est assubjecty à aucune loy,	52. b	Caius Gracchus,	459. a b
n'est point deu s'il n'est fait volontairément,	48. a	Caius Marius,	46. b 229. b
pour gain ou profit est vsure ou exaction,	32. b	Clemence de Cesar,	24. a
il n'y a Bien-faict si grand que la malice ne blasme,		Cesar,	23. b 37. b 47. a 50. a 60. a 67. b 76. b 383. a 384. b
action du. Bien-faict & ce qui est donné par		Cesar pousté de gloire,	195. a
		Cesar brusla vn pacquet de lettres enuoyées à Pompée,	372. a
		Cesar passa par l'Angleterre,	459. a
		Cesar porta patiemment la mort de sa fille, ibid.	

Table des Matieres.

Cesar ayât perdu sa sœur ne pleure point,	451.b
Cesar Caligula,	383. 384. a 386. b 425. a
Caligula appella Iupiter au combat,	363. a
Calisthenes,	537. a
Callistratus,	61. b
Callistus.	114. a
Calpurnius Sabinus.	97. a 99. b
Calvus contre Varinius,	193. a
Cambyse,	493. a
Cambyse furieux,	169. a
Cambyse adonné au vin,	581. b
Camillus enuoyé en exil,	47. a
Candauc,	203. b
Canius Inlius, & sa mort,	425. a
Cannes,	365. b
Capitole,	458. b
Carie,	504. b
Carthage,	365. b 445. b
Cassander assiege les François,	502. b
Catilina,	47. a
Catilina ingrat,	46. b
Catilina ennemy de Ciceron,	417. b
Caton defendeur de la liberté,	84. b
Caton. 47. a 118. b 141. b 162. a 172. a 193. a 219. a 340. a 426. a 426. b	
Caton noté d'yrongnerie,	426. b
Caton chassé à coups de poing & de crachats depuis la place aux harâgues, insques à l'arc Fabian,	428. b
Caucase,	514. a
Celeste nature est toujours en mouvement,	468. a
Censure de quelques actions de Caton d'Yri- que,	86. b
Centaures,	125. b
Champagne, ou terre de Labour,	419. a
sa fertilité & ses delices ont perdu Hanni- bal,	118. a
Chameleon change de couleur,	482. a
Charge doit estre aux forces,	94. a
Charimâder composa vn liure des comeres,	537. a
Charondas legistateur,	280. b
Charybdis. 103. b 112. c 460. a: sa nature & description,	157. a
Chastrez du temps d'Antoninus prenoient tribut de Rome,	47. a
Chelidon mignon de Cleopatra,	173. a
Cheueux longs & nourris anciennement,	349. b 440. b 786. a
Chimere.	229. a
Cholere, sa definition,	395. a
Voy les trois liures de la Cholere.	
Cholere souuë exercee tourne en cruauté,	365. b
Cholere grande est vne fureur,	91. a
Cholere est vn vice que nous admettons de nostre propre volonté,	364. b
Cholere n'est decente en vn Roy,	392. a 391. b
Chose commune a en soy prix,	23. b
Choses celestes,	176. a
Cohemplation des choses celestes surpasse l'ap- tence des riches,	476. a
Chrysopus,	3. a 3. b 11. b 25. a 81. a 230. b
Ciceron enuoyé en exil,	47. a
Ciceron,	228. a 388. b 423. b 437. b
ses Epistres ont immortalisé Atticus,	95. b
son langage posé & doux,	109. a
se mocquoit plaisamment du grand nombre des Poëtes Lyriques,	116. a
depeint au vis l'horrible meschanceté de Clo- dius,	203. b
comparé avec A. Pollio. 211. a composé des liures de la Republique,	224. a
quelle est la composition de son parler,	232. a
subject ordinaire de ses Epistres,	358. b
descouure la coniuuration de Catilina,	462. a
malheurs qui ont precedé sa mort,	426. a
sa mort,	426. a
Ciel,	476. a
commun à Dieu & aux hommes,	460. a
Cierges souloient preceder aux funerailles,	231. b 423. b
Cimber Tillius,	386. b
Cimbriens,	46. b 196. a 360. b
Cinna,	37. a
Cité est vn estat fort bon, lors qu'elle est gou- uernée par vn Roy,	13. a
Claranus,	135. b
Claudius Empereur à quel iour & heure mour- ur,	545. b 546. a b
il fut empoisonné avec des champignons poudreux de coloquinte,	545. a
ses derniers propos,	547. a b
Claudius Quadrigarius,	23. a 441. a
Cleanthes, 46. a 54. a 78. a 112. b 191. a 212. b	
Clemence est la vertu plus seante à l'homme,	391. a 391. a
Clemence necessaire aux Princes,	312. a

Table des Matieres.

les rend semblables aux dieux,	392. b	choses Contraires ne peuvent subsister en mesme	
Clemence definie en plusieurs facons,	400. b	subject,	15. a
Clemence ornement des Empires,	395. a	Contumelie n'est estimee digne de vengeance par	
Cleophanes ville, où ceux qui deuient observer		les loix : & est vne iniure laquelle n'est	
les signes de la tempeste, si par leur negligenc		griuee,	377. a
te les vignes eussent esté battus, estoient pun	515. b 516. a	Contumelies plus griefues aux Princes que les	
Cleopatra,	166. a	iniures,	394. b
Clidemus,	492. b	Conuersation,	79. a 426. a
Clodius,	369. a	Corbule, & son brocard,	433. b
Clodius corrupteur des Iuges,	203. b	C. Cordus, & sa mort.	463. a
Clælia,	459. a	Cosmian,	23. b
Choibo,	546. a. b	Corinthiens offrirent à Alexandre. l'honneur de	
Cn. Lentulus,	14. a	leur bourgeoisie.	62. a. b
Cn. Pompeius,	47. a 195. b 462. a	Corialanus ingrat,	46. b
Cn. Piso,	362. a	Cornelie fille de Scipion eut douze enfans,	459. b
Colonies des Romains,	468. b	veit mourir dix de ses enfans.	472. b
Colonnes,	235. b	Corps de l'homme,	79. b 236. a 370. b
Combat des crocodilles & Dauphins sur le fleu		Corps, les vns composez, les autres continus,	
ue du Nil,	514. a	214. a	
Combats sacrez,	41. b 42. a	Correction quelle doit estre.	78. a
Combattre avec son pair douteux, avec son su		Correction odieuse au meschant,	388. a
perieur d'ingereux, avec son inferieur laid.	375. a	Cocus,	522. a
Cometes,	536. a b 538. b 541. b	Corycus, montaigne,	502. a
Cometes diuerses en diuers lieux,	539. b	Cosius, yucongne, discret & aduise,	16. a
Compagnie pour apprendre sert beaucoup,	78. a	Cosure,	467. b
Concorde agrandit les choses petites: la discorde		Couleur rouge excite le rauraue,	486. b
les abaisse & perd facilement,	194. b	Couleurs diuerses en l'arc en ciel,	480. b 481. a
Condition aurre des biens, aurre des commoditez,	174. b	Couronne navalle,	26. a
Condition miserable de ceux qui apprennent		Couronne mereore,	478. a
toujours d'autrui,	105.	Coustume plus forte que toute loy,	49. a
Canon a colligé les eclipses du Soleil,	536. b	Crainte,	127. b 526. b
Conscience bonne, quelle?	34. b 101. b	Crainte redonde sur son auebenn,	367. a
204. a 409. a		Crainte de la mort il où prend sa source,	155. b
Conscience, 16. a 34. b 62. b III. a 204. a		Crassus,	340. b 437. b
Conscience le soir examinee, se rend plus saine,	388. a	Criarus auditeur de Silpon,	81. b
Conscience mauuaise fait la lumiere,	346. a	Creancier,	48. a 52. a 68. b 94. a 449. a
Conscience bourreau domestique des meschans,	204. a	Cremutius Cordus, & de sa mort,	463. a
Conseil,	107. b 155. a	Crispus Passienus,	7. a 511. a
Conseil vtile, grand benefice,	60. a	Cresus captif,	114. a
Consolation,	191. b 209. a	Croire à tout ou à nul est vice,	75. b
Consolance es tourmens,	205. a. b	Cruauté, sa definition & ses effoies eschanceires	
Constitution & complexion des hommes diuerse,	374. a	par exemple 32. a 78. b 362. a 371. b 382. a	
		384. a 393. b 401. a 425. a. b	
		Cruauté compagne de l'yuressse, 165. a. b 166. a	
		Chrystal d'ou se fait,	506. b
		Cumes, ville,	121. b
		Cupidité doit estre refrence,	18. a 77. b
		93. b 128. a. b	

Table des Matieres.

Corius Dentatus fort seuer en sa vie,	342. b	Destinées inexorables,	446. a
ses apoplexies,	420. b 458. a	Dialectique,	113. a 116. a 122. b
mena premier en triouph des elephans,	441. a	Didymus Grammaire, e serua quatre mille	
Catyligiano, esto,	506. a	liures,	177. b
Cyclades,	508. a	Dieu,	29. a. b 50. a 36. b. 120. b 132. a. b
Cinicus Philosopha,	11. b	133. a 148. a 200. a. b.	
Cypre gastee par vn tremblement de terre.	585. a	Dieu a donne à vn chacun de nous vn ped. regne,	226. b.
l'Empire de Cypre ruine par Antigonus.	27. b	Dieu doué de diuers noms,	29. b 30. a. b
Cyrenaiques opinans de la diuision de la Philo-		Dieu par la vertu de sa parole porte tout.	103. b
sophie,	179. a	Dieu est pres de nous, voire dedans nous,	109. b
D		Dieu le plus grand & le plus puissant de toutes	
Darius, ou Dario, sicme.	437. b. 501. a	autres choses,	125. b.
512. b 527. a		Dieu est fort amy des bons,	146. b 351. a
sa roideur & violent cour,	507. b	Dieu modere tout,	126. b 132. a. b 133. b
Darius, 114. a. cruel,	382. b	406. a 522. a	
Darius occis par Alexandre,	531. b	Dieu exerce les bons,	353. b
Debitur,	43. b 56. a 92. a	nous a donne infini biens,	30. b
c'est le propre d'un mauuais Debitur de dire mal		estue les vns & abaisse les autres,	500. a
de son creancier,	457. a	Dieu nous a faitz ses compagnons & membres,	
Decembre dedie aux jeux Saturnaux,	90. a	188. b 215. b	
Decius fit vzu solennel de mourir pour le salut		sa bonte a conté qu'il a fait le monde.	132. b
de son pays,	36. a 137. b	il n'y a personne qui soit digne de Dieu, que ce-	
Deluge vniuersel de fritt fermamment,	507. a	luy qui a mesprisé les richesses,	91. a
508. b 399. a		Dieu void tout.	194. a
Demades condamna vn marchand pour vn mau-		Dieu estre autheur de tous biens, comment se	
uais sonbaist,	61. b	preue,	29. a
Demaratus honore par Xerxes pour luy auoir dit		sa prouidence entiers les hommes,	227. a
la verité,	59. b	Dieu recogneu par les nations les plus sauages,	
Demetrius & Antiochus fils de Demetrius Roy		236. a	
de Syrie,	539. b	seruir à Dieu est liberte,	408. a
Demetrius, affranchy de Cn. Pompeius, riche,		suu Dieu,	ibid.
422. a		personne n'a cogneu Dieu,	105. b
Demetrius Cynicus, 64. a 186. a 554. b 409		les Dieux sont resmoins de toutes choses,	215. b
a 511. a		conferent benefices aux ingrats,	35. b
Demetrius Poliorcetes.	81. b 429. b	ne se repentent de leurs premiers conseils,	56. b
Demetrius toué,	92. b 129. b 138. a	le premier culte est de croire qu'il y a des Dieux,	
Demochares Parrhesiastes,	384. b	200. a. b.	
Democrite,	158. a 183. a 516. a 518. b	Diffateur, maistre du peuple,	224. a
530. b 526. b		Diodore Epicurte se tua de sa main propre,	409. a
rioit tousiours en public,	367. a 425. b	Diogenes,	42. a. b 114. a.
estimé furieux,	158. a	Diogenes, exemple de patience,	383. b
a trouu la maniere de faire des arcades &		a auoit qu'un seruaiteur,	422. a
voites,	383. a	Diogenes Apollonares,	491. a 514. b
a mesprisé l'argent,	412. b	Dionysius le Grand doit estre preseré à plusieurs	
ieit a ses richesses en la mer,	355. b	Roys,	395. a
Destin,	211. a. b 354. b 355. a 446. b	Dionysius le tyran de Syracuse.	460. a
Destin est vn ordre des causes,	91. b	Diuination moquee,	493. b
ne se peut changer par fraude,	494. b		

Table des Matières.

<i>Domitius gard. par son esclave.</i>	23. b	<i>Ellius maigre au fort riche.</i>	354. b.
<i>Donation & presens sont differens.</i>	51.	<i>Embrassement veu en l'air.</i>	485. a
<i>Donation est difficile.</i>	410. b.	<i>Ence quel enuers son pere.</i>	27. b 61. a
<i>Dorus, Libraire.</i>	66. a	<i>Enfans exposez aux murenes pour estre mangez.</i>	389. a
<i>Douleur. 84. b 134. b 209. b 426. a 449. b</i>		<i>Enfans bien peignez & qui se parfument ne promettent rien de constant.</i>	233. b
456. a. b		<i>Enfans comme deuouieus estre onsaignez.</i>	107. b
<i>Douleur comme doit estre supportee.</i>	421. a	108. a 193. a.	
<i>Douleur legere, si l'opinion n'y a rien adiausté.</i>	156. a	<i>Enfant veu à Rome de grande stature, meure aussi tost.</i>	463. b
<i>Douleur grande n'est pas douleur.</i>	102. a	<i>Enfers, & de leurs peines & supplices fabuleux.</i>	97. a. b 461. a
<i>Douleur tolerable ou courre.</i>	155. b	<i>L'Enemy le plus dangereux à l'homme, c'est l'bonne.</i>	216. a
<i>Droict des nations, vendre ce qu'on a achetté.</i>	5. a	<i>pardonner aux Enuouieus.</i>	389. b 393. a
<i>Drusilla veni. monter au ciel apres son deceds.</i>	546. a	<i>Ennius.</i>	224. b
<i>Drusus plant. les enseignes des Romains en Allemagne.</i>	455. a	<i>beaucoup de ses mots sont hors d'usage.</i>	124. a
<i>Dueil.</i>	116. a 463. b	<i>Enseignemens.</i>	108. b. 197. a. b 455. b
<i>Dueil doit estre porté par les femmes. dix mois.</i>	150. b 473. a	<i>Enue raiut le repos de l'homme.</i>	14. a
<i>vn Dueil la custume estoit de tondre les enfans.</i>	43. a	<i>Ephesos, isle de Licie.</i>	157. b
<i>Duilius le premier vainquit en bataille nauale.</i>	441. a	<i>Ephesus, ville fort celebre.</i>	215. b
E		<i>Ephorus, historien suspect & de peu de foy.</i>	539. b
<i>Erinus enfant admirable.</i>	164. a	<i>Epicure. 104. b 204. a</i>	sa sobrieté. 90. b
<i>Eau, element. Par tout le 3. liure des</i>		<i>ses Epistres à Idomeneus, qui l'ont rendu illustre.</i>	93. b
<i>Questions naturelles.</i>	499. a	<i>ses conseils & preceptes notables.</i>	94. b
<i>L'Eau & le feu dominant sur les choses terriennes.</i>	509. a	<i>se rioit des peines d'enfer.</i>	97. b
<i>Eau viue.</i>	501. b	<i>fai deux sortes de bien, dont est composé le sauuer ain bien.</i>	136. b
<i>sa cause brieffement descrite.</i>	49. a	<i>sa secte blasmee sans raison.</i>	407. a
<i>Eclipse de soleil.</i>	484. a	<i>Epicure fait Dieu sans armes.</i>	33. b
<i>Eclipses se voyent fort bien par le moyen d'un mirour.</i>	231. b	<i>fai profession des choses saintes & tristes.</i>	407. a
<i>Edifices magnifiques.</i>	231. b	<i>fut long temps incogneu.</i>	158. a
<i>Education, & son finiet.</i>	9. b 457. b	<i>me que le sage soit contents de soy-mesme.</i>	79. b
<i>Egnatius coniu. a contre. Augulle. 394. a 437. b</i>		<i>Epicuriens disent que la vertu est chambriere de la volupté.</i>	28. b
<i>Egypte.</i>	437. b 406. b 512. b	<i>Epicures, & son opinion touchant les cometes.</i>	356. b. 537. a. b
<i>ne trembla iamais.</i>	476. b 532. b	<i>Erasmus fleue, & son coins diuers.</i>	506. b
<i>Egyptiens ont fait quatre elements.</i>	503. a	<i>Erix cheualier Romain fut tué par le peuple à camps de trenche plumes pour auoir tué son fils à coups de foiet.</i>	396. a
<i>adonnez à l'Astronomie.</i>	536. b	<i>Erreur publique tient lieu de droict.</i>	347. a
<i>Elements quatre en nombre. 370. b. retournent les vns dans les autres avec le temps.</i>	502. a	<i>Esclau est vn perpetuel mercenaire.</i>	23. a
<i>Elephans menez en triomphe par Cursus. Dentans.</i>	441. a	<i>Esclaves sauans la vie à leurs maistres.</i>	23. b
<i>Elephans ont peur oyans le grongnement du pourceau.</i>	467. b	<i>Eschyle, & son erreur touchant la Nil.</i>	514. a
<i>Eleusis.</i>	536. b	<i>Esope. 448. a. son plat renommé.</i>	198. b

Tables des Matieres.

Effrit. 191. a 218. b 222. a 421. a 426. a
 452. b 463. b
 L'Effrit ne peut auoir vne couleur, & l'ame vne
 autre. 231. a
 Effrits meschans & vicieux comme se doiuent
 corriger, 359. a
 Effrits diuers, 116. a 222. a
 comme il les faut considerer, 104. b
 comment il les faut recreer, 426. a
 Effrits contrains ne rendent iamais ce qu'on
 espere d'eux, 421. a
 Essence, 125. a
 Estailles ne tombent, 478. a
 diuers Estudes des homes, 416. a 445. b 468. a
 Estuue de Scipion, 170. b
 Etesies, vents font enfler le Nil,
 pourquoy ne soufflent qu'en Esté, & durant
 quelques iours seulement, 520. a
 Ethiope, ses grands deserts secs & sans fon-
 taines, 506. b
 Ethiope n'a point de neiges, 514. a
 Etna, mont agne jettant feux, appellé mainte-
 nant Montgibel, 147. a
 vomit parfois des sablons bruslans, 493. a
 Euander assiste le Royaume des Arcades au
 bord du Tybre, 468. b
 Eudoxe fut le premier qui porta d'Egypte en
 Grece la cognoissance du mouuement des Pla-
 netes, 536. b
 Euphrates, fleuue, 437. b fort petit au sortir de
 sa source, 25. a garde les Paribes de passer,
 476. b
 Euphrosyne l'vne des Graces, 3. b
 Euripide Poëte parlant des auaricieux, 234. b
 Euronotus, vent, 522. a
 Eurus, vent sortant de l'Orient d'hyuer, ibid.
 Eurynome mere des Graces, 3. b
 Exemples de plusieurs grands qui sont tombez
 d'vne haute dignité, 424. a
 vn seul Exemple de luxure ou auarice a fait
 beaucoup de mal, 78. b
 Exemple d'vn cœur braue & genereux, 13. a
 Exemples ont plus d'efficace que les preceptes,
 77. b
 Exemples de gens determinez à mourir:
 Voyez Mort.
 Exercices du corps quels sont loüables, & quels
 non, 87. b

F

FAbian Philosophe mené deuant le Senat,
 pour estre ony à sesmoin rougit de honte,
 82. b
 son eloquence & grand sçauoir, 109. a
 acclamations du peuple en ses disputes, 119. b
 son langage affecté, 125. a
 comparé à Ciceron en eloquence, 212. a
 son dire touchant l'estude des choses frivoles
 & vaines, 441. b
 Fabius Allobroge, 37. a
 Fabius Persien, 13. son impudicité & vileme,
 37. a paruiens à la dignité Sacerdotale pour
 l'ancienne noblesse de sa maison. 37. a
 Fabius & son dire notable, 174. a
 Fabius temporisant remit sus la Republique,
 36. a
 Fabricius, sa pauuorté, 352. a. labouroit sa
 terre luy mesme, 352. b. aduertit Pyrrhus
 des embusches & trahisons de son medecin,
 341. b. rejeta les richesses, 205. b. & l'or
 de Pyrrhus, 341. b
 Faits doiuent resppondre à la parole, 411. b
 Faim n'est ambitieuse, 340. b
 Faim endurée par beaucoup de soldats, 89. b
 Faveur du peuple s'acquiert par manuais arti-
 fices, 100. b 103. a 196. b
 Fausseté se conue souuent du masque de verité,
 371. b
 Fauprise retourne bien tost à sa nature, 392. a
 Felicité gist en la verité,
 en l'honesteté & sagesse, 147. a 339. a
 355. b
 incertitude & misere de l'humaine Felicité, 234
 Felicité masquée, 159. a
 Felicité trop grande donne tous les iours non-
 ueaux tourmens, 105. b
 Femmes, & leur luxe, 198. a Voyez Impudi-
 cité.
 Femmes forcloses des honneurs & dignitez,
 472. a
 Femmes sujettes à la goutte, 198. a
 Festes pourquoy insituees, 90. 426. b
 Festes Saturnales, 50. a
 Festin & banquet public à la mort des grands
 Seigneurs, 146. a
 Feu engendre des animaux, 519. a
 Feu se fait en deux façons, 477. a 491. b

Tables des Matieres.

<i>Fidas Anneus.</i>	511. a	463. a	
<i>Fidas Cornelius pleure en plein Senat, estant ap- pellé au fructu pelée,</i>	433. b		
<i>Figures de feu.</i>	477. b		
<i>Fils corrompu par la douceur du pere, 27. a</i>	370. b		
<i>ſçavoir si le fils peut faire un plus grand bien à son pere qu'il n'a receu de luy,</i>	24. b		
<i>Fin doit estre considerée en tous,</i>	142. a	436. b	
<i>Flatterie,</i>	43. b	347. a	371. b
<i>Flatterie nourrit la cholere,</i>	371. a		
<i>ne faut presser l'oreille aux Flateurs,</i>	130. a		
<i>Fleuve & Lac sont differens,</i>	501. a	519. a	
<i>Fleuves divers produisent divers effets,</i>	506. b		
<i>Fluteurs Phrygiens, tombans furieux au son de leurs flutes.</i>	222. a		
<i>Fol est celuy qui persiste en ses fautes,</i>	31. a		
<i>Fols & leurs miseres,</i>	442. b		
<i>aucune chose ne leur appartient,</i>	16. b		
<i>differences entre les Fols, ignorans & sages,</i>	153. a		
<i>Fontaines qui ont des vertus admirables,</i>	505. b		
<i>Fortune,</i>	23. a	185. a	375. a
<i>ses effects.</i>	204. b		
<i>ce que Fortune a fait rien, ne peut estre estimé rien,</i>	79. b		
<i>Fortune darde ses traits en vain contre les meurs</i>	106. a	b. 147. b	
<i>grande Fortune est une grande servitude,</i>	447. b		
<i>Fortune n'oste sinon ce qu'elle a donné,</i>	429. b		
<i>Fortune nous peut ravir ce qui est fluxe & cadu- que,</i>	4. b		
<i>Foudres & esclairs differens,</i>	477. b.	485. a	
	491. a	b.	
<i>que c'est que Foudre,</i>	491. a		
<i>effects de la Foudre,</i>	491. b.	496. b	
<i>Foudre cause de grands embrasemens,</i>	491. a		
<i>a en soy une force pestifere,</i>	497. a		
<i>art des Foudres se diuise en trois,</i>	494. a		
	495. a.	496. a. b.	497. a
<i>Foy honorée est reputée entre les plus grands biens des hommes,</i>	45. a	277. a	
<i>Frugalité de Scipion,</i>	170. b		
<i>Frugalité des anciens,</i>	181. a.	407. a.	436. b
<i>Frugalité, vray eurentien de santé,</i>	340. b		
<i>Funerailles,</i>	345. a	385. a	456. b
	460. a		
<i>Furnius & sa louable reconnaissance à l'endroit d'Auguste,</i>	14. a		
<i>Futur incertain,</i>	18. b	204. b	439. b
	457. a		
			G
			G <i>Asing vient souuent de la perte d'autroy.</i>
			61. b
<i>Galatie a un fleuve infectant les troupeaux,</i>	506.		
<i>Gallion frere de Senecque,</i>	216. b		
<i>sa louange,</i>	511. b		
<i>Gaulois assiegez par Cassander,</i>	502. b		
<i>Gausseurs, & leur coustume,</i>	101. a		
<i>Genius & Iunon donnez à chacun,</i>	226. b	231. b	
<i>Geometrie s'oublie aisément pour sa grande sub- tilité,</i>	18. b		
<i>Geometrie apprise par Alexandre,</i>	285. b		
<i>Glace & gelée sont choses distinguées,</i>	515. b		
<i>Gladiateur prend conseil sur le lieu du combat,</i>	94. a.		
<i>prend à deshonneur si on le fait combattre contre un moindre,</i>	352. a		
<i>Gloire accompagne ceu qui la fuyent,</i>	41. b		
<i>Gloire, ombre de vertu,</i>	158. a		
<i>Gorgonius,</i>	171. b		
<i>contre la Gourmandise,</i>	180. a	227. a	
<i>Gourmandise, Voyez Apicius,</i>			
<i>Gracchus & Drausus premiers de Rome qui se- parerent leurs sumans par troupes & rangs,</i>	60. b		
<i>trois Graces.</i>	2. b		
<i>à quel dessein elles dansent,</i>	3. a		
<i>pourquoy elles rient,</i>	3. a		
<i>Grammairiens & leur office.</i>	175. a		
<i>leur vanité,</i>	175. b	177. b	
<i>Grece,</i>	441. a	486. a	
<i>Gracinius Iulius occis par Cesar,</i>	13. a		
<i>Grecs,</i>	42. b		
<i>Grecs vindrent en la Gaule, & les Gaulois en Grece,</i>	486. a		
<i>Gresse comme se fait,</i>	155. a.		
<i>vaine superstition pour desloigner la gresse.</i>	516. a		
<i>Gresse en quoy differe de la neige,</i>	515. a		
<i>Grylle renommé par les liures de Platon,</i>	26. a		
<i>Guerre ciuile,</i>	10. a. b	352. b	
<i>miserables effects d'icelle,</i>	366. b		
<i>Gyarus, isle où on relegoit les bannis,</i>	467. b		
<i>Gylippus allant à Syracuse luy sembla voir une estaille sur une lance,</i>	478. a		
<i>Gyndes, fleuve contre lequel se courrouçant Cy- rus fit departir son canal en CLXXX. fosses,</i>	38. a		

Table des Matieres.

H:		
H Abit quel doit estre,	77. a	
Hannibal,	365. b	
Hannibal passa les Alpes,	499. b	
Haphe,	124. a	
Harmodius tyrannicide,	69. a	
Harpagus Roy felon & inhumain,	382. a	
Harpaste aveugle,	117. a	
Haterius Orateur renommé,	109. a	
Hecaton, son dire notable touchant les bien-faits, 12. b. touchant les Graces,	3. a	
recepte d'Hecaton pour se faire aymer,	80. b	
Hecube en seruisse,	175. b	
Helice & Buriis, villes sumergées de la mer,	537. a 4:9. b	
Heraclitus Philosophe, surnommé Scotinus pour l'obscurité de son langage,	83. b	
Heraclitus plovoit lors qu'il seroit de sa maison,	367. a 425. b	
Hercule fait citoyen de Corinthe,	6. b	
Hercule bruslé vif,	426. a	
Herenius Macer.	434. b	
Hermachus disciple d'Epicure,	78. 104. b 119	
Hesiodo a donn le nom aux Graces,	3. a	
Hesiodo se auoir-mon s'il est plus ancien qu'Homere,	175. b	
Heureux n'est qui ne le pense estre,	81. b	
Hiero Ro des Syracusains,	232. b	
Hieronimus,	362. b	
Hippias tyran,	371. b	
Histoires remarquables, de Rufus Senateur, 24. de personnes destinees aux spectacles à Rome, 141. de la mort volontaire de Drusus Libo, 140. b de Crenutius Cordus, 463. a de Sp. Anius Lanternier, 346. a de Tyrannius vieillard fort aagé & officier de Cesar,	444. a	
Histoire facerieuse de Caluissius Sabinus riche homme & Satelcius Quadratus escorniffleur & bouffon,	99. b	
Homere l'oëte,	3. a 175. b 448. a	
n'auoit qu'un seruiteur,	471. b	
Homme excellente creature,	33. b 56. b 57. a	
133. b. plus precieux que toutes les bestes sauvages du monde, 221. a. l'ennemy le plus d'agereux à l'homme c'est l'homme,	216. a	
L'Homme vie plus sagement quand il n'a perdu l'honneur,	398. b	
L'Homme le plus intraitable & indocile des animaux,	396. 397. a	
Honesteté de soy desirable,	28. b 33. b	
Honesteté a en soy beaucoup de force pour attirer les hommes,	34. a 408. a	
L'Honesteté est volontaire & sans contrainte,	134. b	
Honneur du Consul & Preteur,	131. b	
Honneurs annuels,	328. b	
Honte en un enfant, bon signe,	82. b	
exemples de ce en plusieurs grands personnages,	ibid.	
Horatius Cocles,	341. b	
Hoste ingrat,	31. a	
Hostius infame, & de son impudicité, 485. b auant eschauffé apres les hommes qu'apres les femmes. ibid. les miroirs qu'il fit faire à cest effect. ibid.	ibid.	
Huyle de laquelle les luidteurs se seruoient.	440	
Huistres bones se peschent au lac Lurin,	159. b	
Hydre a plusieurs testes,	229. b	
I		
I Apyx, veni de la Calabre, liu. 5. des Questions naturelles, chap. 17.	522. a	
Ida, montagne, où est nee la mere des Dieux,	434. b	
Idee, qu'est-ce,	124. b 125. a	
Idomenee salué par Epicure,	94. b	
immortalité par les Epistres d'Epicure, ibid.	ibid.	
Jeunesse propre au travail, & maniable aux exercices, 224. a. belles instructions & aduertissements,	34. b 105. a	
Jeux mediocres relaschent l'esprit,	370. b	
Jeux & spectacles,	13. b 141. a 389. b	
Jeux des gladiateurs, 78. b Blasmez pour leur cruauté, ibid. Voycz Spectacles.		
Ignorance de la verité cause beaucoup de maux au monde,	139. a	
Ignorans reconnoissent trop tard leurs erreurs,	162. a	
Image, chose morte,	166. b	
Impudicité des personnes comment se descouure,	119. b. des femmes, 198. a., de Mamercus Scaurus,	37. b
Industrie des abeilles,	544. b	
Infamie n'est pas si grande quand il y a plusieurs condamnés,	398. b	
Ingrat quel. 13. b 33. b son mauvais naturel.	161. b	
Ingrats de plusieurs sortes,	17. b	

Table des Matieres.

<i>Ingrat se plaint des ingrats,</i>	ibid.	<i>Iupiter, 3. b ses diuers noms,</i>	30. a
<i>Ingratitude frequente,</i>	1. a 2. b	<i>Iupiter appellé au combat par l'Empereur Caligula,</i>	363. a
<i>quelle est la cause,</i>	161. b	<i>Iupiter Capitolin,</i>	470. b
<i>Ingratitude dissout la cõcorde des humains.</i>	33. a	<i>Ixion, 88. a. attaché à vne rouë,</i>	97. a
<i>Ingratitude humaine enuers Dieu,</i>	57. a	K	
<i>Ingratitude a plusieurs especes,</i>	17. b 5. b	<i>Kalendarier, ou liure de raisons,</i>	202. a
<i>sa misere & saleré,</i>	161. b	<i>Kalendrier personne n'escriit les biens-faits,</i>	2. b
<i>Inimitié des grands,</i>	360. b	L	
<i>Iniure, Voyez tout le liure, Que ie sage ne peut sentir aucune iniure,</i>	427. b	<i>L Aberius, Poëte,</i>	367. b
<i>Iniure,</i>	5. a 372. b	<i>Labcur nourrit les esprits genereux,</i>	88. b
<i>il ny a point d'iniure que celle qui en est faicte par deliberation & conseil,</i>	372. b	103. a	
<i>faut mespriser les Iniures,</i>	380. b	<i>Labcur & travail enuoyez aux gens de bien pour les exercer & rendre meilleurs,</i>	353. b
<i>Iniure contraire au bien-faict,</i>	32. b 374. b	<i>Lacedemonien ieune meurt, volontairement pour sortir de seruitude,</i>	154. b
<i>Iniure differente de contumelie,</i>	429. a	<i>Lacedemoniens prohibent que les leurs combattent à la luitte, 42. a. essayent le bon naturel de leurs enfans à coups de verges,</i>	236. b
<i>mespriser les Iniures est vn grand courage,</i>	374. b	<i>Ladas, bon coureur,</i>	167. b
<i>Innocence est vn fort rempart,</i>	399. a b	<i>Ladon, fleuue, & sa naissance par vn tremblement de terre,</i>	332. b
<i>Inondation & deluge vniuersel qui doit arriuer selon les Stoyques,</i>	508. b 509. a	<i>Lalius sage,</i>	131. b
<i>Inquisitions & recherches inutiles & vaines,</i>	175. b	<i>son esprit doux & facile,</i>	83. a
<i>Instruction pour la ieunesse,</i>	27. b 105. b	<i>Langage n'a point de reigle certaine,</i>	232. a
<i>Instruction contre la superstition,</i>	200. b	<i>Langage corrompu demõstre la corruption des mœurs,</i>	108. b 232. a b
<i>Instruction touchant la nourriture des enfans,</i>	371. a	<i>Larcin,</i>	16. b 78. b 199. a
<i>Intemperance, imprecation de Seneque contre icelle,</i>	382. b	<i>Lecture de plusieurs auteurs tesmoigne vne esprit inconstant & vagabond,</i>	75. a
<i>Inuectiue contre l'auarice, prodigalité & dissolution,</i>	179. b	<i>Lecture de plusieurs liures ne fait que distraire l'esprit,</i>	75. a 112. a
<i>vn iour d'vn homme sçauant, vaut plus que tout l'aage d'vn ignorant,</i>	157. a	<i>Lecture nourrit l'esprit,</i>	112. a 166. a
<i>vn iour sent cachera le genre humain,</i>	509. b	<i>Lentulus homme factieux oracha à la face de Caron,</i>	388. b
<i>incertitude des iours de l'homme,</i>	439. a	<i>Leonidas Capitaine Romain,</i>	163. b
<i>ioye des fols & des meschans quelle est,</i>	128. b	<i>Lepidus conspira contre l'Empereur augusse,</i>	394. a
<i>ioye des sages,</i>	145. a	<i>Liberatité pourquoy ainsi appellée,</i>	14. b 411. a
<i>Iphicrates, & sa responce à celuy qui luy reprochoit que sa mere estoit Barbare & Thracienne,</i>	434. b	<i>doit estre discrete,</i>	410. b
<i>Isocrates tira Ephorus des plaidoyers pour le rendre historien,</i>	421. a	<i>plusieurs sont Liberaux par bonte,</i>	8. a
<i>Ister, fleuue,</i>	354. a 514. a	<i>Liberté iuste donnée entre amis,</i>	411. a
<i>Ithaque, pays d'Ulysses,</i>	135. a	<i>Liberté vrage,</i>	118. a 150. b 158. b
<i>Iuge & arbitre enuoyz different,</i>	19. a	<i>Lihonotus vent,</i>	522. a
<i>Ingurtha Roy mené en triomphe,</i>	424. a	<i>Licinius homme riche,</i>	340. b
<i>Iuin, mois annuel on cueilloit les febues,</i>	171. b	<i>Lieu du milieu est le plus honorable,</i>	431. b
<i>Iunon & vn Genie donné à chascun homme par les Stoiciens,</i>	226. b	<i>changement de Licu est vne agitation de l'esprit affligé,</i>	75. a

Table des Matieres.

<i>Figures.</i>	469. a	<i>Lucrin lac renommé, d'où se peschent les huiffres.</i>	
<i>le Lion garde son maistre de l'iniure des autres bestes.</i>	12. b	156. b <i>Lucullus.</i>	450. b
<i>Liua femme d'Auguste perdit son fils Drusus en fleur d'age.</i>	454. a	<i>Lune d'où prend sa lumiere.</i>	460. a 542. b
<i>son sage conseil sur le fait de la coniuuration de Cinna contre Auguste son mary.</i>	393. b	<i>Luxe des anciens en plusieurs choses.</i>	181. b 517. a
<i>Linus Drusus homme aspre & violent, desire en fin le repos.</i>	212. a	<i>le Luxe ruine en bref ce que la vertu a basti.</i>	148. b
<i>Linus auteur tres-elegant, & qui auoit l'esprit grand plus que bon.</i>	363. a	<i>Lycie region a des fontaines medecinales.</i>	506. b
<i>Liure escrit de trop menue lettre souuent reieté de no.</i>	372. b	<i>Lycurgus Legistateur, & sa grande sagesse.</i>	180.
<i>pluralité de Liures distrait.</i>	75. a 112. a	<i>Lycus fleuve, & son cours souterrain.</i>	506. b
<i>Voyez Lecture, accable plus tost qu'elle n'instruit.</i>	422. b	<i>Lynceste fleuve.</i>	505. a
<i>Liure de Lucilius loué par Seneque.</i>	113. a	<i>Lynx a les yeux aygus.</i>	36. a
<i>Liures en nombre de quarante mille bruslez en Alexandrie.</i>	422. b	<i>Lyon ville de France, arse & bruslée entiere-ment.</i>	184. a
<i>Louange que c'est.</i>	215. a	<i>Lysimachus exposé à sa mercy d'un Lyon.</i>	382. b
<i>difference entre Louange & louagement. ibid.</i>		399. a <i>sa cruauté enuers Telephorus Rhodien son amy.</i>	382. b
<i>Louange autant notable que rare en vn beau ieune homme.</i>	463. b	M	
<i>Louange du frere de Polybe.</i>	446. b	<i>Macedoine.</i>	437. b <i>beaucoup de villes y</i>
<i>Louanges manifestent l'homme, à la façon qu'il les reçoit.</i>	119. b	<i>ont esté englouies par tremblement de terre.</i>	185. a
<i>en quel sens les Stoiques prennent ce mot de Louange.</i>	114. b	<i>fleuve de Macedoine qui colore le bestail.</i>	506. a
<i>Louer en vn homme ce qui n'est pas en luy, est for.</i>	110. a	<i>langage Macedonien entre les Indes & les Per- ses.</i>	468. a
<i>Lo: d. nature.</i>	76. b	<i>Macedoniens.</i>	42. a <i>Magnanimité.</i>
<i>Loy diuine.</i>	152. b	<i>Mal que c'est?</i>	169. a
<i>Loy nulle au siecle d'or.</i>	188. b	<i>Mal n'est grand s'il n'est extremes.</i>	77. a
<i>Loix de douze Tables deffendent de charmer les fruiçts.</i>	516. a	<i>Mal preneu est plus leger.</i>	153. a
<i>quelques Loix ne prohibēt ny ne cōmandent.</i>	22. b	<i>Mal.</i>	33. a 84. a 148. b 169. a 405. a
<i>Lucilius auditeur de Serapion.</i>	108. b	<i>enseignemens pour ne craindre les Maux.</i>	149. b
<i>son voyage en Sicile.</i>	157. b	<i>le plus grand Mal de l'homme, c'est qu'il ait soy mesme pour ennemy.</i>	226. a
<i>Lucius Bibulus: sa mauuaise fortune en la mort de ses enfans.</i>	458. b	<i>l'homme est seul auteur de son Mal.</i>	227. a
<i>Lucius Cinna grand amy d'Auguste apres sa coniuuration.</i>	394. a	<i>Maux pourquoy de Dieu permis.</i>	354. a
<i>Lucius Pysso yuongne discret & auisi.</i>	165. a	<i>Maladies de tant de sortes, d'où sourdent.</i>	198. b
<i>Lucius Sylla cruel enuers Marius.</i>	583. a	<i>Maladies & les passions de l'ame comme diffi- rent.</i>	150. b. <i>causes des maladies.</i>
<i>Lucius Syllanus gendre de Claudius, & sa mort.</i>	549. a	<i>Malice.</i>	33. a 160. a
<i>Lucre vient aux vns quelquesfois de l'incommo- dité des autres.</i>	60. b	<i>Mamercus Scaurus Consul, sa vilanie & impu- dicité.</i>	37. b
<i>Lucret.</i>	459. a	<i>Manes esclave de Diogenes, fugitif.</i>	412. a
		<i>Marbres d'Alexandrie.</i>	170. b
		<i>Marcellus amy de Seneque, & homme pl: snt.</i>	100. b
		<i>Marcellus fut exilé à Mitylene.</i>	33. a
		<i>Marcus Agrippa honore d'une couronne nau- tique.</i>	26. a
		<i>grand amy & favori d'auguste l'Empereur.</i>	6. <i>son dire notable.</i>
			19. b
		M m m ij	

Table des Matieres.

Marcus Allius acquitté de ses debtes par Tibere, & comment.	9. a	melas, fleuve de Bœotie qui colere le bestail.	505. b
M. Antonius, son dueil en la mort de son frere.		Memoire des bien-faictés caduque.	18. a
404. a. les propos qu'il tint auant que se tuer.		Memphis,	474. b
51. b. se perdit par l'yrongnerie.	166. a	Menander.	512. a
M. Brutus.	469. a	Menenius Agrippa qui reconcilia le Senat avec le peuple Romain, fut ensecly d'argent amassé de porte en porte.	471. b
fit vne grande faute de tuer Iule Cesar: 13. a		Mensonge se descouure aisément.	158. b
a composé vn liure intitulé du deuoir.	200. a	Mer a diuers noms.	509. b. 514. a
M. Caton, son dire notable.	43. b	iette au riuage tout ce qu'elle a de salle.	506. b
son bien valoit vn million d'or.	410. a	Mercuré.	3. a
M. Curius Dictateur, & sa pauueté.	470. b	Dieu compris sous ce nom, & pourquoy.	30. b
M. Heluius.	ibid.	Mere, quelle doit estre enuers ses enfans.	472. a
M. Marius cruellement traité par Sylla.	383. a	Merueille sept.	445. b
ses grands travaux.	412. a	Messala Coruinus homme disert.	117. b
Marsaille.	396. a	Messala & Narcissus ennemis du public.	511. b
Marta statue à Rome.	60. a	Messana depuis appelé Messala, nom donné à valerius Coruinus, & pourquoy.	411. a. b
Marullus.	209. a	Meschanceré nulle impunie.	204. a
Mathematique.	177. a	Meschanceréz de toutes sortes naissent dans vn cœur ingrat.	5. a
Matiere bonne est souuent sans artisan.	114. b	Meschanceré peut estre cachée, mais non assuee.	204. a
Meandre fleuue, l'exercice & le plaisir de tous les Poëtes.	217. b	Meschanceréz horribles de Clodius.	203. a
Mecenas son dire: 9. a regretté d'Auguste apres sa mort.	60. a	Meschans ont leurs loix pour les punir.	69. b
apophthegme notable de luy.	91. b.	83. a leur conscience leur est vn perpetuel bourreau.	204. a
son vilain & desbonneste desir.	231. b.	Meraux excellens, & plus riches ont leur veine profondément cachée.	95. b
ses dissolués facons.	231. a. b	son triomphe magnifique pour auoir vaincu les Carthaginois.	411. b
sa moleste.	352. b	denient aueugle.	354. b
Medecin, comment se doit comporter à l'endroit de son malade fascheux & outrageux.	55. b.	Metellus fils de Marcia.	464. a
432. b peruers souhait & meschant dessein de certains Medecins.	61. a	Metempsychose des Pythagoriens, ou trespas d'ame de corps à autre.	223. a
année contagieuse, & mal saine leur est profitable.	61. b	Metrodorus disciple d'Epicurus.	78. a
ne peuuent prescrire par lettre l'heure du repas & du bain.	94. a	son opinië refusee.	110. b
comparaison du Medecin du corps à celuy de l'ame.	150. a	natif de l'isle de Zio.	530. b
Medecins anciens bien differens des modernes en la cure des maladies.	198. a	Metronax Philosophe.	151. a. 190. a
Medecin visite le malade, non comme amy, mais comme Empereur commandant.	55. a. b	Miel en l'Indie se trouue aux fucilles des cannes.	166. b
Medecin ne prescrit pas mesmes remedes à tous.	361. a	Miller, ville, & ses colonies.	468. a
Medecin fort subtil à percer l'apostume d'une fille du Roy.	388. b	Mindyrides Sybaritain, son effemince & ridicule delicatesse.	372. a
Medecine: sa pratique ancienne comparee avec la moderne.	197. b. 216. a 361. a	Ministere, office & bien-faict ne sont pas le mesme.	22. a
Medecine baillee auant le temps est tres-dangereuse.	466. b	Miroirs fort viles à ceux qui sont choleres.	370. a
Medieus.	432. a	diuers aspects des Miroirs.	481. b
Megalopolis.	532. b	leur vray & droit usage.	166. b
Megariciens, secte de Philosophes.	178. b		

Table des Matieres.

Miroirs comment trouuez.	192. b	Myrmillo gladiateur se plaignoit que les combats	
des images qui se representent dans les miroirs.	481. a. b	à ouurance se faisoient trop rarement,	353. a. b
Miroirs d'Hofsius, dont il se seruoit en ses abominables impudicitez.	485. a	N	
Misere de l'homme, diuerses.	88. a 104. a	Nappe presentée aux Lyons & aux ours, les incite à cholere,	386. b
226. 227. a. 424. a		Naples: belle description de la grotte de Naples,	123. b
Misericorde que c'est,	801. b	Naples vexée par tremblement de terre,	524. b
Mitridates Roy d'Armenie prisonnier,	424. a	Narcissus affrachy de Claudius,	550. a
Modestie & frugalité des anciens,	486. b	Natta Pinarius, son subtil brocard,	346. a
bonnes Mœurs sont agreables,	114. b	Nature, 76. b 163. a 195. a 221. b 340. a. b	
Monde, 132. a. eternel, subiect neantmoins aux changemens, 126. a. sa matiere & ses parties,	488. b	ne donne point la vertu,	184. a
Monte, temple des Dieux,	66. b	fournit à l'homme ce qui luy est necessaire,	181. b
Montagne merueilleuse en Lycie,	157. b	quatre Natures,	549. a
Montgibel, gouffre merueilleux,	157. b	Nature doit estre suiue,	77. a 88. b
Montanus Iulius Poete fanory de Tibere,	345. b	encline à misericorde, 58. b. veut que les choses pires soyent sujetes aux meilleures, 180. b	
Mocqueurs en fin recoiuent leurs salaires, 434. a		n'est sans Dieu, & Dieu sans elle, mais tous deux sont vn,	30. b
Mort, 95. a 96. b 98. b 106. b 133. a 186. a 190. b 423. b 471. a 493. b 504. b 534. 535. a		se contente de peu,	76. b 340. a
Mort genereuse d'un Lacedemonien, 154. b		soubaite peu, & l'opinion prou,	88. b
de Scipion beau-pere de Pompée.	96. b	nous a domé vn esprit curieux,	414. a
ibid.		Nature d'un chacun doit estre considerée, à quoy elle est propre,	421. a
Mort crainte par tout animal,	344. a	Nauigation s'aide des vents,	522. a
Mort commune à tous ceux qui naissant, 209. b		par la Nauigation vient le vomissement,	120. a
miserable estat de ceux qui craignent la mort, 528. b		l'art de Nauiguer comment trouué,	182. b
Mort doit estre mesprisée, 76. a 83. b 96. b 106. b 161. a. b 423. b		Nauires d'Alexaudrie, gentille description de leur flotte,	153. a
Mort n'est meditée par les hommes,	213. a	Nausiphanes a dit n'y auoir rié de certain, 378. a	
Mort n'est qu'une intermission de vie, 106. b		Nautonniers, comment cognoissent les signes de la tempeste.	478. a
Mort du fils iustement lamentée par le pere, lors qu'elle luy est annoncée,	449. a	Necessité,	84. a 158. a 181. b
Mort du Barbehaut & du Surmulet remarquable entre les animaux,	504. a	c'est vn grand mal de viure en Necessité,	84. a
Morts ne sont plus rien,	461. a	Neige que c'est,	515. a
Mourir bien, qu'est-ce?	140. b	comment elle se fait,	526. b
Mourir on doit & on ne le veut, 154. a. exemple notable d'un homme determiné à mourir, 141. a		Neige comment se conserue pour rafraischir & mettre dans le vin,	517. a
Mouton marin,	344. a	Neige pourquoy est molle, & comment elle se fait,	519. b
Mucius Scevola mit au feu sa main qui auoit failly à tuer le Roy Porseus,	69. a 96. a 137. a 205. b. 352. a	Neige en quoy differe de la gresse,	515. a
Muler ou Surmulet poisson,	504. a	pourquoy il neige & ne gresse pas en hyuer,	515. b
Murena conspira la mort d'Auguste,	394. a	Neiges ne tombent point en Alexandrie,	516. a
Murenes nourries de sang humain,	397. b	Neptune,	146. a
Musique,	172. a	nommé ENNOSIGAIOS, & pourquoy,	522. a
		Neron elegant en ses vers,	482. a
		Neron âgé de deux ans, lors que Seneca luy escriuit de la Clemence,	392. b

Tables des Matieres.

Neron Cesar enuoya deux Centurions pour trou- uer la source du Nil,	527. b	Oisueté sans lettres, est vne mort, & la sepul- ture d'un homme vif,	162. a
Nestor a vescu long temps,	154. b	Oisueté blamee,	157. a
les ans de Nestor,	546. b	Oisueté rend mols les vertueux,	162. a 351. b
Nicopolis, Cité ruinée souuentes fois par trem- blemens de terre,	533. a	Olympe, montagne desmembree du mont Ossa par vn tremblement de terre,	532. b
Nil abondant en Esté,	513. a. b	Olives, industrie des laboureurs à les cultiuer,	170. b
Nil en Esté apporte force eau,	527. a	Onesicritus General des galeres d'Alexandre le Grand,	65. a
quelle est sa source & son cours,	512. b	Opinion met tout en suspens,	155. b 135. a. b
comment il inonde tout le pays,	513. b	toutes choses dependent de l'Opinion,	156. a
cataraetes du Nil,	ibid.	Opinion rend nos douleurs plus griesues qu'elles ne sont,	155. b
Noble, quel?	24. b 11. b	Opinion des Hetrusques quant aux estancemens des foudres,	495. b
nil n'est plus Noble que l'autre, sinon le ver- tueux,	24. b	Opinions des Stroyques, touchant les affections de l'ame, 235. a. touchant le demy-rond de l'arc en Ciel, 483. a. b. touchant le Deluge vniuersel, & fin du monde,	503. b 509. a
Noblesse vraye ne vient de race, ains de l'ame III. b		Ordre des choses quels?	477. a
Noblesse ancienne a esleu aux dignitez des hom- mes mal estimez & inutiles.	37. a	Orpheus,	177. b
Noblesse vraye,	III. b. 85. b	Ostia, ville sur laquelle l'ardeur du Ciel parut si grande toute vne nuit, que les regimens de Tiberius Cesar accoururent au secours,	485. a
Nomentū, maison champestre de Senecue,	226. a	Ours & lions sont esmeus à cholere s'il apperçoi- uent vne nappe,	386. b
Nuceriane Colonie,	487. b	Outrage,	433. b
Nuee,	519. a	difference entre Outrage & iniure,	429. a
sa definition, 493. a. pourquoy breuue les montagnes sans tonnerre,	493. b		
Nuee se resoult en vent,	120. a	P	
Numance ville forte, & sa prise,	430. a	Pacinius par vsage s'acquit la Syrie,	82. a
les assiegez se tuent, & défont eux-mesmes par leurs propres mains,	134. b	Padoné, ville bastie par Antenor,	468. b
O		Pactus fleuue maintenant dit le Po.	55. b
Obliger qui peut?	56. a	Panetiū,	104. b
ie ne puis Obliger que celuy qui a puissan- ce de receuoir,	69. b	Paphus, ville souuentes fois ruinee par tremble- ment de terre,	235. b
quelle Obligation nous auons à nos medecins & precepturs,	54. b	Paradoxes, 15. b 45. a 46. a 127. a 355. a 356. a 401. a 435. a 469. a 477. a 536. b	
Occasion doit estre espiee,	94. a	Paradoxes touchant l'essence de Dieu,	477. a
Ocean,	64. a	Paradoxe, qu'il vaut mieux se mer que trainer vne vie miserable,	154. b
clost le monde comme vn cercle,	460. b	Parcens nous sont ravis lors que nous commençons à les cognoistre & aymer,	42. b
Octauie sœur d'Auguste ayant perdu son fils Marcellus vesquit tout le reste de sa vie en duel,	454. b	mis au rang des biens,	134. b
Oebazus vieil gentil-homme cruellement traité par Darius,	382. b	Parcelles quand ils se font: leurs presages & qualitez, 484. a. leur definition,	ibid.
a eu trois enfans tuez par Darius,	ibid.	des Parcelles doubles: comme ils se font,	ibid.
Oenopides Chius, & ses raisons pour monstrier l'accroissement du Nil en hyuer,	514. b	leurs presages,	484. b
Oisueté,	139. a		
Voyez l'Epistre 19. d'un bout à l'autre.			
Voyez Reyes & Solitude.			

Table des Matieres.

<i>Parianus Artemidorus.</i>	436. a	<i>cupidité de Pecher,</i>	359. b
<i>Parmenides Philosophe,</i>	178. a	<i>Pecunie avec quelle mediocrité doit estre conioin-</i>	
<i>Parricide cōment puny par les Romains,</i>	398. a	<i>ete,</i>	422. a
396. a		<i>Pedo Albinouanus, & son plaisant conte de Sp.</i>	
<i>Parfimonie, Voyez Frugalité,</i>		<i>Anius,</i>	346. a
<i>Partenope comment aujour'd' huy appellée,</i>	153. a	<i>Penelope,</i>	175. b
<i>Parthes experts & droictés à tirer de l' arc,</i>	106. b	<i>Penus s'fleuve, quand il cōmença de couler,</i>	532. b
<i>appareil des Romains pour les guerroyer du</i>		<i>le Pere complaiét autrement aux enfans que la</i>	
<i>temps de Cesar,</i>	451. a	<i>mere.</i>	351. a
<i>Parthes ont vn Roy, lequel il n'est permis saluër</i>		<i>si le Pere doit estre nourry par son fils,</i>	396. a
<i>sans presens,</i>	89. b	<i>Peripateticiens ont adiousté à la Philosophie vne</i>	
<i>Parthes portent les cheueux espars,</i>	349. b	<i>quatrième partie, qui est la civile,</i>	179. a. n'o-
<i>par les Parties on vient à la cognoissance du tout,</i>		<i>sient pas les affectiôs, mais les moderét,</i>	167. b
222. a		<i>Perfes,</i>	42. b
<i>Pasithee l'vne des Graces,</i>	3. a	<i>Perseus Roy mené en triomphe par Paulus Æ-</i>	
<i>Pastor cheualier Romain dissimule sagement le</i>		<i>mylius,</i>	458. b
<i>deuil de la mort de son fils occis par C. Cesar,</i>		<i>Perreins & Iuba tuez par la main l'vn de l'au-</i>	
374. b		<i>tre,</i>	351. a
<i>Patience singuliero de Caton,</i>	433. a	<i>Peuple cause souuent du vice,</i>	78. b
<i>Partie doit estre aymee,</i>	133. b 469. a	<i>Peuple affamé ne se flechist par aucune priere,</i>	
<i>Paul Preteur, accusé d' auoir touché ses parties</i>		443. b	
<i>bontouses avec l' image de l' Empereur qu' il</i>		<i>Phalaris tyran cruel,</i>	70. a 365. b 401. a
<i>portait en vn anneau,</i>	24. a	<i>exercé vn genre de supplice appellé le Taureau,</i>	
<i>Paulina femme de Senecue,</i>	216. b	134. b	
<i>Paulus Æmylius enuiron le temps de son triom-</i>		<i>Pharos autrefois separée de la terre,</i>	532. b
<i>phe vit mourir deux de ses enfans,</i>	458. b	<i>Phasis, riuere,</i>	470. a 514. a
<i>Pausanias,</i>	38. a	<i>Phedon,</i>	194. a
<i>Pauvre ne peut estre qui se peut contenter de peu,</i>		<i>Pheniciens habitent l' Espagne,</i>	468. a
184. b		<i>Phœnix oysseau ne peut naistre dans cinq cens ans</i>	
<i>Pauvre quel doit estre estimé,</i>	75. b	<i>qu' vne fois,</i>	110. b
<i>Pauvres ont beaucoup d' auantages par dessus les</i>		<i>Phidias statuaire,</i>	16. a 80. b 170. a
<i>riches,</i>	421. b	<i>Philes, isle de difficile acces, & sa description,</i>	
<i>Pauvreté est propre à qui veut Philosophez,</i>	98. a	513. a	
<i>moyens de supporter la Pauvreté,</i>	90. a 347. a	<i>Phileres, traistres larrons d' Egypte,</i>	118. b
<i>Exēple de Pauvreté heureuse & loüable,</i>	486. b	<i>Philippe Roy de Macedoine chastie asprement vn</i>	
<i>Pauvreté n'est pas tant subiette aux iniures de la</i>		<i>soldat pour son ingratitude,</i>	39. a
<i>Fortune,</i>	422. a	<i>Philosirus metaysr de Senecue,</i>	83. b
<i>Pauvreté consacree au Capirole,</i>	202. b	<i>Philosophe vraye, qui ?</i>	439. b
<i>neccessaire à qui se veut addonner à la Philo-</i>		<i>Philosophe peut estre riche,</i>	411. a
<i>sophie,</i>	82. a	<i>Philosophe, & le sage en quoy sont differés, ibid.</i>	
<i>fait soubaïtter la mort,</i>	509. a	<i>le bon Philosophe s'arreste aux mœurs, & non</i>	
<i>est ioyeuse,</i>	471. a	<i>aux discours,</i>	338. a
<i>maudite, moquee, & mesprisée,</i>	234. a	<i>vaine des Philosophes,</i>	391. b
<i>Pauvreté ioyeuse est chose honeste,</i>	75. b	<i>Philosophes sont affectionnez aux princes, & ne</i>	
<i>Peché, quelle peine,</i>	204. a	<i>mesprisent les Magistrats,</i>	146. a
<i>nul aage n'en a esté exempt,</i>	203. a	<i>Philosophes uefont ce qu' ils disent,</i>	101. a 409. a. b
<i>frequence du Peché oste la bonte,</i>	21. a	<i>Philosophes doiuent estre modestes en paroles,</i>	108. b
<i>fait vne coustume,</i>	73. b 398. b	<i>Philosop. 88. a 109. a 119. a 175. b 216. b 476. a</i>	
		<i>philosophie morale diuine en trois parties,</i>	179. a
		<i>Philosophie qu' est ce qu' elle enseigne? &c.</i>	120. b

Table des Matieres.

<i>son nom est hay & reiecté,</i>	77. a	<i>Poëtes disent beaucoup de choses appartenans</i>	
<i>Philosophie quel profit apporte,</i>	101. b	<i>aux Philosophes,</i>	175. a
<i>Philosophie nous fait iouyr d'une vraye liberteé,</i>		<i>Poëtes nourrissent leurs erreurs par leurs fables,</i>	
79. b		442. b	
<i>description de la vraye Philosophie,</i>	88. b	<i>Poëtes sont les Dieux auteurs de tout vice,</i>	ibid.
<i>son vsage,</i>	ibid.	<i>Poisson delieux & de grand prix, Voyez Bar-</i>	
<i>n'est empeschée par la pauvreté,</i>	89. a	<i>behaut,</i>	
<i>celuy qui s'est adonné à la Philosophie, comment</i>		<i>Pollio Asinius rebute Labentuse & vilaine re-</i>	
<i>se doit porter aux Saturnales, & autres iours</i>		<i>queste de Mamerus Scaurus,</i>	37. b
<i>de recreation,</i>	60. a	<i>Pollio Asinius Orateur ne faisoit rien apres les</i>	
<i>Philosophie doit rechercher la pauvreté,</i>	92. a	<i>quatre heures du soir,</i>	426. b
<i>guarit les maladies de l'ame,</i>	120. a	<i>son eloquence cōparée à celle de Ciceron,</i>	212. a
<i>demande la silitude & repos,</i>	145. b	<i>Pollux & Castor, quels feux sont,</i>	478. a
<i>est un assésuré rempart contre les troubles de</i>		<i>paroisent souvent au milieu d'une grande</i>	
<i>l'esprit, 162. a. enquoy differe d'avec les</i>		<i>tempeste, & se viennent poser sur les voiles en</i>	
<i>autres arts, 197. a. nom de Philosophie, 77. a</i>		<i>façon d'une estoille,</i>	ibid.
<i>Pbrigien trompette,</i>	256. a	<i>Polybins,</i>	446. b
<i>Dindare tient que Delos n'estoit subiecte au trē-</i>		<i>Polyenus fait grand personnage par la bantise</i>	
<i>blement,</i>	532. b	<i>d'Epicurus,</i>	78. a
<i>Pisistratus tyran cruel, 70. a 365. b 401. a</i>		<i>Pompée rougissoit de face à chaque rencontre ou</i>	
<i>Plaintes iniustes enuers Dieu,</i>	15. a	<i>assemblée de personnes,</i>	82. b
<i>Plaisir, Voyez Bien-fait,</i>	77. a	<i>debat de la seigneurie de Rome avec Cesar,</i>	86. b
<i>Plancus artisan,</i>	511. a	<i>Pompeiens, lieu de plaisance,</i>	140. a. b
<i>Platon, 38. a 55. b III. b 124. b 359. a</i>		<i>Pompée, ville en la campagne de Rome abyssmée</i>	
381. a 427. a		<i>par extraordinaire tremblement,</i>	524. b
<i>Platon, d'où est-il nommé tel,</i>	126. b	<i>troupeau de six cens brebis estouffé pres de Pom-</i>	
<i>les Dieux luy firent un sacrifice apres sa</i>		<i>pée durant un tremblement,</i>	533. a
<i>mort, comme à un Dieu, & pourquoy, ibid.</i>		<i>Pomponius escriuain,</i>	86. b
<i>Platon donne six significations au mot Grec τὸ ἰδ,</i>		<i>Posidonius, ses sentences notables, 157. a 180. b</i>	
125. a		230. b 343. a	
<i>a diuisé toutes choses qui sont, en six facons,</i>		<i>Posidonius fait quatre sortes d'arts,</i>	176. b
125. b. <i>ses Idées,</i>	ibid.	<i>Poudre de Putuol, ou Pozzoli, si touche l'eau, de-</i>	
<i>son opinion touchant les choses visibles & sen-</i>		<i>uient pierre,</i>	505. a
<i>sibles,</i>	126. a	<i>Pourpre Tyrien, & sa viue beauté,</i>	482. b
<i>a vescu quatre vingts & vran entiers, 126. b</i>		<i>Precepte cōme se doiuent donner, 192. a & suiuant,</i>	
<i>sa sobrieteé & bon regime.</i>	ibid.	<i>Preceptes de grandes choses & necessaires doi-</i>	
<i>auoit trois serui'eurs,</i>	471. b	<i>uent estre finis & certains,</i>	192. a
<i>Pleurs sont les commencemens sous lesquels nous</i>		<i>Preceptes des medecins, cōment nous obligēt. 55. a</i>	
<i>naïssons,</i>	447. a	<i>Precepteurs, & leurs biens-faits,</i>	18. b
<i>Pleurer & faire un dueil demesuré merite plu-</i>		<i>Precepteurs, quels doiuent estre donnez aux en-</i>	
<i>toſreprehension que consolation, 209. a</i>		<i>fans,</i>	131. a 371. b
<i>Voyez les liures de la Consolation à Po-</i>		<i>Presages de l'arc en Ciel,</i>	182. b
<i>lybius, Marcia, Heluia.</i>		<i>Presages des foudres, 593. b Voyez Foudre,</i>	
<i>Pleurer un enfant d'incertaine esperance ne sont</i>		<i>Presages des Parelies,</i>	484. a. b
<i>que larmes perduës,</i>	209. a	<i>Presages des feux tombans du Ciel,</i>	484. b
<i>Pluie nulle si grande qu'elle perce la terre ontre</i>		<i>Presens,</i>	11. b 35. b 145. b 439. a
<i>dix pieds en profondeur,</i>	501. a	<i>Presens doiuent estre tellement reglez, qu'on</i>	
<i>Poëtes quelle fin ont-ils?</i>	3. b	<i>n'en souffire par apres necessiteé,</i>	11. a

Table des Matieres.

Prester, vent volage,	520. b	pris des biens de fortune.	79. b
Preteur Urbain prononce trois mots.	419. b	Publius Octavius achete deux cens escus un Barbebane.	200. a
Prexaspes, & sa miserable fortune.	381. a	Publius Vinitius : son langage & facon de parler.	109. a
Prianius.	375. a	Pudeur que demonstre un visage rougissant, fait concevoir de belles esperances d'un ienne homme	82. b
Priapus nom de guet donné souvant par l'Emp. C. Cesar à son Marechal d'armée Chereus, & pourquoy.	434. a	Pulvillus pontife dissimule sagement la mort de son fils.	458. b
par Frere ce que l'on obtient est tres-cher.	8. a	Pylades bastiseur fort renommé.	543. b
Prince doit estre tel envers ses sujets, qu'il veut que les Dieux soient enuers luy.	393. a	Pyrene montaigne separant la France d'Espagne.	476. b
Prince debonnaire vit en toute assurance.	395. b	Pyrrhoniens.	178. a 583. b
pourquoy dit le Pere de la patrie.	396. a	Pyrrhus maistre de certains exercices.	369. b
Prince doit estre tardif à punir.	393. a	Pythagoras. 71. a 543. b. dit que l'ame de ceux qui entrent dans un temple, & regardent les images des Dieux de fort pres, se change & fait tout autre.	194. a
Prix de chascune chose selon le temps.	55. a	Pythagoras s'abstint des animaux.	223. a
Procrustes cruel, qui prenoit plaisir à tuer les passans sans esperance de profit aucun.	401. b	disciple de Pythagoras plaisamment moqué,	71. a
contre la Prodigalité.	179. b.	disciples de Pythagoras gardent silence cinq ans.	119. b
invention de Prodigalité.	517. a	Pythius cruellement traité par Xerxes.	382. b
ceux qui Profitent és sciences sont de trois sortes.	150. a. b	Pythocles.	93. b
Promesses ne doivent estre differées.	8. b	instruction que luy donne Epicure pour l'enrichir.	ibid.
Proscription Triumvirale.	9. b	Pythou serpens ne pouvoit estre blessé.	164. a
Protagoras dit qu'on peut disputer de toutes choses pro & contra.	178. a		
Proverbes. 1. Chercher querelle à un homme las.	380. b	Q	
2. Qu'il y a auant d'ennemis, qu'il y a d'eff-claus.	113. b.	Questeurs.	362. b. 443. a
3. L'Escrimeur à oncrance prend conseil au milieu du camp clos.	94. a	Questions inutiles reponues.	175. b
4. Il se faut garder de trois choses, de la haine, de l'enuie & du mespris.	86. b	Voyez Subtilité.	
Providence, grand bien de la condition humaine.	126. b. 351. a	Q. Catulus sur le tombeau duquel M. Marius fut tué.	383. a
Providence diuine en la creation & disposition des vents.	322. b	Q. Sextius.	131. a 223. a 376. a
Promocion des Roys au peuple.	224. a	refuse la dignité de Senateur que Iule Cesar luy offroit.	205. b
Prudence suffit à la vie heureuse.	167. & suiv.		
Prudence singuliere d'Auguste.	346. a	R	
Prytanes, magistrat.	421. a	Rabirius Poète rapporte en ses vers les derniers propos de M. Antoine, lors qu'il se tua.	51. b
Pseudomenon.	112. b	Raison, arbitre des biens & maux.	135. b
Psychrolutes ceux qui se lament d'eau froide.	164. b	Raison commune aux Dieux & aux hommes.	180. a
Protemeus Roy d'Afrique pris & amené dans les prisons de C. Cesar Empereur de Rome.	424. a		
Publius Clodius ennemy de Ciceron.	437. b		
Publius Vinitius : ses beaux vers touchant le mes-			

Table des Matieres.

Raison parfaite est le bien de l'homme,	151. b	Riche au: un ne naist,	93. a
la Raison & la societe renforcent l'homme,	33. b	Riche est celuy qui n'a besoin de richesses,	87. a
Rameau ou baston, pourquoy apparait rompu dans l'eau,	481. a	Richesses,	76. b 89. a 99. b 159. a 212. b 310.
Rebilius homme infame Consul,	13. b	Richesses, 76. b pleines de soin,	422. a. de dangers, 86. a. & d'ennuis, 159. a. leur usage & le fruit, comment peut estre agreable,
compare à Fabius Persicus homme de mesme estoffe,	13. b	87. a. l'on vie en perpetuelle crainte pour elles. 87. a. ne rabbatent rien des miseres de l'homme, 90. a. si elle se peuvent appeller biens, 411. a. 172. a. celles qui viennent de pauvrete durent longuement, 212. b seruent à l'homme vertueux, & comment?	410. a. b sont trompeuses, par la confession mesme de ceux qui les ont possedees, 227. b
Reconnoissance des bien-faits, ou Gratitude,	21. b 33. a 47. b. 159. b 160. 161. a.	Richesses vrayes,	227. b
Reconnoissance de deux sortes,	34. a	Richesses grandes, vne pauvrete qui s'accorde avec la loy de la nature,	76. b
Reconnoissant qui est?	160. a	Richesses ne se doiuent mettre entre les biens,	172. a
moyen de l'estre,	161. b	mespris des Richesses est signe d'un grand courage,	92. b
Reconnoistre vn bien-faict n'appartient qu'au sage,	160. a	Riote doit estre fuyee.	380. b 431. b 434. a. b
Recreation vile à ceux qui estudiant,	87. b	Robbe, pourquoy on ne change les iours de festes,	90. a
Regulus prins par les Carthaginois,	42. a	Rome,	170. b. 185. b. 224. a
sa constance es tourmens,	205. b	Romulus mourut apres vne eclipse de soleil,	224. a 469. b
Regulus percé de cloux,	426. a	Roy peut tout vendreux comme sien par droit civil,	65. b
Relation aucune ne se fait au Senat apres les quatre heures de soir,	426. b	Roy des Perse en Syrie couppa le nez à tout le peuple.	383. b
Religions estrangeres chassées du regne de Tibere Empeur,	223. b	Roys donnent beaucoup en guerre,	39. a
Remedes contre la cholere. 377. a 378. b 380. a		Royaume est de ne vouloir regner quand on peult,	388. a
Remedes contre les peurs & apprehensions humaines.	147. b	Royaumes sous le siecle d'or estoient en la main des sages,	180. b
Remedes contre les troubles & passions de l'esprit,	419. b	Rufillus, son luxe noté & opposé à Gorgonius,	171. b
Remedes contre la faineantise,	113. a	Rufus Senateur, le danger où il fut pour vn nauis soubair,	24. a
Remedes contre la crainte des choses espouuantes,	84. a	Rurilia suiuit son fils Cottæ en exil,	473. a
Repos oisiffrend la vie odieuse,	157. a	Rurilius banni en Asie. 426. a 47. a sa responce notable à celuy qui l'asseuroit de son retour à Rome à cause des guerres civiles,	61. b
Republique considerée selon deux qualitez,	413. 414. a	supporte constamment la sentence de son exil	96. a 137. b son innocence.
Republique quand doit estre administree par le sage,	413. b		158. a
Rhein fleuve, son origine & son cours,	101. a		205. b
527. a est fort petit au sortir de sa source. 25. a			
Rhein, fleuve, ne s'enfle par en est,	514. a		
Rhetorique, & sa diuision,	179. b		
en la Chersonse de Rhodes, y a vne fontaine qui par intervalle de temps deuient trouble,	507. a		
Rhosne fleuve, sa roideur au milieu mesme de son cours,	507. b		
ne s'enfle point en temps d'esté.	514. a		
Rhod'at ietté dans vne cage par le commandement de Lysimachus, 140. b son dire effeminé & lasche,	ibid.		

Table des Matieres.

S.

<i>Abbats, iours auxquels Senecque ne veut qu'on allume des lampes pour l'honneur des Dieux, parce qu'ils n'ont besoin de lumiere.</i>	
200. a. b	
<i>Sabian visage,</i>	524. b
<i>Sacrilege puni, comme faisant iniure à Dieu,</i>	
69. b 200. a. b	
<i>Sacrilege ne peut faire iniure à Dieu.</i>	66. 200. a
<i>Sage ne peut recevoir iniure.</i>	428. b ses privi- leges, 429. b
<i>quel est celui qui se peut dire Sage,</i>	128. a. b
<i>Sage comment peut-on estre,</i>	104. b 151. a. b
<i>s'il est bon d'estre Sage,</i>	236. b
<i>Sage est-il content de soy-mesme,</i>	80. a & sui- uans.
<i>Sage tardif à parler.</i>	708. b. <i>pourtrait du Sage</i> <i>Stoique.</i> 81. a
<i>Sage n'est iamais sans plaisir,</i>	228. b
<i>Sage & vertueux se contente de peu, & est prefe- rable aux plus industrieux.</i>	181. b. <i>quelles sont</i> <i>ses inuentions & recherches.</i> 183. a. <i>les Sages</i> <i>auoient anciennement l'administration & le</i> <i>gouuernement des Estats & donnoient des</i> <i>loix aux peuples.</i> 180. b. <i>peuent par leur</i> <i>conference & discours mutuels beaucoup pro-</i> <i>fiter les vns aux autres.</i> 225. a <i>profitent non</i> <i>seulement aux autres, mais aussi à eux mes-</i> <i>mes.</i> 225. a <i>usage de la communication que</i> <i>les Sages ont ensemble,</i> 226. a
<i>Sage s'il se doit conduire par le conseil d'un au- tre Sage,</i>	225. a <i>quand & comment il doit</i> <i>entreprendre le manierement de la Republique</i> <i>413. b est seigneur de toutes choses,</i> 65. a <i>difference entre estre Sage & sagesse.</i> 236. b 127. b. 342. b <i>comparé au Pilote bien ad-</i> <i>uisé,</i> 86. a
<i>Sage est la pedagogie des humains,</i>	179. a
<i>Sage ne fait rien outre son gré.</i>	121. a
<i>Sage ne prouoque iamais l'ire des grands,</i>	86. a
<i>Sage ne s'esleue ny deprime, ains demeure touf-</i> <i>iours en mesme estat,</i>	467. a
<i>diuers effets de la Sagesse,</i>	182. b
<i>Sagesse n'est suiuite aux accidens fortunez,</i>	180. b
<i>quel est son dessein, ibid. c'est le but & sa-</i> <i>laire de la Philosophie,</i>	178. b
<i>Sagesse que c'est,</i>	142. b 92. b
<i>Salles des Caisers pleines d'images,</i>	450. b
<i>Salluste historien aime l'obscur briefueté,</i>	232. a
<i>Salut prend commencement de la cognoissance du</i> <i>peché,</i>	100. a
<i>Samnites Ambassadeurs enuoyez pour corrom- pre par argent Manius Curius Dictateur,</i>	470. b
<i>Sang doit estre tiré pour alliger la douleur de</i> <i>la teste,</i>	141. a
<i>Sang s'il a force de destourner les nuees comme</i> <i>se persuadoient les Chalazophiles.</i>	515. b
<i>Sapience que c'est,</i>	92. b. 100. b 101. b 178. b
<i>Sapience est ce que les Grecs appellent sophie.</i>	178. b.
<i>Sapience seule est liberté,</i>	107. a
<i>Sapience euite le danger du changement.</i>	156. b
<i>Sapience maistrresse de l'ame,</i>	182. b
<i>Sapience qu'est-ce qu'elle enseigne,</i>	ibid.
<i>Sapience n'est fortune,</i>	ibid.
<i>effets de Sapience,</i>	ibid.
<i>Sapience est un bien,</i>	337. b
<i>est inseparable d'avec celui qui la possede,</i>	237. a
<i>Sapience est un art de vie,</i>	100. b
<i>Satellius Quadratus escornifleur & bouffon,</i>	99. b
<i>Satrius Secundus vassal de Scianus, obtint la</i> <i>confiscation des biens de Cremmius Cordus.</i>	463. a
<i>Saturales festes celebrees au mois de Decembre,</i>	50. a
<i>Saturne & Mars estoilles, & leurs influences</i> <i>incuitables,</i>	176. a
<i>quelle Science vtile & necessaire,</i>	64. a
<i>Science inutile,</i>	441. a
<i>Scipion Amilian : sa constance & grandeur de</i> <i>courage,</i>	450. b
<i>Scipion Amilian baillé par son pere Paulus en</i> <i>adoption,</i>	458. b
<i>Scipion Africain : sa metairie & ses biens,</i>	170. b
<i>Scipion Africain tellement pauvre que la dot de</i> <i>ses filles fut prise du tresor du peuple.</i>	471. b
<i>Scipion l'Africain, sa pieté enuers son frere</i> <i>450. b. la genereuse parole qu'il prononça en</i> <i>mourant,</i>	96. b
<i>gloire des Scipions fatale à l'Afrique,</i>	ibid.
<i>Scorpions machines,</i>	491. a

Table des Matieres.

<i>Scribonia tanté de Drusus Libo.</i>	140. b	398. b
<i>Scylla, lieu dangereux en la mer. sa description.</i>	103. b. 157. a	<i>Serfs iettez aux Murenes pour estre deuorez.</i>
<i>Scyron, vent qui infecte Athenes.</i>	522. a	397. a
<i>Scythes vestus de panes de Renards & de rats.</i>	181. b	<i>Seriphe isle sauuage.</i>
<i>Scythes nourrissent leurs cheuenx.</i>	349. b	467. b
<i>Secrets, comment se doiuent communiquer à vn amy.</i>	75. b	<i>Seruilus Vatia choisit vne metairie pour passer sa vieillesse.</i>
<i>Seian, sa meschanceté & violence enuers Cremutius Cordus.</i>	463. a	122. a
<i>Seian ayant esté esleué par le peuple en de grands honneurs, fut mis par luy en pieces.</i>	424. a	<i>Lac de Seruilus, lieu où l'on despoüilloit & moit ceux que Sylla auoit proscripts.</i>
<i>liaiue de Seian, comme aussi son amitié dangereuse.</i>	121. b	352. b
<i>Semence cause de toutes choses.</i>	25. a	<i>Seruitude de Persienne.</i>
<i>Semence diuine. esparduë aux corps humains.</i>	148. b	10. b
<i>Semence nous est donnée de toutes choses.</i>	30. a	<i>Seruitude n'est vilaine, sinon celle laquelle est volontaire.</i>
<i>Senateur apres l'an 60. n'est tenu d'entrer au palais pour vaquer aux affaires publics.</i>	444. a	114. b
<i>Senateurs decolez à la lumiere.</i>	383. a	<i>exemple de Roys & grands Seigneurs tombez en Seruitude.</i>
<i>Senèque a escrit des volumes de la Philosophie morale.</i>	226. a	114. b
<i>Senèque en sa ieunesse escriuit du tremblement de terre.</i>	526. b	<i>Seuerité par continuation perd son autorité.</i>
<i>sa ieunesse tomba en la principauté de Tyberre.</i>	223. b	398. b
<i>sa remperance, & quel profit il fit en l'eschole d'Attalus.</i>	223. b	<i>Seuerité ou asseurance est le bien du sage.</i>
<i>son equipage & suite allat aux chäps.</i>	171. b	432. b
<i>Senèque confesse que nostre ame est vn animal, mais nie que ses actions soient animaux.</i>	229. a	<i>Sextius philosophe.</i>
<i>Senèque s'abstint de l'usage des chaires d'animaux.</i>	223. b	127. b. 146. b
<i>integrité de Senèque.</i>	196. b	<i>enroit en conte avec soy-mesme tous les soirs de ce qu'il auoit dit ou fait le iour.</i>
<i>Senecio Cornelius gentil-homme Romain meurt d'esquinancie.</i>	212. b	388. a
<i>Sentence sage & iuste d'Auguste Cesar.</i>	383. a	<i>Sextus Papinius fouierté pour plaisir par Cesar.</i>
<i>Sepulture doit estre mesprisee par vn homme sage.</i>	185. b. 425. a	383. a
<i>Serapion philosophe: sa facon de parler.</i>	108. b	<i>Sextus Pompeius: sa constance es aduersitez.</i>
<i>Serf comme doit estre traicté par son maistre.</i>	113. 114. a	450. b
<i>Serf comme doit estre commandé.</i>	397. a	<i>Sicile, 437. b isle separee de l'Italie par vn petit de stroit de mer. 460. a iadis continenie à la terre.</i>
<i>en quoy est differene avec la personne libre.</i>		ibid.
		<i>Siciliens adolescents sauuerent leurs peres de l'embrasement du Montgibel, les portans sur leurs epaules.</i>
		27. b
		<i>Similitudes. 64. a 86. a 118. b 132. b 142. a 145. b 151. b 172. b 161. a 232. b 353. b 361 395. a 399. a 419. a 439. b 482. a 493. a 450. b</i>
		<i>Simis, pirate fort cruel, fouieroit ceux qu'il prenoit & les iettoit au feu.</i>
		401. a
		<i>Sisyph.</i>
		97. a
		<i>Sobrieté: sa louange.</i>
		46. b
		<i>peut allonger la vieillesse comme à Platon.</i>
		126. b conserne la santé.
		87. a
		<i>quelle Societé doit estre fuyee.</i>
		11. a
		<i>fruits de la Societé humaine.</i>
		33. a
		<i>Socrates. 26. a 96. a 142. b 216. b 218. b 361. a 366. a 420. b 380. b 426. a 434. b</i>
		<i>Socrates precepteur d'Achines.</i>
		4. b
		<i>Socrates disputa en la prison sans vouloir sortir.</i>
		96. a
		<i>Socrates demoura trente iours en prison attendant la mort.</i>
		149.

Table des Matieres.

<i>des Vents qui sortent des cavernes & lieux concaves,</i>		<i>ibid.</i>
511. a		186. a
<i>Vents de douze especes selon Varron,</i>	521. b	
<i>ansant de Vents que l'air a de parties,</i>	512. a	
<i>Vents, à quelle fin creez de Dieu, & disposez en divers</i>		
<i>endroits de l'univers,</i>	522. b	
<i>Vents creez à bonne fin sont convertis à mauvais usage</i>		
<i>par les hommes,</i>	523. b	
<i>Vents s'engendrent d'une nuée röpucé & crenée,</i>	520. b	
<i>Vents Es-Sciens. à quelle heure se lèvent,</i>	510. a	
<i>pourquoy ne soufflent qu'en Esté,</i>	ibid.	
<i>Vents dits E. nephis. comment se font,</i>	ibid.	
<i>Vent de tourbillon comment s'engendre,</i>	519. b	
<i>Vent ne vint pas tousiours du costé du Soleil,</i>	520. a	
<i>Vent de tourbillon, quels endroits il bat principalement,</i>	519. b	
<i>Vents de quelle façon se font,</i>	519. a	
<i>prognostique de Vents selon Democrite.</i>	518. b	
<i>difference entre Vent & esprit,</i>	519. a	
<i>Ventre n'a point d'oreilles,</i>	443. b	
<i>Venus a pour compagnes les Graces,</i>	3. a	
<i>Vertu, qu'est-ce ?</i>	45. b	
<i>exploration de la Vertu difficile,</i>	38. a	
<i>Vertu se tiens couverte & cachee dans des profonds</i>		
<i>abysses,</i>	64. a	
<i>Vertu se montre à tous,</i>	105. a	
<i>Vertu de quelque costé qu'on la tourne est tousiours</i>		
<i>une,</i>	158. b	
<i>son parler simple,</i>	119. a	
<i>Vertu condamne souuent un criminel,</i>	361. a	
<i>Verre, vaisseau,</i>	516	
<i>Vertu,</i>	28. b 174. a 182. b 186. a 229. a 407. a	
	408. a 420. b 510. a	
<i>Vertus principaux offices & effects,</i>	182. b	
<i>diuisee en deux parties,</i>	194. b	
<i>seule donne un plaisir perpetuel & certain,</i>	99. b	
<i>consiste au milieu,</i>	11. b	
<i>à tous ouuerte,</i>	22. a 33. b	
<i>en soy parfaite,</i>	15. b	
<i>porte son prix en soy mesme,</i>	191. a	
<i>ne cherche le gain,</i>	28. b	
<i>postposée à la volupté par les Epicuriens, mais à</i>		
<i>tout,</i>	28. b	
<i>agreable mesmes aux meschans,</i>	33. a	
<i>se fait voir à tous,</i>	33. b	
<i>d'instrigrité assurée & ioyeuse parmy mesmes les</i>		
<i>fausses opinions & propos qu'on a d'elle,</i>	34. b	
<i>ne s'estime iamais en l'homme, ains y laisse quelque</i>		
<i>impression,</i>	70. b	
<i>souuent espronuée s'acquiert beaucoup de force,</i>	84. a	
<i>belle de soy mesme, n'accroist ny ne descroist pour</i>		
<i>la beauté ou laidcur du corps,</i>	133. 134. a	
<i>effect de la Vertu montré par une belle comparaison,</i>	135. a	
<i>Vertu exerce sa puissance sur des choses perdurables,</i>	ibid.	
<i>ayme plus ceux qui sont affligés,</i>		
<i>suffisante pour rendre la vie heureuse,</i>	188. a	
<i>es-ue l'homme par dessus tous ce qui est du monde,</i>	171. b	
<i>difficile à trouuer, & a besoin de guide,</i>	510. a	
<i>maistrresse de l'ame,</i>	ibid.	
<i>moyen de l'honneur,</i>	233. a	
<i>la Vertu qu'une extrême necessité fait naistre dans</i>		
<i>nous est tres aspre & violente,</i>	325. b	
<i>Vertu ne s'acquiert qu'avec travail,</i>	151. a	
<i>Vertus sont à desfer d'elles-mesmes, non pour aucun</i>		
<i>espoir de profit,</i>	35. a	
<i>Vertus sont pareilles,</i>	135. b	
<i>Vertueux ne meurt iamais trop tost,</i>	157. a	
<i>se contente de peu, & est profitable aux plus indu-</i>		
<i>strieux,</i>	181. b	
<i>bonne resolution du Vertueux contre la mort,</i>	190. a	
<i>difference entre la vie heureuse des Dieux, & celles</i>		
<i>des hommes Vertueux,</i>	189. a	
<i>qualitez de l'ame vertueuse,</i>	233. b	
<i>resolution d'un homme Vertueux,</i>	230. b	
<i>Verteales Vierges departent leur vie en diuers services,</i>	413. b	
<i>Vice,</i>	77. b 112. b 169. a 417. a 421. b 442. b	
<i>Vice à son desseinur,</i>	235. b	
<i>Vices abondent es lieux publics.</i>	366. a	
<i>Vices ne sont en un seul lieu,</i>	5. a	
<i>tous vices sont en tous, mais non pas tous remarquer</i>		
<i>en un seul homme,</i>	35. a. b	
<i>Vices tousiours mauvais desplaisent,</i>	43. b	
<i>Vices viennent sans apparence de vertu,</i>	117. a	
<i>Vices comment se discernent d'avec la vertu ?</i>	64. b	
<i>Vices nuisent par l'assouchement,</i>	421. b	
<i>dompter les vices est grande victoire,</i>	500. a	
<i>personne ne confesse les vices,</i>	120. a	
<i>Vices & playes de l'ame se doiuent manier aussi d'ave-</i>		
<i>ment que les playes du corps,</i>	73. a	
<i>Vices sont rompus & dissipés par le travail,</i>	123. a	
<i>Vices cachés sont les plus dangereux,</i>	ibid.	
<i>Vice a regné en tous les siecles,</i>	102. a	
<i>Vices approchez de la vertu luy donnent lustre,</i>	341. b	
<i>les Vices abregent nostre vie,</i>	436. b	
<i>Vices se laissent vaincre à la vertu,</i>	41. b	
<i>Vices s'efforcent les forces de l'esprit,</i>	218. b	
<i>Vice commun aux ieunes gens dissolus,</i>	345. b	
<i>Vie briefue,</i>	47. b 104. a 113. a 116. a 259. b 436. a	
	436. b	
<i>Vie heureuse qu'est-ce, & le moyen d'y paruenir,</i>	186. a	
<i>elle n'est imparfaite si elle est honneste,</i>	153. b 155. a	
	168. b	
<i>Vie ne se fait heureuse par la longueur,</i>	47. b	
<i>Vie n'est que crainte,</i>	102. b. qu'un supplice,	448. b
<i>qu'un chemin à la mort,</i>	449. a	

Table des Matieres.

<i>Vin</i> pleins de divers accidens,	459. a	<i>Vray & uray semblable sans differens, & comment,</i>	
trois sortes de <i>Vin</i> .	415. a	339. a	
<i>Vin</i> illards oisifs ne s'ont que trainer leur vie,	190. a	<i>Viviers de bien-faits.</i>	71. b
<i>Vin</i> illesse, maladie in-curable,	224. a	<i>Vile de nature rendu nuisible par l'abus des hommes,</i>	
elle a ses plaisirs & douceurs,	83. b	523. b	
la faut conserver,	217. a	rien de <i>Vuide</i> au monde,	503. b
<i>Vin</i> allume le courroux,	370. b	<i>Vulcan</i> à qui <i>Iupiter</i> rompit la cuisse,	548. b
<i>Vin</i> congelé par la foudre, rend fol celui qui le boit,	497. a	<i>Vulturnus</i> vens.	522. a
<i>Vin</i> defendu aux enfans de <i>Platon</i> ,	370. b	X	
<i>Vin</i> ans selon nature n'est jamais pauvre,	88. b	X <i>Anchipe</i> femme de <i>Socrates</i> luy versa un pot de	
<i>Vin</i> ure est il bon?	26. a	pisser sur las. <i>ste</i> ,	434. b
<i>Vin</i> ure selon nature difficile,	110. b	<i>Xenocrates</i> , son opinion touchant le souverain bien,	
bien <i>Vin</i> ure se peut trouver en tout lieu,	100. a	168. b	
<i>Vin</i> ure en necessité mal,	84. a	<i>Xenophantus</i> chansans, esmens <i>Alexandra</i> en telle	
<i>Vlysses</i> n'a pas esté si assuré & certain patron de sa-		sorte qu'il mis la main aux armes,	165. a
gesse que <i>Caton</i> ,	428. a	<i>Xerxes</i> denonça la guerre à la <i>Grece</i> , 59. a. utile con-	
<i>Vniuers</i> se dimise en trois,	487. b	seil que <i>Demaratus</i> <i>Lacedemonien</i> luy donna, 59. b	
<i>Volsus</i> <i>Proconsul</i> d' <i>Afie</i> , & son acte cruel,	365. b	son acte cruel & inhumain envers <i>Pythius</i> ,	382. b
<i>Vaux</i> , quels se doivent faire?	58. b 137. b	<i>Xerxes</i> , pourquoy pleura,	443. a
Voyez <i>Sombairs</i> .		Y	
<i>Vaux</i> superflus & iniurieux,	58. a	Y <i>Voire</i> , où croist?	173. b
<i>Vaux</i> publics au commencement du regne de <i>Neron</i> ,	392. a	<i>Yurosc</i> plaisance,	345. b
<i>Vaux</i> publics sans feurs,	ibid.	<i>Yurongnerie</i> ,	5. a 164. a
<i>Vaux</i> , les uns occultes, les autres manifestes.	137. b	<i>Yurongnerie</i> ordinairement accompagnée de cruauté,	
<i>Voix</i> , qu'est-ce?	489. a	166. a	
<i>Voix</i> vaine profite plus que la lecture des liures,	78. a	<i>Yurongnerie</i> folie volontaire,	165. b
105. a		<i>Yurongnerie</i> reprochée à <i>Caton</i> ,	427. a
<i>Volonté</i> qui se change facilement se moigne un esprit in-		<i>Yurongne</i> peut bien aucunes fois celer un secret.	165. a
constant,	88. a b	différence entre <i>Yurongne</i> & <i>yure</i> ,	164. b
<i>Volupté</i> .	64. b 83. b 217. b 235. a 348. a	exemple d' <i>Yurongnes</i> discrez & aduisez.	165. a
nulle <i>Volupté</i> certaine,	18. b	Z	
<i>Volupté</i> briefue & fragile,	64. b	Z <i>Aleucus</i> , & ses loix, sont infiniment louées,	
<i>Voluptez</i> , ou passées ou futures, sont nuisibles,	99. b	180. b	
<i>Volupté</i> d'usage & du fol constant,	407. a	<i>Zeno</i> fait bien à un indigne, pour l'auoir promis,	31. b
<i>Volupté</i> de deux sortes,	64. b 156. b	naif de la ville d' <i>Elea</i> ,	178. a
<i>Volupté</i> ordinairement conioincte avec meschanceté,	406. b	perd tous ses biens par un naufrage,	425. a
longue de <i>Volupté</i> tres-dangereuse, & pourquoy?	407. a	<i>Zeno</i> autheur de la secte <i>Stoicenne</i> ,	471. b
407. a		<i>Zephyre</i> , vens,	521. a
<i>Voluptez</i> naturelles comment sont differences des vi-		<i>Zodiaque</i> , & ses planettes,	538. a
ciens,	407. b		
<i>Volupté</i> se peut unir avec la verité, & comment, ibid.			

FIN DE LA TABLE DES MATIERES.